

REVUE HISTORIQUE

Paraissant tous les deux mois

SOUS LA DIRECTION DE

GABRIEL MONOD ET CHARLES BÉMONT.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE.

TOME CENT UNIÈME

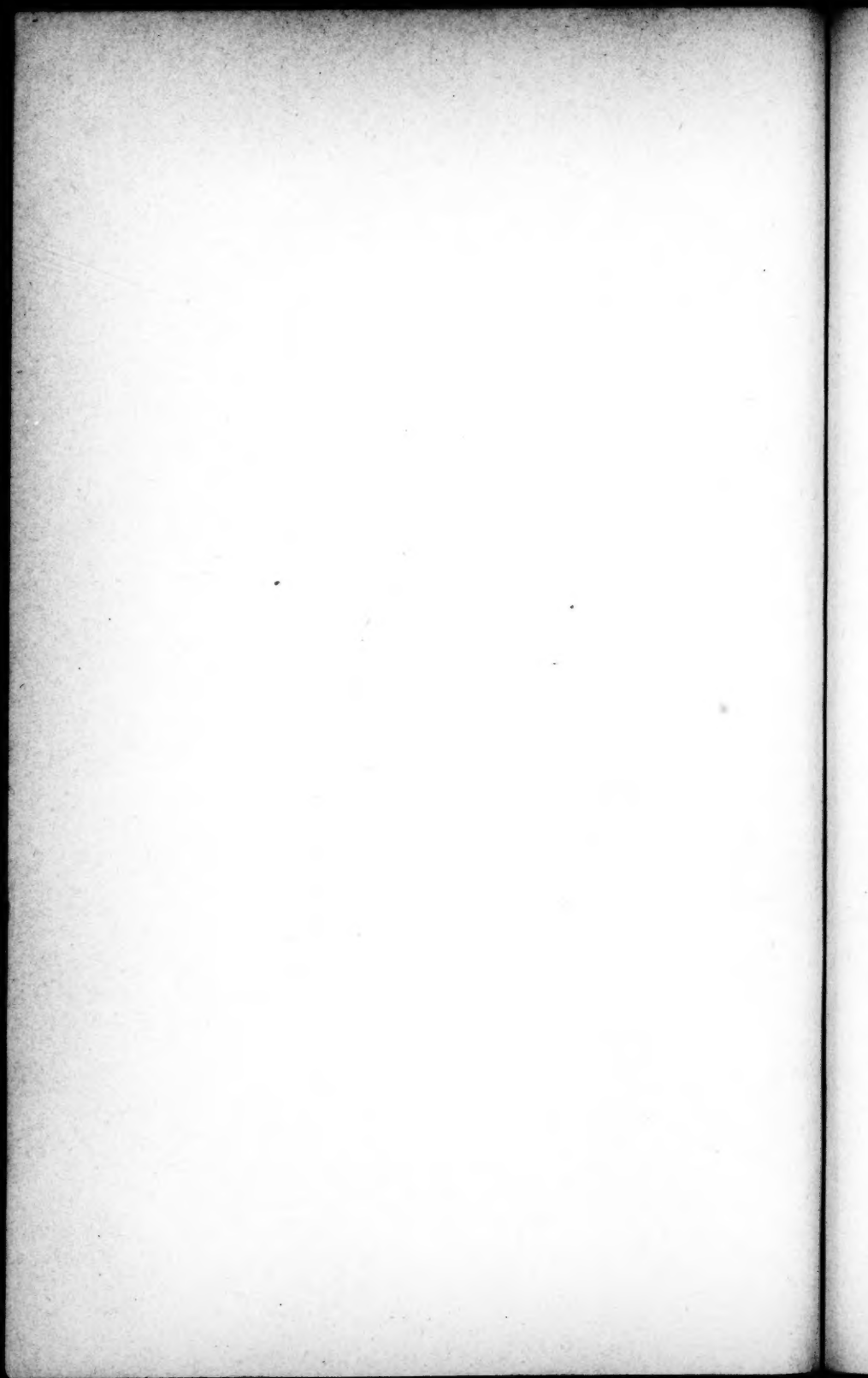
Mai-Août 1909.

PARIS

FÉLIX ALCAN, Éditeur

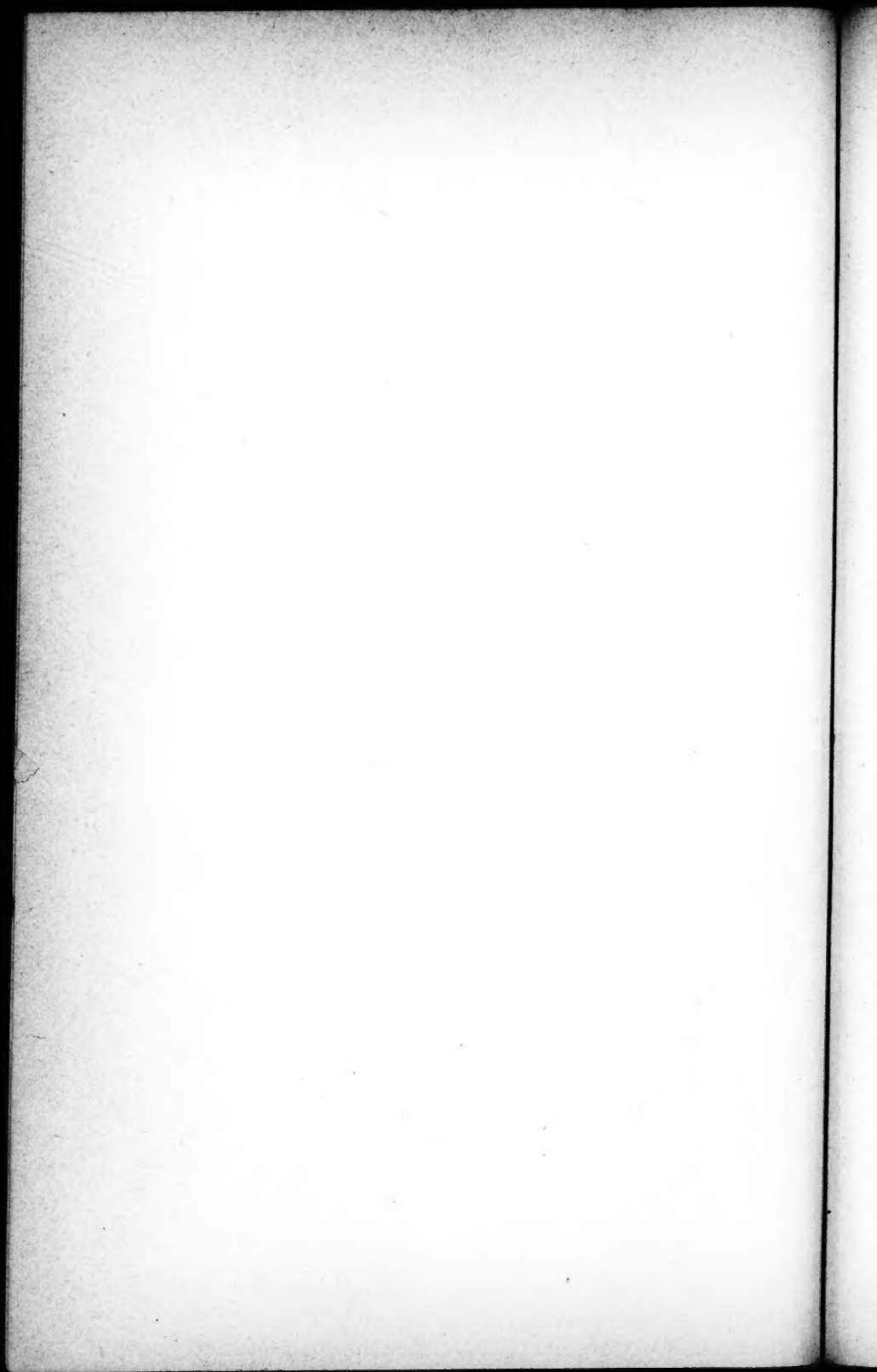
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1909



REVUE
HISTORIQUE

200802



LA CRISE ARIENNE

Aux environs de 318, la ville d'Alexandrie, en Égypte, assistait aux débuts d'une agitation qui devait troubler l'Église pendant plusieurs années et exercer une profonde influence sur l'évolution de la pensée théologique. C'était, à vrai dire, la première lutte doctrinale qui venait d'éclater, après une longue incubation, et qui allait décider du sort de la christologie. Déjà l'esprit théologique s'était exercé sur des sujets bien délicats, mais les circonstances avaient toujours maintenu le débat dans des limites relativement restreintes. Le sabellianisme et le paulinisme samosatien n'avaient été, en somme, que de simples escarmouches. Semblable à une explosion, à un embrasement, l'arianisme envahit, au contraire, la chrétienté tout entière et menace l'avenir du christianisme. C'est qu'au lieu de se perdre dans des subtilités trinitaires, qui n'intéressent que médiocrement la foule, il s'attaque à la personne même de Jésus-Christ, qui est la réalité primordiale et le centre de toute l'économie chrétienne. Comme l'arianisme opérait autour de la base de l'édifice, on comprend qu'il ait gravement troublé les âmes, lancé les uns contre les autres les représentants de la hiérarchie ecclésiastique et absorbé, pendant plus d'un demi-siècle, l'activité de l'empire constantinien.

Après les nombreux travaux consacrés à l'arianisme, il serait assurément téméraire de prétendre ouvrir de nouvelles perspectives ou apporter au problème de nouveaux éléments de solution. Des travaux d'ensemble ont déjà fait un exposé assez complet de la question. On nous permettra d'en citer quelques-uns. La remarquable monographie de M. H. Melwill Gwatkin¹ a précisé quelques points de détail. Son principal mérite est d'avoir fixé l'origine et le caractère des différents partis qui déchirèrent

1. *Studies of arianism*, 2^e édit. Londres, 1900, in-8°.

l'arianisme. L'article *Arianismus* de M. Loofs¹, d'une grande richesse de documentation, oriente fort bien les recherches historiques et montre les variations de la pensée d'Athanase lui-même. L'article *Arianismus* de Lüdtken² ne s'élève pas au-dessus d'un travail de vulgarisation. Quoique pénétrée de tendances apologétiques, la dissertation de M. X. Le Bachelet³ dessine un cadre synthétique assez exact. Dans le tome II de son *Histoire ancienne de l'Église*⁴, Mgr Duchesne nous retrace, avec son acuité et sa sobriété ordinaires, les phases de l'arianisme. Quelques travaux de détail méritent aussi d'être mentionnés. M. J. Gummerus a écrit une bonne étude sur le parti homoousiate⁵. Par sa dissertation sur les Fragments d'Hilaire⁶, M. Max Schiktanz a éclairci certains points de critique littéraire. L'article de dom A. Wilmart⁷ a le même caractère. La question du pape Libère a été tirée au clair par les études de L. Saltet⁸, F. Savio⁹, L. Duchesne¹⁰ et J. Turmel¹¹.

On ne peut donc songer qu'à construire une synthèse, en ayant soin d'en préciser le plus possible les détails. Mais cette synthèse, quoique imparfaite, ne manquera probablement pas d'être profitable à l'histoire¹².

1. Dans la *Realencyklopädie für prot. Theologie*, 3^e édit., t. II. Leipzig, 1897, in-8°, p. 6-45.

2. Dans le *Kirchenlexicon*, 2^e édit., t. II. Fribourg-en-Brigau, 1882, in-8°, col. 1274-1290.

3. Dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, Paris, 1903, in-4°, col. 1779-1863.

4. 2^e édit. Paris, 1907, in-8°, p. 125 et suiv.

5. *Die Homoüsianische Partei*. Leipzig, 1900, in-8°.

6. *Die Hilarius-Fragmente*. Breslau, 1905, in-8°.

7. *L'Ad Constantinum liber primus de s. Hilaire de Poitiers*, dans la *Revue bénédictine*, 1907, avril et juillet.

8. *La Formation de la légende des papes Libère et Félix*, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1905, p. 222; les *Lettres du pape Libère de 357*, *Ibid.*, 1907, p. 279.

9. *La Questione di papa Liberio*. Rome, 1907 (apologie stérile).

10. *Libère et Fortunatien*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, 1908, fasc. I, p. 31-78.

11. *Histoire du dogme de la papauté*. Paris, 1908, in-12, ch. ix.

12. Nous croyons utile de compléter la littérature du sujet : Bardenhewer, *Patrologie*, 1894, in-8°. Fribourg-en-Brigau, § XLIII, 1-2; XLVIII, 9; Migne, *Indices générales*, série IX, *Patr. lat.*, t. CCIX, col. 735-736. — SOURCES : les historiens grecs Socrate, Sozomène et Théodoret, les écrits d'Athanase, d'Hilaire et d'Épiphané, que nous utilisons d'après la *Patrologie* de Migne. — TRA-

*
* *

Arius, l'auteur du mouvement dont nous allons décrire les phases, était un prêtre d'Alexandrie, où il gouvernait une église, nommée *Baucalis* (Βαυκαλίς). C'était un homme austère, maigre, doué d'une intelligence non ordinaire, et un habile dialecticien. Cet ensemble de qualités ne dut pas peu contribuer au succès de ses idées. On ignore les motifs qui l'amènèrent à prendre, sur le terrain christologique, une position contraire à la foi commune et, en tout cas, à la croyance de son évêque Alexandre. Tout porte à croire que le besoin d'approfondir et de s'expliquer les problèmes que la théologie pose à l'esprit humain le conduisit à élaborer une théorie en grande partie personnelle, car il semble difficile d'admettre, comme le rapporte l'historien Socrate¹, qu'il fut choqué par la doctrine de son chef hiérarchique, où il crut surprendre des tendances sabelliennes. Quoi qu'il en soit, le prêtre d'Alexandrie enseigna ouvertement le subordinationisme, doctrine d'après laquelle le Fils est inférieur au Père et en dépend

VAUX : *Annales* de Baronius-Pagi; L. Mainbourg, *Histoire de l'arianisme*, 1686, in-4°. Paris; Tillemont, *Mémoires*, 2^e édit. Paris, 1704, t. VI, p. 239 et suiv.; G.-M. Travosa, *Storia critica della vita di Ario*. Venise, 1746, in-4°; Ch.-W. Walch, *Entwurf einer vollständigen Historie der Ketzereien*, 1764. Leipzig, II^e partie, p. 385 et suiv.; J.-A. Starck, *Versuch einer Geschichte des Arianismus*. Berlin, 1783-1785, in-8°; J.-A. Mohler, *Athanase le Grand et l'Eglise de son temps*, trad. franç. par J. Cohen. Paris, 1840, in-8°; A. de Broglie, *L'Eglise et l'empire romain au IV^e siècle*. Paris, 1867-1868, in-8°; F. Böhringer, *Athanastus und Arius*. Stuttgart, 1874, in-8°; W. Kölling, *Geschichte der arianischen Häresie*. Gütersloh, 1874-1883, in-8°; J.-H. Newman, *The arians of the fourth century*, 4^e édit. Londres, 1876, in-8°; Hergenröther, *Histoire de l'Eglise*, trad. franç. par Bélet, t. II. Paris, 1880, in-8°, n. 41 et suiv. — Pour l'histoire des dogmes, voir Ferd. Chr. Baur, *Die christliche Lehre von der Dreieinigkeit*. Tübingen, 1841-1843; J.-A. Dorner, *Entwicklungsgeschichte der Lehre von der Person Christi*. Stuttgart, 1845; J. Schwane, *Dogmengeschichte*, 2^e édit. Fribourg-en-Brigau, 1892-1895, in-8°, t. I, § 24; t. II, § 9 et suiv.; A. Harnack, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, 3^e édit. Fribourg-en-Brigau, 1894, in-8°, t. II, ch. VII. — Pour les conciles, voir Mansi, *Concilia*, édit. de Venise, 1762, et de Paris, 1901; Hefele, *Histoire des conciles*, trad. franç. par Leclercq. Paris, 1904, in-8° (en cours de publication; nombreuses notes explicatives, qui ne modifient pas sensiblement la facture de l'ouvrage primitif).

1. *Histor. Eccles.*, I, 5. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'arianisme est une réaction contre le sabellianisme. Mais cette réaction s'explique par la loi rythmique qui régit les phénomènes historiques.

à peu près comme les créatures ordinaires. Cette attitude n'a rien d'insolite. L'histoire ne connaît pas de commencement absolu ; elle enchaîne les événements les uns aux autres, car c'est là l'unique moyen qui lui permette de les expliquer. Le subordinationisme n'est pas une invention d'Arius : Lucien d'Antioche en avait posé le germe ; Arius se regarde comme son successeur ou son continuateur, et, dans sa lettre à son ami Eusèbe de Nicomédie, il le salue du titre de collègue dans la défense des idées de Lucien, de *collucianiste*, Συλλουκιανιστής¹. L'histoire n'a d'ailleurs aucune peine à en trouver des traces chez certains écrivains ecclésiastiques antérieurs au concile de Nicée. C'est ainsi, pour citer un exemple, que Denis d'Alexandrie s'était attiré un sévère avertissement de son homonyme de Rome pour avoir employé à l'égard du Fils les expressions de κτίσις, ποίημα, que nous retrouverons plus tard sur les lèvres des ariens. La distinction entre le Verbe « intérieur » (ἐνδιάθετος) et le Verbe « proféré » (προφορικὸς) était aussi connue longtemps avant la naissance de l'arianisme ; elle semble même avoir de lointaines racines dans le philonisme. On peut donc dire que l'arianisme ne fut que l'aboutissant de certaines idées qui s'étaient fait jour dans le monde théologique. Le mérite d'Arius fut d'en tirer les dernières conclusions, de les systématiser et de les étayer de preuves scripturaires et rationnelles. Il est donc le théologien du subordinationisme et le représentant le plus brillant d'un courant doctrinal, qui s'était dessiné avant lui².

Comme il est facile de se l'imaginer, les idées d'Arius inquiétèrent son évêque. Organe de l'autorité, Alexandre ne pouvait qu'être choqué de tout ce qui jetait une note discordante dans le concert de ses habitudes et ne s'harmonisait guère avec l'enseignement ordinaire qu'on distribuait aux fidèles. Le patriarche d'Alexandrie, qui n'était d'ailleurs pas de taille à lutter avec son subordonné dans une joute intellectuelle, fit acte d'autorité et reprit Arius. Au lieu de se soumettre, ce dernier se livra à une propagande active et gagna des partisans à sa cause dans tous les rangs de la société, et même parmi les chefs de la hiérarchie.

1. Théodoret, *Hist. Eccles.*, I, 5.

2. On voit donc combien Athanase dépasse la mesure lorsqu'il appelle Arius "Ἀπειὸς ἀθεός, *Cont. Arian*, I, 4. Comme l'arianisme prit naissance à Alexandrie, où le gnosticisme avait déjà préconisé la théorie du Démiurge, on peut supposer qu'il existe des rapports entre l'arianisme et le gnosticisme.

Ce conflit entre un simple prêtre et son évêque fut le point de départ d'une longue lutte qui va se dérouler à travers toutes sortes de péripéties imprévues et déconcertantes.

Impuissant sur le terrain de la discussion et conscient de l'inutilité de ses avertissements, Alexandre convoque vers 320 un synode à Alexandrie, en vue de parer au danger. Près de cent évêques de l'Égypte et de la Libye y assistent. Le résultat n'en pouvait être douteux. Les Pères de l'Assemblée excommunient Arius et ses partisans. Frappé par cette mesure disciplinaire, Arius n'en continue pas moins de répandre ses doctrines et d'entretenir l'agitation parmi les fidèles¹. Ému de cette opiniâtreté et voulant sans doute détruire le mal dans sa racine, Alexandre tient une nouvelle réunion, où apparaît pour la première fois Athanase, celui qui devait être l'implacable adversaire de l'arianisme et le porte-parole des orthodoxes. A la suite de cette réunion, le patriarche d'Alexandrie fait souscrire à son clergé une lettre encyclique², qui était, dans sa pensée, l'expression même de l'orthodoxie. L'auteur du document expose la doctrine d'Arius. Il convient de prendre connaissance de cet exposé, bien qu'il faille toujours se défier de l'appréciation d'un adversaire, surtout au moment où il s'engage à fond dans la bataille. La doctrine arienne se réduirait aux points suivants : 1^o il y eut un moment où Dieu n'était pas père³; cela suppose évidemment que la génération du Fils n'est pas éternelle, mais qu'elle a commencé à un moment qu'il est impossible de fixer; on reste dans l'indétermination; 2^o le Fils n'a donc pas toujours existé⁴, car il n'a pas été engendré de toute éternité; 3^o le Fils est une créature (ποίημα, κτίσμα) : on reconnaît dans ces expressions une survivance du passé, et ce passé est celui de la ville même d'Alexandrie, centre de l'agitation arienne; 4^o le Fils n'est pas semblable au Père selon la substance⁵; véritablement et dans sa nature, il n'est ni Verbe du Père, ni sa Sagesse, mais il est une de ses œuvres et de ses créatures⁶; 5^o il existe en Dieu un double Verbe :

1. Théodoret, *H. E.*, I, 5.

2. Socrate, *H. E.*, I, 6; Mansi, *Concilia*, II, 793.

3. Ἦν ὅτε ὁ Θεὸς πατὴρ οὐκ ἦν.

4. Οὐκ ἀεὶ ἦν. D'après M. Loofs, Athanase aurait admis l'éternité du Fils, non dans son essence, mais dans sa génération. Le Fils aurait donc été coéternel (συναιδίδιος) au Père en tant qu'engendré. On ne voit pas bien la distinction.

5. Οὔτε ὅμοιος κατ' οὐσίαν.

6. Οὔτε ἀληθινὸς καὶ φύσει τοῦ Πατρὸς Λόγος; ἐστὶν οὔτε ἀληθινὴ Σοφία αὐτοῦ ἐστὶν. εἰς τῶν ποιημάτων καὶ γενητῶν.

le Verbe intérieur (λόγος ἐνδιάθετος), éternel et incréé, et le Verbe proféré (λόγος προφορικὸς), temporaire, et qui a été créé moyennant le premier; la distinction des deux Verbes est aussi un reste du passé; 6° le Verbe est changeant (τρέπτὸς) et étranger à l'essence de Dieu (ξένος τε καὶ ἀλλότριος). Au dire de Théodoret¹, Alexandre aurait adressé à plusieurs évêques une seconde lettre, où il revient, tout en la réfutant, sur la doctrine d'Arius. Cette lettre mentionne pour la première fois les *exoucontiens* (οἱ ἐξ οὐκ ὄντων), c'est-à-dire ceux qui soutenaient que le Fils a été créé de ce qui n'est pas, du néant. Cet exposé qui, comme nous le verrons dans la suite, est exact dans ses lignes générales, nous montre donc qu'Arius avait creusé, d'un seul coup, un abîme entre Dieu le Père et le Fils et que, en dépouillant ce dernier de la divinité substantielle ou métaphysique, il l'avait relegué au rang des créatures. Le Fils aura sans doute parmi les choses une place suréminente, car sa perfection morale le rapprochera de Dieu d'aussi près que possible, mais il restera toujours en dehors de l'essence divine.

Chassé d'Alexandrie par son évêque, Arius se rend d'abord en Palestine, d'où il écrit à Eusèbe de Nicomédie, qui partageait déjà ses idées. Dans cette lettre, il se plaint des persécutions, auxquelles il est en butte et s'efforce même de donner une impression pas trop défavorable de son enseignement. Sur l'invitation d'Eusèbe, il se rend de Palestine à Nicomédie, d'où il adresse une lettre à son évêque pour lui exposer sa doctrine. Cette pièce nous apprend que le Fils est une créature parfaite de Dieu²; qu'il n'est ni une projection (προβολή), comme le prétendait Valentin, ni une partie substantielle du Père (μέρος οὐσίου τοῦ Πατρὸς); qu'il a été créé par la volonté de Dieu avant toute chose et que, par conséquent, Dieu est son principe (ἀρχή) et le domine (ἄρχει αὐτοῦ). Durant son séjour à Nicomédie, Arius composa son ouvrage le « Banquet », Θάλεια, dont Athanase nous a conservé des frag-

1. H. E., I, 4.

2. Κτίσμα τοῦ Θεοῦ τέλειον. Le Fils est, en définitive, pour Arius la plus parfaite des créatures de Dieu. Arius ne s'est donc pas tant préoccupé de la nature du Fils que de ses rapports avec le Père. Ce qui l'intéresse surtout, c'est de savoir quelle est la place qu'occupe le Fils dans la hiérarchie des êtres. De ce point de vue, la théorie d'Arius est autant une métaphysique cosmogonique qu'une doctrine strictement christologique. Elle rappelle, par certains côtés, la théorie gnostique des éons.

ments¹. La *Thalie* nous apporte un complément d'information. Le Fils est nommé Verbe par grâce (κατὰ χάριν). On arrivera peu à peu à la conception que le Fils est devenu Dieu par son progrès moral. Le prêtre d'Alexandre avait des intuitions psychologiques : il comprenait bien qu'on ne parvient à vulgariser une doctrine qu'en la présentant sous une forme accessible à tout le monde. Voilà pourquoi il composera plus tard des chansons, qui seront le véhicule de ses idées et que le peuple répétera partout.

Sur ces entrefaites, les partisans d'Arius tiennent un synode en Bithynie. L'assemblée adresse une lettre aux évêques pour recommander Arius. Cette démarche ne fait que raviver la lutte, à tel point que les païens se moquent des chrétiens dans les théâtres². Arius retourne à Alexandrie. A la suite de sa victoire sur Licinius (automne de 323), Constantin était devenu seul maître de l'empire. Désirant mettre fin aux discussions qui troublaient l'empire, il adresse d'abord des lettres de paix à Arius et à Alexandre. Mais comme cet appel à la concorde n'a pas de succès, il se décide à convoquer un concile général. Nous arrivons ainsi au concile de Nicée.

*
* *

Le concile de Nicée est incontestablement le plus grand événement de l'antiquité chrétienne. Dans l'histoire des dogmes, il représente une phase capitale, et l'Église y prit conscience de sa force. Eusèbe nous dit, dans sa *Vie de Constantin* (III, 6), que l'empereur convoqua un synode œcuménique (σύνεδρον οἰκουμένην) par « lettres respectueuses » adressées aux évêques³. Il y aurait invité Arius lui-même, afin de l'associer aux travaux de l'assemblée. De

1. *Orat. I cont. Arian.*, 5, 6, 10. Cf. aussi Socrate, *H. E.*, I, 9; Sozomène, *H. E.*, I, 21.

2. Sozomène, I, 15; Socrate, I, 6.

3. Gwatkin est peut-être allé un peu trop vite en attribuant la convocation du concile à l'initiative exclusive de l'empereur. Rufin dit, *Hist. eccles.*, I, 1, que Constantin le convoqua sur l'avis des évêques [résidant à Nicomédie], *ex sacerdotum sententia*. Comme Hosius était le principal confident de l'empereur, on s'explique que Sulpice-Sévère ait pu dire (II, 40) en parlant d'Hosius : *Nicaena synodus auctore illo confecta habebatur*. Pour Épiphane (*Haeres.*, LXVIII, 4), Alexandre d'Alexandrie aurait aussi joué un rôle important. Quoi qu'en dise le traducteur français d'Hefele, I, 403, on possède en syriaque les lettres de convocation de l'empereur (cf. Martin, *Analecta sacra* de Pitra, IV, 224, 252). Voir J. Turmel, *Hist. du dogme de la papauté*, p. 205.

toutes les parties de l'empire des évêques se rendirent, à l'appel de Constantin, dans la ville de Nicée. L'empereur leur facilita, autant qu'il le put, le voyage. Située au bord du lac Ascanius, la ville de Nicée se prêtait fort bien à la tenue d'une assemblée plénière. On n'est pas fixé sur le nombre des évêques qui assistèrent au concile. La *Vie de Constantin* parle (III, 8) de plus de 200 évêques. Athanase donne tantôt le chiffre de 300, tantôt celui de 318. Ce dernier chiffre est celui de la masse des historiens². La plupart des évêques étaient grecs. Parmi les Latins, on compte surtout Hosius de Cordoue, Cécilien de Carthage, Marc de Calabro, Nicaise de Dijon, Domnus de Stridon et deux prêtres romains, Vitus et Vincent, représentants du pape Silvestre. Le diacre Athanase y avait accompagné son évêque.

Le synode se tint en l'année 325. On n'est pas aussi certain du jour et du mois de son ouverture. Quelques documents donnent la date du 20 mai, d'autres celle du 19 juin. Le rapprochement et la combinaison des divers documents permettent de conclure que la réunion dura probablement du 20 mai au 19 août. L'ouverture solennelle en fut faite par l'empereur. Eusèbe, qui parle toujours en termes pompeux de son héros, nous dit que l'empereur, après le discours d'inauguration, céda la parole aux présidents du synode³. Par sa composition et l'attitude des partis, le synode ressemblait à un parlement. A côté des ariens, il se forma un parti intermédiaire, qui devait jouer un rôle assez considérable : celui des eusébiens, qui avait à sa tête Eusèbe de Nicomédie. Sans s'engager à fond dans cette voie, comme font d'ordinaire les prélats courtisans, Eusèbe de Césarée inclinait lui-même vers ce groupe. Les orthodoxes formaient donc la droite, les ariens la gauche ; le centre gauche gravitait autour d'Eusèbe de Nicomédie et le centre droit prenait le mot d'ordre chez Eusèbe de Césarée. Les orthodoxes eurent à jouer forte partie avec les ariens et les eusébiens. Il y eut des passes brillantes entre les deux frac-

1. *Ad Afros*, 2.

2. Socrate, I, 8 ; Théodoret, I, 7. Cf. aussi Épiphane, *Haeres.*, LXXIX, 9.

3. *Vie*, III, 12, 13 : παρεβίδου τὸν λόγον τοῖς τῆς συνόδου προέδροις. Il semblerait donc que le concile eut successivement plusieurs présidents. On ne sait rien de précis sur ce sujet. Ce qu'on doit admettre, c'est qu'Hosius y tint une place considérable. D'après Athanase, *Hist. arian.*, 42, οὗτος (Hosius) ἐν Νικαίᾳ πίστιν ἔξεθετο. Parlant d'Hosius, le même Athanase se demande, *Apol. de fuga*, 5 : « Quel est le concile qu'il n'a pas présidé ? » ποίας γὰρ οὐ κατήγγισατο.

tions rivales. Fatigués de toutes les subtilités à l'aide desquelles les ariens évitaient la portée des textes scripturaires dont on se servait pour prouver la divinité de Jésus-Christ, les orthodoxes voulurent en finir en s'exprimant plus simplement (λευκότερον) et choisirent à cette fin le terme *ὁμοούσιος*, « consubstantiel », qui devint dès lors l'enjeu de tous les débats postérieurs. Le Verbe est toujours dans le Père, le Père est toujours dans le Verbe, comme le soleil et la lumière sont toujours inséparables. Les discussions furent longues et mouvementées. L'empereur, dominé d'abord par quelques préjugés, finit par soutenir les orthodoxes. La partie était dès lors gagnée, et l'on rédigea le fameux symbole de Nicée : Jésus-Christ est Fils de Dieu, engendré par le Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai de Dieu vrai ; il est engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, au ciel et sur la terre. Le symbole anathématise ensuite ceux qui disent qu'il y eut un temps où le Verbe n'était pas et qu'il n'était pas avant d'être engendré et qu'il a été fait du néant ou d'une autre hypostase ou essence, ou qu'il est créé ou changeant ou étranger au Père¹. Après quelques hésitations, tous les évêques, à l'exception de Théonas et Second, signèrent cette formule². L'empereur exila en Illyrie Arius, Théonas et Second. Le synode s'occupa aussi d'autres questions qui ne rentrent pas dans le cadre de cette étude.

Les exilés ne tardèrent pas longtemps à revenir. Eusèbe de Nicomédie était à son poste. Le concile de Nicée avait fourni un nouvel aliment aux discussions. Pour des motifs tout particuliers, Eustathe d'Antioche, l'un des champions de l'orthodoxie, était devenu le point de mire des ariens. Au synode d'Antioche de 330, les eusébiens dirigèrent contre lui les plus vives attaques. Le suc-

1. Τὸν Υἱὸν τοῦ Θεοῦ, γεννηθέντα ἐκ τοῦ Πατρὸς μονογενῆ, τούτέστιν ἐκ τῆς οὐσίας τοῦ Πατρὸς, Θεὸν ἐκ Θεοῦ, φῶς ἐκ φωτός, Θεὸν ἀληθινὸν ἐκ Θεοῦ ἀληθινοῦ, γεννηθέντα, οὐ ποιηθέντα, ὁμοούσιον τῷ Πατρὶ, δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο, τὰ τε ἐν οὐρανῷ καὶ τὰ ἐν τῇ γῇ ... Τοὺς δὲ λέγοντας, ἦν ποτὲ ὅτε οὐκ ἦν, καὶ πρὶν γεννηθῆναι οὐκ ἦν καὶ ὅτι ἐξ οὐκ ὄντων ἐγένετο, ἢ ἐξ ἑτέρας ὑποστάσεως ἢ οὐσίας φάσκοντας εἶναι, ἢ κτιστὸν, ἢ τρεπτόν, ἢ ἀλλοιωτὸν τὸν Υἱὸν τοῦ Θεοῦ, ἀναθεματίζει ἡ καθολικὴ Ἐκκλησία. Il est visible que ce symbole s'inspire du Prologue du quatrième évangile.

2. Cf. Tillemont, VI, *le Concile de Nicée*, X-XI. D'après Eusèbe de Césarée, dans Théodoret, I, 11, l'empereur lui-même imposa aux arianisants du concile l'expression *homooúsios*.

cès couronna leurs manœuvres. Eustathe fut exilé en Illyrie par l'empereur et remplacé sur son siège par Eulalius. A vrai dire, le synode d'Antioche avait été plutôt une cabale contre des personnes gênantes qu'une assemblée doctrinale. Eusèbe de Nicomédie s'efforça dès lors de réconcilier Arius avec Athanase. Il écrivit à ce sujet une lettre à Athanase, mais ce dernier répondit par un refus¹. On se tourna alors du côté de l'empereur. Un prêtre arien, qui vivait à la cour et jouissait de la confiance de Constantia, sœur de l'empereur, employa tout son crédit pour réussir dans cette entreprise. Le 27 novembre de l'année 330 ou 331, Constantin invite par lettre Arius à se présenter à la cour. Arius se rend aussitôt à Constantinople, en compagnie d'Euzoïus, diacre d'Alexandrie, qui avait été, lui aussi, déposé par Alexandre, à cause de ses sympathies pour l'arianisme. Interrogé par l'empereur, Arius répond qu'il reçoit la foi de Nicée et, pour le montrer, il rédige un symbole, où il est dit que Jésus-Christ est devenu Dieu Verbe avant tous les temps². Surpris par cette bonne volonté, l'empereur enjoint à Athanase de recevoir Arius à sa communion³. Sur la réponse d'Athanase qu'il ne peut recevoir des hérétiques à sa communion, l'empereur se désiste de sa demande⁴.

Athanase était alors patriarche d'Alexandrie. C'était une raison de plus pour indisposer contre lui les ariens. D'accord avec les mélécien, les ariens dirigent contre lui toute sorte d'accusations. Pour le perdre, ils veulent même le forcer à comparaître devant un synode tenu à Césarée, en 334. Mais le patriarche d'Alexandrie refuse de se rendre à leurs sommations. Cet acte de dignité ne désarma pas ses adversaires. On eut recours contre lui à une nouvelle manœuvre, qui fut plus efficace que la précédente. L'empereur venait de faire construire à Jérusalem l'église du Saint-Sépulcre. A l'occasion de la consécration de ce sanctuaire, il convoque, à l'instigation des mélécien, en 335 ou 336, un synode à Tyr. Le synode comptait, outre les évêques égyptiens, environ soixante évêques de différentes contrées. L'empereur lui donne pour protecteur le comte Denis⁵. Les ariens et les eusébiens

1. Socrate, I, 14, 25.

2. Socrate, I, 26.

3. Cf. Athanase, *Apol. cont. Arian.*, 59; Sozomène, II, 22.

4. Athanase, *Apol.*, 60; Socrate, I, 27.

5. Socrate, I, 28.

y étaient représentés par un véritable état-major : Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Macedonius de Mopsueste, Ursace de Singidunum, Valens de Mursie, Théodore d'Héraclée, Patrophile de Scythopolis. Les sages et les modérés ne pouvaient compter que sur Maxime de Jérusalem, Marcel d'Ancyre et Alexandre de Thessalonique. Athanase refuse d'abord de se soumettre au jugement de ses ennemis. Mais l'empereur l'oblige à comparaître devant l'assemblée. Pressentant le danger et les risques auxquels il s'expose, Athanase amène avec lui à Tyr quarante-huit évêques de ses suffragants¹. Eusèbe de Césarée a la présidence du synode. Deux membres, Callinique et Ischyrras, du parti méléicien, ouvrent le feu contre le patriarche d'Alexandrie. Les autres les suivirent. On attaquait surtout la validité de l'élection d'Athanase au siège d'Alexandrie : Athanase n'eut aucune peine à démolir toutes les accusations. Mais la décision était arrêtée d'avance. Le synode envoie dans la Maréotide une délégation pour enquêter contre Athanase. A son retour, on prononce une sentence de déposition contre le patriarche d'Alexandrie, et l'on en donne connaissance à l'empereur.

De Tyr, Athanase s'était rendu à Constantinople. A peine arrivé dans la ville impériale, il demande à Constantin d'appeler devant lui les évêques qui l'avaient condamné à Tyr. L'empereur fait droit à sa requête et mande à Constantinople tous les évêques qui avaient assisté au synode de Tyr. Quelques évêques ne s'y rendirent pas, mais retournèrent dans leurs diocèses². L'état-major arien fut fidèle au rendez-vous et reprit la tactique habituelle. On accuse Athanase d'avoir empêché le transport des blés d'Alexandrie à Constantinople³. Irrité, l'empereur exile, sans l'entendre, Athanase à Trèves, dans les Gaules. On a donné diverses interprétations de cette mesure, mais aucune ne satisfait pleinement la critique. Quoi qu'il en soit, le fils de Constantin, qui résidait alors à Trèves, reçut Athanase avec des marques de bienveillance et s'empessa de pourvoir à tous ses besoins. Cette proscription porte dans l'histoire le nom de *premier exil* de saint Athanase. Après avoir remporté cette victoire, les ariens tiennent, en 335, à Constantinople, un synode, où ils déposent Marcel

1. L'*Apologia*, 79, en donne les noms.

2. Socrate, I, 35; Sozomène, II, 28.

3. *Apologia*, 87.

d'Ancyre¹. Il est vrai que la conduite de Marcel d'Ancyre est, pour l'histoire, douteuse et énigmatique et que son orthodoxie a donné lieu à diverses appréciations. L'expression, dont il se servait pour désigner le rôle du Verbe dans la création, à savoir qu'il est la puissance active du Père (ἐνέργεια δραστηκή), est très obscure et rappelle un peu le Demiurge gnostique. Mais la conduite des ariens à son égard n'en est pas moins l'indice d'une campagne contre quiconque marchait ou semblait marcher dans le sillage d'Athanase.

Après avoir fait des victimes, les ariens songèrent à réhabiliter leur chef. Docile à leurs suggestions, l'empereur ordonna à Alexandre, évêque de Constantinople, de recevoir Arius à la communion de l'Eglise. Le triomphe paraissait proche. Consterné, l'évêque se rend dans l'église d'Irène et, dans une fervente prière, il y demande à Dieu d'empêcher un scandale, une profanation. Sa prière aurait été exaucée, car les historiens rapportent sur Arius un accident tragique : Arius traverse en triomphateur la ville de Constantinople, au milieu d'un cortège imposant, pour aller prendre possession des églises; saisi, près du Forum de Constantin, d'un besoin naturel, il se retire, pour le satisfaire, en un endroit écarté et y meurt d'une rupture d'intestins, au milieu d'atroces douleurs. Cette fin, où l'on voulut voir une vengeance du ciel, impressionna beaucoup le public².

*
*
*

Indisposé depuis la fête de Pâques de 337, Constantin tombe, quelque temps après ces événements, gravement malade. Pour rétablir sa santé, il se rend d'abord aux bains de Nicomédie et ensuite aux eaux thermales d'Hélénopolis. De cette dernière ville, il se fait transporter à la villa d'Ancyrona, située dans un faubourg de Nicomédie. Il y finit ses jours, en recevant, sur son lit de mort, le baptême, probablement des mains d'Eusèbe de Nicomédie. Peu de temps avant sa mort, il avait fait un acte de réparation, en ordonnant le rappel d'Athanase³. Le retour de l'exilé n'eut cependant lieu que deux ans après. Constantin le

1. Socrate, I, 36; Sozomène, II, 33.

2. Athanase, *De morte Arii*, 2, 3; Socrate, I, 37-38; Sozomène, II, 29-30.

3. Sozomène, III, 2.

jeune exécuta l'ordre de son père et ramena le proscrit dans sa patrie. Constantin avait, dans son testament, partagé l'empire entre ses trois fils : l'aîné, Constantin, reçut la Gaule, l'Espagne et la Bretagne; Constance eut l'Orient; l'Italie et l'Afrique échurent à Constant.

Dans l'été de 338, les trois fils de Constantin eurent une entrevue en Pannonie pour régler certaines affaires. Ils y décidèrent de rappeler tous les évêques exilés. Athanase quitta donc Trèves, après y avoir séjourné, au dire de Théodoret¹, deux ans et quatre mois, et revint au milieu de ses ouailles. Grâce, sans doute, au directeur de Constantia, les ariens acquièrent une grande influence sur Constance. Ils en profitent pour continuer leurs manœuvres. Au cours de l'année 338-339, ils tiennent un synode à Constantinople, où ils conspirent contre Athanase. En 339, ils donnent un certain Pistus pour évêque à leurs coreligionnaires d'Alexandrie et lancent contre Athanase les plus graves accusations. Constance y prête foi. Dans le courant de la même année, ils poussent l'audace jusqu'à envoyer à Rome, au pape Jules I^{er}, une ambassade composée du prêtre Macarius et des diacres Martyrius et Hesychius, en vue de l'indisposer contre Athanase et de le porter à entrer en communion avec Pistus.

Prévenu de cette démarche par Jules I^{er}, Athanase, pour se défendre contre les accusations de ses ennemis, envoya des ambassadeurs au pape, à Rome, et aux empereurs Constantin et Constant². Il ne s'en tint pas là : en 339 ou au commencement de 340, il convoqua à Alexandrie un synode composé d'environ cent évêques venus de l'Égypte, de la Libye et de la Pentapole. L'assemblée reconnaît la fausseté des accusations dirigées contre Athanase. Probablement vers la même époque, Athanase se rend personnellement à Rome pour plaider sa cause auprès de Jules. Un incident marqua, d'après toutes les vraisemblances, le carême de 340. Un décret impérial, parti de Constantinople, nomme, sur le siège d'Alexandrie, Grégoire de Cappadoce, comme successeur d'Athanase, qui, comme nous l'avons vu, avait été déposé par le synode arien d'Antioche. A cette nouvelle, une vive émotion s'empare du peuple d'Alexandrie. On veut empêcher les ariens de prendre possession des églises pour y installer leur évêque;

1. Théodoret, II, 1.

2. *Apol.*, 83.

mais le préfet d'Égypte, Philagrius, intervient et intronise par force Grégoire. Pour échapper à la violence qui se prépare contre lui, Athanase prend la fuite. Maître d'Alexandrie, Grégoire, aidé de Philagrius, se livre aux pires excès contre les évêques orthodoxes, les moines et les vierges¹.

Athanase était à Rome depuis environ dix-huit mois, lorsque Jules se décida à y réunir, à la fin de 341 ou au commencement de 342, un synode, composé de plus de cinquante évêques. Après s'être livrée à une sérieuse enquête, la réunion reconnaît que les accusations dirigées contre Athanase et Marcel d'Ancyre sont fausses et proclame l'illégitimité de leur déposition. Par une lettre, adressée à Darius, à Flacillus et à d'autres évêques, Jules se plaint de la conduite des ariens, faisant allusion au synode qu'ils avaient tenu à Antioche.

Commencée à Antioche par Constantin, l'« Église d'or » fut achevée par son fils Constance. L'usage était de célébrer un synode à l'occasion de la consécration de nouvelles églises. On tint donc à Antioche un concile *in encaeniis* (ἐγκαίνιος) pour l'inauguration de la nouvelle Église. Quatre-vingt-dix-sept évêques y prirent part. D'après les données fournies par Athanase, par Socrate et Sozomène², le synode eut lieu en 341, de mai à septembre. Les ariens y étaient en minorité. Les membres les plus influents étaient Flacillus d'Antioche, Eusèbe de Nicomédie, Acace de Césarée, en Palestine, Patrophile de Scythopolis, Théodore d'Héraclée, Euxode de Germanicie, Dianius de Césarée, en Cappadoce, Georges de Laodicée. On n'y voyait ni aucun représentant du pape Jules, ni aucun évêque d'Occident. Le synode mérita, par la sagesse de ses décisions, les éloges des meilleurs esprits³. Les vingt-cinq canons qu'il promulgua témoignent d'excellentes dispositions. Et cependant ce synode déposa Athanase, mesure qu'il est difficile de comprendre. Après la déposition du patriarche d'Alexandrie, l'assemblée, qui se poursuivit à travers bien des péripéties, rédigea successivement quatre symboles. Le premier et le deuxième n'ont rien d'hétérodoxe. Le troisième, dû à la plume de Théophanus de Tyane, condamne Marcel d'Ancyre, Sabellius et Paul de Samosate. Le quatrième,

1. *Apol.*, 33.

2. Athanase, *De synod.*, 25; Socrate, II, 8; Sozomène, III, 5.

3. Hilaire de Poitiers l'appelle (*De synod.*, 32) un « synode de saints », *synodus sanctorum*.

envoyé à l'empereur Constant, condamne ceux qui disent que le Fils a été créé du néant (ἐξ οὐκ ὄντων), ou qu'il est d'une autre hypostase (ἐξ ἑτέρας ὑποστάσεως) que le Père, ou qu'il y eut un temps où il n'était pas (ἦν πότε Χρόνος ὅτε οὐκ ἦν). Les Pères d'Antioche avaient été, en somme, très habiles : tout en se rapprochant d'aussi près que possible de la formule de Nicée, ils en évitent le terme, en quelque sorte, sacramentel, qui était, dès lors, la pierre de touche et le signe de ralliement des orthodoxes, l'ἐμμούσιος. La politique avait évidemment eu sa place à Antioche et la consécration d'une église avait servi de prétexte à une manifestation équivoque.

Tous ces synodes ne faisaient en définitive qu'embrouiller la situation. Athanase était toujours à Rome, où il passa plus de trois ans. Comme l'horizon s'obscurcit de plus en plus, on désire de tous côtés la convocation d'un synode. Aux environs de 342-343, Constant mande Athanase de Rome à Milan et l'informe qu'on l'engage à faire des démarches auprès de son frère Constance pour qu'il convoque un synode. Constant écrit à Constance et le détermine à réunir un synode à Sardique. A cet effet, il envoie Athanase dans les Gaules pour y conférer avec Hosius et se rendre de là, avec les évêques de la région, à Sardique, en Illyrie.

Le synode de Sardique se réunit en 343. Nous savons par sa lettre encyclique¹ qu'il fut convoqué par Constant et Constance, sur le désir du pape Jules, pour terminer les différends qui s'étaient élevés au sein de l'Église, éliminer tout ce que l'enseignement religieux avait de faux et obliger tout le monde à professer la vraie foi en Jésus-Christ. Les ariens étaient au nombre de soixante-dix. On voit paraître pour la première fois Étienne d'Antioche, Marc d'Aréthuse et Basile d'Ancyre, plus tard chef des semi-ariens. En combinant les diverses données d'Athanase, on arrive pour les orthodoxes au chiffre probable de quatre-vingt-quatorze, appartenant à peu près à toutes les parties de l'empire : l'Espagne était représentée par Hosius, Ananias de Castalona, Castus de Sarragosse, Domitien d'Asturica, Florentius d'Éméri-rita et Prétéxat de Barcelone; la Gaule avait envoyé Vérisi-

1. Mansi, *Conc.*, III, 58. Sur la date du concile, cf. Larsow, *Die Fest. Briefe des hl. Athanasius* (Leipzig, 1852), p. 90, 115, 141, contre Schwartz, *Zur Geschichte des Athanasius*, dans les *Nachrichten* de Göttingen, 1904, p. 341; J. Turmel, *op. cit.*, p. 246, s'inspire de Larsow.

mus de Lyon et Maxime de Trèves; l'Italie avait député Protosius de Milan, Séverin de Ravenne, Janvier de Bénévent, Fortunatien d'Aquilée, Lucius de Vérone, Ursace de Brescia et Vincent de Capoue; la Grèce était représentée par Athénodore de Platée, Denis d'Elys, Hermogène de Sicyon, Plutarque de Patras. Hosius de Cordoue eut la présidence de l'assemblée¹. Invités à assister aux délibérations du synode, les ariens, qui craignaient de voir proclamer l'innocence d'Athanase, quittent Sardique pendant la nuit². A la suite d'un minutieux examen, les Pères de Sardique déclarent innocents Athanase, Marcel d'Ankyre, Asclepias de Gaza et quelques autres victimes des intrigues des eusébiens; ensuite ils déposent et anathématisent les chefs des eusébiens : Théodore d'Héraclée, Narcise, Acace de Césarée, Étienne d'Antioche, Ursace, Valens, Ménophantès d'Éphèse et Georges de Laodicée. Le synode ne formula pas de symbole proprement dit. Certains membres auraient, semble-t-il, désiré qu'on en formulât un; mais la grande majorité répondit que celui de Nicée suffisait. On ne tarda cependant pas à mettre en circulation un symbole de Sardique, que le synode d'Alexandrie, convoqué par Athanase en 362, déclara faux. Ce prétendu symbole n'est en réalité rien d'autre qu'une lettre d'Hosius et de Protogène au pape Jules³. Si le concile de Sardique n'élabora pas un nouveau symbole, il fit cependant œuvre féconde en promulguant une série de vingt canons sur diverses matières de discipline ecclésiastique⁴.

Pendant que le synode de Sardique poursuivait ses travaux,

1. Προήγορος, d'après Athanase, *Hist. Arian.*, 16. Plus tard on désigna même les orthodoxes de Sardique par l'expression : οἱ ἀπὸ τῶν Ὁσίων.

2. Avant de partir, ils avaient lancé dans une lettre l'excommunication contre leurs adversaires. Conservée par Hilaire, *Fragm.*, III, P. L., X, 658, cette lettre commence ainsi : *Incipit decretum synodi Orientalium apud Serdicam episcoporum a parte arianorum, quod miserunt ad Africam*. Voir la *Revue catholique des églises*, 1906, p. 351.

3. Voir la lettre au pape dans Hilaire, *Fragm.*, II, 9, P. L., X, 639; la lettre encyclique dans Athanase, *Apol. contr. Arian.*, 44-47, et dans Hilaire, *Fragm.*, II, 1, P. L., X, 632; la lettre à l'église d'Alexandrie et aux autres églises de l'Égypte dans Athanase, *Ibid.*, 37-40, 41-43.

4. Combattue par Friedrich (*Die Unechtheit der Canones von Sardika*, dans les *Sitzungsber.* de l'Académie de Munich, 1901), l'authenticité des canons de Sardique a été démontrée par Thurner (*The genuineness of the sardican canons*, dans le *Journal of theolog. studies*, 1902, p. 396) et par Funk (*Die Echtheit der canones von Sardika*, dans *Histor. Jahrb.*, 1902, p. 497-516).

les eusébiens tinrent un conciliabule à Philippopolis¹. A la suite de leur réunion, ils adressèrent une lettre synodale à Grégoire de Cappadoce, à Amphion de Nicomédie, à Donat, évêque schismatique de Carthage, et à plusieurs autres évêques². Le document débute par une vive sortie contre Marcel d'Ancyre. Il réitère ensuite toutes les vieilles accusations contre Athanase et émet des appréciations sur d'autres personnalités ecclésiastiques. A la fin de leur lettre, les évêques de Philippopolis formulent une profession de foi, identique dans sa substance à la quatrième du synode *in encaeniis*. Elle condamne l'hétérousie du Fils. La pièce se termine enfin en anathématisant les ariens proprement dits, les trithéistes et quelques autres hétérodoxes³.

*
*
*

Le synode de Sardique avait été un arrêt. Celui d'Antioche, de l'été 344, marqua une étape en avant. On y assiste à l'entrée en scène d'un nouveau parti : celui des *Homéens*⁴. Ce synode est probablement le même que celui qui promulgua le symbole dit *μικρόστιχος*, à cause de sa longueur⁵. Quoi qu'il en soit, le *μικρόστιχος* répète presque à la lettre la quatrième formule d'Antioche, de l'année 341, anathématisant les ariens, les sabelliens, Marcel d'Ancyre et Photin. Le numéro VI contient la fameuse formule : « Semblable en tout, » *κατὰ πάντα ὅμοιος*. Cette transaction valut à ceux qui en prirent l'initiative la dénomination d'Homéens. On peut voir par là que les Homéens sont des semi-ariens et constituent un parti intermédiaire. Ils ne se rallient sans doute pas à l'*ὁμοούσιος* nicéen, mais, en déclarant que le Fils est en tout semblable au Père, ils écartent le subordinationisme trop farouche des purs ariens. Œuvre des eusébiens, cette formule fut envoyée en Occident par l'intermédiaire d'Eudoxe de Germanicie et de Macédonius de Mopsueste.

Après le synode d'Antioche, l'empereur Constance rappela

1. Sozomène, III, 11; Socrate, I, 20.

2. Socrate, II, 20; Mansi, III, 126-140.

3. Athanase, *De synod.*, 26.

4. S'il est vrai, comme le dit J. Turmel, *op. cit.*, p. 286, n. 1, que le « premier manifeste [du parti homéen] est le *Credo* daté du 22 mai 359 (quatrième formule de Sirmium) », il est aussi vrai que le parti fit son apparition au synode d'Antioche de 344, quatorze ans avant.

5. Athanase, *Ibid.*; Socrate, II, 19-20; Sozomène, III, 11; Mansi, II, 1362.

Athanase de son second exil. Le saint quitte Aquilée et retourne en Orient, en passant par la Gaule pour voir Constant. A Antioche, il rencontre Constance, qui lui donne des lettres de recommandation pour les fonctionnaires d'Égypte. Athanase traverse Jérusalem, où il entre en communion avec l'évêque Maxime. Enfin, le 21 octobre 346, six ans après son départ, il rentre à Alexandrie. La population le reçoit avec enthousiasme et des transports de joie. A peine installé dans sa ville épiscopale, il y réunit un synode pour confirmer les décisions de Sardique¹.

L'année 351 vit le premier concile de Sirmium. Ce synode élabore ce qu'on appelle la « première formule de Sirmium ». C'est aussi une formule d'habile transaction. Comme les eusébiens y étaient très nombreux, il eût été difficile d'aboutir à un autre résultat. Les eusébiens sont des évêques de cour qui visent avant tout à ne rien brusquer et à ménager toutes les susceptibilités. Ils en donnèrent une preuve à la première réunion de Sirmium. Le premier canon anathématise, il est vrai, les *Exoucontiens* et les *Hétérousiens*; mais le canon XXV est un coup direct porté aux nicéens. Ce canon anathématise ceux qui disent que le Fils est engendré sans que le Père le veuille (μη θελήσαντος). Pour bien comprendre cette formule, il faut se rappeler que pour les orthodoxes le Père engendre *nécessairement* son Fils. Les semi-ariens soutenaient, au contraire, que le Père engendre *librement* son Fils. Le canon XXV frappe donc ceux qui disaient que le Père engendre le Fils non librement, mais nécessairement, et cette thèse était celle des partisans d'Athanase.

On tournait donc de plus en plus dans des équivoques, et de tous côtés on cherchait à prendre position. Mais dans la confusion des idées, la chose n'était guère facile. Après la défaite de l'usurpateur Magnence, à Mursa (septembre 351), Constance était devenu maître de l'Occident, comme il l'était déjà de l'Orient. Un concile de Rome, favorable à Athanase, avait mécontenté l'empereur². Pour le calmer, Libère lui demande de convoquer un synode à Aquilée. Constance, qui séjournait alors à Arles, adhère

1. Socrate, II, 26; Sozomène, IV, 1.

2. Le concile de Rome fut convoqué pour examiner les charges qu'une trentaine d'évêques réunis à Antioche avaient dirigées contre Athanase. Pour le concile d'Antioche, voir Sozomène, IV, 8. Le concile de Rome est attesté par la lettre de Libère à Constance. La lettre *Studens paci* contient une allusion au concile d'Antioche et fait mention de celui de Rome. Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 273, n. 2.

au désir du pape, mais convoque les évêques à Arles (353). Lorsque les évêques furent réunis, Constance leur ordonna de signer un décret qui condamnait Athanase. En présence d'une pareille injonction, les évêques commencent par protester; mais la peur a raison de leur fermeté, et tous, sauf Paulin de Trèves, qui fut exilé en Phrygie à cause de son indépendance, signent la condamnation d'Athanase, y compris les deux représentants du pape, Vincent de Capoue et Marcel de Campanie¹. Libère en fut profondément affligé et confia sa douleur à Hosius². Constance avait transporté sa résidence à Milan. Il demanda aux évêques d'Italie d'imiter ceux d'Arles et de condamner Athanase. Libère essaya de parer le coup. Lucifer de Cagliari, accompagné du prêtre Pancratius et du diacre Hilaire, auxquels s'adjoignirent Eusèbe de Vercell et Fortunatien d'Aquilée, alla trouver l'empereur à Milan au nom du pape et lui remit une lettre de sa part³. A la fin de sa lettre, Libère suppliait l'empereur de réunir un concile. Constance donna ordre aux évêques de se réunir à Milan (printemps de 355)⁴. A peine étaient-ils réunis qu'on leur enjoignit de signer la condamnation d'Athanase. La grande majorité des évêques faiblit. Seuls Eusèbe de Vercell, Lucifer de Cagliari, Denys, évêque de Milan, le prêtre Pancratius et le diacre Hilaire résistèrent aux volontés impériales et payèrent par l'exil leur fermeté. Libère écrivit aux exilés une lettre de consolation pour approuver leur conduite⁵. A Milan, les ariens remplacèrent Denys par Auxence. N'ayant pu réussir à faire fléchir Libère, l'empereur l'exila à Bérée, en Thrace, et le remplaça sur le siège pontifical par le diacre Félix. Comme Hosius avait aussi résisté aux menaces de l'empereur, il fut exilé à Sirmium. L'empereur prétendait donc toujours dominer l'Eglise et régler la marche des conciles : lorsque les évêques se montraient dociles à sa volonté, il leur en savait gré et parfois même il les comblait de ses faveurs; mais lorsqu'ils restaient fidèles à leur conscience, il employait la violence et les envoyait en exil. Dans sa pensée, les réunions épiscopales devaient être de simples

1. Sulpice-Sévère, *Chron.*, II, 39.

2. Voir sa lettre à Hosius dans les *Fragments* de saint Hilaire, VI, 3.

3. La voir dans les *Fragments* d'Hilaire, V, 1 et suiv. Voir également *P. L.*, VIII, 1331.

4. Socrate, II, 36; Sozomène, IV, 9.

5. Dans les *Fragments* d'Hilaire, VI, 1.

instruments de ses desseins : la couronne voulait dominer la tiare. Cette prétention se manifestera bien des fois dans le cours de l'histoire, et le devoir connaîtra d'autres victimes, sans que rien puisse cependant prévaloir définitivement contre ses droits et ses exigences.

Toutes ces mesures, quelque peu contradictoires, ne servaient qu'à augmenter la confusion dans les esprits et à ajourner indéfiniment la solution de la crise qui menaçait la chrétienté. Les eusébiens, unis contre l'ennemi commun, avaient remporté bien des succès. Mais en théologie, encore plus que dans les autres domaines, ce n'est pas tout d'abattre et de détruire, il faut aussi édifier. Les déchirements avaient commencé parmi les adversaires de Nicée. Dès l'époque où nous sommes, ils iront s'aggravant de jour en jour. Toujours désireux de régler la pensée théologique, Constance convoque, en 357, le deuxième concile de Sirmium. Ce concile voit surgir le parti des *anoméens*¹. C'est un nouveau facteur qui vient compliquer la lutte christologique. L'anoméisme eut pour chefs Aétius, mort vers 370 à Constantinople, et son disciple Eunomius, qui devint évêque de Cyzique et mourut en 392. Eunomius a exposé les principes du système dans deux ouvrages : l'*Exposition de la foi* (Ἐκθεσις πίστεως) et le *Traité apologétique* (Ἀπολογητικὸς)². Le Fils n'est ni consubstantiel (ὁμοούσιος) au Père (Nicée), ni semblable (ὅμοιος) à lui (Antioche, 344), mais il en est dissemblable (ἀνομόιος), il est d'une autre essence (ἑτέρα οὐσία) que lui. Les anoméens pallièrent, à l'aide de formules ingénieuses, le radicalisme de leurs conclusions. Le Fils est sans doute dissemblable d'avec le Père; néanmoins, il n'est pas une créature comme les autres³. Dans le flottement des idées, l'anoméisme était un parti d'avant-garde; il prenait une position radicale, mais franche, et, en choisissant le terme « dissemblable », il dissipait, pour une bonne part, l'équivoque où les eusébiens s'enfermaient depuis longtemps. L'anoméisme cristallisa, dans sa vraie formule, l'arianisme.

1. Gwatkin, p. 162. Tillemont s'était trompé en faisant remonter, VI, 264 (*les Ariens*, § 51), la formation de ce parti jusqu'au concile de Milan de 355. Cf. Hefele, *op. cit.*, I, § 74; J. Turmel, *op. cit.*, p. 286, n. 1.

2. Pour l'*Ἐκθεσις πίστεως*, cf. Mansi, III, 645-650. Pour l'*Ἀπολογητικὸς*, cf. *Patr. gr.*, t. XXX, 868.

3. Γέννημα τοῦ ἀγεννήτου, οὐχ ὡς ἐν τῶν γεννημάτων, κτίσμα τοῦ ἀκτίστου, οὐχ ὡς ἐν τῶν κτισμάτων, ποιήμα τοῦ ἀποιήτου, οὐχ ἐκ ἐν τῶν ποιημάτων.

L'anoméisme triompha au deuxième concile de Sirmium. Représenté et défendu par Ursace et Valens, il capta presque entièrement l'attention de l'assemblée. Sous l'influence de ces deux personnages, le synode élabore une formule de foi (seconde formule de Sirmium), qui n'est que la glorification de l'anoméisme. On y défend de faire mention de l'*homoousios* et de l'*homoiousios*, parce que ces expressions ne sont pas contenues dans l'Écriture et dépassent l'intelligence des hommes. La conclusion est que le Père est supérieur au Fils sous tous les rapports. Les historiens apprécient différemment le rôle joué par Hosius dans cette affaire. Cette formule ne rencontra pas l'approbation universelle : Hilaire de Poitiers atteste qu'elle fut rejetée dans les Gaules dès son apparition ; Phébade d'Agen écrivit même contre elle un ouvrage spécial¹. Mais les anoméens s'étaient enhardis de ce succès ; aussi poursuivirent-ils leur marche triomphale. En 358, ils tinrent à Antioche un synode sous la présidence d'Eudoxe, patriarche de cette ville et l'un des chefs du parti. Dans cette assemblée, où dominant Eudoxe et Acace, on repousse, tout comme à Sirmium, l'*homoousios* et l'*homoiousios* et l'on envoie une lettre de félicitations à Ursace et à Valens, à cause du zèle qu'ils déploient dans la propagande de leur doctrine². Mais Antioche n'était pas tout. Elle représentait tout simplement un groupe, aux ordres d'Eudoxe. L'anoméisme s'y était implanté et de là il rayonnait naturellement dans une certaine sphère ; mais il n'avait, malgré tout, qu'une base d'opération restreinte. Dans d'autres milieux on s'agite, et, tout en se ralliant à des formules mitigées, on fait entendre la protestation de la conscience chrétienne contre la décision de Sirmium : le synode d'Ancyre, dont nous allons parler, est une manifestation de ce genre.

Après leur triomphe de Sirmium et d'Antioche, les anoméens s'agitèrent beaucoup et travaillèrent avec ardeur à répandre leur opinion. A Antioche, Eudoxe faisait une propagande très active, et cette propagande revêtait des formes diverses. Il y donnait les meilleures places aux aétiens, et son favoritisme, tout en servant ses intérêts, témoignait de son attachement à la cause du parti. Mais ce zèle intempestif provoquait des étonnements et suscitait

1. C'est le *Contra Arianos*, P. L., XX, 13-30.

2. Sozomène, IV, 12, 15.

des indignations. Froissé sans doute de l'audace des anoméens, Georges de Laodicée, un de ces hommes incolores, comme on en rencontre à toutes les époques, invita ses amis à tenir un synode. Comme on devait à ce moment inaugurer une nouvelle église à Ancyre, en Galatie, on profita de cette occasion pour y réunir un synode, lors de la pâque de 358¹. Présidé par Basile, évêque d'Ancyre, le synode comprenait un nombre d'évêques assez restreint². L'assemblée proteste énergiquement contre les décisions des deux synodes anoméens de Sirmium et d'Antioche, dont nous venons de parler. Mais le synode se caractérise surtout par l'entrée en scène des *homéousiens*. Au cours de cette étude, nous avons déjà trouvé des traces du parti *homéousien*. Mais, à Ancyre, le parti affirme nettement son existence et parvient à imposer sa formule. Les homéousiens (ἁμοιος οὐσία, semblable quant à l'essence) enseignent que le Fils a une essence semblable à celle du Père. Ils corrigent la formule des homoousiens de Nicée et précisent celle des homéens : ils corrigent la première, car, à Nicée, on avait proclamé l'*identité* de nature du Père et du Fils, tandis que les homéousiens, en glissant un simple *ι* dans l'expression nicéenne, ramènent cette identité à une simple ressemblance³; ils précisent la seconde en ajoutant à l'idée de *ressemblance* des homéens celle de *nature*. Les homéousiens déclarent que le Père est le principe d'une essence semblable à la sienne (ἀπὸ τοῦ ἁμοιότητος αὐτοῦ οὐσίας) : l'idée de similitude est celle qui convient uniquement et toujours au Fils. La formule d'Ancyre s'attache à prouver par l'Écriture cette ressemblance de nature du Père et du Fils et anathématise les deux partis extrêmes : les anoméens, qui séparent trop le Père et le Fils, et les sabelliens, qui les rapprochent trop, notamment ceux qui préconisent l'expression *ὁμοπατωρ*, qui signifie que le même être est à la fois Père et Fils. Eustathe, Éleusius et Leontius portèrent la lettre synodale à l'empereur, à Sirmium. Quoique gagné au parti anoméen par l'aétien Asphalius, prêtre d'Antioche, l'empereur revint, au reçu de cette lettre, aux doctrines semi-ariennes et affirma, dans une lettre aux chrétiens d'Antioche, la ressem-

1. Sozomène, IV, 13.

2. Voici les noms des évêques : Eustathe de Sébaste, Hyperechius, Letoius, Heorticus, Gymnasius, Memnonius, Eutychès, Severinus, Eutychius, Alcimède et Alexandre. Cf. sur ce synode Hilaire, *De synod.*, 12.

3. Ὁμοούσιος = ὁμοιούσιος.

blance de nature du Père et du Fils¹. L'ἑμοιος κατ' οὐσίαν, qui était depuis quelque temps en l'air, avait donc trouvé son assiette. Il était sorti du vague pour entrer dans le précis, avait reçu une sanction conciliaire et pouvait, de ce chef, tout comme les autres formules, s'imposer à l'attention. Sans poser, à proprement parler, la racine de la plante, Ancyre en avait provoqué l'épanouissement et favorisé l'essor.

Nous sommes donc en présence de deux partis rivaux : d'un côté, les anoméens, serrés autour d'Ursace, d'Eudoxe et de Valens; de l'autre, les homéousiens, sous la conduite de Basile d'Ancyre. Il va sans dire que ces deux partis se disputaient les faveurs et la protection de l'empereur. Jadis anoméen, Constance se convertit, comme nous l'avons vu, à la thèse homéousienne à l'arrivée des délégués d'Ancyre. Mais son changement de front n'était qu'un acte personnel. Voulant imposer sa foi à toute l'Église, il estima que rien n'était plus propre à lui assurer le succès que de la faire sanctionner par un concile. Il convoqua donc, en juin 358, un synode à Sirmium. Il fut surtout secondé dans sa tâche par Marcel d'Ancyre, Eustathe de Sébaste et Éléusius de Cyzique. C'est le troisième concile de Sirmium. Il se composait surtout des évêques qui vivaient dans l'entourage de l'empereur. Le pape Libère, qui était exilé à Bérée, reçut l'ordre d'y assister. A peine est-il arrivé à Sirmium qu'on le somme de condamner l'*homoousios*. Libère repousse d'abord avec horreur cette proposition. Mais l'habile Basile d'Ancyre et ses amis interviennent et emploient toutes les subtilités de leur dialectique pour lui montrer que l'*homoousios* n'avait pas l'importance qu'on se figurait ordinairement, puisqu'on l'avait rejeté à Antioche et que quelques hérétiques, entre autres Photin, en abusaient. Vaincu par ces considérations, Libère, âme simple et candide, condamne l'*homoousios*. Il obtint cependant une réparation. Comme les anoméens répandaient le bruit qu'il pensait comme eux, Libère demanda qu'on condamnât ceux qui disaient que le Fils n'a pas une nature en tout semblable à celle du Père. On lui accorda d'autant plus volontiers cette satisfaction que l'assemblée était *homéousienne*². La chute de Libère désola la conscience chrétienne. C'était un coup terrible porté à l'*homoou-*

1. Sozomène, IV, 14.

2. Sozomène, IV, 15.

sios. On le sentit bien ; aussi, à maintes reprises, s'est-on efforcé d'en atténuer l'impression. Ceux qui substituent en histoire l'apologétique à la critique et au témoignage des documents ont essayé de déchirer cette page des *Annales de l'Église*. Mais les textes sont trop clairs et ne laissent aucun doute sur la faiblesse de Libère¹.

Libère avait donc fait le pas décisif. Constance en avait obtenu ce qu'il désirait. Aussi comprit-il qu'il lui convenait d'être généreux ; il s'y était d'ailleurs engagé. Il autorisa donc Libère à quitter la terre d'exil et à retourner à Rome. Le diacre Félix avait, par la volonté impériale, occupé le siège de Rome pendant l'exil de Libère. Constance aurait voulu que Libère, à son retour à Rome, consentît à s'associer Félix dans le gouvernement de l'Église. Mais le peuple romain s'indigna d'une pareille prétention. « Un Dieu, un Christ, un évêque² ! » C'était le cri unanime. Libère fut reçu à Rome avec joie et enthousiasme, et devant l'attitude des fidèles de Rome, Félix se décida, dans l'été de 358, à quitter la ville. Après quelques intrigues, qui n'eurent aucun succès, il renonça définitivement à ses secrètes ambitions et vécut dans le silence et l'obscurité jusqu'au jour de sa mort (22 novembre 365).

*
* *

La paix n'était pas encore sur le point d'être rétablie. Les discussions doctrinales persistaient plus que jamais. Pour y porter remède, on eut, comme toujours, recours à une assemblée. Nous arrivons ainsi aux synodes de Séleucie et de Rimini, qui eurent lieu en 359³. Avant d'en aborder l'étude, il importe d'entrer dans quelques considérations préliminaires. Après quelques tergiversations sur le lieu de la réunion (Nicée, Nicomédie), Constance, qui résidait alors à Sirmium, sur les conseils de Valens, Ursace et autres anoméens de marque, qui craignaient qu'un grand concile ne condamnât l'anoméisme, s'arrête à une solution opportuniste. Il décide que les Occidentaux se réuniront

1. Voir surtout : Jérôme, *Chron.*, P. L., XXVII, 683 ; *De Virtis*, 97 ; Athanase, *Hist. Arian.*, 41 ; *Apol. cont. Arian.*, 89, et l'article si suggestif de Mgr Duchesne, *Libère et Fortunatien* (cité p. 2, n. 10).

2. Théodoret, II, 14.

3. En voir les pièces dans Mansi, III, 294-326.

à Rimini et les Orientaux à Séleucie, capitale de l'Isaurie¹.

Voulant vraisemblablement influencer les délibérations du prochain synode, les anoméens prirent les devants et tracèrent une sorte de programme. Le 22 mai 359, ils élaborèrent une formule de foi, qui eut pour auteur Marc d'Aréthuse. Cette formule, signée par l'empereur et les évêques présents à la cour, devait être présentée à l'approbation du synode. Comme ce symbole fut élaboré à Sirmium, il porte le nom de *quatrième formule* de Sirmium². Ce symbole est une affirmation éclatante de la doctrine homéenne, et de ce point de vue on peut, si l'on veut, parler de manifeste; le formulaire définit que le Fils est semblable (ὅμοιος) au Père. Mais en quoi consiste cette ressemblance? Les homéousiens avaient dit qu'elle porte sur l'essence (κατ' οὐσίαν). Sous prétexte que le mot οὐσία ne se trouve pas dans l'Écriture et choque les fidèles, les théologiens de Sirmium écartent le κατ' οὐσίαν et le remplacent par le κατὰ πάντα, « en tout ». Ils proclament donc que le Fils est en tout semblable au Père (ὅμοιος κατὰ πάντα). Basile d'Ancyre, qui était un des principaux metteurs en scène, fit suivre la signature qu'il apposa à ce symbole de la remarque que le Fils est semblable au Père, non seulement quant à la volonté, mais aussi quant à l'existence et à l'être (κατὰ τὴν ὑπαρξιν καὶ κατὰ τὸ εἶναι). L'homousianisme n'est donc qu'un homéisme généralisé : il élargit l'idée de ressemblance et l'étend à toutes les formes de la réalité. C'est aussi une mesure de tactique, car il écarte un mot que ses partisans regardaient comme injustifiable.

Transportons-nous maintenant à Rimini et à Séleucie et voyons ce qui s'y passe. On assistera sans doute aux mêmes tergiversations et aux mêmes intrigues. Le synode de Rimini se réunit le premier, en mai 359. Plus de quatre cents évêques étaient présents³. Les orthodoxes avaient à leur tête Restitutius de Carthage, Phébadie d'Agen et Servatius de Tongres. Les ariens marchaient sous la direction d'Ursace, de Valens, de Germinius, d'Auxence de Milan, d'Épictète de Cività-Vecchia (*Centum Celle*) et de Caius d'Illyrie. L'empereur adressa une lettre aux évêques pour leur recommander de prendre en main les intérêts de la foi et de réta-

1. Sozomène, IV, 16; Philostorge, IV, 10.

2. Athanase, *De synod.*, 8; Épiphanes, *Haeres.*, LXXIII, 22. Cf. Hahn, *Bibliothek der Symbole*, 3^e édit., p. 199 et suiv.

3. Athanase, *De synod.*, 8; Sozomène, IV, 17.

blir l'unité dans l'Église. Valens, Ursace, Germinius, Auxence et Caius se présentent devant l'assemblée et y lisent la formule de Sirmium, déclarant qu'elle avait été approuvée par l'empereur et que tous devaient, dès lors, l'accepter sans difficulté. La volonté de l'empereur était la règle directrice, et on la mettait toujours en avant quand il s'agissait d'influencer les réunions épiscopales. D'après Théodoret¹, ils auraient ajouté qu'il fallait écarter l'*homoousios* et l'*homoiousios* et les remplacer par la formule *ἕκαστος κατὰ πάντα*. Ces exigences, formulées sur un ton impératif, ne pouvaient pas manquer de choquer les Pères du concile. Voilà pourquoi les évêques résistèrent aux sollicitations des représentants de l'arianisme, approuvèrent le terme *ὁμοία* de Nicée, qu'on cherchait depuis quelque temps à éliminer de toutes les professions de foi, anathématisèrent l'arianisme et portèrent, par lettre, leurs décisions à la connaissance de l'empereur². Une pareille attitude, surtout dans des circonstances si critiques, devait froisser les susceptibilités de l'empereur : lorsqu'on veut imposer sa volonté, on s'irrite de tout acte, de toute velléité de résistance. Dans un mouvement de dignité et d'indépendance, les évêques de Rimini avaient affirmé les droits de leur conscience. L'empereur n'entendait pas qu'on pût réagir contre sa pression.

Le 18 juin 359, Constance avait quitté Sirmium pour se rendre en Orient en vue d'y préparer une expédition contre les Perses. Les députés de Rimini le rejoignent à Constantinople. Le monarque fait bon accueil à Valens et à Ursace, mais refuse de recevoir les délégués orthodoxes. Ces derniers étaient porteurs d'une lettre. Constance leur retourne leur lettre, sans même daigner s'occuper de ce qu'elle pouvait contenir, et leur ordonne de se rendre à Andrinople et d'y séjourner jusqu'à ce qu'il lui fût possible d'examiner leur affaire. En même temps, il informa les Pères de Rimini de sa décision et leur enjoignit d'attendre, avant de rien entreprendre, que les députés fussent revenus d'Andrinople. Les Pères de Rimini répondirent à la communication impériale en affirmant de nouveau leur attachement à la foi de Nicée et demandèrent la permission de retourner dans leurs diocèses³. Dès lors, les eusébiens dessinèrent nettement leur plan et en poursuivirent la réalisation.

1. II, 18. Cf. aussi Sozomène, IV, 17.

2. Sozomène, IV, 18; Socrate, II, 37; Théodoret, II, 19; Hilaire, *Fragm.*, VIII.

3. Socrate, II, 38.

Décus dans leurs espérances, les arianisants ont recours à toute sorte de subterfuges et en viennent même à employer la violence et la force. Grâce à ce moyen extrême, ils triomphent des délégués de Rimini. Ceux-ci, épouvantés et déprimés par l'exil, souscrivent, le 10 octobre 359, une formule présentée par Valens et Ursace et acceptent d'entrer en communion avec les ariens. Semblable à la quatrième de Sirmium, cette formule rejette l'οὐσία, déclare que le Fils est semblable au Père, mais n'ajoute pas le κατὰ πάντα¹. C'était le premier pas. Il fallait en faire un second et élargir la brèche que l'orthodoxie venait de subir. Accompagnés de Valens et d'Ursace, les délégués reviennent à Rimini pour soumettre cette formule à la signature des Pères, qui s'y trouvaient encore réunis. Comme toujours, les Pères de Rimini commencent par résister. Mais l'empereur les menace par son préfet, Taurus, et leur ordonne, par un édit particulier, de réprover l'οὐσία et l'*homoousios*. De leur côté, les évêques ariens interviennent activement et se font les apôtres de la conciliation, de la paix et de l'union avec les Orientaux. Tout à la fois abattus par les menaces impériales et séduits par les avances des ariens, les Pères de Rimini fléchissent et signent ce qu'on leur demandait. Cette faiblesse jeta la chrétienté dans la stupéfaction. L'orthodoxie succombait dans la lutte et elle succombait trahie par ceux qui avaient mission de la défendre. On a plaidé les circonstances atténuantes et l'on a cherché à excuser, dans une certaine mesure, les Pères de Rimini. Augustin déclare qu'ils furent trompés par l'astuce de quelques-uns². D'après Sulpice Sévère, les uns cédèrent par faiblesse d'esprit et les autres succombèrent à l'ennui de l'exil³. Les évêques, qui venaient de déserté la voie du devoir, allèrent même jusqu'à écrire une lettre de flagornerie à l'empereur⁴. Quelques-uns avaient cependant échappé au naufrage. Ils n'étaient que vingt, mais ces vingt, qui avaient à leur tête Phébate d'Agen et Servatius de Tongres, sauvèrent avec assez de dignité l'honneur de l'épiscopat. On essaya naturellement de les gagner. Taurus emploie la douceur. Valens et Ursace leur représentent qu'il leur est loisible de faire

1. Athanase, *De synod.*, 30; Théodoret, II, 21.

2. *Multos paucorum fraude deceptos esse* (*Cont. Max.*, II, 14, 3).

3. *Partim imbecillitate ingenii, partim tædio peregrinationis evicti* (*Hist. sacra*, II).

4. Hilaire, *Fragm.*, IX.

au symbole certaines modifications, que, de leur côté, ils s'engagent à approuver. Touchés par ces considérations, Phébadé et Servatius émettent plusieurs propositions sur la foi, dont la première condamne l'arianisme. C'était très naturel. Mais les vingt tombèrent dans un piège. Valens présente à l'approbation de l'assemblée cette proposition : « Le Fils de Dieu n'est pas une créature comme les autres. » Les vingt l'adoptent sans en voir les conséquences. Par ces transactions et ces balancements, on arriva à une sorte d'entente, et chaque parti crut avoir remporté la victoire. Pour triompher des dernières hésitations, Valens lut lui-même en séance publique les anathèmes contenus dans les propositions des vingt, et tous y donnèrent leur assentiment. Le synode de Rimini se clôtura sur cette déclaration. Une députation, composée de Valens, Ursace, Magdonius, Mégasius, Caius, Justin, Optat, Martial et quelques autres, se rendit auprès de l'empereur pour lui en notifier le résultat.

Le synode de Séleucie se réunit, quelques mois plus tard, vers le milieu de septembre 359. On n'est pas fixé sur le nombre des évêques qui y prirent part. Athanase¹ donne le chiffre de 260. Socrate² s'arrête à celui de 150. Ce qu'on peut dire de plus probable, c'est que le nombre des évêques ne fut guère au-dessus de 160. Au point de vue des opinions, ils se répartissaient ainsi : la majorité était semi-arienne ; les noméens étaient au nombre de trente-quatre d'après Socrate³, de quarante-trois d'après Épiphanes⁴ ; les homoousiens étaient encore moins nombreux. Les anoméens avaient à leur tête Acace de Césarée en Palestine, Eudoxe d'Antioche, Georges d'Alexandrie et Uranius de Tyr. Les semi-ariens se groupaient autour de Georges de Laodicée, Silvanus de Tarse, Éleusius de Cyzique, Sophonius de Pompéiopolis. Basile d'Ancyre arriva un peu plus tard. Hilaire de Poitiers, qui, depuis quatre ans, était exilé en Phrygie, assista au concile. Il communiqua même avec les semi-ariens et donne les motifs de sa conduite⁵. L'empereur nomma, comme modérateur du synode, le questeur Léonas, auquel il joignit, en cas de nécessité, le général Lauricius. Des actes du synode nous ne possédons que

1. *De synod.*, 12.

2. II, 150.

3. II, 39.

4. *Haer.*, LXXIII, 26.

5. *Cont. Const. imper.*, 2.

deux fragments¹. On éleva des accusations contre plusieurs évêques, parmi lesquels il convient de nommer Patrophile de Scythopolis, Uranius de Tyr, Eudoxe d'Antioche, Léonce de Tripoli, en Lydie, Théodote de Philadelphie, Évagre de Mytilène, Théodule de Cheretapès en Phrygie et Georges d'Alexandrie.

La première séance eut lieu le 27 septembre 359. Sur l'ordre de Léonas, on s'occupa d'abord des choses de la foi. Les hétérodoxes demandent qu'on rejette le symbole de Nicée et qu'on y substitue la formule de Sirmium, du 22 mai. Mais l'assemblée s'y oppose. Le soir de cette journée, Silvanus de Tarse déclare qu'il n'est nullement besoin d'un nouveau symbole et qu'il suffit de se tenir à celui d'Antioche, *in encœniis*. A cette proposition, Acace et ses amis quittent l'assemblée. Le lendemain, 28 septembre, on signe la formule d'Antioche. Cette séance fut même, semble-t-il, très orageuse. Le troisième jour, 29 septembre, les acaciens, soutenus par Léonas, obtiennent un succès. Les acaciens, οἱ περὶ Ἀκίσιον, qui jouent un rôle assez significatif à Séleucie, étaient les partisans d'Acace de Césarée. Pour caractériser leur position théologique dans la question des rapports du Père et du Fils, ils avaient adopté l'ἑμοιος. Ils se distinguaient ainsi des *homoousiens*, des *homoiousiens* et des *anoméens*. Sous le couvert des formules ondoyantes, ils semblent cependant n'être jamais sortis de l'arianisme pur, car, au dire de saint Hilaire, ils entendaient ἑμοιος dans le sens de semblable au Père *quant à la volonté*, mais non *quant à la substance*². Jésus-Christ aurait donc été plutôt Fils adoptif que Fils naturel. A Séleucie, les acaciens réussissent à faire signer par quarante évêques la formule qu'ils avaient rédigée et qui est ainsi conçue : « Comme les expressions *consubstantiel* et *semblable en substance* ont causé beaucoup de troubles et que quelques-uns ont récemment innové en déclarant le Fils dissemblable d'avec le Père, nous rejetons les expressions *consubstantiel* et *semblable en substance* comme n'étant pas dans la sainte Écriture et nous anathématisons celle de *dissemblable*. Nous professons que le Fils est *semblable* au Père, conformément à ce que dit l'apôtre, qui l'appelle une image de Dieu invisible³. » Prise en elle-même, cette formule dénote une

1. Socrate, II, 39, 40; Sozomène, IV, 22.

2. ... et ideo similem Patri esse, quia voluntatis esset potius Filius quam divinitatis (Cont. Const., 24).

3. ... τὸ θεομοιον τοῦ Υἱοῦ πρὸς Πατέρα σαφὲς ὁμολογούμεν κατὰ τὸν Ἀπόστο-

attitude intermédiaire entre les ariens stricts et les anoméens. L'assemblée est cependant choquée de ce que la formule acacienne ne contienne que le *κατὰ πάντα*, et elle en manifeste son mécontentement dans la séance du 30 septembre. Le soir de ce même jour, Léonas déclare que le synode est dissous.

L'assemblée continue néanmoins de siéger. Comme Acace avait refusé de comparaître, l'assemblée le dépose. Elle dépose aussi Georges d'Alexandrie, Uranius, Évagre, Léonce, Eudoxe et Patrophile et excommunie Astérius, Eusèbe, Abgar, Basilicus, Phoebus et quelques autres évêques¹. Après avoir envoyé à la cour impériale, à Constantinople, une ambassade composée de dix membres ayant à leur tête Eustathe de Sébaste, Basile d'An-cyre, Silvanus de Tarse et Éleusius de Cyzique, les évêques retournent dans leurs diocèses. Aussitôt que les délégués sont arrivés à Constantinople, Eustathe présente à l'empereur un exposé dogmatique rédigé par Eudoxe et qui contenait des blasphèmes contre le Fils. Irrité de tant d'audace, Constance demande à Eudoxe s'il a réellement écrit semblables choses. Eudoxe répond en disant que l'auteur de pareils blasphèmes est Aétius, chef des anoméens. Comme Aétius se trouvait précisément à Constantinople, l'empereur le fait déporter en Phrygie².

Sur ces entrefaites arrive à Constantinople la seconde ambassade de Rimini, conduite par Valens et Ursace. Les acaciens, qui se trouvaient à la cour, mirent tout en œuvre pour amener les délégués de Séleucie à signer la formule de Rimini. Les délégués résistent d'abord. Mais, sur l'intervention de l'empereur, ils abandonnent l'*ὁμοιούσιος* et adoptent l'*ὁμοιος*.

Acace et les siens venaient donc de se dédommager à Constantinople de l'échec qu'ils avaient subi à Séleucie. Aussi s'empresment-ils de profiter de cet avantage. En 360, ils convoquent à Constantinople un synode. Les principaux personnages qui y figurent sont Acace lui-même, Eudoxe, Uranius, Démophyle de Bérée, Georges de Laodicée, Maris de Chalcédoine et le célèbre Ulphilas, évêque des Goths. Constance refuse à Hilaire de Poitiers, alors à Constantinople, l'autorisation d'y assister et le

λον τὸν λεγόμενον περὶ τοῦ Υἱοῦ ὅς ἐστιν εἰκὼν τοῦ Θεοῦ ἀσράτου. Voir cette formule dans Epiphane, *Haer.*, LXXXIII, 25. Cf. aussi : Socrate, II, 40; Sozomène, IV, 22.

1. Socrate, II, 40; Sozomène, IV, 22.

2. Théodoret, II, 27.

renvoie dans les Gaules. Dominé par Acace, le synode confirme le symbole de Rimini. Il rejette donc l'ὁμοούσιος, ainsi que l'ἐμμεσίσιος, et se contente de l'ἕμειος. On repoussait ainsi les deux extrêmes : l'arianisme et l'anoméisme d'un côté, l'orthodoxie nicéenne de l'autre. On mit la pratique en harmonie avec cette attitude doctrinale. Pour marquer la répugnance que l'on avait pour l'anoméisme, on dépose Aétius du diaconat. Le chef anoméen prend le chemin de l'exil. Pour prouver combien on s'éloigne des orthodoxes et même des semi-ariens, on dépose ensuite Macédonius de Constantinople, Éleusius de Cyzique, Basile d'Ancyre, Dracontius, Néonas de Séleucie, Sophonius de Pompéiopolis, Elpidius, Cyrille de Jérusalem et d'autres personnages¹. L'empereur confirma tous les actes du synode. Beaucoup d'évêques ne signèrent, paraît-il, que subjugués par la crainte².

Les évêques des Gaules furent mis au courant de ce qui s'était passé en Orient. Ils ne voyaient pas bien clair dans la complication ou plutôt l'enchevêtrement de tous ces événements. Tout à la fois inquiets et surpris de la tournure des affaires, ils tiennent aux environs de 360-361³ un synode à Paris et se déclarent ouvertement et sans ambages pour l'*homœousios* nicéen. Ils écrivirent même à ce sujet une lettre où ils expliquent leur conduite et plaident la cause de l'orthodoxie traditionnelle⁴. Constance mourut le 3 novembre 361 et eut pour successeur Julien l'Apostat. Le nouvel empereur inaugura son règne par un acte de justice et de générosité en rappelant tous les évêques exilés, sans distinction d'opinion.

Athanase bénéficia de cette mesure et rentra dans sa ville épiscopale. En possession de son siège, il songe aussitôt à réparer les ruines qui s'étaient accumulées autour de lui et convoque, en 362, un synode à Alexandrie. Vingt et un évêques assistent à la réunion. L'assemblée décréta qu'elle réintégrerait tous les évêques qui avaient failli, à condition qu'ils anathématiseraient Arius et souscriraient au symbole de Nicée. Le synode s'occupa aussi du Saint-Esprit et définit qu'il est consubstantiel au Père

1. Socrate, II, 41-42; Sozomène, IV, 24-25.

2. Grégoire de Nazianze, *Orat.*, 19; Basile, *Epist.*, 51.

3. Pour la date de 361, voir Tillemont, VII, 753 (*Note XV sur saint Hilaire*). Duchesne place (*Histoire*, II, 339) le concile de Paris en 360. Cf. J. Turmel, *op. cit.*, p. 298, n. 1.

4. Mansi, III, 358.

et au Fils. Il s'appliqua enfin à préciser les termes *οὐσίαν*, *ὑπόστασις* et *πρόσωπον*, dont l'élasticité avait donné lieu à des équivoques. La réintégration des faillis était un cas général qui s'appliquait à toutes les églises. Athanase eut donc soin de faire connaître la décision du synode d'Alexandrie dans les Gaules, en Grèce, en Espagne. Partout on s'y conforma. C'était un triomphe pour le patriarche d'Alexandrie. Julien l'Apostat n'occupa pas longtemps le trône de Constantin. Il mourut le 26 juin 363 et fut remplacé par Jovien. Au cours de sa vie, Julien avait, lui aussi, sévi contre les orthodoxes. C'est ainsi qu'il avait exilé Athanase. Jovien, son successeur, était sincèrement attaché à l'orthodoxie. Il rappela donc Athanase. De retour à Alexandrie, Athanase y convoque, sur le désir de l'empereur, un synode. La lettre synodale¹, envoyée à l'empereur, proclame vraie la foi de Nicée et affirme la consubstantialité du Saint-Esprit, parce qu'il n'y a dans la sainte Trinité qu'une divinité : *μία θεότης ἐν τῇ ἀγίᾳ Τριάδι*. Acace de Césarée, arien convaincu, mais diplomate et dès lors soucieux d'être toujours du côté de l'empereur, convoque, dans la même année, avec Melèce et vingt-cinq autres évêques, un synode à Antioche. Pour plaire à Jovien, le synode acacien approuve le symbole de Nicée, mais en même temps, en prévision sans doute de certaines éventualités, dont le passé était garant, et pour se ménager une porte de sortie, il ajoute une observation qui affaiblissait en réalité la foi de Nicée et déclare que le mot *ὁμοούσιος* signifiait, pour les Pères de Nicée, *ὅμοιος κατ' οὐσίαν*, « semblable quant à la substance »².

Le 16 février 364, Jovien meurt d'une mort violente. Le 26 du même mois, Valentinien est proclamé empereur. Le nouveau monarque s'associe son frère Valens, à qui il donne l'Orient. Les opinions religieuses des deux frères étaient opposées. Valentinien professait la foi de Nicée, tandis que Valens était acquis aux doctrines ariennes. En 365, les Macédoniens tiennent, avec la permission de Valens, un synode à Lampsaque, dans l'Hellespont. Présidé par Éleusius de Cyzique, le synode ratifie la foi du synode d'Antioche, c'est-à-dire sanctionne l'*ὅμοιος κατ' οὐσίαν*, condamne la formule de Rimini et dépose Acace et Eudoxe³. L'empereur Valens ne confirma pas ces dépositions. Il entra même

1. Mansi, III, 366.

2. Socrate, III, 25; Sozomène, VI, 4.

3. Socrate, IV, 4; Sozomène, VI, 7.

dans une violente colère, persécuta les évêques orthodoxes et en envoya plusieurs en exil. Mais c'était fini pour les acaciens. Le parti avait reçu à Lampsaque un coup mortel. A partir de ce moment, les acaciens disparaissent de l'histoire comme secte particulière.

Et l'arianisme? — La grande hérésie marche à sa ruine, étouffée plutôt par la puissance impériale que par les efforts de l'orthodoxie. Les événements se précipitent et l'on approche de plus en plus du dénouement. Athanase, le vieux lutteur, l'indomptable champion de l'*homoousios*, celui dont la fermeté avait sauvé la cause de Nicée dans les circonstances les plus critiques, mourut le 2 mai 373. Les ariens s'emparent aussitôt du siège d'Alexandrie, en chassent Pierre, le successeur légitime d'Athanase, et le remplacent par un de leurs coreligionnaires, Lucius. Mais le pouvoir veille sur le dépôt nicéen. Par ordre de Valentinien, on tint, au cours de l'année 375, en Illyrie, un concile pour ramener à la vraie foi les églises d'Asie et de Phrygie, envahies par les erreurs ariennes. Le synode entra dans des applications pratiques. Les Pères envoyèrent, dans ces contrées, un inspecteur ayant pour mission de surveiller les évêques suspects d'hétérodoxie. L'inspecteur était porteur de la lettre suivante que lui avait remise Valentinien¹ :

Les empereurs très grands, toujours augustes, victorieux, augustes, Valentinien, Valens et Gratien, aux évêques du diocèse d'Asie, de Phrygie, de Carophrygie, de Pacatie, salut dans le Seigneur. — Dans un grand concile célébré en Illyrie, les bienheureux pontifes, après avoir fait des recherches profondes sur le Verbe Sauveur, ont établi que la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est consubstantielle... Notre Majesté décide que cette Trinité doit être enseignée. Qu'on ne dise donc pas comme font quelques-uns : « Nous suivons la religion de l'empereur de ce pays². » Parler ainsi, c'est mépriser celui qui a fixé les règles du salut. L'Évangile de notre Dieu nous enseigne, en effet, que nous devons rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Acceptez-vous cette maxime, vous, évêques et pontifes du Verbe Sauveur? Si telle est votre doctrine, aimez-vous les uns les autres et cessez d'abuser de l'autorité de l'empereur. Il n'est pas permis de persécuter ceux qui servent Dieu

1. Théodoret, IV, 7.

2. C'est-à-dire Valens.

avec conscience et exactitude; ceux dont les prières procurent la paix à la terre et nous protègent contre les assauts des anges apostats; ceux enfin qui, tout en écartant par leurs prières les démons nuisibles, paient le tribut conformément aux lois et ne résistent pas à l'autorité du prince, mais se soumettent à nos lois tout comme aux lois du roi céleste... Notre Majesté a toujours défendu de persécuter, de maltraiter, d'accabler ceux qui travaillent dans le champ du Christ... Nous avons formulé cet ordre en présence d'Amegetius, de Ceronius, de Damase, de Lampo et de Brindisius. Nous vous envoyons, du reste, les actes du concile afin que vous sachiez ce qui s'y est passé. Nous adjoignons aussi à cette lettre les décrets du concile...¹. »

La lettre porte la signature de Valens. Or, nous savons que Valens ne partageait guère la foi de Valentinien et avait épousé les idées ariennes. L'insertion de son nom dans le document impérial est donc une tricherie de Valentinien. Pour donner plus de poids à sa lettre, Valentinien, par une fiction littéraire dont on trouve d'autres exemples, la rédigea en son propre nom et au nom de son associé à l'empire, Valens. La pièce parle des décrets du concile. Le synode avait, de son côté, envoyé une lettre encyclique. Les deux documents enseignent explicitement la consubstantialité du Saint-Esprit. On a voulu voir là un indice d'inauthenticité. Mgr Duchesne rejette² les deux lettres comme apocryphes, surtout pour la raison qu'il y est question du Saint-Esprit. Le motif n'est pas valable, car, comme le remarque M. l'abbé J. Turmel³, « la question du Saint-Esprit était à l'ordre du jour depuis le concile d'Alexandrie (Hardouin, I, 731) et surtout depuis le concile de Rome de 369 (Hardouin, I, 773) ».

Valentinien ne survécut pas longtemps au concile d'Illyrie. En novembre 375, il disparaît de ce monde. Valens est tué, trois ans plus tard, en 378, à la bataille d'Adrianopolis, contre les Goths. Resté seul maître de l'empire, Gratien, qui était dévoué de cœur et d'âme aux intérêts de l'orthodoxie, travaille au triomphe et à l'affermissement de la foi de Nicée. Gratien s'empresse, par l'édit de l'automne 378, de mettre fin à la persé-

1. J. Turmel, *op. cit.*, p. 360-361.

2. *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 398.

3. *Op. cit.*, p. 360, n. 1.

cution religieuse, entretenue par son oncle Valens, et de rappeler dans leurs églises les évêques orthodoxes exilés¹. Par le décret du 3 août 379, Gratien prohibe toutes les assemblées hérétiques². L'arianisme dépérissait de plus en plus. Sa décadence s'accroît encore davantage, lorsque Gratien s'associe, le 19 janvier 379, un général espagnol, Théodose, dans le gouvernement de l'empire. Théodose combat sans relâche pour l'orthodoxie homœusienne. Le 28 février 380, après avoir échappé à une grave maladie et reçu le baptême des mains de l'évêque Acholius, il publie pour les chrétiens de Constantinople l'édit *Cunctos populos*, qui prend Damase de Rome et Pierre d'Alexandrie comme représentants de la vraie foi : « Tous les peuples, que gouverne notre clémence, doivent, en vertu de notre volonté, suivre la religion que le divin apôtre Pierre a enseignée aux Romains, qui nous est connue par une tradition remontant jusqu'à cet apôtre et qui est manifestement celle que professent le pontife Damase et l'évêque d'Alexandrie, Pierre, hommes d'une sainteté apostolique. En d'autres termes, nous devons croire, conformément à la discipline apostolique et à la doctrine évangélique, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une divinité unique, possèdent une égale majesté et forment une Trinité sainte. Nous ordonnons que ceux qui suivent cette loi soient désignés sous le nom de chrétiens catholiques. Quant aux autres, qui sont des déments et des insensés, nous décidons qu'ils porteront le nom infamant d'hérétiques et que leurs assemblées ne porteront pas le nom d'églises. Nous les livrons tout d'abord à la vindicte divine, nous réservant de leur infliger plus tard tels châtimens que le ciel nous inspirera³. »

En mai-juillet 381, Théodose convoque un concile à Constantinople en vue de porter en Orient le dernier coup à l'arianisme et aux adversaires du Saint-Esprit. Cent cinquante évêques y assistent et tous appartiennent à l'Orient. Le concile promulgue plusieurs canons. Le premier condamne l'hérésie des eunoméens ou anoméens (*Ευνομιζῶν εἰσὶν Ἀνομοίω*), des ariens ou eudoxiens (*τῶν Ἀρειανῶν, εἰσὶν Εὐδοξίανων*), des semi-ariens ou pneumato-

1. Théodoret, V, 2. L'historien grec confond cet édit avec la loi du 28 févr. 380, édictée par Théodose.

2. *Cod. Theod.*, XVI, 5, 5. On peut voir *P. L.*, XIII, 533. Rade se trompe en datant, *Damasus*, p. 70, l'édit *Cunctos populos* du 27 février.

3. *Cod. Theod.*, XVI, 1, 2. Voir *P. L.*, XIII, 530.

maques (*Ἡμιαρειανῶν, ἡγχοῦν Πνευματομάχων*), des sabelliens, des photiniens, des marcelliens et des apollinaristes. Le concile avait terminé son œuvre doctrinale. Avant de se séparer, les Pères adressèrent à l'empereur une lettre pour le prier de confirmer les décisions qu'ils venaient de prendre :

A l'empereur Théodose, très pieux et très aimé de Dieu, le saint concile des évêques venus des diverses provinces et réunis à Constantinople. — Nous commençons cette lettre adressée à votre piété en remerciant Dieu d'avoir établi le gouvernement de votre piété pour procurer la paix à l'Église et défendre la foi orthodoxe. Mais, en rendant à Dieu les grâces qui lui sont dues, nous ne pouvons manquer de reconnaître la part qui revient à votre piété dans les actes du saint concile. Quand les lettres de votre piété nous eurent rassemblés à Constantinople, nous commençâmes par resserrer entre nous les liens de l'union. Nous nous mîmes ensuite, dans de brèves déclarations, à confirmer la foi des Pères réunis à Nicée et à condamner les perverses hérésies qui se sont élevées contre elle. Nous avons également édicté des règlements destinés à maintenir l'ordre et la discipline dans l'Église. Nous joignons à notre lettre ces définitions et ces règlements. Nous prions votre piété de confirmer les décisions du concile. Il est juste, en effet, qu'après avoir honoré l'Église par vos lettres de convocation, vous couronniez nos travaux. Que le Seigneur procure à votre empire l'appui de la paix et de la justice; qu'il en prolonge la durée à travers les générations; qu'il ajoute au royaume terrestre le bonheur du royaume céleste! Que Dieu fasse à l'univers la grâce de vous voir puissant et comblé de biens! Telles sont, empereur très pieux et très cher à Dieu, les prières des saints¹.

Théodose répondit à cette adresse par l'édit du 30 juillet 381 :

Nous ordonnons que les églises soient livrées aux évêques qui attribuent au Père, au Fils et au Saint-Esprit une même majesté, une même puissance, une même gloire, une même splendeur; qui ne mettent entre eux aucune division impie; qui proclament la Trinité avec la distinction des personnes et l'unité de la divinité. On reconnaitra ces évêques en ce qu'ils seront en communion avec Nectaire, évêque de Constantinople, ou avec Timothée d'Alexandrie, s'ils sont en Égypte; avec Pélage de Laodicée et Diodore de Tarse, s'ils sont en Orient; avec Amphiloque d'Icone et Optimus d'Antioche (en

1. P. L., XIII, 543; Hardouin, I, 807.

Pisidie), s'ils sont dans l'Asie proconsulaire ou dans le diocèse d'Asie; avec Helladius de Césarée, Otreius de Mélitène, Grégoire de Nysse, Terennius de Scythie, Marmarius de Martianopolis, s'ils sont du Pont, etc.¹.

L'empereur persista dans cette attitude. Son édit *Nullus haereticus* du 10 janvier 381 déclare que, pour être regardé comme catholique, il faut « reconnaître avec une foi pure et sans aucune altération » cette substance indivise de la Trinité que les vrais croyants désignaient par *ὁσία*². Dans l'édit du 28 février 380, Théodose avait promis d'agir énergiquement contre tous les hérétiques³. Il mit sa promesse à exécution. Par ce même décret du 10 janvier 381, il confisqua toutes les églises que les hérétiques occupaient à l'intérieur des villes et les rendit aux orthodoxes.

Après avoir épuisé toutes ses ressources, l'arianisme succombait définitivement dans la lutte. Rien n'était plus capable de le galvaniser. La vigilance et le zèle de Théodose lui avaient porté le coup de grâce. Sa survivance chez les peuplades germaniques qui l'avaient adopté lui conserve quelque temps une place dans l'histoire, mais il cesse de jouer un rôle dans la lutte des idées religieuses et l'évolution des dogmes.

V. ERMONT.

1. *Cod. Theod.*, XVI, 1, 3.

2. *Cod. Theod.*, XVI, 5, 6. Voir *P. L.*, XIII, 533.

3. Contre tous ceux qui n'étaient pas en communion de doctrine avec Damase et Pierre d'Alexandrie.

LES

OFFICIERS DE L'ARMÉE ROYALE

A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION.

(Suite et fin¹.)

Les ordonnances du Conseil de la guerre, bien loin de produire les heureux résultats que Guibert en attendait, provoquèrent parmi les officiers une agitation intense, qui ne fit que grandir au fur et à mesure de leur mise en vigueur dans les régiments. « Soit par leur sévérité, » dit le marquis de Clermont-Gallerande, « soit par la difficulté de leur exécution, soit par la foule de leurs détails, elles augmentèrent, dans l'armée, l'esprit de dégoût que les changements continuels des ministres et la variété de leurs principes y avaient entretenu depuis la paix »². C'est ce que constate aussi une brochure du temps en ces termes : « Pour nous donner une constitution, on a établi un Conseil de la guerre, composé d'étrangers ou d'officiers imbus de leurs principes, presque tous ambitieux sans talents, spirituels sans jugement et législateurs sans génie; ils ont mis au jour des lois absurdes, qui ont porté le désordre, le mécontentement, le découragement et le désespoir dans presque toutes les classes qui composent la hiérarchie militaire³. » Sous l'influence de ces sentiments, les têtes fermentèrent à tel point qu'il s'établit, entre les divers régiments, une correspondance, dans laquelle les officiers s'exhortèrent à s'opposer à des innovations qui ne faisaient qu'empirer leur sort⁴; l'effervescence fut vive, surtout dans les deux camps d'ins-

1. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 241-268.

2. *Mémoires du marquis de Clermont-Gallerande*. Paris, 1826, t. I, p. 26.

3. *Lettre d'un officier citoyen aux députés du tiers aux États-Généraux*, 1789 (Bibl. nat., Lb³² 136), p. 8.

4. Vaublanc, *Mémoires sur la Révolution de France et recherches sur les*

truction, de 18 à 20,000 hommes chacun, qui venaient d'être formés, l'un à Saint-Omer, sous les ordres du prince de Condé, l'autre à Metz, sous les ordres du maréchal de Broglie, dans le but d'habituer les troupes à l'application des nouvelles méthodes de manœuvre.

On n'entendait partout qu'un concert de plaintes et de récriminations¹. Les officiers de fortune, dit un contemporain, gémissaient d'une « dureté qui les outrageait et les humiliait »; leur amour-propre se trouvait blessé, et leur intérêt était lésé par l'exclusion de tous les emplois au-dessus de celui de lieutenant; le nom de surnuméraire les reléguait dans une classe distincte²; si on les traitait ainsi, c'était « pour laisser à la noblesse du second ordre tous les emplois subalternes et empêcher le roturier de s'élever », quelque mérite qu'il eût; ils n'acceptaient pas non plus, sans murmurer, la décision qui limitait l'attribution de la croix de saint Louis aux officiers pourvus de la commission de capitaine; ils y voyaient l'intention de les priver systématiquement de cette récompense, puisque, d'après la carrière qui leur était assignée, deux tiers et demi d'entre eux étaient appelés à quitter le service comme lieutenants; ils protestaient surtout contre les fonctions de police qui leur étaient attribuées. Un « militaire » se faisait leur écho en dénonçant en ces termes l'indignité du rôle qu'on prétendait leur imposer : « Que vous dirai-je du vil espionnage qu'on a voulu introduire dans notre armée ! Je rougis d'en parler; le métier d'espion et celui de déla-

causes qui ont amené la Révolution de 1789 et celles qui l'ont suivie, 1883, t. I, p. 188. — Voir également *Souvenirs et fragments du marquis de Bouillé*, t. I, p. 83.

1. De nombreuses brochures du temps nous renseignent sur l'effet produit dans les régiments par les ordonnances de 1788; deux de ces brochures, intitulées l'une *Un militaire à la nation*, l'autre *l'Armée française au Conseil de la guerre*, sont particulièrement explicites à cet égard. Nous connaissons également les sentiments des officiers par ce qu'ils en ont dit eux-mêmes dans les pétitions qu'ils adressèrent à l'Assemblée constituante en 1789, quand il fut question d'établir une nouvelle constitution pour l'armée. Un registre manuscrit, qui se trouve aux archives historiques du ministère de la Guerre (fonds Préal, A. 28) et qui est intitulé : *Vœux et doléances adressés à l'Assemblée nationale par divers régiments*, renferme la copie d'un grand nombre de ces pétitions.

2. Dampmartin, *Sur divers événements, etc.* « Je n'oublierai jamais, » ajoute-t-il, « l'abattement mêlé de douleur et de courroux qu'exprimèrent nos lieutenants (de fortune), qui, par leurs talents militaires et leurs qualités sociales, avaient toujours obtenu des éloges unanimes et flatteurs » (t. I, p. 134).

teur secret sont odieux ; ils sont, dans nos mœurs, les plus vils qu'un homme puisse faire, et, cependant, on a créé, dans chacun des régiments, un chef et une bande d'espions ; c'est à un officier de grenadiers que cette place doit être confiée ; ce sont des soldats français qu'il doit commander¹. » Dampmartin, alors capitaine au régiment de Royal-cavalerie, nous dit l'inutilité de ses efforts « pour guérir le cœur ulcéré de Magron », son lieutenant, de ce « superbe vieillard » dont la conduite était l'exemple de sa compagnie, « comme ses cheveux blancs en faisaient le plus bel ornement »².

Les gens de qualité, plus avides que jamais, ne tenaient pas compte des faveurs qui leur étaient octroyées ; ils ne voulaient voir, dans les ordonnances, que les dispositions, qui portaient atteinte à ce qu'ils appelaient leurs droits ; parmi ces dispositions, figuraient la réduction, pourtant bien modérée, de la maison du roi, la suppression des officiers de remplacement dans l'infanterie, celle des réformes de capitaines dans la cavalerie, la formation des brigades, qui subordonnait les colonels aux maréchaux de camp, en leur enlevant ainsi l'indépendance dont ils jouissaient auparavant, la suppression des brevets sans fonctions dans les troupes de ligne, c'est-à-dire la disparition presque complète de tous ces titres honorifiques dont la noblesse de race avait été comblée jusqu'alors, le nombre des lieutenants généraux rendu fixe, le grade de maréchal de camp donné à l'ancienneté, le nombre des colonels réduit à celui des colonels titulaires, ce qui ne laissait aux gentilshommes simplement présentés d'autre ressource que de passer par toute la filière des grades.

Mais c'était surtout parmi les gentilshommes de province que le mécontentement était porté à son comble : « les opérations des derniers temps », disaient-ils, « semblent n'avoir d'autre but que d'appesantir nos chaînes, de nous faire prendre notre état en horreur et de détruire la subordination, en nous avilissant aux yeux de nos soldats. Une foule d'ordonnances ne nous annoncent qu'un surcroît de peine et d'assujettissement, sans qu'aucune fasse mention des traitements et des récompenses qui devraient en être le prix »³. La principale cause de leur irritation était le maintien de la démarcation entre eux et la noblesse de cour :

1. *Un militaire à la nation*, 1789 (Bibl. nat., Lb³⁹ 1201), p. 35.

2. Dampmartin, *Sur divers événements, etc.*, t. I, p. 134.

3. *Vœux et doléances, etc. ; Réclamations des officiers du régiment de Languedoc* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

nulle mesure ne leur paraissait « plus impolitique ni plus injurieuse pour la pauvre noblesse » que cette séparation définitive de leur ordre en deux classes, qu'aucune loi du royaume n'avait reconnues jusque-là¹; suivant leurs expressions, le Conseil de la guerre, en consacrant ainsi « l'odieuse distinction accréditée depuis longtemps par la sottise et la frivolité », venait de « porter le dernier coup au militaire français, tandis qu'il devait en être le restaurateur »².

L'avancement « hors rang », institué exclusivement pour les « présentés », soulevait aussi leurs protestations unanimes. Ils s'affligeaient, dit Dampmartin, des préférences qui venaient d'être accordées aux gens de la cour « avec un faste insultant »; quelques âmes élevées, mais trop susceptibles, ajoute-t-il, frémisaient « d'indignation »³. Ils s'élevaient contre la « ridicule » institution des majors en second, des capitaines et des sous-lieutenants de remplacement, « tous grades inutiles » qui ne faisaient que « ravalier et humilier les inférieurs », « grades uniquement créés pour cette classe de gentilshommes, qui veulent avoir l'air de servir sans exercer réellement aucune fonction utile »⁴, uniquement imaginés « pour ouvrir une porte de plus à la faveur, satisfaisant à l'ambition des gens riches et protégés »⁵. Le grade de major en second surtout les révoltait, parce qu'il confiait à un jeune officier « sans acquit ni expérience des devoirs de son état » une position d'autorité qui ne pouvait être que préjudiciable au bien du service, et aussi parce qu'il accordait à une classe privilégiée la science infuse et le droit de commander ses égaux⁶. L'auteur de l'une des brochures, où leurs griefs étaient exposés, se faisait leur interprète à ce sujet, en adressant aux membres du Conseil de la guerre cette apostrophe véhémement : « A peine vos fils ont-ils atteint l'âge de vingt et un ans, à peine sont-ils sortis des mains de leur instituteur, que vous voulez qu'ils

1. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 3.

2. *Vœux et doléances, etc.; Réclamations des officiers des régiments Royal, Alsace, Artillerie, Hesse-Darmstadt, Corps royal du génie* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

3. Dampmartin, *Sur divers événements, etc.*, t. I, p. 133 et 134.

4. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 5.

5. *Vœux et doléances, etc.; Mémoire sur les vices et abus de la constitution actuelle, etc.* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

6. *Vœux et doléances, etc.; Observations sur le régime et la constitution militaire, par le comte de Ruault, lieutenant-colonel commandant le bataillon des chasseurs cantabres* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

commandent, dans un grade supérieur, des chefs d'escadron, des capitaines, qui ont deux fois plus d'années de service qu'ils n'ont d'âge. Quelle monstruosité! Il n'y a qu'en France, où des aristocrates, aveuglés par l'abus de leur crédit, puissent adopter un système aussi déraisonnable; car, enfin, où est-ce qu'un major en second, âgé de vingt et un ans, a-t-il appris les détails du service dont vous le chargez? Depuis l'âge de quinze à seize ans jusqu'à celui de vingt et un, vous en faites un sous-lieutenant, puis un capitaine de réforme ou de remplacement; il est auprès de vous pendant ce temps, ou, s'il va paraître un instant au régiment où il est attaché, qu'y fait-il pendant ce court espace? Rien, sinon courir, bailler et étaler des airs de hauteur. Il faut que l'on suppose des idées bien passives à cette portion de la noblesse qui n'approche pas de la cour, qui est néanmoins le véritable soutien de l'armée, pour ne pas imaginer combien elle doit être dégoûtée, excédée de toutes ces inconséquences¹. » Vainement, les rares défenseurs du Conseil de la guerre faisaient-ils observer que, sans ce dérivatif, sans cette concession faite aux « convenances », tous les emplois de lieutenants-colonels et de majors auraient fini par être donnés aux 5 ou 600 familles composant la noblesse de race et que les gentilshommes de province n'auraient pu dès lors dépasser le grade de capitaine² : ce que les officiers subalternes se refusaient à admettre, c'était précisément qu'il y eût une distinction entre eux et ces familles, pour quelque grade que ce fût. En même temps, on prenait à partie Guibert pour lui demander si, pendant ses voyages en Prusse, il avait vu, à la tête des régiments, des colonels de vingt-trois à vingt-quatre ans, à l'exclusion de ces « anciens et respectables lieutenants-colonels », qui y avaient acquis des droits si légitimes par une longue suite de bons services; on lui demandait s'il avait vu une classe d'officiers, qui, parce qu'ils ne servaient pas trois mois dans l'année, acquéraient, par cela même, le droit de devenir officiers généraux à l'âge de trente-neuf ans, tandis que les lieutenants-colonels et les majors, qui résidaient exactement à leurs corps, qui supportaient tout le poids d'une machine aussi compliquée que celle de la conduite d'un régiment, ne pouvaient parvenir au grade de maréchal de camp qu'à soixante et un ans, quelque favorisés qu'ils fussent, ce qui équivalait à peu près à

1. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 6.

2. Guibert, *Mémoire adressé au public et à l'armée sur les opérations du Conseil de la guerre*, p. 8.

une exclusion. On demandait encore à « cet admirateur du grand Frédéric » s'il avait vu des pages, à l'âge de dix-huit à vingt ans, commander des escadrons, tandis que de braves officiers languissaient dans les grades subalternes, parce qu'ils ne connaissaient pas les intrigues de cour¹. On opposait à un avancement aussi « rapide et inconséquent » l'opinion de ce monarque, « juge compétent », telle qu'on la connaissait par la lettre qu'il avait écrite, en 1773, à un comte prussien, dont le fils était cadet dans un régiment, et qui sollicitait pour lui une place d'officier, en considération de sa naissance : « Je dois vous dire », avait répondu Frédéric, « que j'ai donné ordre de ne point admettre de comtes dans mon armée, car, quand ils ont servi un an ou deux, ils s'en retournent chez eux, et, de tous ces êtres-là, il ne résulte que du vent; si votre fils veut servir, son titre ne fait rien à la chose, et il n'avancera jamais d'un cran, s'il n'apprend son métier régulièrement². »

Ce qui contribuait également à inquiéter les gentilshommes de province, c'était la concurrence qu'on leur avait suscitée, pour les places de lieutenant-colonel et de major, en donnant à la première noblesse l'assurance qu'elle ne dérogerait point, si elle occupait des emplois de capitaine en pied. C'était aussi l'aggravation des inconvénients du système du choix, par ce fait que le Conseil de la guerre était chargé d'établir des listes de présentation, dans lesquelles le ministre était astreint à prendre ceux qu'il proposerait au roi pour les emplois supérieurs; dans ces conditions, ils devaient s'attendre à voir « le mérite ignoré, méconnu, supplanté par l'intrigue, toujours accompagnée par la bassesse et la flatterie »³; les anoblis et les roturiers, surtout, ne pouvaient se leurrer de l'espoir de figurer jamais sur ces listes, en raison de leur origine et des préférences aristocratiques des officiers généraux dont dépendait ainsi leur avancement; considérés déjà comme des intrus, ils savaient qu'on se bornerait à les tolérer, mais qu'on se garderait de leur fournir des chances d'avenir, quelque méritants qu'ils fussent.

Trop peu versés dans les questions d'organisation pour être en mesure d'apprécier les avantages de la formation de l'armée en brigades et en divisions, les officiers subalternes jugeaient abusives

1. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 6.

2. *Vœux et doléances, etc.; Réclamations des officiers de Royal, etc.* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

3. *Vœux et doléances, etc.; Réclamations des officiers de Royal, etc.* (Ibid.).

les créations d'emplois qui en étaient la conséquence, et ils ne les attribuaient qu'au désir de distribuer de nouvelles faveurs aux protégés de la cour; ils signalaient des « cantons », où il n'y avait jamais de troupes, et où cependant la condescendance du ministre avait fait employer des officiers généraux, uniquement pour plaire à ceux qui cherchaient à être à proximité de leurs terres; ils critiquaient l'envoi d'un commandant en chef et d'un commandant en second dans plusieurs provinces de l'intérieur, où ils leur paraissaient absolument inutiles¹. « L'armée française, » ajoutaient-ils, « n'a presque jamais eu que 8, 12, 24 inspecteurs, elle en a aujourd'hui bien au delà de 100, et chacun de ces officiers coûte, pour cet objet seul, plus de 10,000 livres, sans parler des gratifications qu'ils obtiennent, ni des gouvernements qu'ils possèdent, ni des commandements dont ils jouissent »². Ils s'étonnaient, avec plus de raison, que le Conseil de la guerre, tout en créant les commandements de provinces, eût laissé subsister les gouverneurs généraux, les lieutenants de roi, les gouverneurs particuliers de villes, citadelles, forts et châteaux, avec leurs majors et commandants, « officiers tous inutiles et coûteux »; ils constataient avec amertume que les corps privilégiés avaient été maintenus avec tous leurs avantages, bien qu'ils fussent onéreux pour le trésor, et que leur institution « contraire à l'encouragement militaire » blessât « cette justice et cette égalité qui doivent régner dans tous les États »³. L'ordonnance sur l'administration et la comptabilité suscitait aussi d'aigres observations : on la trouvait « aussi compliquée qu'inutilement étendue »⁴; le banquier le plus méfiant, disait-on, n'aurait pas multiplié avec plus d'attention les feuilles, les registres, les états; on s'indignait que les officiers des régiments fussent chargés de surveiller, indépendamment de tout ce qui concernait la discipline et l'instruction de la troupe, « des boutiques de tailleurs, de cordonniers, d'armuriers, des boulangeries, des infirmeries, des hôpitaux », et qu'en récompense de toutes ces occupations, on diminuât les appointements des uns et qu'on mît des entraves à l'avancement des autres, pendant que les officiers généraux et les colonels, « au

1. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 14.

2. *Un militaire à la nation*, p. 21.

3. *Vœux et doléances, etc.*; *Réclamations des officiers du régiment de Forez* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

4. *Vœux et doléances, etc.*; *Mémoire sur les vices et abus de la constitution actuelle, etc.* (Ibid.).

sein de la mollesse de la capitale », allaient recueillir à la cour le fruit des travaux de leurs subordonnés¹.

Avec cela, les officiers se plaignaient de voir sévir avec plus de force encore qu'auparavant « le grand abus de l'arbitraire dans les pensions, toujours accordées au crédit de l'homme riche et puissant et à l'intrigant adroit, au préjudice de l'officier qui vieillit sous les drapeaux »². Les publicistes s'emparaient de leurs plaintes pour en saisir l'opinion. « Depuis que le ministère de la Guerre est occupé par des officiers généraux », écrivait l'un d'eux, « les grands de la cour, leurs fils, leurs frères, leurs neveux semblent avoir seuls paru mériter leur attention; les grâces, les honneurs et surtout cette énorme quantité de millions, qui sont dépensés dans ce département, sont, par eux, considérés comme une propriété, dont ils doivent jouir exclusivement au reste de l'armée »³. « Tandis qu'on refuse une retraite de 500 livres à un capitaine d'infanterie », ajoutait un autre, « on accorde 10 ou 12,000 livres de traitement à un officier général; tandis qu'on augmente d'un million la solde des officiers généraux, on diminue de 140 livres la paie de chaque capitaine en second »⁴. Les officiers déploraient enfin la facilité avec laquelle le ministère « prostituait » la croix de saint Louis, en l'accordant « à une infinité de gens peu faits pour l'obtenir et qui n'avaient aucun service militaire »⁵.

Aigris par tous ces passe-droits et déçus dans leurs espérances, les officiers subalternes poursuivaient de leur inimitié les membres du Conseil de la guerre, « ces hommes pervers, plus ennemis de la patrie que ses ennemis mêmes, aussi petits dans leurs vues que circonscrits dans leurs moyens, et dont l'insatiable avidité, élevant autour du trône un rempart impénétrable à la vérité, tarissait la source des grâces, en les accumulant sur leurs têtes criminelles »⁶; ils leur imputaient, « avec leurs ordonnances ridicules », d'avoir fait « plus de mal au militaire français que toutes les batailles perdues pendant la fatale campagne de 1757 »⁷.

1. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 9.

2. *Vœux et doléances, etc.; Réclamations des officiers de Royal, etc.* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

3. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 2.

4. *Un militaire à la nation*, p. 22.

5. *L'armée française au Conseil de la guerre*, p. 22.

6. *Vœux et doléances, etc.; Réclamations des officiers de Royal, etc.* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

7. *Galerie des aristocrates militaires, etc.*; préface de l'éditeur, p. 12.

Guibert surtout était l'objet de leur animadversion; on dénonçait « ses airs hautains, son audace dans les fonctions d'une place usurpée »¹; on lui contestait son titre de comte et jusqu'à sa qualité de gentilhomme²; quand il se présenta au camp de Metz, vers le milieu de l'année, les officiers se refusèrent à tolérer sa présence, et le maréchal de Broglie, ennemi lui-même du Conseil de la guerre, qu'il supprimera le 13 juillet 1789 pendant son court ministère, le pria de se retirer³. Il se rendit alors au camp de Saint-Omer; il y fut reçu moins sévèrement, mais néanmoins avec froideur⁴.

En même temps, les gentilshommes de province n'acceptaient pas sans résistance « le joug de fer » que leur faisaient porter les jeunes colonels « de la nouvelle cuisine »⁵, promus le 10 mars, par suite de la réorganisation de l'armée, et venus presque tous des colonels en second; ils leur reprochaient de n'avoir apporté pour talents que beaucoup de dureté et de présomption⁶, de se permettre à leur égard « les plus insolents propos, » de les punir pour la plus légère faute; ils s'irritaient de voir qu'après quelques mois d'être passés à la suite d'un régiment, comme colonel attaché ou major en second, n'ayant presque jamais commandé en chef, un jeune homme arrivait au grade de colonel, et, dans le premier enthousiasme de sa brillante position, bouleversait tout dans son corps, tenue, discipline, manœuvres, essayait sa fantaisie sur tous les objets, et, au mépris de la réputation de son prédécesseur, ne tardait pas à publier « que tout était mal. » Les vieux militaires, qui se glorifiaient autrefois d'entendre citer leur régiment comme modèle, se lamentaient d'être remis aux premiers éléments⁷; les bouleversements apportés dans les théories et les exercices les excédaient : « toute cette science nouvelle », dit Vau-

1. *Lettre à M. le comte de Guibert* (Bibl. nat., Lb³⁹ 1439), p. 10.

2. Miot de Mérito, *Mémoires*, t. I, p. 8.

3. Le maréchal de Broglie offrit en outre « un trait de son caractère altier et insubordonné, en refusant de faire exécuter aux troupes réunies sous son commandement les règlements et ordonnances du Conseil de la guerre, qui avaient l'approbation et le sceau du roi, sans calculer le danger d'un tel exemple, surtout dans l'état d'agitation où l'on était alors » (*Souvenirs et fragments ... du marquis de Bouillé*, t. I, p. 87).

4. Vaublanc, *Mémoires*, t. I, p. 188.

5. Servan, *la Seconde aux grands*, p. 20.

6. *Vœux et doléances, etc.*; *Observations des officiers du régiment d'Aunis sur l'état militaire* (Arch. hist. de la Guerre, A. 28).

7. *Vœux et doléances, etc.*; *Réclamations des officiers de Royal, etc.* (Ibid.).

blanc, « soutenue d'un air important et jetée dans mille autres détails, fatiguait, ennuyait les officiers et les rendait révolutionnaires, sans qu'ils s'en doutassent »¹. De là une insubordination « inouïe »² des officiers de tous les grades envers leurs supérieurs; de là aussi de nombreuses démissions. Beaucoup d'officiers n'aspiraient qu'au moment de quitter un état où ils étaient « malheureux » et où, déclaraient-ils, l'honneur était en souffrance; les bureaux de la Guerre étaient assaillis d'un si grand nombre de demandes de retraites qu'ils avaient dû prendre le parti de ne donner suite à aucune d'elles³.

En résumé, non seulement les membres du Conseil de la guerre avaient indisposé, par leurs ordonnances, la foule des soldats et les bourgeois, les uns en maintenant une punition corporelle dont la seule idée les exaspérait, les autres en prenant comme base du nouveau régime d'avancement la règle des quatre générations; non seulement ils avaient offensé les officiers de fortune en les excluant du commandement des compagnies, mais encore ils avaient excité le mécontentement de la noblesse militaire tout entière et provoqué chez elle une agitation, qui, dans les circonstances orageuses où l'on se trouvait, ne pouvait qu'être funeste à l'autorité royale. Ils ne se doutaient pas, dit Vaublanc, que, par leurs ridicules théories et leur instabilité perpétuelle, ils préparaient l'une des causes les plus actives du renversement de la monarchie; le profond dégoût du service, qu'ils inspiraient aux officiers, devait produire des fruits amers, dont la plupart de ceux-ci devaient ensuite être les victimes »⁴. C'est l'idée qu'exprime aussi Dampmartin, quand il dit : « Le Conseil de la guerre désorganisa l'armée et, sans en avoir le moindre soupçon, prépara la Révolution »⁵.

Ce n'est pas toutefois Guibert qu'en toute justice il convient d'incriminer. La nouvelle constitution de l'armée comportait, en effet, des dispositions de deux natures bien différentes, les unes

1. Vaublanc, *Mémoires*, t. I, p. 192.

2. *Cahier militaire adressé au roi et aux États-Généraux*, par M. le colonel Duhamel, comte de Précourt, chevalier de saint Louis, 1789 (Bibl. nat., Lb³⁹ 7087), p. 31.

3. Servan, *la Première aux grands* (Bibl. nat. Le³103), p. 17.

4. Vaublanc, *Mémoires*, t. I, p. 190.

5. Dampmartin, *Sur divers événements, etc.* « La Révolution », dit-il encore, « trouva l'armée disposée favorablement pour la réussite de ses entreprises. Le sentiment d'indignation, qui relâchait les ressorts de la discipline, seconda les premières tentatives des agitateurs » (t. I, p. 135).

d'ordre strictement militaire, les autres d'ordre social ; les premières seules sont son œuvre, et, en les faisant adopter, il fut un précurseur ; ses principes présidèrent à la création des armées de la Révolution, et l'on sait l'estime que Napoléon professa pour ses idées¹. N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui avait écrit en 1772 ces lignes enflammées, où ses sentiments à l'égard des privilèges se manifestaient si clairement : « Quel pays que celui où le souverain ne voit pas ses troupes, où il semble ignorer ou dédaigner tout ce qui y a rapport, où la cour, qui suit toujours l'impression du souverain, n'est conséquemment pas militaire, où presque toutes les grandes récompenses sont surprises par l'intrigue, où la plupart d'entre elles deviennent des apanages héréditaires, où le mérite languit quand il est sans appui, où le crédit peut s'avancer sans talent, où faire fortune ne signifie pas acquérir de la réputation, mais amasser des richesses, où l'on peut, en un mot, être à la fois couvert de dignités et d'infamie, de grades et d'ignorance, servir mal l'État et en posséder les premières charges, être souillé du blâme public et jouir de la faveur du souverain² ! » Pouvait-il oublier d'autre part que son père, étant lieutenant général, avait été écarté, en 1773, du commandement de l'École royale militaire, sur les réclamations de la noblesse de cour, qui lui avait dénié le titre de gentilhomme³ ? La responsabilité des dispositions sociales des ordonnances revient tout entière aux gens de la cour qui composaient le Conseil de la guerre : s'ils laissèrent pleine liberté au rapporteur pour les questions techniques, par insuffisance de connaissances ou par indifférence, ils retrouvèrent, par contre, leur supériorité, en tout ce qui touchait les questions hiérarchiques et nobiliaires. Gribeauval et Fourcroy, qui seuls auraient pu faire entendre la voix de la sagesse et de la modération, étaient trop âgés et trop affaiblis pour être à même de jouer un rôle actif dans le Conseil. Ce sont ces représentants de l'aristocratie, qui, par l'anachronisme de leurs conceptions sociales, par la consécration légale donnée au règlement sur les présentations, alors que le maintien de ce règlement était incompatible

1. En 1811, Napoléon, sollicité par la veuve de Guibert, éleva sa pension de 600 à 1,200 francs, « en considération des ouvrages de M. de Guibert et des avantages que l'armée française en a retirés » (dossier de Guibert, archives administratives, ministère de la Guerre).

2. *Essai général de tactique, etc.*, p. 39.

3. Tuetey, *les Officiers sous l'ancien régime*, p. 316.

avec l'établissement d'une bonne constitution militaire¹, par le dédain dans lequel ils tinrent les aspirations de leur temps, ce sont eux qui furent les premiers artisans de la ruine de la monarchie. Au surplus, pouvait-on demander à des hommes, qui avaient passé leur vie dans l'atmosphère des privilèges, de se dégager de leurs préjugés et de devenir subitement des égaux ? La conclusion est que la cour avait commis la plus dangereuse des imprudences, en abordant, dans une période de troubles et d'orages, le grave problème de la réorganisation de l'armée, parce que, par sa nature même, par ses origines, par ses traditions, par les seuls hommes qu'il lui fût permis d'employer, elle ne pouvait qu'aboutir à une solution aristocratique, en aggravant ainsi le mal, au lieu de le guérir ; la réforme n'était réalisable que si la naissance perdait ses droits, et c'était au comité militaire de l'Assemblée constituante qu'il était réservé de l'accomplir, en dégageant la partie neuve et saine de l'œuvre de Guibert des vestiges d'ancien régime, dont les courtisans l'avaient encombrée.

* .

Au moment même où le Conseil de la guerre faisait signer ses premières ordonnances, en mars 1788, et soulevait imprudemment les protestations de l'armée, à tous les degrés de la hiérarchie, la lutte de Brienne et du Parlement entraînait dans sa période la plus aiguë. Ce dernier n'avait pas cessé, depuis la séance royale du 19 novembre 1787, de dénoncer le « despotisme ministériel » ; le 4 janvier, il avait rendu un arrêt contre les lettres de cachet et pour le rappel du duc d'Orléans et des deux conseillers Fréteau et Sabatier, exilés tous trois pour leur attitude dans cette séance ; le 11 mars, il avait confirmé cet arrêt, que la cour avait cassé. Brienne, aidé du garde des sceaux Lamoignon, avait alors conçu la pensée de frapper la puissance politique des parlements, en leur substituant une cour plénière pour l'enregistrement des lois et des ordonnances ; on avait vite soupçonné ce dessein ; les publicistes de tous les partis avaient fait pressentir la reprise du grand projet de Maupeou ; le pays tout entier était dans l'attente.

L'agitation avait gagné les officiers. Depuis longtemps, ils

1. Soulavie, *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, t. IV, p. 388.

étaient devenus frondeurs et avaient ouvert l'oreille aux bruits du jour. « On parlait », dit Vaublanc, « on raisonnait, on se plaignait, et les idées nouvelles fermentaient dans les têtes...; on recevait de Paris des nouvelles écrites à la main...; bientôt elles prirent un ton philosophique, elles dissertèrent, elles parlèrent des ministres, du gouvernement, des changements désirés, et n'en furent que plus répandues »¹. Beaucoup d'officiers, d'ailleurs, avaient pris part à la guerre d'Amérique avec leurs régiments, et ils en avaient rapporté un vif enthousiasme pour les idées de réformes et de liberté; le progrès des principes libéraux et la hardiesse de la littérature n'avaient pu manquer d'agir également sur leur moral et d'augmenter leur penchant pour les innovations. Mais, si les idées philosophiques répandues alors dans les hautes classes de la société avaient aggravé la situation politique de la France, elles ne l'avaient point fait naître; « elle fut tout entière commencée, amenée graduellement et produite enfin par les fautes des ministres »². Parmi ces fautes figuraient au premier rang les ordonnances militaires de 1788; un nouvel ordre de choses pourrait seul faire tomber la barrière qui séparait les officiers subalternes de la noblesse présentée et leur permettre l'accès des hauts grades; le désir de s'égaliser aux grands les rendait partisans de la régénération des institutions du pays.

Fait curieux, les hommes de la cour, — grands seigneurs et gens de qualité, — en même temps que les monopoles, dont ils jouissaient dans l'armée, étaient battus en brèche par la seconde noblesse, se signalaient, eux aussi, par leur hostilité contre l'archevêque de Toulouse; ils avaient été les ennemis de Turgot, dont ils avaient fait échouer les projets, intéressés qu'ils étaient à conserver tous les genres d'abus que le ministre austère avait voulu détruire; ils avaient été les ennemis de Necker, quand, n'ayant pu réussir à terminer les embarras du trésor avec les artifices financiers employés pour faire face aux dépenses de la guerre d'Amérique, il avait essayé à son tour le moyen des réformes; d'abord séduits par les manières de Calonne et par son empressement à leur tout accorder, ils étaient devenus bientôt ses adversaires, notamment à l'assemblée des notables, lorsque,

1. Vaublanc, *Souvenirs*. Paris, 1838, t. I, p. 149. « On aimait le roi, on le respectait, mais on haïssait la cour » (*Mémoires du comte de Ségur*, t. II, p. 227).

2. *Mémoires du comte de Vaublanc*, t. I, p. 187.

après avoir épuisé les premières ressources, il avait proposé de réduire la dépense par la suppression des grâces, et, si ce moyen n'était pas suffisant, par l'extension de l'impôt jusque sur la noblesse; ils étaient maintenant les ennemis de Brienne, parce que, poursuivant l'exécution des plans de Calonne, il avait voulu leur imposer la subvention territoriale, et que, réduit aux expédients, il était sur le point de toucher à leurs avantages pécuniaires. Parmi eux, d'ailleurs, surtout dans les grades élevés, des froissements d'amour-propre et des déceptions avaient créé de nombreux mécontents, qui manifestaient leur opposition par une adhésion plus ou moins éclatante au mouvement général. « Un cordon bleu refusé », dit Meilhan, « la préférence accordée à un rival pour un gouvernement ou une place à la cour ont été les principes qui ont inspiré à des grands et à des nobles des sentiments contraires à la monarchie »¹. Hâtons-nous de dire toutefois qu'à côté de ces opposants, mus uniquement par l'intérêt, la haute noblesse militaire comprenait un parti sincèrement dévoué aux idées nouvelles, animé de convictions ardentes, ayant embrassé sans arrière-pensée la cause des réformes; cette portion de la noblesse de cour, de toutes la plus illustre, abandonnait sans réserve ses privilèges et montrait un désintéressement, qui, pour la plupart de ceux qui la composaient, ne se démentit pas dans la suite. A la tête de ce parti se trouvaient des officiers généraux, comme le duc de Larochehoucauld-Liancourt, le duc de Praslin, le duc de Luynes, le duc du Châtelet, le comte de Crillon, le marquis de Lafayette, des colonels, comme le vicomte de Noailles, le comte de Virieu, le prince de Broglie, le marquis de Puységur, le comte Louis de Narbonne, le comte de Tracy. Beaucoup d'entre eux s'étaient déjà signalés par la générosité de leurs opinions dans les assemblées provinciales des diverses généralités.

L'orage éclata au commencement de mai. Le 3, le Parlement, assisté de dix pairs, la plupart officiers généraux, protesta avec une énergie nouvelle contre les projets de la cour; le 5, une compagnie de gardes-françaises entoura le palais de justice; le capitaine, marquis d'Agoult, vint, en pleine séance du Parlement, arrêter Duval d'Éprémèsnil et Goislard de Montsabert. L'achèvement de l'entreprise se fit à Versailles, le 8, dans le lit de jus-

1. Sénac de Meilhan, *l'Émigré*, publ. par C. Stryiński et Fr. Funck-Brenzano. Paris, 1904, p. 26.

tice, où furent enregistrés les fameux édits qui rétablissaient la cour plénière, subordonnaient et démantelaient les parlements, bouleversaient de fond en comble toute l'ancienne organisation judiciaire. Ce coup d'état, dont l'effet fut immense dans tout le pays, donna aux officiers l'occasion de manifester leurs sentiments ; la participation de d'Agoult à l'arrestation des magistrats suscita, parmi eux, une réprobation, qui fut vive, si l'on en juge par ce passage caractéristique d'une brochure publiée par un « militaire » : « Rejeté à jamais du sein de l'honneur français, ce ne sera qu'avec ignominie et proscription que nous prononcerons à nos neveux, pour ne pas l'imiter, le nom de cet infâme Thersite, de la cohorte prétorienne, qui s'est prostitué au dessein pernicieux d'un prélat prévaricateur¹ et d'un magistrat faussaire² et qui a brigué l'avantage criminel d'être l'exécuteur de leurs sinistres projets³. » De son côté, la tentative des ministres fut accueillie d'une manière hostile par les officiers ; plusieurs d'entre eux s'en déclarèrent les adversaires dans des écrits publics ; d'autres, mêlés par les devoirs de leur profession aux incidents nés de l'enregistrement des édits, passèrent des paroles aux actes, en ne dissimulant pas leur sympathie pour les mouvements populaires qu'ils se trouvèrent chargés de réprimer ; « la plupart des officiers », dit Lafayette, « nommément ceux de Bretagne et du Dauphiné, quelques-uns par un sentiment de patriotisme, un beaucoup plus grand nombre par esprit de corps, n'obéirent qu'à regret aux ordres du roi, les méconnurent et donnèrent à leurs soldats les premières leçons d'insubordination »⁴.

A Rennes, le 10 mai 1788, le comte de Thiard, commandant de la province, et l'intendant Bertrand de Molleville se présentèrent au Parlement pour faire enregistrer les nouveaux édits. Les scènes les plus tumultueuses se produisirent : réunis dans la grande salle du palais, les magistrats ordonnèrent la fermeture des portes ; Thiard les fit forcer et l'enregistrement eut lieu, séance tenante, malgré les protestations de la cour. A leur sortie, les magistrats furent acclamés par la foule surexcitée qui couvrait la place du palais ; les commissaires du roi, de leur côté, furent insultés et frappés ; les soldats du régiment de Rohan, qui

1. Loménie de Brienne.

2. Lamoignon.

3. *Réflexions d'un militaire* (Bibl. nat., Lb³⁹ 1335), p. 4.

4. *Mémoires de Lafayette*, t. III, p. 279 (*les Armées françaises sous l'ancienne monarchie*).

formaient la garde, furent appelés aussitôt; des jeunes gens se précipitèrent sur eux avec fureur, leur arrachèrent leurs fusils, les renversèrent; le bruit de la lutte se répandit jusqu'au reste du régiment, massé, sous les ordres du comte d'Hervilly, sur une promenade voisine. Le danger devenait pressant; l'officier de garde s'avance alors vers la foule et, jetant ses armes, s'écrie au milieu de l'enthousiasme général: « Mes amis, ne nous égorgons point, je suis citoyen comme vous; soldats, halte! » Cette conduite change subitement les dispositions de la foule; des bravos saluent l'officier « qui avait l'air pénétré de cette noble confiance qu'inspire à l'homme vertueux l'estime de ses concitoyens »¹; on l'entoure, on lui serre les mains, on l'embrasse, on le porte en triomphe. Ses soldats, le croyant en danger, accourent pour le délivrer; une lutte s'engage, au cours de laquelle il est blessé par la foule; il contient néanmoins la troupe et l'empêche d'user de ses armes. L'officier, qui venait de refuser ainsi d'agir contre le peuple, était un gentilhomme, le chevalier Blondel de Nouainville, qui devint aussitôt populaire, non seulement en Bretagne, mais aussi dans les autres provinces²; on le félicita de tous côtés; on lui adressa des vers³. La cour comprit toute la portée de l'événement, mais, réduite à l'impuissance, elle essaya de donner le change à l'opinion: le comte de Brienne se hâta de remercier Nouainville des « preuves de zèle, de courage et d'affection

1. *Précis historique de ce qui s'est passé à Rennes depuis l'arrivée de M. le comte de Thiard, commandant en Bretagne*. Rennes, 1788, p. 91 et 92 (Bibl. nat., Lb³⁹ 560). Voir également Duchatellier, *Histoire de la Révolution de Bretagne*, t. I, p. 43-73.

2. « La nation se prosterne aujourd'hui devant cet officier de la garnison de Rennes qui, dans la mêlée, ayant reçu un coup dangereux, a défendu à ses soldats de faire feu sur le peuple, comme on le lui ordonnait, disant qu'il aimait mieux voir couler son sang que celui de ses compatriotes » (*Mémoires pour servir à l'histoire de l'archevêque de Sens, du garde des sceaux de Lamoignon, du marquis d'Agoult et C^{ie}*. Impr. à Versailles, mai 1788, p. 115 (Bibl. nat., Lb³⁹ 1873).

3. Voici un échantillon de ces vers, emprunté au *Précis historique de ce qui s'est passé à Rennes*, p. 93 :

Moderne Curtius, ami de ta patrie,
Toi qui sais exposer si noblement ta vie,
Que pourrais-je t'offrir qui fût digne de toi?
Je ne suis qu'un sujet, hélas! Si j'étais roi,
Des croix et des cordons seraient ta récompense.
Mais que sont ces honneurs pour un être qui pense,
Ces honneurs, qui, couverts d'un éclat suborneur,
S'acquièrent trop souvent aux dépens de l'honneur?

pour le service du roi » qu'il avait données, et il lui accorda la croix de saint Louis, bien qu'il n'eût pas encore l'ancienneté exigée pour cette grâce.

De nouveaux incidents surgirent bientôt. Décidé à disperser le Parlement et prévoyant des résistances, Thiard appela à Rennes, le 30 mai, deux nouveaux régiments d'infanterie, Penthievre et Forez, ainsi que le régiment d'Orléans-dragons. La veille de l'arrivée de Penthievre, un capitaine de ce régiment, le chevalier Bonin de la Ville-Bouquais, alors en semestre, donna sa démission, ne voulant pas conserver d'attache avec un corps de troupes qui tournait ses armes contre la Bretagne; son exemple fut immédiatement suivi par tous les officiers bretons du régiment, qui démissionnèrent également. Le colonel, le comte de Tracy, vint rendre compte de cet événement au comte de Thiard, en le prévenant que les soldats refusaient aussi d'obéir. Le commandant de la province ne vit alors d'autre ressource que de séparer les Bretons du reste des troupes, et il les renvoya dans leurs garnisons avec les drapeaux. Le 1^{er} juin, les officiers des trois nouveaux régiments allèrent en corps faire visite au premier président; le langage qu'ils lui tinrent ne fut point équivoque; ils ne lui dissimulèrent pas combien il leur en coûtait d'être à Rennes; ils l'assurèrent qu'ils ignoraient le motif de leur présence dans cette ville. Aussitôt après, les colonels durent se rendre chez M. de Thiard, pour lui déclarer qu'eux et leurs officiers répugneraient à se charger d'ordres particuliers et de lettres de cachet contre les magistrats. Cette résolution, « digne des militaires français », contraignit le commandant de la province à recourir à d'autres moyens pour l'exécution des ordres dont il était porteur. Il jeta les yeux sur le grand prévôt, M. de Mélesse. Celui-ci s'excusa; il fit observer que les officiers bretons avaient été renvoyés de la ville et se trouvaient dispensés de prendre les armes, qu'à plus d'un titre il méritait d'obtenir la même faveur. Ses représentations furent inutiles. Il offrit alors sa démission; Thiard la refusa et le menaça des peines les plus sévères, s'il n'obéissait pas à ses ordres.

La garnison fut mise sur pied la nuit; les lettres de cachet furent portées, dès le matin du 2 juin, par la maréchaussée; les magistrats se réunirent en hâte dans l'hôtel de l'un d'eux; pendant qu'ils délibéraient, le colonel du régiment de Rohan, M. d'Hervilly, amena lui-même un détachement, qu'aucun offi-

cier n'avait voulu commander, et il investit l'hôtel; les gentils-hommes bretons le prennent alors à parti, lui remontrent que sa présence et les ordres qu'il exécute soulèvent et exaspèrent le peuple. Comme il persiste à faire avancer sa troupe, l'indignation augmente, on lui jette des épées nues, on se précipite sur lui; la lutte va s'engager, quand « des officiers humains et sages arrêtent la brutalité des soldats ». « On ignore leurs noms », dit un récit du temps; « ils doivent être placés à côté de celui de M. de Nouainville¹. »

Toutes ces péripéties en imposèrent à M. de Thiard, qui ne tarda pas à faire rentrer les troupes dans leurs quartiers. En même temps, la noblesse bretonne, qui s'était convoquée de sa propre autorité, pour protester contre l'établissement de la cour plénière, et qui comptait dans ses rangs beaucoup d'officiers, choisit douze gentilshommes, qui partirent le 20 juin, pour porter au roi les représentations de leur ordre.

La cour se décida alors à envoyer à Rennes une armée sous les ordres du maréchal de Stainville; mais elle se heurta, pour constituer cette armée, à de sérieuses difficultés: au camp de Saint-Omer, les officiers formèrent une coalition et s'entendirent entre eux pour refuser de marcher, si l'on tirait des troupes du camp pour les diriger sur la Bretagne; « plusieurs colonels y éprouvèrent de la part des officiers des marques d'insubordination et même des outrages, qui furent au moment d'aller jusqu'à des violences »². Une fois l'armée organisée avec deux régiments de cavalerie et quatre régiments d'infanterie, dont celui de Bassigny, « on n'osa pas en faire usage », dit Bouillé, « par la répugnance que montrèrent les troupes et principalement les officiers »³. Clermont-Gallerande, alors employé en Bretagne comme inspecteur de la cavalerie, raconte, de son côté, que des gentils-hommes bretons, militaires et chevaliers de saint Louis, refusaient le salut au maréchal de Stainville, au comte de Thiard et à d'autres officiers généraux, dont il était, quand ils les rencontraient en uniforme dans les promenades publiques⁴.

1. *Suite du précis historique des événements de Bretagne* (Bibl. nat., Lb³⁹ 561), p. 145 et suiv., 158 et suiv.

2. *Souvenirs et fragments du marquis de Bouillé*, t. I, p. 87 et 88.

3. *Mémoires de M. de Bouillé*. Paris, 1802, t. I, p. 48; voir également *Mémoires de Vau blanc*, t. I, p. 193-194.

4. *Mémoires de Clermont-Gallerande*, t. I, note de la p. 41.

A la cour, on frappa tous ceux qui avaient assisté à l'assemblée provoquée par les douze députés de la noblesse bretonne, dès leur arrivée à Paris, et qui avaient signé la délibération arrêtée dans cette assemblée; on ôta au duc de Chabot les 12,000 livres de pension dont il jouissait; on demanda à M. de Boisgelin la démission de sa charge de maître de la garde-robe; on retira à Lafayette ses lettres de service de maréchal de camp employé dans une division¹; on défendit à M. de Serent, gouverneur des enfants du comte d'Artois, de paraître à la cour. En retour, on vit des Bretons, officiers aux gardes-françaises, « passionnément attachés au service de leur pays, devenir indifférents pour celui du roi et donner leur démission pour accourir aux besoins de leur patrie »². Parmi eux se trouvaient le marquis de la Vieuville, le chevalier de la Bourdonnaye, le vicomte de Goyon, le chevalier de la Moussaye, qui quittèrent leurs emplois, dès qu'ils apprirent l'emprisonnement des députés bretons, envoyés à la Bastille le 15 juillet, et la disgrâce des principaux personnages de la province³.

Une affaire, qui était appelée à avoir aussi un grand retentissement, vint augmenter l'agitation. Parmi les officiers, que le comte de Thiard avait jugé prudent d'éloigner momentanément de Rennes, se trouvait M. de La Bellissue, capitaine en second au régiment de Bassigny; cet officier, qui avait obtenu la permission de se rendre dans sa famille, à Fougères, n'avait pas tardé à manifester, dans cette ville, à toute occasion, « l'esprit le plus séditionnel ». A la fin de juin, le passage des gentilshommes bretons, envoyés en députation à Paris, l'amena à leur tenir des propos de la plus haute gravité : s'adressant à l'un d'eux, il émit l'avis que, s'ils n'obtenaient pas de la cour le redressement de leurs griefs, il y aurait lieu de se refuser à payer les impositions; son interlocuteur lui ayant observé que ce refus de paiement présenterait des dangers, parce que des garnisons seraient envoyées chez les personnes qui s'y décideraient, M. de La Bellissue, dit le rapport envoyé au ministre⁴, « poussa l'indiscrétion jusqu'à

1. Lafayette s'était trouvé en droit de se rendre à la convocation des députés bretons, par ce fait que sa mère était bretonne et qu'il avait la plus grande partie de sa fortune en Bretagne (*Mémoires de Lafayette*, t. II, p. 183).

2. Soulavie, *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*. Paris, an X (1801), t. VI, p. 208.

3. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'archevêque de Sens, du garde des sceaux de Lamoignon, du marquis d'Agoult et C^{ie}*, juin 1789, p. 53.

4. Travail du roi, décembre 1788 (Arch. hist. de la Guerre).

dire que, dans ce cas, il faudrait s'attacher à tuer les officiers qui commanderaient les troupes et que l'on aurait ainsi bonne composition des soldats ». Le maréchal de Stainville, informé de ces faits, mit sans tarder l'officier aux arrêts et le fit enfermer au Mont-Saint-Michel ; il insista en même temps auprès de la cour, pour que de tels propos fussent punis par la cassation de celui qui les avait tenus, « afin d'en imposer à ceux qui seraient tentés de manquer à leur devoir en prenant quelque part aux affaires publiques de la province ». Le départ de Loménie de Brienne n'empêcha pas le roi de signer « la lettre de casse » le 26 août, et cette lettre, expédiée de suite à Rennes, fut lue solennellement aux troupes assemblées.

Les officiers du régiment de Bassigny protestèrent vivement contre la punition qui frappait leur camarade. Le Parlement prit aussi sa cause en main, et, le 10 octobre, il écrivit¹ au roi pour demander qu'il fût mis en liberté et réintégré dans son emploi. Le comte de Brienne, qui occupait encore le ministère de la Guerre, répondit au Parlement, au nom du roi, qu'avant que les représentations contenues dans sa lettre fussent parvenues à Versailles, des ordres avaient été expédiés pour la mise en liberté de l'officier, mais qu'en ce qui concernait sa réintégration, le Parlement n'avait aucun droit de prendre connaissance des instructions envoyées à ce sujet au commandant du régiment, et encore moins de réclamer relativement à une décision qui relevait essentiellement de la discipline militaire. Les instructions, auxquelles le ministre faisait allusion, consistaient dans l'exclusion définitive de La Bellissue, auquel défense était faite de reparaître au régiment de Bassigny. M. de Boisgelin, président de l'ordre de la noblesse de Bretagne, intervint, à son tour, un peu plus tard ; il mit à profit l'arrivée au pouvoir du comte de Puysegur, pour ten-

1. Cette lettre était conçue en ces termes : « Sire, parmi les victimes sacrifiées au système oppressif des ministres qui avaient surpris la confiance de S. M. et trompé ses vues bienfaisantes, votre Parlement a dû distinguer le sieur Nicole de la Bellissue, gentilhomme, capitaine au régiment de Bassigny ; son attachement aux lois constitutionnelles de sa patrie a fait son crime ; l'éclat scandaleux d'une punition sans jugement caractérise le despotisme ministériel qui l'a poursuivi et l'injustice du traitement qu'il éprouve. Les vœux de ses concitoyens et les larmes de ses camarades ont prouvé à quel point il leur était cher, et le nouvel acte de justice, par lequel vous lui rendrez, Sire, la liberté et son état, sera reçu de tous les Bretons avec des transports d'allégresse et de reconnaissance » (Travail du roi, décembre 1788, Arch. hist. de la Guerre).

ter une nouvelle démarche en faveur de l'officier révoqué. Ce fut en vain : Puitségur se refusa à mettre sa demande sous les yeux du roi. Tous ces incidents et l'attitude des officiers du régiment de Bassigny « firent soupçonner et craindre », dit Clermont-Gallerande, « que, si l'on eût eu besoin de ce régiment, il n'eût pas voulu agir; telle était du moins l'opinion de la garnison, des chefs et la mienne »¹.

Peu de temps auparavant, les douze gentilshommes envoyés à Paris avaient été libérés, après une captivité de deux mois à la Bastille, et on les avait reçus à Rennes avec des branches de laurier : « Nous portions », dit Chateaubriand, « des habits avec de grands boutons de nacre semés d'hermine, autour desquels boutons était écrite en latin cette devise : plutôt mourir que d'être déshonorés ! Nous triomphions de la cour, dont tout le monde triomphait, et nous tombions avec elle dans le même abîme »².

L'enregistrement des édits du 8 mai rencontra également une grande résistance à Grenoble. L'opération eut lieu, comme partout, le 10; mais les magistrats se retirèrent, quelques jours après, dans l'hôtel du premier président et rendirent un arrêt comminatoire contre les auteurs des édits. Le gouvernement riposta en les exilant dans leurs terres. Le duc de Clermont-Tonnerre, commandant de la province, voulut faire exécuter cet ordre, le 7 juin : dès le point du jour, les officiers des deux régiments de la garnison, Austrasie et Royal-la-Marine, portèrent aux membres du Parlement les lettres de cachet lancées contre eux; à cette nouvelle, le peuple se souleva et se porta sur l'hôtel du duc de Tonnerre, qui fut pillé; les troupes, appelées trop tard pour empêcher ce pillage, ne purent qu'avec peine se frayer un chemin dans les rues obstruées par une foule menaçante; celle-ci les assaillit avec tout ce qui lui tomba sous la main et fit pleuvoir sur eux les tuiles des maisons³. M. de Boissieux, lieutenant-colonel du régiment d'Austrasie, défendit alors aux soldats de tirer et voulut s'expliquer avec le peuple; une pierre vint le frapper au front; il n'en persista pas moins dans son attitude conciliante et pacifique; « les grenadiers qui le suivaient voulaient le venger en tombant sur ceux qui se trouvaient à leur portée, mais il s'y opposa constamment et défendit qu'aucun ne sortît de son rang »⁴.

1. *Mémoires de Clermont-Gallerande*, t. I, p. 44.

2. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 250-251.

3. D'où le nom de « journée des tuiles » donné au 7 juin 1788.

4. « Cette modération lui fit le plus grand honneur, et, par la suite, nous

Les femmes, émues de son souci d'épargner les habitants, l'emportèrent dans leurs bras pour le panser; le major du régiment, qui prit alors le commandement, M. de Chalup, donna aussi l'exemple de la modération. Pendant ces événements, la garnison s'était portée, par détachements, sur tous les points importants de la ville et avait occupé les portes; bientôt une patrouille de Royal-la-Marine entra en lutte avec une bande de manifestants et tira sur elle; un homme fut tué, ce qui porta la fureur populaire à son paroxysme. Mais plusieurs officiers bretons qui servaient dans ce régiment intervinrent et s'opposèrent à ce que la lutte continuât. Le duc de Clermont-Tonnerre, qui partageait d'ailleurs les aspirations de la province, se vit alors forcé de céder au mouvement populaire; il consentit à suspendre l'exécution des ordres du roi jusqu'au retour d'un courrier, expédié pour rendre compte de la résistance qu'il venait de rencontrer; il fit évacuer la ville par les troupes et laissa le Parlement tenir séance; en même temps, pour calmer l'opinion, il fit emprisonner au fort Barraux l'officier du détachement qui avait tiré sur le peuple; il ne le mit en liberté que sur l'ordre exprès du roi, mécontent de cet acte de faiblesse. Les jours suivants, les deux régiments reprirent leurs postes, mais les officiers appartenant à la noblesse du Dauphiné fraternisèrent avec la ville de Grenoble; à l'assemblée du 2 juillet, ils vinrent en uniforme signer une déclaration hostile à la cour; ils se prononcèrent ensuite avec les deux autres ordres pour la double représentation du tiers. Enfin, quand, un peu plus tard, le maréchal de Vaux fut désigné pour remplacer le duc de Tonnerre, à cause de sa réputation de sévérité, et qu'il vint dans le Dauphiné avec une armée, composée surtout de régiments étrangers, ses officiers, entraînés par le tourbillon qui les enveloppait, lui échappèrent: lorsqu'il assembla les colonels pour savoir s'ils pouvaient répondre de leurs subordonnés, ils gardèrent le silence; le commandant de la province les interrogea alors successivement, et le plus jeune, appelé à parler le premier, répondit qu'il ne fallait pas compter sur son régiment, à commencer par le colonel; le maréchal dut écrire à Versailles qu'il était impossible de compter sur les troupes¹.

La cour ne pouvait donc conserver d'illusions; comme ceux

valut les remerciements de la ville et l'estime de tous les habitants » (*Mémoires du chevalier de Mautort*, p. 363).

1. *Mémoires secrets de J.-M. Augeard*. Paris, 1866, p. 165.

de Rennes, les officiers de Grenoble sympathisaient avec ses adversaires. C'est ce qui apparut plus clairement encore, en septembre, après le retour du Parlement; une brochure, due manifestement à la plume d'un officier subalterne et d'un gentilhomme, vint protester avec force contre le discours, dans lequel l'avocat général, M. de Rollin, avait comparé les soldats français aux soldats de César, qui, d'après ses expressions, « étaient parvenus à se croire offensés, lorsque leur chef, dans une de ses harangues, les appela citoyens ». Cette brochure, intitulée *Réflexions d'un militaire*¹, mettait en lumière les sentiments qui avaient guidé les officiers dans les jours de troubles qu'on venait de traverser; elle les représentait comme se prévalant d'une désobéissance préméditée et comme se glorifiant d'avoir causé, par leur attitude, l'échec des plans de Brienne : « Je vois avec peine », disait l'auteur, « que M. l'avocat général n'a pas rendu justice à cette partie de la nation qui, dans la cause commune, a montré sa sensibilité et son patriotisme avec autant d'énergie que de sagesse. Si, dans le bouleversement total de la constitution, que des ministres audacieux et turbulents voulaient anéantir, la voix de tous les ordres s'est fait entendre, qui peut nous reprocher un honteux et coupable silence? On nous a vus, même par nos actions, nous réunir à la chose publique et, par l'approbation universelle de notre conduite, on nous a accordé des éloges mérités... Non, non, nous n'étions pas les vils instruments de la volonté despotique des moteurs de la tyrannie... Forcés d'obéir en apparence, nous avons raisonné des ordres absurdes et contraires même à notre délicatesse... Oui, et nous en faisons gloire, plus maîtres de la destinée de la nation qu'à la veille d'une bataille, elle nous doit son salut; si les ministres n'ont pas réussi, c'est que, certains d'un refus démontré par nos opinions, ils ont craint de compromettre les faibles restes d'une obéissance passive, qui devient nulle lorsqu'on réfléchit et qui n'existe aujourd'hui que dans les âmes faibles et ambitieuses de ceux que la faveur et les grâces

1. Le titre exact est le suivant : *Réflexions d'un militaire sur le paragraphe ci-après du discours de M. de Rollin, avocat général au parlement de Grenoble* : « Réduire les armées à l'affreuse alternative d'être rebelles ou satellites, prêtes à fouler aux pieds la patrie et les lois au plus léger signal! C'était ainsi que les soldats de César étaient parvenus à se croire offensés, lorsque leur chef, dans une de ses harangues, les appela citoyens » (Bibl. nat., Lb³⁹ 1335).

placent, plus que leur mérite, à la tête de chaque réunion individuelle. C'est aux subalternes seuls que sont départies la force et l'énergie que leur inspire la vérité, qu'ils aiment et qu'ils recherchent. La Bretagne et le Dauphiné se rappelleront toujours avec reconnaissance et estime les noms de Nouainville, La Bellissue, Boissieu et Chalup... » Le comte de Brienne, qui était encore ministre de la Guerre, malgré la chute de son frère, ne fut pas longtemps sans répondre à ces déclarations : dès le mois d'octobre, le régiment d'Austrasie fut envoyé à Briançon « comme punition », dit le chevalier de Mautort, « d'avoir cherché à concilier les esprits par la douceur, plutôt qu'en faisant usage des voies de rigueur »¹; le régiment de Royal-la-Marine, moins coupable sans doute aux yeux du ministre, à cause de la résistance opposée à l'émeute par quelques soldats, fut dirigé sur Vienne et Romans; la ville de Grenoble tint à faire connaître aux officiers des deux régiments, avant leur départ, « les regrets et la reconnaissance éternelle » des habitants².

Dans les autres provinces, les édits du 8 mai furent loin de provoquer une aussi grande agitation et des incidents aussi graves qu'à Rennes et à Grenoble; il ne s'y produisit, pour ainsi dire, que des manifestations d'opinion. Beaucoup d'officiers s'associèrent aux protestations de leur ordre, à Aix, par exemple, où la noblesse de Provence signifia, le 17 juin, au comte de Caraman, commandant de la province, que jamais la cour plénière n'exercerait « son empire » sur la nation française, qu'elle n'étendrait jamais son autorité sur la nation provençale et que ce vœu était irrévocable³. A Toulouse, un officier de la garnison, après avoir conduit en prison l'avocat général Catelan, envoya sa démission au ministre « afin de ne plus se trouver exposé à remplir la vile fonction d'archer »⁴. A Metz, les jeunes colonels, parmi lesquels se trouvaient le comte Louis de Narbonne et le vicomte de Ségur,

1. *Mémoires du chevalier de Mautort*, p. 381. « Ainsi », ajoute-t-il, « pour avoir empêché l'effusion du sang, qui n'eût pas manqué de couler sans notre modération, nous fûmes relégués pendant deux ans dans le plus triste des exils. »

2. *Copie de la lettre adressée le 17 octobre 1788 aux commandants des régiments d'Austrasie et de Royal-la-Marine* (Bibl. nat., Lb³⁹ 6592), p. 1.

3. *Récit de ce qui s'est passé à Aix, à l'occasion de l'arrivée de M. le comte de Caraman, commandant en chef de la Provence* (11 juin 1788) (Bibl. nat., Lb³⁹ 6446), p. 3.

4. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'archevêque de Sens, etc.*, p. 116.

se montrèrent, pour la plupart, mal disposés pour l'autorité royale ; ils vinrent représenter au marquis de Bouillé que quelques-uns de leurs officiers pourraient ne se charger des lettres de cachet pour les magistrats qu'avec répugnance, et même s'y refuser ; mais ces velléités de révolte cédèrent devant la menace d'une arrestation immédiate, si l'un quelconque des officiers n'exécutait pas les ordres du roi ; plusieurs d'entre eux n'en continuèrent pas moins à déclarer hautement que, si le roi leur prescrivait de faire marcher leurs régiments contre les parlements, ils n'obéiraient pas¹.

L'attitude des officiers, dans les troubles de la Bretagne et du Dauphiné, n'avait donc été qu'une localisation violente du mécontentement qui agitait l'armée dans le pays tout entier. C'est ce que l'auteur des *Réflexions d'un militaire* constatait, après la défaite de la cour, quand, rappelant l'intervention active des officiers de ces deux provinces, il indiquait que les circonstances seules avaient manqué à tous les autres pour suivre leur exemple et quand il exprimait, en ces termes, les sentiments qui animaient le corps entier d'officiers : « C'est au tribunal de la nation que nous en appelons ; qu'elle interroge tout le militaire français, depuis celui que, dans les différentes provinces, elle a pu juger par ses actions, jusqu'à celui qui, rassemblé dans ces camps d'oïseté et de minuties, a fait l'essai des projets ridicules et destructeurs de l'honneur vraiment français, vile rhapsodie de l'imagination rétrécie de nos futils novateurs..., qu'elle l'interroge, dis-je, et toute l'armée répondra avec la franchise qui la caractérise : citoyens ! voilà notre profession de foi ; ennemis, comme vous, de tous ministres pervers, qui trompent et abusent de la bonté du monarque qui nous gouverne et que nous servons comme chef de la puissance exécutive, on ne nous verra jamais plonger le poignard homicide dans le sein de nos compatriotes et devenir les instruments barbares des volontés despotiques des modernes Séjans. »

Ai-je besoin de dire que l'intervention de la noblesse militaire, dans ce qu'on a appelé la Révolution de 1788, eut des consé-

1. *Fragments et souvenirs du marquis de Bouillé*, t. I, p. 80 et 81. — M^{me} de Staël fournit la même indication dans les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, t. I, p. 123 : « Plusieurs officiers, parmi les gentilshommes, déclarèrent qu'ils n'obéiraient point aux ordres du roi, s'il s'agissait d'arrêter les magistrats ou leurs partisans. Les castes privilégiées commencèrent l'insurrection contre l'autorité royale. »

quences qu'elle n'avait pas prévues? On n'était plus au temps où la lutte contre la cour se conciliait avec la fidélité au roi, où il y avait des guerres civiles, sans que la majesté royale fût mise en péril : en atteignant le pouvoir, les officiers ébranlèrent le trône. D'autre part, l'inaction dans laquelle ils tinrent leurs soldats, pour faire échouer le coup d'état de Brienne, l'ordre qu'ils leur donnèrent de tout souffrir des habitants et de ne pas répondre aux insultes qui leur étaient adressées inspirèrent au tiers état « la fatale idée de corrompre l'armée, source première de la ruine de la monarchie »¹. A dater de ce moment, les troupes doutèrent d'elles-mêmes, et ce qui se passa à Rennes et à Grenoble, en mai et juin 1788, prépara ce qui devait se passer, un an après, à Versailles et à Paris; on ne manquera pas, à cette époque, de rappeler « les sublimes exemples de patriotisme qu'ont donnés plusieurs régiments, dans les derniers troubles, et le courage de ces braves officiers qui, pour la patrie, se sont aveuglément dévoués à l'acharnement de ses bourreaux »².

Ce n'est pas l'un des épisodes les moins remarquables de la Révolution que la participation des officiers nobles à l'affaiblissement du loyalisme dans l'armée et à la préparation de cet état presque anarchique des troupes, dont ils se plaindront si vivement plus tard, quand ils en seront les victimes.

* *

Le 8 août 1788, le gouvernement s'avoua vaincu : par arrêt du Conseil d'État, le roi annonça que la réunion de l'assemblée des États-Généraux était fixée au 1^{er} mai 1789; le rétablissement de la cour plénière était en même temps suspendu. Le 24 août, Loménie de Brienne était disgracié; le 26, Necker était appelé aux fonctions de premier ministre, avec le titre de directeur des finances; le 25 septembre, le Parlement se réinstallait triomphalement à la Grand'Chambre, et il entendait lecture de la déclaration du roi, portant abolition totale des changements opérés dans l'ordre judiciaire depuis le 8 mai.

Ces nouvelles enflammèrent tous les esprits, et les officiers qui

1. *Mémoires de Clermont-Gallerande*, t. I, p. 43.

2. *Lettre à M. le comte de Mirabeau... sur les dispositions naturelles nécessaires et indubitables des officiers... par un officier français* (25 juin 1789) (Bibl. nat., Lh³⁹ 1863), note de la p. 21.

avaient contribué, par leur opposition, à cette défaite de la cour, partagèrent l'enthousiasme général. Mais un événement vint bientôt modifier la situation : prenant en considération l'avis de la minorité de la seconde assemblée des notables, le roi décida que le nombre des députés du tiers état serait égal à celui des deux premiers ordres réunis ; cette décision provoqua l'irritation du Parlement et d'une partie de la noblesse, qui vit, dans le doublement du tiers, sa « dégradation ». Le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien et le prince de Conti remirent au roi une protestation, qui fut aussitôt répandue dans le public : les princes poussaient un cri d'alarme et se posaient en champions de la noblesse menacée. Bon nombre de courtisans s'associèrent à cette levée de boucliers ; ceux qui vivaient dans l'entourage du comte d'Artois, notamment, rentrèrent dans les rangs rétrogrades. Mais le mémoire des princes ne produisit que peu d'effet sur la noblesse de province qui peuplait les régiments. Monsieur, frère du roi, le premier des gentilshommes, avait refusé de le signer : son attitude dictait celle des officiers¹. D'autre part, le Conseil de la guerre était plus puissant que jamais, malgré le départ de Loménie de Brienne, son créateur ; il venait de rejeter, avec une sorte de mépris, les représentations de plusieurs catégories d'officiers ; des modifications étaient annoncées pour les ordonnances, sous le prétexte d'une forme définitive à donner au code de l'armée, en réalité, parce que les expériences, entreprises dans les camps de Metz et de Saint-Omer, n'avaient pas répondu à ce qu'on s'en était promis. Le comte de Brienne, de son côté, était parti le 30 novembre ; mais il avait été remplacé par le comte de Puységur, le plus ancien lieutenant général du Conseil, comme si celui-ci devait être dorénavant la pépinière des ministres de la Guerre. Une évidence s'imposait dès lors aux officiers : les réformes qu'ils réclamaient ne pourraient se faire effectivement que par la nation réunie. En attendant, beaucoup d'entre eux prenaient part au mouvement des brochures politiques, qui s'était développé d'une manière extraordinaire à Paris et dans les provinces ; ils donnaient un libre cours à leurs

1. M^{me} de Staël, parlant du doublement du tiers, s'exprime dans les termes suivants : « Beaucoup de nobles... se rallièrent à l'opinion nationale..., un grand nombre d'officiers de l'armée se montrèrent favorables au désir du tiers état » (*Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, t. I, p. 172).

rancunes, amassées depuis tant d'années et récemment exaspérées par les ordonnances de 1788 ; ils faisaient grief aux courtisans, aux ministres, aux novateurs « coupables du nouveau régime » d'en avoir déguisé au roi les funestes effets. « Si un homme vertueux », écrivait l'un d'eux, « avait osé présenter à ce bon prince le tableau fidèle de ses troupes, peut-être le Conseil de la guerre aurait-il déjà disparu¹. » Le même officier exprimait en ces termes les vœux que la noblesse militaire formait pour le triomphe des idées nouvelles : « O nation charmante ! puissent s'accomplir ces grandes destinées qui doivent vous faire tenir le premier rang parmi toutes les nations du monde connu. Vous la trouverez toujours, cette noblesse, prête à voler à la défense de la patrie et à verser son sang pour elle. Son ambition sera toujours votre bonheur et la gloire du prince, qui s'en occupe si essentiellement et qui y attache le sien. »

Ceux des nobles de cour qui appartenaient au parti des réformes n'avaient vu dans le manifeste du comte d'Artois qu'une censure déplacée des intentions conciliantes du roi, et ils intervenaient, de leur côté, dans des écrits qui faisaient sensation. Le marquis de Gouy d'Artsy, « patricien ami du peuple », colonel en second des dragons de la reine, publiait un « Mémoire au roi » qui commençait par ces mots significatifs : « Sire, et nous aussi, nous sommes citoyens, tel sera désormais le cri unanime de votre noblesse. Ces paroles vertueuses, prononcées d'une voix éclatante par les nobles de votre capitale, vont retentir profondément dans tous les cœurs dauphinois, provençaux, bretons, béarnais...². »

La période électorale, comme nous dirions aujourd'hui, s'ouvrit bientôt. Le 21 décembre 1788, le Parlement s'était rendu à Versailles, pour représenter au roi la nécessité de faire expédier les lettres de convocation, cette mesure étant, d'après lui, le seul moyen de prévenir les troubles dont l'État était menacé. Le 24 janvier, la forme et l'époque des convocations furent fixées dans un règlement, qui fut envoyé sur-le-champ à tous les baillis et sénéchaux ; les premières réunions des trois ordres eurent lieu dès les premiers jours de février. Le règlement du 24 janvier avait déterminé libéralement que tous ceux qui avaient

1. *L'Armée française au Conseil de la guerre*, p. 31.

2. *Mémoire au roi en faveur de la noblesse française, rédigé et signé par un patricien, ami du peuple* (marquis de Gouy d'Artsy), 1788 (Bibl. nat., Lb⁹⁰ 775), p. 1 et 2.

la noblesse acquise et transmissible seraient électeurs et éligibles, comme les nobles possédant fief; les grands seigneurs et les gens de la cour se trouvèrent ainsi noyés, dans la plupart des assemblées de la noblesse, au milieu d'une foule de simples gentilshommes, tous ou presque tous officiers, et même d'anoblis; l'élément militaire fut représenté en majorité, presque partout, par des officiers « non présentés », qui avaient attendu avec impatience cette occasion de réclamer la cessation des injustices commises à leur égard.

Dans le bailliage de Melun, dès la première séance de l'assemblée de la noblesse, Vaublanc, qui avait été choisi pour secrétaire, et qu'à ce titre on prenait volontiers comme confident, constata, parmi les officiers de cette chambre, « une fatigue de l'état militaire, un dégoût qui augmentait tous les jours »; tous ceux qui servaient dans les grades inférieurs étaient mécontents, dit-il, ils se plaignaient de ce que les places de colonel n'étaient données qu'à des hommes de la cour. Le duc du Châtelet et le duc de Praslin aspiraient à la députation; mais les officiers subalternes avaient pris, dès les premiers jours, la résolution de ne nommer aucun de ces deux grands seigneurs, et ils portèrent leurs suffrages sur Fréteau, le conseiller au Parlement, à cause de son opposition à la cour : « c'était une preuve des pensées secrètes qui animaient presque tous les membres de la chambre de la noblesse; le duc du Châtelet était loin de penser que son titre de duc et sa place de colonel des gardes-françaises étaient précisément ce qui éloignait de lui les suffrages ». Mais le mécontentement des officiers ne s'arrêtait pas aux justes sujets de plaintes que les auteurs des ordonnances de 1788 avaient pu leur fournir; il allait plus haut et s'élevait jusqu'au gouvernement; « les sentiments étaient royalistes, dans le plus intime secret du cœur et de la conscience, les opinions manifestées tendaient, sans qu'on s'en aperçût, à la Révolution »¹.

Les opinions de cette chambre, d'après Vaublanc, éclatèrent dans d'autres chambres de la noblesse, surtout contre les officiers qui semblaient avoir pris à tâche de provoquer sans cesse des changements dans le système militaire. Les gentilshommes de province satisfirent leurs ressentiments, en ne voulant pas des hommes de qualité comme députés²; ce fut leur manière de pro-

1. *Mémoires de Vaublanc*, t. I, p. 182 et suiv.

2. « Les nobles de province rejetaient absolument les grands seigneurs; ils

tester contre le privilège des grandes familles. « Le choix des députés que vous allez nommer », dit l'un d'eux dans l'assemblée noble de son bailliage, « est trop important pour que cet objet ne soit pas le premier qui attire notre attention... Ce n'est point à la cour que nous pouvons espérer de trouver nos véritables défenseurs et nos véritables appuis »¹. Il n'y eut d'exception que pour ceux des courtisans qui n'hésitèrent pas à se montrer nettement les ennemis de l'autorité ministérielle²; le marquis de Fournès, colonel de Royal-Champagne en même temps que grand sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, ne réussit à se faire élire qu'en faisant, à l'ouverture de l'assemblée des trois ordres de sa sénéchaussée, ces déclarations aussi enthousiastes pour les nouveautés du jour que blessantes pour le pouvoir royal : « ... Victimes du pouvoir arbitraire, nous avons éprouvé tout ce que le despotisme ministériel peut entraîner d'abus. Enfin, l'époque est arrivée, où le malheur des temps et le concours de toutes les lumières semblent abaisser le trône devant la raison et le droit naturel; la nation réunie va tenir son bonheur du même pouvoir qu'elle avait redouté si longtemps... »³. » A Angers, dit Clermont-Gallerande, on n'était écouté, on n'avait de succès qu'en déclamant contre le gouvernement, qu'en annonçant des projets de tout renverser, de tout changer⁴.

A Bourges, ce fut le rédacteur même des ordonnances qui se vit en butte à l'inimitié des gentilshommes militaires; désireux de se faire élire aux États-Généraux par le bailliage du Berry, bien qu'étranger à la province, Guibert prit la parole, le 18 mars, dans la séance d'ouverture de l'assemblée des trois ordres; ses premiers mots furent interrompus par de violentes rumeurs; des cris s'élevèrent : « Il a fait établir la punition des fers pour les officiers! Il a fait rendre des ordonnances qui humilient la noblesse! Des coups de bâton aux soldats! Ne l'écoutons pas, rompons l'assemblée! » Cependant, le tiers état, qui occupait le

traqueraient, disaient-ils, des intérêts de la noblesse » (*Mémoires du marquis de Ferrières*. Paris, 1821, p. 1 et 3).

1. Discours prononcé dans l'assemblée de la noblesse du bailliage de... (sic) par un membre de l'armée, le 14 mars 1789 (Bibl. nat., Le²³ 181), p. 6 et 7.

2. *Mémoires de Clermont-Gallerande*, t. I, p. 52.

3. Discours prononcé par M. le marquis de Fournès, grand sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, à l'ouverture de l'assemblée des trois ordres de la sénéchaussée, tenue le 17 mars 1789 (Bibl. nat., Le²³ 28), p. 5.

4. *Mémoires de Clermont-Gallerande*, t. I, p. 53, note.

fond de l'église des Carmes, où avait lieu la réunion, mécontent qu'on empêchât l'orateur de parler, s'échauffe en sa faveur; un officier d'infanterie s'avance alors, et, sur sa demande, Guibert proteste que les punitions, dont viennent de parler ses interrupteurs, ne sont point dans le code qu'il a fait adopter; le tumulte continue néanmoins; les mêmes allégations sont proférées; le tiers insiste encore pour qu'on fasse silence; à ce moment, des voix se font entendre et assurent que Guibert a proposé aussi de mutiler les déserteurs en leur faisant couper les jarrets; le désordre est à son comble, et l'orateur se voit forcé de renoncer à la parole. L'assemblée ayant ensuite décidé que les cahiers seraient établis par ordre, la noblesse se rendit à l'hôtel de ville pour y tenir séance; Guibert l'accompagna, mais, au moment où il se préparait à pénétrer dans la salle où devait avoir lieu la délibération, il fut accueilli par les cris répétés de « point de Guibert; point de rapporteur du Conseil »; il prit alors le parti de se retirer. Dès le lendemain, il écrivit au comte de la Châtre, président de l'ordre de la noblesse, pour faire appel au témoignage des officiers de l'assemblée, qui connaissaient les dispositions des ordonnances. La lecture de sa lettre provoqua un nouveau tumulte: en vain les colonels présents, le marquis de Bouthillier, le marquis de Rochedragon, d'autres encore parlèrent-ils en sa faveur; leurs déclarations ne ramenèrent pas le calme; on y répondit par des cris d'exclusion plus prononcés que la veille. Finalement, Guibert se décida à quitter la ville, après avoir protesté par écrit contre « des préventions aussi imprévues qu'inouïes » et contre la violation faite en sa personne « du droit qu'a tout citoyen convoqué à une assemblée libre de dire ce qu'il croit utile à la chose commune ». A peine rentré à Paris, il publia un « précis »¹ de ce qui s'était passé dans l'assemblée du Berry; ce fut une imprudence: il permit ainsi à ses adversaires de dire publiquement ce qu'ils pensaient de lui et de son œuvre. « Vous espériez de votre faconde », lui répondit l'un d'eux, « ce que vous n'attendiez plus de votre réputation; alors ont commencé les huées, les proscriptions, les marques de mépris général et ce funeste combat entre l'orateur qui s'épuise et l'auditoire qui le bafoue. J'avoue qu'il est affreux de vilipender ainsi un officier général, un académicien,

1. Guibert, *Précis de ce qui s'est passé à mon égard à l'assemblée du Berry* (25 mars) (Bibl. nat., Lb³⁹ 1438).

un petit ministre..., mais, cependant, n'avez-vous point soupçonné que, pour en venir à cette extrémité, il faut de fortes raisons..., que la nation s'acquittait envers vous et vous payait, en un jour, les fautes de plusieurs années..., que cette scène ne peut pas être l'effet d'un préjugé populaire et que vos juges, dans ce moment, étaient les membres de cette noblesse qui, par elle-même ou les siens, vous a connu depuis vingt ans...? Allez à Valenciennes, à Metz, à Strasbourg, à Lille, non pas revêtu des ordres du roi, mais comme orateur, comme particulier, et vous entendrez comme à Bourges : « Point de Guibert! Point de Guibert! » Vous l'entendrez dans toute la France; on ratifiera hautement à Paris la sentence de Bourges¹. »

A Paris, le marquis de Loyac se fit l'énergique interprète des officiers, dans un mémoire intitulé « Réclamation militaire », et l'assemblée de la noblesse décida que ce mémoire, signé également par le comte de Miromesnil, maréchal de camp, serait joint à ses cahiers, et remis aux députés. M. de Loyac y disait : « Il existe au milieu de vous une classe particulière, qui sacrifie plus à l'État, par le dévouement de sa fortune, de sa santé, de sa vie, par un long exil de ses foyers, des douceurs domestiques, enfin par l'abandon plus généreux encore d'une grande portion de sa liberté, soumise à une subordination rigoureuse et nécessaire... Cependant, soit que vous considériez le militaire individuellement, soit en corps, est-il des privilèges plus violés que les siens? » Il ajoutait ces mots, dont la gravité témoignait de l'irritation occasionnée dans l'armée par les ordonnances du Conseil de la guerre : « Vous connaissez les abus autant que moi, vous en avez gémi, vous savez le découragement général, ses funestes suites; vous savez que Bourbon, Eugène furent des soldats mécontents, et vous en concluez la restauration nécessaire des corps généreux que vous commandez, sans laquelle ne peut s'effectuer celle de la nation². »

Disons encore qu'une protestation retentissante, dont presque toutes les assemblées d'élections furent saisies, contribua à faire mettre à l'ordre du jour la réforme des abus du ministère de la Guerre. Le 24 juin 1788, le comte de Brienne avait destitué de son commandement, par simple lettre, M. Moreton, comte de

1. *Lettre à M. le comte de Guibert* (Bibl. nat., Lb³⁰ 1439), p. 5.

2. *Réclamation militaire, par le marquis de Loyac, électeur au douzième département de la noblesse* (Bibl. nat., Le³³ 113), p. 7, 8 et 14.

Chabrillant, colonel de La Fère-infanterie, régiment qu'après avoir fait les campagnes de la guerre d'Amérique et après s'être distingué ensuite au siège de Gibraltar, cet officier avait acheté en 1785, pour la somme de 50,000 livres; le prétexte invoqué par le ministre était la mauvaise administration des fourrages du régiment. Moreton avait réclamé aussitôt contre sa destitution; il avait présenté au roi un mémoire justificatif, qu'il terminait en demandant sa réintégration ou sa mise en jugement devant un tribunal légal; cette demande n'avait pas été accueillie, mais la sensation avait été considérable à la cour et dans les garnisons. Le duc d'Angoulême, depuis duc d'Aiguillon, auquel le ministre avait proposé le régiment de La Fère, l'avait refusé en arguant des relations existant entre sa famille et celle des Moreton; il avait sollicité en même temps pour celui-ci la justice du roi. M. de Saint-Chamans s'était conduit de la même manière, ainsi que le commandeur de Mesgrigny. Le comte de Boyer avait enfin accepté les offres du comte de Brienne, mais en déclarant qu'il se regarderait seulement comme le dépositaire de la charge. Repoussé par le roi et par le ministre, Moreton, qui était originaire du Dauphiné, avait envoyé sa protestation aux États de cette province, et ceux-ci avaient pris vivement sa défense, mais sans succès; il l'avait ensuite fait parvenir à toutes les assemblées de bailliages, dès leur convocation; il y avait joint un mémoire dans lequel il signalait en ces termes la nécessité d'une réforme générale : « Frappés indistinctement des foudres du pouvoir arbitraire, victimes tour à tour de l'ineptie et du despotisme des ministres, tous les ordres de citoyens forment depuis longtemps le vœu unanime de voir l'organisation et le régime de l'armée ne plus dépendre uniquement du caprice des ministres et de la versatilité de leurs principes. » Cette réclamation produisit d'autant plus d'impression, sur la plupart des assemblées, que le comte de Chabrillant était capitaine des gardes du corps de Monsieur et qu'il paraissait avoir gardé la confiance de ce prince; elle servit d'argument aux officiers subalternes dans leurs attaques contre la cour et le Conseil de la guerre.

L'influence dominante que, dans presque toutes les assemblées de la noblesse, les officiers subalternes tiraient de leur nombre et aussi de leur ardeur se manifesta surtout au moment de la rédaction des cahiers, et elle se traduisit par l'insertion de nombreux articles, dans lesquels ils exprimèrent, sur un ton toujours hardi

et quelquefois agressif, leurs doléances et leurs vœux. Rien ne définit mieux l'état d'esprit de la noblesse militaire au moment des élections aux États-Généraux que les revendications émises dans ces cahiers; presque toutes ont pour trait caractéristique l'insistance avec laquelle les privilèges de la noblesse de cour sont attaqués. Le roi est supplié « de prendre en considération la différence qui paraît s'être établie dans les temps modernes entre la noblesse de cour et celle du reste du royaume et d'observer que les seules causes de cette prétendue différence sont l'hérédité des charges auprès de sa personne, dans les mêmes familles, qui se partagent entre elles toutes les grâces (Arras). Des chambres déclarent qu'elles ne reconnaîtront jamais en France « qu'un seul ordre de noblesse, jouissant des mêmes droits » (Auxerre), que « la noblesse est un corps essentiellement indivisible » (Château-Thierry), qu'« elle est une » (Cotentin), que « la dénomination de haute noblesse est injurieuse à celle qui n'est point comprise dans cette classe indéterminée » (Limoges et Saint-Yrieix), que « l'expression de première noblesse tend à diminuer un ordre, dont le titre générique de tous les individus qui le composent est celui de gentilhomme, titre consacré par Henri IV, adopté par les frères du roi, et qui est tellement commun à tous, qu'en y admettant des distinctions, ce serait le diviser en deux classes » (Évreux).

Les cahiers ne se prononcent pas moins formellement contre le monopole accordé à la noblesse présentée pour les emplois supérieurs de l'armée. Les députés sont invités à provoquer l'abrogation des articles de la constitution militaire qui bornent l'avancement des officiers et qui privent de l'honneur de commander les régiments « la noblesse des provinces, qui a autant de droit que celle de la cour d'entourer le roi et qui ne peut jouir de cet avantage » (Metz, Château-Thierry). On émet le vœu que les promotions ne soient plus livrées à l'arbitraire (Orléans); que les emplois militaires ne soient plus regardés « comme charges de la cour et distribués à quelques familles, qui les possèdent, en quelque sorte, à titre d'héritage » (Nemours); que toute la noblesse ait la perspective et même la certitude d'atteindre à tous les honneurs (Châlons-sur-Marne); que la fortune, un grand nom, — effet du hasard, — la faveur ne puissent jamais exclure le mérite, la valeur et la vertu des honneurs, grades et dignités (Vermandois); que les grâces militaires ne soient plus accumulées sur la même

tête (Touraine). La noblesse du Cotentin pose en principe que tout gentilhomme est appelé par sa naissance à tous les grades, et elle donne mandat à ses députés de réclamer « avec force » contre l'ordonnance sur la hiérarchie militaire.

L'assemblée du Berry, dont l'opinion emprunte une importance toute particulière à l'accueil hostile fait à Guibert, insiste pour qu'on s'occupe spécialement « de tout ce qui concerne les intérêts et la gloire de la noblesse des provinces, la moins à portée des grâces de la cour » ; elle demande également qu'il ne soit plus accordé de dispense, pour posséder une place, avant l'âge fixé par la loi.

C'est encore contre la noblesse de cour que les cahiers réclament la réduction des grades supérieurs, dont le nombre excessif est un des grands abus de la constitution (Reims) ; la fixation du nombre des officiers généraux d'après l'effectif de l'armée (Limoges) ; la diminution du nombre des grandes places (Touraine) ; la suppression des places de gouverneurs et de lieutenants généraux des provinces (Berry, Quercy, etc.) ; celle de « cette foule d'officiers généraux, qui ne peuvent être employés, et auxquels il faut des retraites ou des traitements, onéreux pour le royaume, deux fois plus nombreux que n'en avaient Louis XIV et Louis XV au temps de leurs plus grandes guerres » (Sézanne et Châtillon-sur-Marne) ; celle aussi des commandements triplés et des charges inutiles accumulées sur une seule tête (Limoges) ; l'abolition des survivances et celle des traitements pécuniaires accordés à des grâces purement honorifiques (Berry) ; la résidence obligatoire pour les titulaires des grands emplois militaires, gouverneurs, lieutenants généraux et autres officiers, des titres et appointements, sans fonctions réelles et continues, constituant une déprédation véritable, une surcharge pour les peuples (Metz, Auxois, Châtillon-sur-Marne, etc.) ; le licenciement des corps privilégiés et l'établissement de la plus parfaite égalité entre toutes les troupes françaises (Tours, Besançon, etc.) ; l'obligation, pour le militaire, de ne paraître à la cour et chez les ministres du roi qu'en uniforme (Gien) ; la disparition définitive de la vénalité des emplois dans l'armée (Metz) ; la réalisation d'économies sur « le militaire brodé » (Gien).

La discipline et la subordination sont, de leur côté, l'objet de requêtes, dont le ton accuse aussi l'antagonisme existant entre les officiers subalternes et les privilégiés qui les commandent.

La noblesse du Vermandois prie instamment le roi « de jeter les yeux sur son militaire, accablé sous le despotisme aussi dur qu'affligeant des officiers supérieurs et notamment des inspecteurs » ; elle demande « que les inspecteurs obéissent eux-mêmes aux ordonnances, qu'ils ne tourmentent plus les troupes, en imaginant des explications, presque toujours aussi ridicules que nuisibles ». La noblesse d'Amiens sollicite « une loi contre les chefs qui se permettent des propos plus que durs vis-à-vis l'officier subordonné, pour faire disparaître un abus destructif de l'honneur national » ; celle de Lyon voudrait que l'exercice du commandement ne fût attribué qu'aux officiers qui ont appris à obéir.

La question de la réforme radicale de l'armée se trouve posée en même temps dans la plupart des cahiers, et l'on sait que, si l'Assemblée constituante mit cette réforme à son ordre du jour dès le mois d'août 1789, ce fut sur les instances de ses membres militaires, qui, au nombre de plus de cent, avaient reçu mandat de la provoquer. Le régime établi par le Conseil de la guerre est signalé comme « contraire au génie de la nation » et comme ayant produit un mécontentement général, depuis l'officier jusqu'au soldat (Vermandois) ; il y a presque unanimité pour que ce régime soit changé, pour qu'on arrive à une constitution invariable et qu'il n'y ait plus autant d'ordonnances que de ministres (Lyon, Saintes, etc.). Le retour au système de l'ancienneté, pour les capitaines et les lieutenants-colonels, est réclamé de toutes parts, « afin d'augmenter l'espoir, le sort et l'émulation des officiers subalternes (Ponthieu, Limoges, etc.). Les nobles d'Auxerre se prononcent pour que les états-majors des places, « qui, dans leur institution, sont destinés pour retraites, et, en réalité, sont tous obtenus par la faveur », soient rendus indistinctement au concours de tous les officiers de l'armée, dont l'ancienneté et la qualité des services doivent faire le meilleur titre.

De son côté, la cour n'est pas oubliée dans les articles militaires des cahiers ; la défiance des officiers subalternes à son égard se révèle dans les vœux relatifs au serment de l'armée, qui, pour les nobles d'aval en Franche-Comté, devra se faire « au roi et à la nation », suivant la formule qui causera plus tard tant de répugnance à la noblesse militaire ; en outre, les officiers et les soldats jureront de ne jamais s'armer contre leurs concitoyens, à moins qu'ils n'en reçoivent l'ordre de la majorité de la nation (Agen, Tours, etc.). La noblesse du Vermandois demande « que

tous les militaires puissent se constituer un conseil de guerre choisi par eux-mêmes, pour recevoir leurs plaintes et les porter directement aux pieds du roi, sans dépendre absolument des ministres; que tout officier, de quelque grade qu'il soit, ait le droit de s'adresser à ce conseil de guerre, sans aucune observation ». D'autre part, un certain nombre d'assemblées prient le roi de rappeler à l'activité les officiers qui, dans les troubles de l'année précédente, « ont cru leur honneur intéressé à donner leur démission » (Troyes). Presque toutes réclament la suppression des lettres de cachet. Dans le même ordre d'idées, plus de soixante-quinze chambres de la noblesse protestent contre les destitutions arbitraires et illégales; quelques-unes émettent des vœux pour la réintégration de Moreton de Chabillant: « Cet esprit des officiers était tel », dit à ce sujet Lafayette, « que beaucoup de cahiers de la noblesse disputèrent au gouvernement le droit très raisonnable qu'il venait d'exercer en ôtant à cet officier, non son grade, mais le commandement de son régiment »¹. Remarquons que ce fut à cette occasion que se posa pour la première fois la question de la distinction entre le grade et l'emploi, le grade étant « une dignité conférée au mérite ou au temps de service » et ne pouvant « être ôté qu'avec les formalités de la loi », l'emploi étant « un poste de confiance » que peut enlever le chef qui l'a donné, sans que le grade tombe avec lui »². Les cahiers du Thimerais, d'Alençon, d'Agen comportaient cette revendication, qui ne devait pas être accueillie par l'Assemblée constituante, et dont il ne fut tenu compte que dans la législation de 1832.

Enfin et surtout, les cahiers de la noblesse sont unanimes à proclamer qu'à la nation seule appartient le droit d'arrêter la composition de l'armée, de voter les dépenses à faire pour son entretien, de fixer la constitution militaire, de manière qu'une fois adoptée, cette constitution ne puisse plus être modifiée que par elle (Berry). De là à demander le retour périodique des États-Généraux, les lois générales établies et les impôts déterminés exclusivement par eux, il n'y a qu'un pas, et ce pas fut aisément franchi par les officiers membres des assemblées. Aussi est-ce

1. *Mémoires de Lafayette*, t. III, p. 279 (*les Armées françaises sous l'ancienne monarchie*).

2. *Observations impartiales adressées aux États-Généraux sur cette proposition : aucun militaire ne peut être destitué de son emploi, sans avoir subi le jugement qu'il a le droit de demander*, 1789 (Bibl. nat., Lb³⁹ 1769), p. 15.

d'eux surtout que Vaublanc parle quand, après avoir constaté que les cahiers renfermaient tous les principes d'un changement entier dans le gouvernement, il s'exprime ainsi : « Voyez ces gentilshommes, tous pénétrés jusqu'à la moelle des os des lumières du siècle, tous décidés à périr pour le maintien de la monarchie de leurs pères, et qui demandent tout ce qu'il faut pour la renverser...; ils s'élevaient contre l'instabilité des ordonnances militaires, ils avaient raison, mais ils ne voyaient pas qu'il fallait bien se garder de transporter dans les bases fondamentales de la monarchie cette fatale instabilité dont ils se plaignaient dans les détails de l'armée¹. »

*
* *

De tout temps, la bourgeoisie avait eu à se plaindre de la morgue et de l'orgueil des officiers; ceux-ci ne cessaient de se prévaloir de leur naissance et de leur rang; ils les opposaient à la richesse et à l'instruction du tiers état, dont la supériorité, à cet égard, les offusquait et les humiliait. C'était surtout vrai pour les gentilshommes de province, pauvres et peu éclairés², qui n'avaient d'autre jouissance que celle de leurs titres.

Il en était encore ainsi au commencement de 1789, malgré les progrès accomplis par l'esprit d'égalité; les officiers, en dépit de leur libéralisme apparent, en dépit de l'audace de leur langage contre les ministres et les grands, étaient plus entichés que jamais de leur qualité de nobles. S'ils se trouvaient d'accord avec le tiers pour faire cesser l'arbitraire ministériel et mettre fin aux abus de la cour, ils se séparaient de lui, en ce qui concernait la hiérarchie des rangs et la différence des conditions; ils proposaient eux-mêmes de réformer l'État, mais sous la réserve qu'ils ne seraient pas dépossédés de leurs prérogatives; ils tenaient essentiellement au principe des trois ordres. C'est dire qu'ils étaient bien loin d'adhérer au programme de la bourgeoisie, quand celle-ci dénonçait la décision du 22 mai 1781 comme une preuve éclatante d'inégalité sociale et quand elle s'élevait contre le privilège de la naissance; ils étaient tous d'accord pour s'opposer aux prétentions de cette même bourgeoisie, quand elle représen-

1. *Mémoires du comte de Vaublanc*, t. I, p. 187.

2. *Mémoires du comte de Ségur*, t. I, p. 49.

tait que « si l'honneur est le père de la noblesse, il prit naissance dans le tiers état, et que, par suite, les dignités civiles, ecclésiastiques et militaires devaient être également confiées au troisième ordre, suivant le mérite et sans aucune distinction »¹. A cet égard, dit M^{me} de Staël, « le noble de province était plus intraitable encore que les grands seigneurs. Ceux-ci étaient toujours assurés de leur existence; les souvenirs de l'histoire la leur garantissaient. Mais tous ces gentilshommes, dont les titres n'étaient connus que d'eux-mêmes, se voyaient en danger de perdre des distinctions qui n'imposaient plus de respect à personne. Il fallait les entendre parler de leurs rangs, comme si ces rangs eussent existé avant la création du monde, quoique la date en fût très récente. Ils considéraient leurs privilèges, qui n'étaient d'aucune utilité que pour eux-mêmes, comme le droit de propriété sur lequel se fonde la sécurité de tous... La majorité de la noblesse ne sortait pas de ces trois mots : c'était ainsi jadis...². » Dampmartin s'était fait leur interprète, quand, en 1788, il avait écrit ces lignes : « L'amour de son roi, la passion du service ont, de tout temps, été les marques caractéristiques de la noblesse française; elles peuvent lui servir de titre pour être seule admise à l'emploi honorable d'officier³. »

Imbus de ces préjugés, les officiers n'avaient pas modifié leurs allures cassantes d'autrefois dans les rapports qu'ils avaient avec les bourgeois, et ils continuaient à les indisposer par leurs façons hautaines et leur raideur, malgré la différence des temps. De là, dans toutes les villes de garnison, des conflits avec les autorités civiles, des querelles avec les habitants, un antagonisme permanent, que la force croissante du tiers état accentuait de jour en jour.

Le choc que cette divergence d'idées et de principes devait faire naître tôt ou tard entre les deux ordres, malgré leur alliance momentanée en mai 1788, se produisit immédiatement en Bretagne. Jusqu'à la fin de l'année, la bourgeoisie avait aidé la noblesse à défendre l'indépendance de la province, mais les choses prirent, à ce moment, un autre aspect. Les États se réunirent à Rennes le 29 décembre, pour leur session ordinaire; dès les pre-

1. Cahier du tiers état d'Alençon.

2. M^{me} de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, p. 196.

3. Dampmartin, *Idées sur quelques objets militaires, etc.*, p. 8.

miers jours, l'animosité entre les ordres éclata avec violence. Le tiers état, qui supportait avec peine la suprématie et l'insolence des gentilshommes bas-bretons¹, réclama la réforme des États; la noblesse s'y opposa, et elle se trouva ainsi en lutte avec la bourgeoisie, en même temps qu'elle continuait à résister à l'autorité du roi; elle s'assembla le 9 janvier pour prêter « le serment solennel et sacré de maintenir la constitution envers et contre tous ». Les jeunes militaires qui n'avaient pas l'âge de voter aux États furent admis néanmoins à signer ce serment; ils entrèrent au nombre de 200 environ² et remercièrent l'ordre de la noblesse par la bouche de leurs doyens; leur exaltation était telle que le moins âgé d'entre eux, M. de Rosmadeuc, ne voulut signer que le dernier, non à cause de son âge, mais pour que son nom fût le plus remarqué. Quelques jours après, deux d'entre ces jeunes officiers, de Boishue et de Saint-Riveul, furent tués dans les rues de la ville, en se rendant à la chambre de la noblesse. A la fin de janvier, le gouvernement, pour couper court à ces désordres, suspendit la session, le tiers se sépara immédiatement, mais la noblesse s'y refusa et elle se retrancha dans le couvent des Jacobins, où elle subit un siège en règle de la part de la jeunesse des écoles commandée par Moreau; las d'être bloqués dans leur salle de réunion, les gentilshommes prirent la résolution de « sailir dehors, l'épée à la main », et dans cette sortie furieuse plusieurs d'entre eux furent grièvement blessés³.

Dans les autres provinces, les événements marchèrent moins vite, et la noblesse n'y fut pas amenée à défendre ses privilèges contre la bourgeoisie les armes à la main, mais elle ne s'en montra pas moins attachée à ses prérogatives, et surtout au monopole de la nomination d'emblée comme sous-lieutenant. C'est dans ses cahiers qu'il faut chercher l'expression de ses sentiments à cet égard. L'assemblée de Vitry-le-François rappelle que, si la noblesse a fait le sacrifice de ses privilèges pécuniaires, c'est à

1. Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 261, cite le fait suivant, qui montre le mépris dans lequel beaucoup de nobles bretons tenaient la bourgeoisie. « On parlait un jour (dans les États) d'établir une école militaire, où seraient élevés les fils de la pauvre noblesse; un membre du tiers s'écria : et nos fils, qu'auront-ils? — L'hôpital, répartit Trémargat (le comte de), mot qui, tombé dans la foule, germa promptement ».

2. Chateaubriand se trouvait au nombre de ces jeunes officiers (*Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 260).

3. Voir, au sujet de cet épisode, les *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 263.

condition que ses distinctions honorifiques lui soient conservées « sans partage ». Celle de Lyon ne veut pas que la noblesse cède jamais « le plus précieux de ses droits, celui de marcher au premier rang contre les ennemis de l'État ». Château-Thierry émet le vœu « que, conformément à l'ordonnance en vigueur, les gentilshommes et les fils de chevaliers de saint Louis soient seuls admissibles dans les régiments ». En se prononçant aussi pour que l'accès de l'armée leur soit réservé, les nobles d'Auxerre ajoutent que « cette réserve est nécessaire, parce que, d'après l'esprit national, la profession des armes est essentiellement l'apanage de la noblesse ». Les assemblées d'Arras, de Clermont-Ferrand, etc., consentent toutefois à admettre les anoblis au partage de leur monopole. Quelques assemblées vont plus loin encore : elles prétendent enlever à la bourgeoisie toute perspective de noblesse ; elles veulent fermer l'ère des anoblissements ; elles demandent tout net que la noblesse ne soit plus vénale. L'esprit nobiliaire se manifeste avec la même force dans les cahiers qui réclament pour les nobles le droit exclusif de porter l'épée (Bar-sur-Seine, Évreux, etc.). Les gentilshommes d'Alençon sont plus exigeants encore ; ils demandent instamment « que le roi daigne accorder à la noblesse une distinction exclusive et honorifique, comme croix, cordon ou écharpe, que cette distinction soit portée également par leurs femmes et leurs filles, quels que soient leurs pères et leurs époux, distinguant pourtant les unes des autres, que les femmes portent pareillement les marques des grades militaires de leurs époux, ainsi que de tous les ordres dont ils sont revêtus ».

Telles étaient donc les dispositions et la situation dans lesquelles se trouvaient les officiers de l'armée royale au moment où la réunion des États-Généraux allait ouvrir l'ère de la Révolution.

Les officiers de fortune, traités avec plus de dédain que jamais et sans aucune chance d'avenir, attendaient tout d'un nouvel ordre de choses qu'ils appelaient de leurs vœux les plus ardents.

Les grands seigneurs et les gens de la cour, — officiers généraux, colonels, majors en second et officiers de remplacement, — étaient profondément divisés : les uns, avec le comte d'Artois et le prince de Condé, se montraient hostiles à toute innovation ; ils restaient les partisans exclusifs de l'ancien régime ; méconnaiss-

sant la puissance des idées nouvelles, ils se leurraient de l'espoir d'en venir à bout aisément; les autres, comprenant les hommes les plus éclairés et les personnes les plus considérables par la naissance, se prononçaient pour les réformes avec une sorte d'enthousiasme.

Les officiers de la noblesse de province, de leur côté, étaient animés de sentiments complexes. Mécontents de la nouvelle constitution militaire qui les blessait dans leur amour-propre et lésait leurs intérêts, ils réclamaient son changement; ils se posaient en adversaires de la noblesse présentée, qui accaparait les grades supérieurs et les grâces; aigris contre la cour, ils comptaient sur les États-Généraux pour l'amélioration de leur sort et ils se préparaient à les saisir de leurs revendications. Mais, en même temps royalistes irréductibles, ils éprouvaient un dévouement sans bornes pour le monarque et pour la monarchie, tandis que la bourgeoisie était disposée à faire remonter ses ressentiments jusqu'au trône et jusqu'à la dynastie; en même temps aussi, ils entendaient rester nobles, constituer un ordre à part dans l'État et conserver leurs prérogatives, tandis que la bourgeoisie voulait le nivellement général, l'égalité civile et l'accession des siens à tous les grades. Dans les événements qui suivront, cet attachement indéfectible à leurs préjugés de caste et aux principes monarchiques l'emportera chez les officiers sur tout autre sentiment, et il sera la cause première de leur émigration; d'abord confiants dans l'Assemblée nationale, à qui ils prodigueront les témoignages de « respect » et « de reconnaissance », même après la prise de la Bastille, même après les journées d'octobre 1789, ils se détacheront d'elle quand la loi fondamentale du 28 février 1790 sur la constitution de l'armée leur arrachera le monopole des grades militaires; ils deviendront définitivement ses ennemis, quand, le 19 juin de la même année, elle abolira la noblesse héréditaire; finalement, ils abandonneront ses drapeaux pour aller se ranger sous ceux des princes, au delà des frontières, quand la personne du roi sera en péril et que l'existence même de la monarchie leur paraîtra menacée.

Lieutenant-colonel Louis HARTMANN.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LA QUESTION DES INVESTITURES

A L'ENTREVUE DE CHALONS (1107).

I.

Suger¹ nous rapporte que Bruno de Trèves, ambassadeur de l'empereur Henri V, tint le discours suivant au pape, à l'entrevue de Châlons de 1107, et qu'il résuma en ces termes les prétentions de l'empereur : « ... ut in omni electione hic ordo servetur : antequam electio in palam proferatur, ad aures domini imperatoris perferre, et si persona deceat, assensum ab eo ante factam electionem assumere, deinde in conventu secundum canones, petitione populi, electione cleri, assensu honoratoris proferre, consecratum libere nec simoniace ad dominum imperatorem pro regalibus ut anulo et virga investiat, redire, fidelitatem et hominum facere². »

Le texte de Suger semble très clair : les prétentions de l'empereur sont, d'après ce discours de Bruno, d'abord un droit de donner son consentement avant l'élection. Le clergé devait prévenir l'empereur

1. Ce morceau et le suivant étaient des appendices au chap. III du livre II, 1^{re} partie, de la thèse de Bernard Monod sur les *Rapports de Pascal II avec Philippe I^{er}* (Paris, 1907, in-8°). Ils ont été imprimés dans un volume intitulé *Bernard Monod, Reliquiae*, tiré à petit nombre pour la famille et les intimes. Nous avons jugé qu'il était utile de les faire connaître à nos lecteurs, à cause de l'importance des questions qui y sont examinées et des solutions contestables, mais dignes d'examen, proposées par B. Monod. Le même volume contient une réimpression corrigée des *Quatorze poésies de Guillaume de Machaut* publiées par B. Monod en 1903 dans une *Per nozze*. L'énigme onomastique que Bernard avait faussement résolue par le nom de *Marie* a été résolue par nous, d'une manière également erronée, par celui d'*Alloise*. Il faut y lire *Jehanne*, comme l'a montré M. Hœpfner dans son article : *Anagramme und Raethselgedichte bei G. de Machaut*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXX (1906), p. 409. [G. M.]

2. Suger, *Vie de Louis le Gros*, éd. Molinier, p. 27.

du candidat qu'on avait l'intention d'élire, avant de faire l'élection. C'est plus que la candidature officielle, c'est l'entente préalable : ce droit entraînait l'impossibilité d'élire un candidat proposé par le clergé, si l'empereur n'en voulait pas; il n'avait en effet qu'à refuser cet *assensum*. Ce droit permettait, en somme, par élimination des candidats qui n'avaient pas la faveur impériale, de faire arriver à l'épiscopat des créatures dévouées à l'empereur. Ce droit empiétait bien plus sur la liberté de l'Église que la simple « *licentia eligendi* » que le clergé demandait au roi de France. Le roi pouvait, il est vrai, intriguer au moment où on lui demandait cette « *licentia* » en faveur d'un candidat qu'il protégeait, mais d'une façon tout officielle et non légalement prévue.

Nous voyons ensuite mentionnée une autre intervention du pouvoir civil dans ces mots « *assensu honoratoris* », sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure. C'est l'assentiment que l'empereur donne à l'élu, une fois l'élection faite; droit semblable à celui qui existait en France (« *assensum praeberere* »).

Enfin le droit d'investiture (qui, suivant ce texte, vient *après* la consécration donnée par le métropolitain ou le pape), investiture double par l'anneau et par la crosse, en échange de laquelle l'évêque prête au souverain serment de fidélité et hommage. Cette investiture des régales est, de l'aveu même de Bruno, toute temporelle. « Quoi d'étonnant en effet, dit-il, à de semblables prétentions? C'est le mode traditionnel de possession des villes, châteaux, marchés, tonlieux », en un mot, des biens terriens qui constituent le domaine temporel de l'évêque et des droits de justice et de douane qui y sont attachés. Remarquons les deux caractères de cette investiture : 1° l'empereur la considère uniquement au point de vue temporel; 2° il consent à ce qu'elle suive la consécration spirituelle : « *consecratum (episcopum)... ad dominum imperatorem... ut investiatur.* »

Mais le texte de Suger est-il certain? Le passage « *petitione populi, electione cleri, assensu honoratoris* » a arrêté les éditeurs¹, mais ceux-ci n'ont pas donné de solution. Tous les manuscrits portent *honoratoris*. Ce mot inusité signifierait « celui qui confère l'honneur ». Est-ce une réminiscence des institutions romaines? Les ambassadeurs de Henri V disaient-ils que l'empereur voulait que l'élection fût soumise à l'assentiment de l'*honorator* ou des *honorati*? (M. Esmein propose la correction *honoratorum*, génitif pluriel de *honoratus*.) Cela est peu vraisemblable, et nous nous rattacherions plutôt à la correction, peut-être inconsciente, des *Chroniques de Saint-Denis* (III, 235),

1. Voir l'édition Molinier, p. 27, n. w.

qui traduisent comme s'il y avait « *imperatoris* ». Paléographiquement, la lecture s'explique; le nombre des jambages est identique : *honoratoris* = *imperatoris*. C'est l'assentiment donné par l'empereur, l'élection une fois faite.

Avant de passer à la question de l'investiture, relevons une étrange note d'Hinschius¹ qui, commentant ce passage de Suger, explique le peu de valeur qu'on doit lui attribuer, parce que Suger aurait jugé le conflit allemand d'après ce qui se passait en France, sans comprendre le problème tel qu'il se posait en Allemagne. Et, pour confirmer cette assertion, il prend comme exemple de la coutume française cette entente secrète entre le peuple et le souverain sur un candidat déterminé, ce qui ne se passait jamais en France que par abus, mais non par règle ni par coutume.

En France, la *licentia eligendi* pouvait facilement entraîner le roi à indiquer quel candidat lui serait agréable; mais la preuve que l'on ne discutait pas d'avance avec le roi sur le choix du candidat est le nombre d'élections auxquelles le roi s'opposa après que l'élection avait eu lieu. On peut être sûr que les clercs de Beauvais, élisant Galon, et ceux de Reims, élisant Raoul Le Verd, ne s'étaient pas entendus avec le roi. C'est, au contraire, un caractère bien particulièrement allemand de l'élection épiscopale et qui nous permet d'attacher une certaine valeur au texte de Suger.

Suger avait, selon nous, fort bien vu la différence qu'il y avait entre les élections épiscopales en Allemagne et en France. S'il y a un passage douteux et qui peut être controversé, il n'en faut pas moins reconnaître la justesse de ce texte et sa valeur au point de vue des institutions allemandes. Cette opinion, contraire à celle d'Hinschius, va nous pousser, au lieu de rejeter comme lui le texte, à rechercher en quoi il peut avoir été altéré et à discerner les vérités qu'il contient.

L'autre point discutable du texte de Suger est la phrase « *consecratum libere nec simoniace... ad dominum imperatorem... ut investiat* » redire ». Le sens littéral est : « Après avoir été consacré (par le métropolitain ou le pape), l'évêque va recevoir l'investiture des régales du souverain laïque. »

Il est au moins étrange de voir les ambassadeurs allemands faire figurer une semblable demande parmi les prétentions impériales. En effet, d'abord au point de vue du texte même, les épithètes « *libere nec simoniace* » sont tout à fait déplacées, comme qualifiant la consécration. On ne voit guère l'empereur exigeant du pape qu'il laisse le métropolitain consacrer librement et sans simonie! C'était trop évi-

1. Hinschius, *Kirchenrecht*, t. II, p. 540, n. 5, à la fin.

dent. La consécration étant l'acte religieux, la confirmation spirituelle, le moment de l'élection directement opposé à l'investiture donnée par le laïc, cette phrase nous semble dépourvue de sens. Au contraire, si on remplace *consecratum* par *electum* (comme le fait Guizot dans sa traduction), elle devient fort claire : l'empereur, qui a donné son assentiment avant l'élection, consent à protéger la liberté de l'élection, à interdire toute simonie, et il donne ensuite l'investiture à l'évêque ainsi élu *libere nec simoniace*.

A côté de cet argument de logique, nous sommes aussi convaincus, par des raisons historiques, que les ambassadeurs de Henri V ne pouvaient tenir de pareils propos au pape. En effet, l'investiture n'avait de valeur que si elle précédait la consécration¹. C'est pour obtenir confirmation de l'investiture préalable qu'il a lutté pendant tout le début de son règne; c'est cette confirmation qu'il a obtenue en 1111 et au concordat de Worms même. C'eût été renoncer à la principale force du pouvoir impérial sur le clergé que de consentir à ce que l'investiture suivit la consécration. L'investiture précédait si bien la consécration que le pape cassa plusieurs élections ou sévit contre les archevêques qui consacraient l'élu après qu'il avait été investi : Reinhard d'Halberstadt est sacré après investiture; c'est pour ce motif que Pascal suspendit Ruthard de Mayence, l'archevêque qui l'avait consacré (au concile de Troyes, 1107). De même, Gebhardt de Constance fut suspendu pour avoir consacré à Magdebourg Henri, qui avait reçu l'investiture de l'empereur². Ces deux faits prouvent que l'empereur investissait avant que l'évêque fût consacré et qu'il eût donc été ridicule de venir tenir au pape les pro-

1. Et d'ailleurs, sans cela, que de conflits insolubles si l'empereur refusait d'investir un évêque consacré! Comment, une fois l'évêque élu et consacré, résoudre le conflit devant la résistance du pape et l'entêtement de l'empereur? Le pape ne pouvait abaisser sa dignité jusqu'à consacrer un second évêque et laisser le premier, élu et consacré, reprendre ses fonctions de prêtre ou de moine. Le cas s'est rarement présenté : Galon, en France, consacré sans avoir été investi à Beauvais, fut cause d'un trouble qui dura trois ans et ne fut résolu que par un compromis : Galon devenant évêque d'un autre diocèse. Raoul Le Verd, consacré archevêque de Reims sans avoir été investi, dut attendre la mort de Philippe I^{er} pour obtenir un accommodement de Louis VI. Telles sont les complications qui eussent résulté de cet usage. Le contraire (investiture préalable) ne provoqua aucun conflit de cette sorte. Toutes les discordes naissaient au moment même de l'élection, avant la consécration, avant l'investiture. Ce semble être une preuve historique de l'usage qu'on avait de donner l'investiture avant la consécration.

2. *Ann. Hildesheimenses, Monum. Germ.*, t. III, p. 111; *Chronica regia Coloniensis*, éd. Waitz, 1880, p. 46.

pos que Suger prête à Bruno de Trèves si on prend « consecratum » au sens propre du mot.

Mais si nous n'admettons pas le texte de Suger dans la forme où il nous est parvenu, ce n'est pas pour les mêmes raisons qu'Hinschius. Hinschius tient décidément à ce que Suger, influencé par ce qu'il voyait en France, ait, par cette conception française des usages de l'élection épiscopale, déformé les discours des ambassadeurs. Il croit que c'est parce qu'en France la consécration précédait l'investiture que Suger s'exprime ainsi et en même temps conclut du texte de Suger que l'investiture suit la consécration. Or, comme conclusion tirée du texte de Suger, ou comme raison pour confirmer la valeur du texte de Suger, nous tenons cette proposition d'Hinschius pour erronée. Outre l'argument historique et de fait que nous tirons de la note 1 de la page précédente, nous croyons que le contraire était la coutume¹ et que le roi investissait avant la consécration. Les raisons d'Hinschius pour rejeter le texte de Suger sont donc sans portée².

Il y a plus. Hinschius, sentant que la note que nous avons citée serait facilement réfutée, a été au-devant de l'objection et dit que parfois, il est vrai, l'investiture précède la consécration en France, et il s'appuie, pour établir cela (p. 538, n. 4), sur un texte de la Chronique de Saint-Bénigne de Dijon. Mais ici encore il a tort. Nous nous garderons bien de réfuter sa théorie de la consécration préalable par ce texte, qui ne peut servir ni à confirmer l'opinion de l'investiture préalable ni à confirmer celle de la consécration préalable. Il s'agit ici d'un cas tout à fait anormal, exceptionnel, où le roi, usant de son autorité, et contrairement à toute règle, à toute coutume, impose au clergé, contre la volonté de celui-ci, un évêque qu'il investit, se passant ainsi de la consécration. Comment utiliser un texte rapportant un fait semblable pour établir un usage ou même simplement pour apporter une restriction à une opinion émise? Nul ne doute qu'il y ait eu des scandales, des irrégularités, des violences dans les élections épiscopales des XI^e-XII^e siècles. Il ne faut pas prendre acte de ces exceptions, d'un fait accidentel et irrégulier, pour en tirer aucune conclusion sur les institutions ecclésiastiques ou sur l'organisation et les usages de l'élection épiscopale. Nous ne mettons pas plus en avant l'investiture donnée à Gervais, à Reims, tandis que

1. Cf. Esmein, *Yves de Chartres et les investitures*, p. 154, 175, et Luchaire, *Manuel des institutions françaises*, p. 509, pour le XI^e siècle.

2. C'est pourtant sur ces raisons que M. Viollet (*Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, t. II, p. 342) s'appuie pour dire que la consécration précédait l'investiture, en renvoyant à Hinschius, *op. cit.*, t. II, p. 540, note 5, cette note même que nous étudions.

Raoul Le Verd était consacré, pour prouver notre thèse. La note d'Hinschius et la restriction qui la termine sont sans valeur. Nous sommes d'accord avec lui sur le fond : si l'on prend au pied de la lettre le discours des ambassadeurs, Suger se trompe, car, en Allemagne, il n'était pas d'usage que l'investiture suivit la consécration¹.

Mais, au lieu de rejeter simplement le texte de Suger, par les raisons que donne Hinschius, nous arrivons à le corriger.

En somme, nous nous trouvons en face de trois solutions :

1^o Considérer le texte tel quel comme valable : l'empereur, sans s'inquiéter de la place de la consécration dans les moments successifs de l'élection épiscopale, ne pensant qu'à son droit d'investiture, qu'il veut à toute force conserver, accepte que cette investiture, toute temporelle, suive la consécration (l'influence qu'il a par l'assentiment préalable lui semblant une garantie suffisante). Nous n'admettons pas cette explication; Hinschius non plus; mais Hinschius la réfute par des arguments que nous n'admettons pas, en prétendant que c'est l'usage français, opinion qu'a reprise M. Viollet, et que nous ne partageons pas².

2^o Considérer le texte comme gravement altéré et n'en tenir aucun compte, solution commode, proposée par M. Esmein, mais que nous n'admettons pas, parce que, au contraire de Hinschius, nous croyons que ce texte, malgré une altération évidente, a une certaine valeur. Suger a compris que l'empereur joue un rôle tout différent de celui du roi de France. Qu'a-t-il donc voulu dire?

3^o Considérer le mot *consecratum* comme signifiant *élu*, interprétation proposée par M. Luchaire et déjà adoptée par Guizot, et tout s'explique. L'empereur ne parle pas de la consécration, parce qu'il ne peut supposer qu'elle précède l'investiture. C'est une formalité qui ne l'intéresse pas, qui suit les opérations auxquelles il prend part. Nous nous rattachons à cette interprétation.

Nous savons la réponse que le pape fit aux ambassadeurs. Il refusa d'accepter leurs propositions, ce qui nous confirme dans notre opinion qu'il faut lire *electum* au lieu de *consecratum*. Le pape n'admettait pas les prétentions de l'empereur. Il aurait désiré la

1. Nous ne discutons pas ici le point spécial de savoir quel sens symbolique on attribuait à l'anneau et à la crosse, symboles de l'investiture spirituelle et temporelle. Bruno montre assez que c'est uniquement pour le domaine temporel que l'Empereur se réserve l'investiture, en comparant l'évêque aux autres vassaux.

2. Viollet, *op. cit.*, t. II, p. 342; Hinschius, *Kirchenrecht*, t. II, p. 540, note 5, et p. 538, note 4.

consécration préalable à l'investiture; il le montra quelques jours après, en punissant au concile de Troyes les archevêques qui avaient consacré des évêques investis.

II.

La *Chronica regia Coloniensis*¹ (ou *Annales Colonienses maximi*) raconte autrement que Suger l'entrevue de Châlons. Tandis que Henri V se rapprochait du pape et de la frontière occidentale de l'Allemagne, les légats atteignirent le pape à Châlons et lui présentèrent l'hommage de leur roi, *salvo regis honore*. A quoi le pape répondit qu'il ne leur demandait rien que ce qui convenait à la dignité ecclésiastique. Et le roi rentra dans ses états, « infecto colloquio super quo rex Franciae legatos sibi direxit »². Giesebrecht³ ajoute que les évêques allemands auraient argué, en faveur de leur thèse, d'un faux privilège d'Hadrien à Charlemagne, qui aurait fait droit à leurs prétentions sur les élections épiscopales. Suger n'en parle pas.

Si Giesebrecht place ici cet incident, c'est en faisant rapporter à la conférence de Châlons ce que dit Ekkehard du concile de Troyes. Et rien ne l'y autorise. Or Ekkehard, de son côté, fait une grave erreur en rapportant au concile de Troyes les événements qui eurent lieu à Châlons : l'entrevue avec les ambassadeurs de Henri V. Ce serait donc ce fait qui autoriserait Giesebrecht à rapporter à Châlons ce que dit Ekkehard de Troyes ! Mais non, car Giesebrecht ajoute que, vu l'interdiction lancée par l'empereur, il n'y eut pas d'évêques allemands au concile de Troyes (ce qui enlève toute autorité au récit d'Ekkehard, que Giesebrecht suit partout), pas même Gebhardt de Constance. En effet, suivant la Chronique de Cologne, Frédéric de Cologne fut suspendu avec tous ses évêques, pour n'être pas venu au concile, sauf les évêques de Bamberg et de Coire, qui avaient été à Guastalla. Ce serait alors à Châlons que Bruno aurait argué de cette fausse bulle d'Hadrien. Mais comment attribuer de la valeur à un historien qui commet de telles erreurs ?

Héfély dit avec une légèreté admirable : « Les ambassadeurs de Henri V revinrent au concile de Troyes, et cette fois avec des

1. De 576-1106, écrites d'après Ekkehard, et de 1106-1144 d'après les *Annales Paderbornenses*, éd. Pertz, *Mon. Germ., Script.*, t. XVII, et éd. Waitz, 1880, in-8°, p. 46. — Voir la mention de l'année 1107.

2. Légats envoyés par le roi de France ou par le pape.

3. Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, p. 754-757 et 1150, notes.

formes plus polies¹. » Nulle part ailleurs que dans ce passage d'Ekkehard on ne voit que des ambassadeurs allemands aient assisté au concile de Troyes. Et le passage des *Annales Colonienses* qui raconte la suspension des évêques absents du concile l'infirmes formellement. Héfélé dit lui-même que ce passage d'Ekkehard est erroné². Alors pourquoi l'adopte-il et en tire-t-il des conclusions sur le retour des ambassadeurs à Troyes ? Il était inutile de reprendre un texte condamné pour en tirer une phrase aussi insignifiante.

On pourrait, pour corroborer le récit d'Ekkehard, nous opposer un seul fait (auquel n'a pas pensé Héfélé) : l'intervention de Bruno de Trèves dans l'affaire de Ruthard de Mayence. Dans sa lettre à Ruthard, Pascal II dit en effet : « Par égard aux prières des évêques de Trèves et de Bamberg³. » Cette lettre est écrite au moment du concile. Il serait facile d'en conclure que Bruno vint à Troyes avec l'évêque de Bamberg pour plaider la cause de Ruthard.

Mais cet argument n'a aucun fond. Rien ne prouve que Bruno ait plaidé verbalement la cause de Ruthard. En effet, Pascal I^{er} dit : « Les évêques de Trèves et de Bamberg. » Mais nous savons pertinemment par la lettre de Pascal II à Gehhardt qu'Otto, évêque de Bamberg, n'était pas au concile. Bruno a donc pu aussi bien qu'Otto transmettre ses pièces par lettre à Pascal II, et nous en concluons, avec les *Annales Colonienses*, et contre Ekkehard et Héfélé, que les évêques allemands ne sont pas venus au concile de Troyes.

Bernard Monod.

1. Héfélé, *Hist. des conciles*, trad. Delarc, t. VII, p. 97.

2. *Ibid.*, t. VII, p. 93.

3. Migne, *Patrol. lat.*, t. CLXIII, col. 214 ; Jaffé, *Regesta pontif. Rom.*, n° 6145 (lettre écrite à Troyes).

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE.

ÉPOQUE MODERNE.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — M. Lauer avait signalé, ici même¹, le tome I d'« une très consciencieuse *Histoire de l'abbaye de Saint-Victor* ». Cette formule n'a pas eu l'heur de plaire à l'auteur, M. FOURIER BONNARD². Au risque de mériter, nous aussi, ses colères, nous dirons du tome II qu'il est fort consciencieux. Il s'ouvre avec la réformation opérée en 1513 par Étienne Poncher, avec la réunion de Saint-Victor à la congrégation des chanoines réguliers. En s'appuyant surtout sur les journaux de Driart et de Grin, et aussi sur un autre journal, celui du fervent ligueur Guillaume Cotin, dont il nous donne (pour les années 1585-1586) des extraits que l'on souhaiterait plus complets et plus abondants, M. Fourier Bonnard nous parle de l'attitude des « victorins » en présence de la Réforme³ et de la Ligue. Jean de Thoulouse, qui naît alors, devient la principale source jusqu'en 1659; Santeul, Saint-Victor et le jansénisme sont les éléments essentiels de cette période. Au XVIII^e siècle, l'abbaye a pour bibliothécaire un homme aimable, qui fait de petits vers, traduit *Daphnis et Chloé*, écrit un journal des années 1777-1782 et finit par tourner mal, c'est-à-dire par devenir député à la Législative⁴. On ne pouvait s'at-

1. *Revue historique*, t. LXXXVIII, p. 347.

2. Fourier Bonnard, *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Deuxième période (1500-1791)*. Paris, A. Savaète, s. d. [1908]. In-8°, VIII-319 p. Appendices et index. — On goûtera l'amenité du passage consacré à notre *Revue* (p. VIII) : « Un M. Lauer y renouvelle volontiers l'histoire de certain geai... »

3. Inutile de dire que Caracciolo est la bête noire de l'auteur. Tout de même, quand on écrit, p. 44, à propos de la mort d'un victorin : « L'abbé l'avait, *dil-on*, empoisonné », c'est aller un peu vite en besogne que d'inscrire, au sommaire du chapitre, ce simple mot : « Empoisonneur. » — Et que penser de ce mot sur la défense héroïque de Saint-Quentin (p. 60)? Grin laissant entendre que la trahison a dû contribuer à la chute de la place, l'auteur ajoute : « C'est Coligny qui commandait la défense. *Mais l'accusation portée contre lui n'a pas été prouvée.* » Basile n'eût pas mieux dit.

4. Mulot est traité « de vandale » p. 251, et plus bas on nous le montre s'ef-

tendre à ce que M. Fourier Bonnard racontât avec sérénité les derniers temps de la célèbre abbaye.

XVI^e SIÈCLE. — Parallèlement à la grande *Histoire de France* dirigée par M. Lavissee, la librairie Hachette inaugure une autre collection, destinée à un public plus étendu, *l'Histoire de France racontée à tous*. Nous ne manquerons plus d'« histoires de France ». Celle-ci, publiée sous la direction de M. Fr. FUNCK-BRENTANO, sera complète en six volumes, jusqu'en 1845. Le premier volume paru (le deuxième de la série) est dû à M. L. BATIFFOL et consacré au XVI^e siècle¹. Sous la forme volontairement vulgarisatrice, la documentation la plus solide affleure pour ainsi dire partout : relations des ambassadeurs étrangers, pamphlets, souvenirs iconographiques. Le style est alerte, d'une concision qui va parfois jusqu'à l'excès². Quelques traits, heureusement choisis, empêchent ce récit rapide de jamais tourner à l'abrégé.

Bien que le cadre soit trop strictement dynastique, les états de civilisation sont dessinés d'un trait précis, autant que faire se pouvait en si peu de pages. Le titre du premier chapitre, « Gloires et fumées d'Italie », indique suffisamment que M. Batiffol n'accorde rien³ à la thèse célèbre soutenue par Müntz, Delaborde, même par M. Pélissier. Il porte sur Henri II un jugement plus équitable que la plupart des historiens ; à ceux qui font remonter aux conseillers du roi tout le mérite d'une politique vraiment française, il rappelle que le roi se trouva, au lendemain de Saint-Quentin, sans conseillers.

C'est aux chapitres relatifs à la Réforme que j'aurais le plus d'objections à faire. M. Batiffol fait trop de la Réforme un produit d'importation. Il ne la fait intervenir dans la trame de notre histoire qu'après 1560 ; il a beau revenir sur le passé, cette simple façon de dater fausse la perspective historique et contribue à nous cacher ce qu'il y eut de spontané, de populaire, de vraiment français dans la Réforme française. A cet égard, les deux volumes de M. Lemonnier

forçant de sauver « sa chère bibliothèque de Saint-Victor ». P. 39, n. 1, Simon de Colmas, lire : *Colines*.

1. L. Batiffol, *le Siècle de la Renaissance*. Paris, Hachette, 1909. In-8°, 419 p. Ce volume va de 1484 à 1610.

2. P. 4, « le problème ... de la question ». — P. 87, à la façon dont ce membre de phrase est placé, « la Marguerite des Marguerites » a l'air d'un recueil de contes. — P. 79, la suppression non revisée de quelques mots a donné le jour à ce monstre : « La réception cordiale et somptueuse que les Français savent mettre à pratiquer leur vertu chevaleresque... » Négligences, p. 76-77 : « Allant cette fois plus loin encore..., François 1^{er} alla plus loin encore... »

3. Pas même une influence réelle de la « découverte de l'Italie » sur le développement de l'art français.

donnaient bien plus exactement l'impression du vrai. Entre les deux partis religieux, bientôt entre les deux partis politico-religieux, M. Batiffol a certainement le désir sincère de rester impartial¹. Cependant, il généralise un peu vite des faits incontestables d'intolérance et de théocratie huguenotes² pour aboutir à cette formule certainement exagérée : « Les huguenots ont voulu, au xvi^e siècle, faire de la France, malgré elle, une nation protestante³. » Trop de généralisation aussi dans la description des institutions ouvrières : « Le travail libre n'existe pas. Quand on veut pratiquer un métier, il faut entrer dans la corporation... » Même dans un récit rapide, il était bon de marquer des nuances.

MM. V.-L. BOURRILLY et Fleury VINDRY nous donnent le premier tome de leur édition des *Mémoires de du Bellay*⁴. Il faut évidemment attendre l'introduction que ne manqueront pas de publier les deux savants éditeurs avant de porter un jugement motivé sur cette édition, avant de savoir surtout quelles raisons leur ont fait préférer la leçon de l'édition princeps à la leçon, qui paraît souvent plus riche et plus précise, du manuscrit. Ils en donnent d'ailleurs les variantes⁵, de même qu'ils reproduisent les titres marginaux, si utiles à l'intelligence du texte. Désormais, il est clair que la nouvelle édition met pour ainsi dire hors d'usage toutes les éditions publiées au xix^e siècle. L'annotation historique est à la fois instructive et sobre⁶. Et l'on sait combien il est malaisé, en pareille matière, de se tenir entre le trop et le trop peu.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'on voit paraître un nouveau livre sur la politique orientale de François I^{er}. On se

1. Ce n'est pas donner du cas Servet (p. 174) une formule exacte que de dire que le moine espagnol énonça « des assertions que le réformateur jugea inadmissibles ». L'hérésie antitrinitaire ne pouvait pas être, pour un chrétien du xvi^e siècle, une hérésie ordinaire, et cela explique dans une certaine mesure l'intolérance de Calvin.

2. L'histoire de Castres, prise comme type, tient vraiment trop de place dans un volume d'où les détails sont bannis.

3. Sans prétendre faire remonter à personne la responsabilité de l'assassinat de Henri IV, Ravailiac n'est pas suffisamment expliqué par ces mots : « L'assassin était une brute, il n'avait pas de complices. » Mais il avait des mobiles, dont M. Batiffol ne dit rien.

4. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay...*, publiés par V.-L. Bourrilly et F. Vindry. T. I : livres I et II, 1513-1525. Paris, Renouard (Soc. de l'Hist. de France), 1908. In-8°, 362 p.

5. Quelques-unes sont du plus vif intérêt. Celles de la p. 93, n. 1, prouvent que le I^{er} livre était écrit avant la mort de Henri VIII.

6. Les éditeurs signalent les rapports entre ces *Mémoires* et le manuscrit connu sous le titre de *Gestes de Montmorency*. Cette indication leur permettra sans doute de nous faire connaître les méthodes de travail de Martin.

demande, après Charrière, Zeller, MM. Tausserat-Radel et Bourrilly, ce qui reste encore à dire. On reviendra de cette impression en lisant M. Ursu¹. L'originalité de son travail est en ceci qu'il a fait largement usage des sources orientales, plus ou moins négligées par ses prédécesseurs, et dont ses connaissances linguistiques lui ont rendu l'accès facile. C'est avec les *Acta Tomiciana*, les *Monumenta hungarica*, les recueils de Gevay, de Hurmuzaki, de Thüry qu'il renouvelle en partie cette histoire. On voit chez lui, beaucoup mieux qu'on ne le voyait jusqu'à présent, comment la politique turcophile de François I^{er} fait partie de tout un ensemble, dans lequel entrent également ses relations avec Sigismond et avec Zapolya. Il s'agit pour lui de nouer, sur les derrières de l'Empire, tout un faisceau d'alliances allant de la Baltique à la mer Noire. Cette conception, qui deviendra l'un des principes essentiels de la politique française, s'annonce dès lors avec une remarquable netteté. Mais les perpétuelles hésitations du roi ne lui permettent pas toujours de porter tous ses fruits. Le service rendu par M. Ursu aux historiens français est trop grand pour que l'on songe à lui chercher chicane sur quelques vétilles excusables chez un étranger, dont le seul tort grave est d'avoir rédigé son livre un peu vite².

M. MERKI³ a l'ambition, assurément très légitime, de réagir contre la tradition « protestante » et « libérale » dans l'histoire du xvi^e siècle. Comme les huguenots ont eu, en général, beaucoup plus de talent que leurs adversaires, il n'est pas impossible que nous voyions un peu trop les événements de ce temps-là tels qu'ils les ont décrits, sans même qu'ils aient été des « truqueurs habiles ». Mais, pour serrer de plus près la vérité, il faudrait bien des qualités qui semblent faire complètement défaut à M. Merki : en premier lieu la patience nécessaire pour lire ceux qui nous ont précédés⁴; sinon une impar-

1. J. Ursu, *la Politique orientale de François I^{er} (1515-1547)*. Paris, Champion, 1908. In-8°, 204 p. Index et bibliographie. A l'appendice, extraits du fonds *Turquie* des Affaires étrangères, d'un important mémoire de la collection Gaignières sur les ambassadeurs et agents de France à Constantinople depuis 1575, de la bibliothèque Quirini de Venise (mémoires d'Antonio Longo).

2. Voy. V.-L. Bourrilly, *Revue d'hist. moderne*, t. XI, p. 214.

3. Charles Merki, *l'Amiral de Coligny. La maison de Châtillon et la révolte protestante*. Paris, Plon, 1909. In-8°, xii-187 p., 1 portr. Ambitieuse introduction sur les Latins et les Germains, le nord et le midi : que faire, dans cette classification, des Irlandais et des Bavares, de Lucerne et de Genève? — P. 32 : « La Réforme avait d'abord été de mode dans les hautes classes. »

4. M. Merki ne semble avoir lu ni Marcks ni Whitehead (ce qui le met à l'aise pour accabler Delaborde), ni les notes de M. Patry, ni les deux volumes de Decrue. Il cite Carloix comme s'il ne connaissait pas le travail de Marchand, Villegaignon comme s'il ignorait le livre d'Heulhard, pourtant favorable à sa thèse. Il donne par contre des extraits de la correspondance de Coligny, et ces

tialité toujours difficile à atteindre, du moins ce désir sincère d'être impartial que nous relevions chez M. Batiffol, tandis que M. Merki a très visiblement celui de « déboulonner » Coligny¹; des habitudes de critique sévère, au lieu que la critique de l'auteur tient tout entière en ceci : de deux récits, l'un favorable, l'autre défavorable à l'amiral, toujours choisir le pire². Parler du suicide de Luther et raconter Calvin d'après Bolsec, accepter les anecdotes les plus suspectes de Brantôme, accuser les huguenots d'avoir voulu (p. 436, n. 4) « supprimer la famille royale », dire de Coligny (p. 475) qu'il fut l'« un des caractères les plus médiocres de ce temps », ce sont là choses faciles et parfois même amusantes. On cherchait un livre d'histoire, on trouve un pamphlet politique. Passons³.

Les travaux de MM. de l'Épinois, Richard, Radouant nous font de plus en plus renoncer à cette conception simpliste qui partageait la France, de 1584 à 1594, en ligueurs et antiligueurs. La réalité est infiniment plus complexe, et c'est ainsi qu'elle apparaît dans le *Villeroy* de M. NOUAILLAC⁴. Ce serviteur de Henri III est disgracié au moment de la mort des Guises, sans cependant être guisard; il entre dans la ligue pour une multitude de raisons, plus ou moins avouables⁵, et

extraits ne justifient nullement son appréciation dédaigneuse (p. 59, n. 2) : « Amphigouri et verbiage. »

1. Il accuse (p. 132 et 135) Coligny, à Saint-Quentin, de s'être rendu avant d'y être absolument réduit. Or, il dit lui-même (p. 129) qu'on dut « le disputer à un arquebusier survenant, la mèche déjà sur le serpent ». Insinuations malveillantes, p. 136 : il suppose que l'amiral déplore surtout, dans ce désastre, la victoire des Guise sur les Montmorency. P. 226, merveilleuse phrase sur le tribunal qui jugea Condé : si les Guise choisirent les juges, « c'est qu'ils n'attendaient ni impartialité ni courage d'une juridiction qu'ils n'auraient pas constituée... » ! Inutile de dire que Coligny est complice de Poltrot (p. 309) et l'auteur responsable du traité de Hamptoncourt. On passe d'ailleurs très rapidement sur les préparatifs de l'expédition de Flandre, dont on nie le caractère national.

2. Voy. notamment (p. 461) les deux récits de la mort de l'amiral : la narration faite, avec des renseignements de seconde main, par le duc d'Albe doit évidemment être préférée aux autres. — Il n'est pas jusqu'aux portraits de Coligny dont M. Merki ne choisisse, par un hasard malheureux, précisément le seul qui nous donne de l'amiral une image peu sympathique.

3. Je n'insiste pas sur « Mathieu Ony » (p. 36, n. 2), sur « Olivétain », qui revient deux fois. M. Merki donne comme références : *Intermédiaire des chercheurs* et la date, ou même (p. 453, n. 4) un passage de ses propres ouvrages.

4. J. Nouaillac, *Villeroy, secrétaire d'État et ministre de Charles IX, Henri III et Henri IV (1543-1610)*. Paris, Champion (*Bibliothèque de la fondation Thiers*), 1909. In-8°, xxiii-593 p. Index. — Le rôle de Villeroy après 1610 est simplement esquissé dans une conclusion qu'on aurait aimé moins bourrée de faits.

5. L'argumentation de M. de Nouaillac est un plaidoyer très habile, mais un plaidoyer.

il se tient sur les frontières indécises et mouvantes qui séparent les partis. Il est un des conseillers de Mayenne, ce qui ne l'empêche pas de mériter le titre d'« archipolitique ». Il engage à plusieurs reprises, avec les « royaux », des négociations où se révèle une habileté consommée et dont M. Nouaillac, grâce à ses recherches d'archives¹, a restitué avec un rare bonheur tous les détails². Il devient ensuite le principal instrument de la politique extérieure de Henri IV. Sans sortir du cadre d'une biographie, M. Nouaillac est donc amené à éclairer l'histoire générale de ce règne encore assez mal connu, et il apporte des éléments nouveaux à la critique des *Œconomies royales*.

Mais s'il a raison de rabattre les prétentions de Sully historien, je crains que le *morbus biographicus* ne l'amène à sacrifier un peu trop Sully ministre à son rival. Quoi qu'il en dise, dans des chapitres où sa thèse prend le ton d'une apologie, il semble bien que Sully, malgré les écarts d'une imagination aventureuse, défendait une politique bien plus conforme aux intérêts de la France. La question sur laquelle se divisait le conseil, c'était la question espagnole, et le nœud de ce problème, c'était l'attitude à prendre à l'égard des Provinces-Unies. De là l'intérêt très vif d'une autre publication de M. Nouaillac, consacrée au résident hollandais à Paris³.

XVII^e SIÈCLE. — M. Émile Roca continue à chercher l'histoire du « Grand siècle intime » dans les recueils d'« anas » et de chansons. Il nous donne, pour les années 1642-1644, un assez joli lot de gail-lardises⁴, mais dont quelques-unes ont trop l'air d'être le déchet de son précédent volume⁵. M. Roca, qui va courageusement trouver la vérité toute nue jusque « sous la vénérable poussière des manus-

1. Surtout dans le fonds français.

2. Sur les premières négociations (p. 164, n. 2), il aurait fallu insister plus fortement sur ce fait que notre unique témoin est Villeroy lui-même, et dans une de ses « apologies ».

3. *Un envoyé hollandais à la cour de Henri IV. Lettres inédites de François d'Aerssen à Jacques Valcke, trésorier de Zélande (1599-1603)*. Paris, H. Champion, 1908. In-8°, 215 p. Index. — Publication très bien conçue, où l'on n'a pas eu la prétention de reproduire in extenso même les inutilités, ce qui permet de donner en un petit volume l'essentiel de 121 lettres. Elles sont riches en détails sur les relations franco-espagnoles, sur l'exécution de l'édit de Nantes, sur la conspiration de Biron, sur le commerce franco-néerlandais, sur les entreprises de Bradley; elles nous initient aux rivalités ministérielles et aux fluctuations du roi. Une sobre introduction (p. 1-49) met ces résultats en lumière. D'Aerssen juge naturellement la politique de Henri IV en protestant.

4. Émile Roca, *le Grand siècle intime. De Richelieu à Mazarin (1642-1644)*. Paris, Perrin, 1908, vi-366 p. Index.

5. *Revue historique*, t. XCH, p. 341.

crits », ne lit pas assez les imprimés, ce qui l'expose à prendre pour inédits des textes bien connus¹.

Le tome VIII, 1^{re} partie, de l'*Histoire de France* de M. LAVISSE² n'est pas, comme les précédents³, l'œuvre d'un seul auteur. Quatre travailleurs se sont partagé la lourde tâche de nous exposer l'histoire des trente dernières années du règne de Louis XIV. M. A. DE SAINT-LÉGER s'est chargé des événements diplomatiques et militaires, M. Ph. SAGNAC de la vie administrative et économique, M. RÉBELLIAU de l'histoire intellectuelle, enfin M. LAVISSE s'est réservé la cour et le roi lui-même⁴.

Cette division du travail ne va pas sans quelques inconvénients. Malgré tout le soin apporté à la coordination de l'œuvre commune, il y a des répétitions⁵. D'autre part, on regrettera, pour l'unité de cette grande composition historique, que M. Lavissee n'ait pu assumer jusqu'au bout l'obligation de nous conter la politique étrangère. Nous avons signalé, à propos du tome VII, la vigueur avec laquelle il avait dénoncé les premières manifestations de l'orgueil louisquatorzien⁶; on aurait aimé à suivre un pareil guide jusqu'au bout.

Ce regret ne doit pas nous empêcher de reconnaître le réel mérite du récit de M. de Saint-Léger. La tâche qui lui était impartie était difficile : rien n'est plus fastidieux que cette histoire cent fois rebattue des deux successions d'Angleterre et d'Espagne. A travers ces complications monotones, M. de Saint-Léger se meut et nous mène avec une véritable dextérité⁷; il réussit à nous intéresser même aux péripéties des testaments et des traités de partage. Il analyse avec une netteté parfaite la politique de Guillaume d'Orange en 1700-1702. Quant à la politique même de Louis XIV, il semble que M. de Saint-Léger la juge avec moins de sévérité que M. Lavissee. On fermait le tome VII sur cette idée que, même avant 1685, les fautes de Louis XIV commençant ont rendu inévitables les désastres de la fin du règne. Le tome VIII plaide en faveur de Louis XIV finissant les circons-

1. Par exemple les *Contrevertitez*, qu'il faut d'ailleurs le louer d'avoir reproduites en appendice.

2. *Histoire de France*. T. VIII, 1^{re} partie : *Louis XIV. La fin du règne (1685-1715)*. Paris, Hachette, 1908. In-8°, 484 p.

3. Seul, le t. II, 1^{re} partie, avait été aussi partagé.

4. M. de Saint-Léger a rédigé les p. 1-146, M. Sagnac 147-276, M. Rébelliau 277-428, M. Lavissee 428 *ad finem*.

5. La querelle avec Innocent XI est racontée deux fois; les suites de la Révocation deux (et même en partie trois) fois. L'orthographe des noms propres n'est pas toujours la même chez M. de Saint-Léger et chez M. Rébelliau.

6. *Revue historique*, t. XCVII, p. 345.

7. La bibliographie ne mentionne pas les travaux de M. I. Lameire.

tances atténuantes¹. Quoique le travail de revision qu'a certainement opéré le directeur de l'œuvre se trahisse, de-ci de-là, par quelques touches où se révèle la griffe du maître, il y a tout de même, entre les deux parties, une certaine différence de ton.

Le grand public saura-t-il reconnaître dans les chapitres dus à M. Sagnac une œuvre de tout premier ordre? Les conditions mêmes de la publication, d'où est banni tout appareil critique, ne permettaient à l'auteur que d'indiquer discrètement ses sources². Il importe donc de dire que c'est surtout aux Archives nationales, dans les séries G⁷ et F¹², aux archives de la marine (série B⁷), dans la collection Joly de Fleury, que M. Sagnac a puisé sa documentation. Ceci lui a permis d'écrire sur la bureaucratie, les finances, l'économie sociale des chapitres très neufs, et qui se distinguent par un sens très juste des nuances et des diversités locales³. C'est vraiment un tableau de la France telle qu'elle vivait après Colbert. Notamment, les précieux mémoires des députés du commerce nous font assister à cette décadence économique dont il semble bien que l'une des causes profondes ait été l'exagération du colbertisme⁴. Quant à la conclusion même de M. Sagnac, je ne sais si elle n'est pas trop sévère pour Louis XIV? « Par la faute du grand roi », dit-il (p. 276), « la France, à une heure décisive de son histoire, a manqué sa fortune. » Est-ce absolument équitable? Colbert n'a-t-il aucune responsabilité dans cet échec? Son « offre », pour prendre l'expression de M. Lavisse, était-elle si acceptable? Je veux dire : était-il raison-

1. P. 16, n. 1 : « Le plan de Louis XIV était, en septembre 1688, le plus avantageux qu'il pût suivre... » Or, p. 18 : « Il avait mal calculé. » En effet, comme les puissances européennes en 1792, il avait cru qu'une révolution réduisait un peuple à l'impuissance. — La lettre du 17 novembre 1700 à d'Harcourt (p. 76) est autre chose encore qu'un « chant de victoire » : c'est déjà une manifestation de la politique de protectorat de la France sur l'Espagne; et, à cette date, la faute capitale, celle de la Barrière, a été commise. — P. 49, simplification un peu excessive du triomphe du parlementarisme en Angleterre; les choses n'ont pas été si vite. — P. 73, ceci est peu clair : « Les grands et le peuple d'Espagne voulurent » le duc d'Anjou; et, *infra* : « Le parti autrichien était plus fort que celui de France. »

2. Il a donné quelques détails sur ces sources dans deux articles de la *Revue d'hist. moderne et contemporaine*, oct. et nov. 1902.

3. Noter une page très fine (p. 156) sur le double *processus* qui, aux dépens des communautés, accroît à la fois le pouvoir des États, surtout en Bourgogne et en Languedoc, et le pouvoir de l'administration centrale : « D'où un conflit qui remplira l'histoire de l'administration provinciale jusqu'à la réforme de Louis XVI. »

4. P. 252, à propos de l'importation des blés espagnols en Labourd et Bigorre, il aurait fallu noter le changement survenu depuis le xvi^e siècle, où l'Espagne était importatrice des blés de Guyenne.

nable d'imposer d'autorité à un pays de monarchie centralisée cette économie à la hollandaise, née spontanément sur le sol des libertés fédératives? Et la France elle-même, — noblesse, robe et bourgeoisie, — n'a-t-elle pas, au moins autant que le roi, sa part dans ce « refus » de « l'offre » de Colbert?

Tout est exquis dans le travail de M. Rébelliau. On se surprend, en le lisant, à se passionner pour ces vieilles querelles sur la grâce, l'amour de Dieu, la Constitution. La maladresse gauche du pouvoir royal, son imprudence impuissante sur le terrain religieux, les faronnades et les reculades de ce « roi trop chrétien » qui, moribond, voulait convoquer un concile, tout cela est dessiné avec un art qui n'exclut pas l'exactitude. Après les « embarras catholiques », les « embarras protestants » ; le récit qui nous en est fait est tel qu'on était en droit de l'attendre de l'auteur de *Bossuet, historien du protestantisme*¹. Là aussi, l'effort de Louis XIV aboutit à un immense échec. Seuls les prédicateurs et les poètes ont pu féliciter le roi d'avoir fait disparaître l'hérésie. « Jamais, quand ils existaient légalement, les Réformés n'avaient donné au gouvernement français autant de peine qu'ils lui en donnèrent après leur prétendue destruction » (p. 340)². Résultat paradoxal, ils se retrouvent aussi nombreux, plus nombreux peut-être à la fin du règne qu'avant 1685. Pour l'honneur de l'humanité, on doit constater, contrairement aux vues pessimistes de Quinet³, que le sabre, même celui des dragons, a été un fort mauvais convertisseur. Le protestantisme s'est simplement retrempé alors dans la persécution, il s'est fortifié en revenant à ses origines populaires, il a fleuri en une « Église neuve..., clandestine, plébéienne, mais d'autant plus vivante ». Sur la vie de ces Églises, sur les relations des protestants avec leurs coreligionnaires étrangers, M. Rébelliau exprime des idées d'une équitable hardiesse (p. 360), qui n'iront pas sans scandaliser quelques-uns.

Je voudrais pouvoir dire aussi tout le bien que je pense de ce tableau des lettres, des sciences et des arts, qui ne donne jamais l'impression d'un hors-d'œuvre, mais qui fait vraiment corps avec le reste de l'ouvrage. A la lumière d'une idée centrale, la diffusion du cartésianisme, M. Rébelliau note les étapes, dessine brièvement (trop brièvement) l'évolution littéraire. Il montre comment le succès

1. Signalons la troisième édition de ce beau livre (Paris, Hachette, 1909. In-8°, 624 p.), qui est augmentée d'un index.

2. Le chapitre III, relatif à l'édit de 1698, semble avoir été rédigé avant la publication de M. Lemoine, qui date cependant de 1902. La pénétration de M. Rébelliau le fait d'ailleurs aboutir à peu près aux mêmes conclusions que M. Lemoine.

3. *La Révolution*, t. II (édition des *Œuvres complètes*), p. 411.

même du cartésianisme a cet effet imprévu d'arrêter le progrès scientifique¹. Dans le domaine des arts, il diagnostique la fin du « grand goût » et les premiers essais d'un art plus léger. « Le grand siècle est mort avant le grand roi. »

La fin du grand roi, tel est le sujet des quelques pages par lesquelles conclut M. Lavissee. On sait combien il excelle dans ces esquisses psychologiques, dans ces raccourcis d'histoire, où quelques personnages nous apparaissent comme le symbole et l'explication de toute une époque. C'est la dévote « royauté » de la marquise et les déboires, les insuccès de cette nouvelle souveraine. C'est l'amusante peinture de la famille royale, — des familles royales, main droite et main gauche, — faisant cercle autour de M^{lle} Choin, la complication des généalogies, bâtardes devenues princesses, princesses mariées à des bâtards. C'est la tristesse des dernières années, à peine égayée par le babillage de cette enfant mal élevée que fut la duchesse de Bourgogne. C'est la ruine, — même à Versailles, même à Marly, — de l'autorité, c'est la disparition croissante du respect : Louis XIV « ne faisait pas ou ne faisait plus peur à ceux qui le voyaient de près ». Tout semble lui manquer, même ce Dieu avec lequel il avait accoutumé de traiter d'égal à égal, en vrai Pharaon, et de la part de qui il s'attendait à plus d'égards. Conception vraiment monstrueuse, où les malheurs de la France sont offerts en holocauste pour les péchés du monarque, où les défaites, la famine, la misère de tout un peuple ont cette vertu merveilleuse d'assurer à un homme, à l'oint du Seigneur, son salut éternel. En un morceau d'une réelle grandeur, M. Lavissee résume et ramasse les principaux traits du règne, apogée et déclin, grandeurs et tares, misères et splendeurs, le tout synthétisé dans cette saisissante formule : « La monarchie ne survécut à Louis XIV que de soixante-quatorze ans, à peu de chose près la durée de son règne. Louis XIV a usé la monarchie française ».

Ces lugubres années de la fin du règne sont aussi le sujet du dernier volume consacré par M. d'HAUSSONVILLE à la duchesse de Bourgogne². On lira, comme toujours, avec plaisir, ce récit coulant et agréable où les détails biographiques, aimables ou touchants, les intrigues de cour et les questions d'étiquette tiennent une place un peu démesurée et l'alliance savoyarde quelques pages seulement³.

1. Une faute d'impression rend inintelligible au premier abord la dernière ligne de la p. 392, qui exprime cette idée.

2. Comte d'Haussonville, *la Duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV. T. IV : l'Avant-règne et la mort. Épilogue de l'alliance savoyarde*. Paris, Calmann-Lévy, 1908. In-8°, 682 p. Table analytique des quatre volumes.

3. Et qui n'ajoutent rien à Legrelle.

Entre les « cabales » qui se partageaient Versailles ou Marly, M. d'Haussonville n'hésite pas, il est du « petit troupeau ». Il se livre au jeu assez inutile de refaire l'histoire de France, telle qu'elle se fût déroulée si une rougeole maligne n'eût emporté le prince dont « la terre n'était pas digne ». Il se plaît à croire que la machine gouvernementale, « usée », suivant le mot de M. Lavisse¹, par Louis XIV, aurait vu ses ressorts se détendre, ses engrenages s'adoucir. Vains regrets, comme vaine est la question par laquelle, comparant l'histoire des deux États dont la duchesse de Bourgogne était le lien vivant, il termine son ouvrage : « Les peuples qui ont séparé leur fortune d'avec celle de leur dynastie nationale ont eu plus souvent à s'en repentir qu'à s'en féliciter. » Au besoin, l'Angleterre de 1689, l'Amérique de 1776 se chargeraient de la réponse².

La « royauté » de la marquise apparaît en plein dans les lettres adressées par Godet des Marais à son illustre pénitente³. Elles nous initient aux secrets de l'alcôve royale, aux répugnances dont M^{me} de Maintenon croyait devoir faire le sacrifice à la cause de l'Église⁴. Elles montrent l'influence exercée indirectement sur la politique par l'évêque de Chartres; c'est lui qui pousse l'épouse à faire donner à la cour une allure dévote. Pour lui, comme pour le roi lui-même, la question qui se débat en 1708-1709, c'est de savoir si Dieu abandonnera aux « hérétiques » le royaume du Très chrétien. Mais si intéres-

1. M. d'Haussonville emploie d'ailleurs presque les mêmes expressions : « Sans doute (p. 458), l'instrument commençait à se fausser, la pointe de l'épée à s'émousser... » Lui-même, d'ailleurs, signale toutes les étroitures de l'esprit du duc de Bourgogne. Il pense que la duchesse aurait exercé sur cette intelligence un peu bornée une heureuse influence.

2. La critique de l'auteur reste bien superficielle. P. 259, aucune discussion de l'attribution à Saint-Simon des *Projets de gouvernement*. C'est trop peu, comme preuve, de nous parler du « style, qui est inimitable »; surtout depuis que M. Emile Bourgeois a établi que Saint-Simon avait pillé dans Torcy quelques-unes des pages où les lettrés relevaient le plus authentiquement sa marque propre.

3. *Lettres de messire P. Godet des Marais, évêque de Chartres, à M^{me} de Maintenon, recueillies par l'abbé Berthier*. Paris, Dumoulin, 1908. In-8°, 214 p.

4. P. 15 : « C'est une grande pureté de préserver celui qui lui est confié des impuretés et des scandales où il pourrait tomber... Faire par pure vertu ce que tant d'autres femmes font sans mérite ou par passion. » P. 47 : « Vous serez l'asile du roi, son conseil, sa consolation, son ange gardien... » Voy. aussi les lettres XXX, XXXVI. P. 118 : « Il a fallu que vous fussiez élevée, aimée, considérée, et dans l'état le plus grand, sans en avoir les apparences... » P. 124 : « Vous êtes à la place des reines... Le bien de l'Église, de l'État, le salut du roi, celui de la princesse..., voilà votre tâche... » Ces lettres justifient pleinement le mot de Saint-Simon sur Godet : « Il tenoit par la confiance du mariage du Roi, dont le Roi avoit trouvé bon que M^{me} de Maintenon lui fit la confidence... »

santes qu'elles soient, ces lettres n'étaient pas ignorées. Quelle bizarre idée de les publier sans une note, sans une préface critique¹ ! On n'a même pas essayé de les dater, ce qui eût été, grâce à leur contenu, facile.

Ce n'est pas la cour bigote de la Maintenon, c'est la cour brillante de la Montespan qui revit dans les *Mémoires* de cet aventurier, mystificateur et quasi-sorcier qui s'appelait Primi Fassola et qui s'intitulait Visconti, comte de Saint-Mayol². Ces *Mémoires*, édités avec beaucoup de soin³ par M. Jean LEMOINE, ne nous apprennent rien de bien nouveau. Ils dévoilent bien des dessous, ils déshabillent bien des grandes dames, ils nous en disent long sur la corruption de ce siècle dévot ; mais peut-on croire sur parole cette mauvaise langue ?

On connaît la méthode de M. E. PILASTRE⁴ : prendre les écrits, ou plus spécialement les *Mémoires*⁵ du duc de Saint-Simon ; extraire de cette œuvre immense les passages relatifs à des questions déterminées ; encadrer ces citations⁶ de notes sur ces mêmes questions, sur leurs origines⁷, sur leurs développements ultérieurs ; bref, nous donner le tableau des lectures de M. Pilastre dans Saint-Simon et autour de Saint-Simon. C'est une manière comme une autre de nous

1. Où les a-t-on prises ? — Suivant de Boislisle (*Saint-Simon*, t. I, p. 194, n. 1 et l b), soixante-huit de ces lettres ont été imprimées à Bruxelles vers 1755 et jointes aux volumes de La Beaumelle ; Lavallée en a admis quelques-unes. Mais de Boislisle se sert de l'édition de Maëstricht, 1789, ignorée de Lavallée, et qui contient quatre-vingts lettres. Le nouvel éditeur s'est servi des éditions antérieures, puisqu'il n'en donne que soixante-huit. — A-t-il collationné son texte sur les manuscrits ? On lit dans Geffroy (*Lettres*, t. I, p. 102, n. 2) : « Les manuscrits de Saint-Cyr contiennent beaucoup de lettres de l'évêque à son illustre pénitente... On en trouve un grand nombre manuscrites dans le recueil des *Lettres édifiantes* au séminaire de Versailles. »

2. Primi Visconti, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, traduits de l'italien et publiés avec une introduction, des appendices et des notes par Jean Lemoine. Paris, Calmann-Lévy, s. d. [1908]. In-8°, XLVIII-443 p. Vont de 1673 à 1681. Rédigés à l'intention d'un de ses compatriotes du diocèse de Novare, d'après un journal qui a disparu. En appendice, pièces sur la publication par Primi de son *Histoire de la guerre de Hollande*, qui lui valut d'être mis à la Bastille ; sur le rôle de Primi comme régent des vallées de Sésia ; sur l'étonnant mariage de Primi avec Marguerite Léonard, fille d'un libraire parisien.

3. Le texte italien est-il toujours rendu avec une suffisante exactitude ?

4. E. Pilastre, *la Religion au temps du duc de Saint-Simon d'après ses écrits, rapprochés de documents anciens ou récents, avec un commentaire et des notes*. Paris, F. Alcan, 1909. In-8°, 427 p. Un index.

5. Aucun emprunt n'est fait, je crois, aux *Écrits inédits*, pas même, en ce qui touche par exemple la Révocation, au *Parallèle*.

6. La typographie ne distingue pas toujours d'une façon assez claire la citation intégrale du simple résumé.

7. Était-ce le lieu de parler de Luther à propos de la Révocation et de remonter à saint Paul à propos de la persécution contre Port-Royal ?

aider à pénétrer dans l'histoire intellectuelle du règne de Louis XIV et de la Régence. Ces livres ne dispenseront pas les curieux d'aller chercher, dans les notes de l'édition de Boislisle, des renseignements d'une valeur critique toute différente¹. Ils instruiront fort agréablement les gens du monde. L'objet du dernier est la religion, sujet particulièrement riche, puisqu'on y traite du jansénisme, du quiétisme, de la constitution, de la révocation.

M. GAZIER nous donne une édition maniable de la célèbre histoire de Port-Royal de Racine², qu'on était obligé d'aller chercher dans les œuvres complètes du poète. Les notes³ et la bibliographie⁴ qu'il y a jointes font de ce petit volume un véritable manuel d'histoire janséniste.

Ce Port-Royal porte décidément bonheur à tous ceux qui y vont. M. André HALLAYS, pèlerin sympathique, nous fait faire de charmantes « stations » dans les lieux que les pieux solitaires et les saintes filles ont embaumés du parfum quelque peu âpre de leurs vertus⁵.

Autour de Philippe de Champagne et de sa fille, on peut dire autour de l'admirable *ex-voto* du Louvre, M. GAILLY DE TAURINES brode une gracieuse histoire de la « persécution », qui a tout l'attrait d'un roman historique, mais d'un roman dont les détails seraient vrais⁶. Quelques figures y sont dessinées de la façon la plus amusante, comme ce pauvre homme d'archevêque, Beaumont de Péréfixe, ou ce lieutenant civil trop bien nourri, de Dreux d'Aubray, qui eut pour fille la toute mignonne marquise de Brinvilliers.

Le jansénisme trouva en l'abbé Boileau un défenseur, mais d'abord un défenseur honteux. Ce prêtre originaire d'Agen, qui n'avait aucun lien de parenté avec Despréaux, fut le conseiller préféré du cardinal-archevêque Gaston de Noailles, d'où son nom de « Boileau de l'Archevêché »⁷. Comme beaucoup de jansénistes ou demi-jansénistes,

1. P. 236 : « Gendrin, archevêque de Reims », pour « Gondrin, archevêque de Sens ». P. 245, traduction inexacte du *Nunc dimittis*.

2. Jean Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal d'après un manuscrit préparé pour l'impression par J.-B. Racine...*, par A. Gazier. Paris, Soc. française, 1908. In-18, xiii-324 p. En appendice, un abrégé chronologique de l'histoire de Port-Royal jusqu'en 1710, publié en 1760 par un anonyme.

3. Notes groupées à la fin du volume (p. 229-296) en forme de dictionnaire.

4. « Essai de bibliographie port-royaliste » (p. 297-321).

5. André Hallays, *le Pèlerinage de Port-Royal*. Paris, Perrin, 1909. In-8°, 360 p., 31 gravures (quelques-unes reproduisent des originaux de Ph. de Champagne appartenant à M. Gazier).

6. Ch. Gailly de Taurines, *Père et fille. Philippe de Champagne et sœur Catherine de Sainte-Suzanne à Port-Royal*. Paris, Hachette, 1909. In-16, 260 p., 8 pl.

7. Abbé Durengues, *M. Boileau de l'Archevêché (Recueil des travaux de la Soc. d'agriculture, sciences et arts d'Agen, 2^e série, t. XV)*. Agen, 1908. In-8°,

Jean-Jacques Boileau compta parmi les ennemis les plus furibonds du quiétisme; il eut l'honneur de rompre des lances avec M. de Cambrai. Le piquant de l'aventure, c'est que ce dénonciateur de la prophétesse des *Torrents* eut lui aussi sa Madame Guyon, en la personne d'une des plus parfaites hystériques dont le XVII^e siècle nous ait légué le souvenir, Mademoiselle Rose¹.

XVIII^e SIÈCLE. — On ne saurait imaginer roman de mœurs, — de très mauvaises mœurs, — plus original, plus vivant que le très véridique et très érudit volume consacré par M. P.-M. MASSON à *Madame de Tencin*². Les scandaleux débuts de la nonne défroquée, les « affaires d'argent, d'amour et d'église », qui nous font voir si drôlement un concile mis sous le patronage de la sœur de l'archevêque d'Embrun, le salon de la rue Saint-Honoré où le portrait d'un pape préside aux réunions, le rôle joué par cette aventurière sur le retour, par cette « amazone manquée », dans la recherche successive des « sultanes », — Châteauroux, Lauragais, Pompadour, — tout cela est conté d'après les sources, avec une vivacité alerte et aussi avec ce manque de respect dont Michelet disait que c'était la première vertu de l'historien.

Le tome IV (1760-1764) du monumental ouvrage de M. R. WADDINGTON sur *la Guerre de Sept ans*³ a les mêmes qualités que ses aînés⁴. Il s'ouvre avec les défaites prussiennes en Silésie, défaites dues en partie aux impatiences de Frédéric. Mais le roi de Prusse sait de nouveau fixer la fortune à Liegnitz; sans se laisser intimider par la capitulation de Berlin, il rétablit ses affaires à Torgau. Cependant, au delà des mers, s'achève la perte du Canada. La valeur des combattants de Sainte-Foy ne peut que retarder une catastrophe dont « le Roi, la Pompadour, l'abbé de Bernis porteront devant l'histoire

334 p. — C'est seulement lors de la querelle sur la Constitution que Boileau montra de la fermeté.

1. N'est-ce pas un signe des temps, un réjouissant témoignage du progrès de la saine critique que de voir un ecclésiastique parler ainsi d'une exorcisée (p. 285, note) : « Il y a bien des raisons de croire que M^{lle} Rose n'était qu'une malade atteinte d'une névrose extraordinaire » ? — M. Durengues publie les pièces relatives à ce merveilleux « sujet », déjà étudié par de Boislisle.

2. Pierre-Maurice Masson, *Une vie de femme au XVIII^e siècle. M^{me} de Tencin (1682-1749)*. Paris, Hachette, 1909. In-16, 315 p. Aux appendices, des lettres de M^{me} de Tencin, une bibliographie de ses œuvres. Index. — Je ne signale que pour mémoire les chapitres du livre qui intéressent l'histoire littéraire.

3. Richard Waddington, *la Guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire. T. IV : Torgau. Le Pacte de famille*. Paris, Firmin-Didot, s. d. [1908]. In-8°, viii-637 p., 8 cartes, qui sont, comme toujours, des reproductions de documents contemporains.

4. *Revue historique*, t. LXXXVIII, p. 135.

le poids accablant »¹. — Nous serions, il est vrai, tentés de leur accorder les circonstances atténuantes, à voir combien les hommes politiques de notre moderne démocratie se rendent peu compte, eux aussi, de ce que signifient pour la France « quelques arpents » de sable ou de rochers, combien de fois par jour ils risquent de « sacrifier l'essentiel, la conservation du domaine d'outre-mer, pour l'accessoire ». — Mais revenons à M. Waddington et aux négociations de Choiseul, dont il fait l'histoire au moyen des archives du quai d'Orsay. La correspondance de Breteuil nous montre avec quelle facilité on achète un chancelier russe; il nous donne, pour ainsi dire, le tarif des consciences moscovites. Plus loin nous voyons les négociations franco-anglaises, menées en partie double par Stanley et Bussy, échouer par suite des menées de l'Autriche, d'une erreur d'optique de Choiseul sur l'importance du litige anglo-espagnol, des prétentions arrogantes de Pitt. Il ne reste plus à la France qu'à poursuivre cette guerre sans profit et à y entraîner l'Espagne². — M. Waddington ne se contente pas de relater la marche des armées et les discussions des cabinets. Il trace, des principaux acteurs, des croquis sobres et nets. On goûtera surtout celui qu'il a esquissé de Pitt, moins grand par ses qualités propres que par la chance qu'il eut d'incarner en soi « la personnalité de ses concitoyens du XVIII^e siècle » avec leurs vertus et leurs défauts : « En le portant aux nues, le citoyen anglais se grandissait lui-même et célébrait la gloire de sa patrie. » — On voit, avec ce volume, s'approcher la fin du livre : ce ne sera pas, pour M. Waddington, un mince honneur que de l'avoir mené à bien.

Les deux derniers volumes des Mémoires du duc de Croÿ³ présentent plus d'intérêt réel que les deux premiers⁴. On y retrouve le grand seigneur physicien⁵, même quelque peu « philosophe »⁶ malgré sa dévotion, l'ambitieux avide de cordons, de grades, de distinctions. Mais on y voit aussi un observateur précis et exact, un homme

1. La documentation canadienne de M. Waddington est-elle suffisante et absolument sûre? Je laisse aux spécialistes le soin d'en décider.

2. M. Waddington ne paraît pas avoir utilisé les travaux de M. Bourguet, faits au moyen des mêmes sources.

3. *Journal inédit du duc de Croÿ (1718-1784)*. T. III : 1772-1777; t. IV : 1777-1784. Paris, Flammarion, 1907. 2 vol. in-8°, 326 p. et 1 fig. et 463 p. Index des 4 vol.

4. Voy. *Revue historique*, t. XCHI, p. 352.

5. Voy. ses relations avec Bougainville, avec Kerguelen, dont il organise le voyage. Description (p. 245) de l'« aéroplane » de Blanchard; découvertes des Montgolfier et de Charles (p. 305); « dirigeable du même Blanchard » (p. 330-335). Il y a là des pages qui semblent écrites d'aujourd'hui.

6. Il converse avec Rousseau, avec Franklin.

mêlé de près aux grandes affaires, ami des ministres, donneur de conseils, disons même un peu « mouche du coche ». Il ne manque à son récit des derniers moments de Louis XV qu'une chose, le style, pour être un morceau d'histoire ; il a suivi d'un œil attentif la guerre des farines¹, l'intervention française aux États-Unis², le voyage de Joseph II. — Il importe de louer à nouveau l'habileté et la conscience des éditeurs, MM. DE GROUCHY et P. COTTIN.

Le titre choisi par M. Henri MALO, *les Corsaires*³, est quelque peu menteur, car il semble nous promettre une étude générale sur la guerre de course et sur les corsaires de toutes nos côtes. En réalité, l'auteur ne nous parle que des corsaires boulonnais de la fin du XVIII^e et du commencement du XIX^e siècle. Il n'a cherché à faire ni un récit chronologique ni un exposé critique ; il s'est laissé aller un peu au hasard de ses documents, pièces d'archives⁴ ou notes rédigées par les familles de ces hommes de mer⁵, en qui se combinaient les vertus du soldat et l'habileté du parfait négociant. Ces documents font le charme particulier de son livre, vivant comme un récit d'aventures héroïques et folles. C'est une page brillante de l'histoire de la marine sous la République et l'Empire.

Les savants russes continuent à s'intéresser vivement à la fin de notre XVIII^e siècle. M. ARDASCHEFF, qui nous avait déjà donné, en français, les pièces justificatives⁶ de son grand ouvrage sur l'administration provinciale en France dans les derniers temps de l'ancien régime, publie la traduction de son tome second⁷, le premier restant accessible aux seuls connaisseurs de la langue russe. M. KOVALEWSKY, de son côté, a écrit une étude sur les campagnes à la veille de la Révolution⁸. On ne saurait imaginer deux ouvrages plus dissem-

1. Malgré sa sympathie personnelle pour Turgot, il voit en son ministère le triomphe des encyclopédistes, c'est-à-dire des ennemis de la religion, et des hommes à systèmes.

2. Réflexions intéressantes, presque prophétiques.

3. Henri Malo, *les Corsaires. Mémoires et documents inédits*. Paris, Mercure de France, 1908. In-8°, 384 p.

4. Archives du Pas-de-Calais, archives du greffe du Tribunal de commerce de Boulogne, archives communales, bibliothèque communale.

5. Papiers Pouré, Fourmentin, Broquant, Dunand.

6. Voy. *Revue historique*, t. LXXXVIII, p. 136.

7. Paul Ardascheff, *les Intendants de province sous Louis XVI*, trad., sous la direction de l'auteur, par Louis Jousserandot. Paris, F. Alcan, 1909. In-8°, xx-488 p. Index. Le texte russe a été révisé par l'auteur avant traduction.

8. Maxime Kovalevsky, *la France économique et sociale à la veille de la Révolution. Les campagnes* (t. XXXIX de la *Bibl. sociologique internationale*). Paris, Giard et Brière, 1909. In-8°, 392 p. Pas de tables des matières. Le tome II : *les Villes*, est annoncé.

blables. Le premier a surtout été établi sur pièces d'archives, et il se présente comme une composition harmonieuse, avec des divisions bien marquées¹. L'autre a été précédé d'un consciencieux dépouillement des documents imprimés, parmi lesquels les cahiers tiennent la première place². C'est l'œuvre sincère d'un esprit curieux et ardent, qui ne redoute ni le désordre ni les digressions.

Les conclusions ne sont pas moins différentes. M. Ardascheff, qui a le sens de la vie concrète³ et une salutaire défiance des formules juridiques, sait se défendre même contre les exagérations de Tocqueville. Il montre la France administrée par un petit nombre de familles sorties de la classe des anoblis, de nobles d'office⁴. Ils appartiennent presque tous à ce mouvement d'idées que les Allemands appellent l'*Aufklärung*, et, de même que les ministres qui les dirigent et qui sont pris parfois dans leurs rangs, ils essaient de faire servir le pouvoir que l'absolutisme monarchique met entre leurs mains à la réforme de l'ancien régime⁵. « Jusqu'à un certain point, les intendants réformateurs de ce temps peuvent être regardés comme de véritables précurseurs de la Révolution » (p. 398).

Si M. Ardascheff voit juste, il voit un peu en beau⁶. On corrigera cette impression trop optimiste par les tableaux un peu poussés au sombre de M. Kovalevsky. Par une critique serrée des thèses de M. Louchizki⁷, celui-ci arrive à établir « l'insignifiance et non la grande

1. Les intendants et la société; l'intendant et la province; ses rapports avec l'opinion « éclairée », la « bienfaisance éclairée », l'administration « éclairée », les abus.

2. Il est regrettable que M. Kovalevsky n'ait pas eu le temps d'utiliser les publications de la Commission de recherches économiques, ni les *Cahiers de la Flandre maritime* de MM. Sagnac et Saint-Léger, ni les *Gentilshommes campagnards* de M. de Vaissière.

3. Il montre très bien que, malgré la centralisation, une certaine vie provinciale subsistait.

4. Il les appelle « nobles d'État ». Ce sont d'ordinaire des anoblis d'ancienne date (très exceptionnellement des descendants de la noblesse féodale) et non des roturiers. Voy. ses curieuses généalogies d'intendants.

5. C'est la thèse récemment soutenue par M. Glagau.

6. Il est un peu dupe des démonstrations publiques, compliments adressés à M. l'intendant, son nom donné à une rue, etc. — Lorsque, vers 1760, Horace Walpole écrit que « les sabots ont disparu » des campagnes françaises, nous n'en croyons pas un mot. — L'histoire de la lettre de cachet de Caen (p. 392) prouve plus contre que pour les intendants.

7. Il n'en reste pas moins (p. 68) que les rôles de l'impôt (non pas de la taille, mais du vingtième) donnent de la condition des terres une image souvent plus sûre que les cahiers. Mais cette image a été faussée par Louchizki, qui a trop vite assimilé (p. 72) le laboureur au propriétaire. M. Kovalevsky donne lui-même une excellente analyse critique pour le Maine.

extension de la propriété paysanne » avant 1789, la « monopolisation des terres par la noblesse et la haute bourgeoisie... C'était là le trait distinctif du régime social aboli par la Révolution ». — Au fond, la contradiction n'est qu'apparente entre les thèses soutenues par les deux écrivains russes : il est exact qu'une administration « éclairée » a fait les plus louables efforts pour guérir une société malade¹; il n'est pas moins exact qu'elle n'y a point réussi².

HISTOIRE LOCALE. — Le savant érudit rochelais M. MESCHINET DE RICHEMOND publie, d'après un manuscrit conservé à Dublin, le *Diaire* de Joseph Guillaudeau, avocat au présidial de la Rochelle³. Très succinct de 1584⁴ à 1610, ce diaire devient ensuite riche en détails. Il nous peint la vie très agitée de cette petite république, passablement anarchique, troublée par les luttes entre le vieux patriciat local et les « prétendus bourgeois non originaires », périodiquement secouée par des émeutes où les pairs ne sont pas toujours d'accord avec le maire et le corps de ville. Le récit de Guillaudeau se réfère à la période passionnante de la construction du Fort-Louis, puis à la lutte contre Richelieu. Il exprime les idées de la bonne bourgeoisie calviniste, idées que nous avons peine à comprendre aujourd'hui : comment pouvait-on concilier la révolte ouverte, l'alliance anglaise, les escarmouches contre ceux que Guillaudeau appelle « les ennemis », avec une certaine fidélité à « Sa Majesté » ? Nous sommes devenus trop simples pour nous en rendre compte, mais force nous est de constater que ces rebelles n'étaient pas devenus des sans-patrie⁵.

1. Le chapitre de M. Ardascheff sur la bienfaisance eût gagné à être écrit après le livre de M. Camille Bloch. — Les ateliers de charité (p. 230) ne sont pas une création, mais la reprise d'une pratique traditionnelle, au moins depuis le xvi^e siècle. — Contradiction entre l'optimisme du chapitre sur l'état du pays et du chapitre sur les famines et épidémies. — P. 287 : « Taille réelle et non personnelle »; renverser les épithètes. — P. 352, « Clermont à Lyon », lire « Clermont à Bordeaux ».

2. Après M. Sagnac, M. Kovalevsky note les phénomènes variés (décroissance du bail à cens, fermes à bref terme, fermes générales, enclosures, etc.) qui rendaient particulièrement dur le régime seigneurial finissant. — Sur la persistance de la mainmorte dans la Bourgogne ducal (p. 259, n. 2), voy. le travail de M. Patoz mentionné ici même, t. XCIX, p. 341.

3. *Diaire de Joseph Guillaudeau, sieur de Beaupréau (1584-1643)*, publié par L. Meschinot de Richemond (publication de la Soc. des arch. hist. de la Saintonge et de l'Aunis). La Rochelle, Noël Texier, 1908. In-8°, 422 p., 2 pl.

4. Les premières lignes n'ont pas été écrites avant l'avènement de Henri IV.

5. L'introduction donne une bibliographie critique des annalistes de la Rochelle. — Les leçons seraient parfois à vérifier : p. 275, l. 5, au lieu de « consentement », il faut certainement « contentement ». — P. 110, n. 1, c'est bien dans un sens péjoratif qu'il faut prendre le mot « garces », équivalent ici de « filles à soldats ». — P. 76 : « Députation de La Noue par la cour »

Les monographies consacrées à nos anciens établissements d'enseignement se multiplient. Celle de M. FRANDIN sur le collège d'Uzès ne nous donne guère, sans doute faute de documents, que l'histoire tout extérieure et formelle de cette maison, du xvi^e siècle à nos jours¹. Au contraire, le livre de M. P. BÉNÉTRIX sur le collège d'Auch au xvi^e siècle² est une étude approfondie sur cette création du cardinal de Tournon : l'histoire financière, l'histoire matérielle, l'histoire intellectuelle du collège y sont exposées en détail et sur pièces jusqu'à l'époque où deux désirs, — celui de s'éviter la peine de chercher des principaux et régents, celui aussi de se garantir contre toute infiltration de l'hérésie, — amenèrent les consuls, les chanoines et le vicaire-général de l'archevêque à signer un contrat avec les Jésuites. Jusqu'alors, cependant, la vie du collège n'avait pas été sans gloire, et il avait éprouvé, comme ses émules de Guyenne ou de Languedoc, les bienfaits de la renaissance pédagogique³.

M. GRAS, poursuivant la série de ses études sur les industries stéphanaises⁴, aborde aujourd'hui l'une des plus grosses, l'une de celles dont le développement a le plus complètement transformé, au xix^e siècle, la face économique de la France. Avant la Révolution, le Forez ne produisait « ni la fonte, ni le fer, ni l'acier »⁵. Malgré les quelques

en 1614; une inexplicable inadvertance fait dire à l'éditeur (n. 1) : « François de La Noue », bien qu'il rapporte dans cette même note la date de la mort du Bras-de-Fer, 1591. Sur ce personnage, il y avait à citer une étude plus récente que celle de M^{me} C. Vincens.

1. F. Frandin, *le Collège d'Uzès, 1566-1793, 1803-1903*. Toulouse, 1907. In-8°, 196 p., 5 pl.

2. Paul Bénétrix, *Un collège de province pendant la Renaissance. Les origines du collège d'Auch (1540-1590)*. Paris, Champion, 1908. In-8°, xxiii-220 p. En appendice, le poème de Bernard du Poey sur le collège et le règlement de Ph. Massé, 1565.

3. P. 17, « auteurs Grecz », lisez : « antiens Grecz ». — Ajoutez à ces publications celle-ci, surtout intéressante en ce qui touche l'existence financière d'un collège : R. P. Ubald d'Alençon, *Notice historique sur le collège de Bueil à Angers, fondé par Grégoire Langlois, évêque de Séez, pour des étudiants en droit (1404-1867)* (extrait du *Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne*). Alençon, 1908. In-8°, 69 p. La date de 1867 est celle de la démolition de la chapelle. En réalité, le collège cesse d'être en 1793. — En appendice, statuts de 1423-1424. — P. 17, il n'est pas question de burettes, mais de sacs, sous le nom de « pochons », vocable encore usité en ce sens (poches) dans beaucoup de nos provinces.

4. L.-J. Gras, *Histoire économique de la métallurgie de la Loire, suivie d'une notice sur la construction mécanique et l'industrie des cycles et automobiles dans la région stéphanoise*. Saint-Étienne, Théolier, 1908. In-8°, xli-622 p.

5. M. Gras parle bien, p. xviii, de l'aciérie du Chambon, manufacture royale dès 1773. En réalité (p. 3), il s'agit d'une tréfilerie, qui tirait ses aciers d'Allemagne. En général, Saint-Étienne se fournissait de fer à Rives.

essais tentés pendant la Révolution, c'est avec l'arrivée de Jackson, et pendant les Cent-Jours, que la fabrication de l'acier s'implante en France¹. Qu'on pense ce que l'on veut de l'intervention des pouvoirs publics en matière industrielle, il faut en prendre son parti : l'industrie moderne du fer et de l'acier fut, en France, une création artificielle de l'État. Elle ne se serait pas établie sans les mesures protectrices prises par Chaptal et continuées par la Restauration. M. Gras étudie l'évolution du régime industriel et du régime douanier qui en est la contre-partie. Les droits sur les fers, allant parfois jusqu'à la prohibition, sont combinés par le gouvernement des Bourbons de façon à favoriser surtout les maîtres de forges au bois, c'est-à-dire la grande propriété. — Dans le cadre en apparence étroit d'une monographie locale, ce livre est donc un apport à l'histoire générale de l'industrie française.

La « révolution Maupeou » a surtout été étudiée dans les villes de Parlement. Que se passa-t-il dans les villes secondaires, qui eurent alors la bonne fortune d'être dotées d'un Conseil supérieur? C'est ce qu'à propos de Clermont-Ferrand s'est demandé M. J. LE GRIEL². La destinée de la nouvelle magistrature n'y fut pas très différente de ce qu'elle fut dans les villes découronnées de leur ancienne suprématie judiciaire. Les cours supprimées (ici la cour des Aides), les juridictions des villes moins favorisées, même les juridictions inférieures se coalisèrent pour ruiner une institution qui n'était pas sans mérite. L'agitation factice entretenue par une basoche turbulente était d'ailleurs à la veille de se calmer et les conseils en passe de devenir populaires, lorsque le pouvoir royal eut la faiblesse de les supprimer.

HISTOIRE COLONIALE. — De tous les travaux antérieurement parus sur nos anciennes compagnies des Indes, aucun ne reposait sur une documentation suffisamment étendue et suffisamment critique. M. KAEFFELIN n'encourra pas ce reproche³. S'il s'est borné (pour cette fois sans doute) à la compagnie des Indes orientales, c'est-à-dire à

1. On trouvera aux pièces justificatives le dossier relatif à l'établissement des Jackson. Il y a là des documents capitaux pour l'histoire de l'industrie, notamment le rapport de l'ingénieur de Gallois sur l'usine de Trablaine, 31 octobre 1815.

2. Jacques Le Griel, *le Chancelier Maupeou et la magistrature française à la fin de l'ancien régime* [pourquoi ce surtitre ambitieux?]. *Le conseil supérieur de Clermont-Ferrand, 1771-1774*. Paris, H. Champion, 1908. In-8°, 289 p.

3. Paul Kaëppelin, *les Origines de l'Inde française. La Compagnie des Indes orientales et François Martin. Étude sur l'histoire du commerce et des établissements français dans l'Inde sous Louis XIV (1664-1719)*. Paris, Chalmel, 1908. In-8°, xv-673 p., 2 cartes.

la période qui précède la réorganisation de 1719, il a complètement dépouillé les séries qui pouvaient lui être utiles aux archives des colonies, aux Archives nationales, au Cabinet des manuscrits, aux Affaires étrangères. Avec la plus grande minutie, il a reconstitué, année par année, presque jour par jour, l'histoire de la compagnie, son histoire intérieure, l'histoire de ses tentatives plus ou moins avortées de colonisation, son histoire politique, mais surtout son histoire proprement commerciale. On trouvera chez lui le détail de tous les armements de la compagnie et de tous ses « retours ».

Dirai-je que cette minutie est même excessive? On se perd un peu dans ce journal trop complet, trop bien tenu, et qui devient facilement terne et gris. On a de la peine à y retrouver la figure de ce François Martin, qu'on nous présente comme le centre du livre, qui disparaît ensuite sous les détails et qui semble bien avoir eu, en ce qui touche les conditions nécessaires d'un établissement commercial européen aux Indes, des vues d'avenir, des vues qui seront reprises par Dupleix (p. 467).

Il faut faire effort aussi pour dégager de cette surabondance de petits faits les causes du lamentable échec, deux fois répété, de l'œuvre conçue par Colbert. D'abord la compagnie n'a jamais été une association de marchands, mais une sorte de comité ministériel, où des capitalistes sont tout juste admis à l'honneur de commanditer une entreprise d'État. Aussi tous ses actes seront-ils marqués au coin de l'ignorance et de l'imprévoyance gouvernementales (p. 503). Elle sera, commercialement, victime d'un protectionisme étroit et inconsequent, dont la plus éclatante manifestation est l'éternelle et irritante histoire des toiles peintes. Ses cargaisons, par suite des lenteurs administratives, partiront presque toujours en retard, comme si le régime des moussons dans les mers de l'Inde n'imposait pas des dates invariables. On l'entraînera dans des entreprises de peuplement pour lesquelles elle n'est point faite, et qui seront (surtout pour Madagascar) assez mal venues. On ne saura pas l'aider à résoudre la question de ses escales, question capitale dans les conditions de la navigation à cette époque¹. On lui imposera une politique reli-

1. Voy. le mémoire de M. Kaepelin, *les Escales françaises sur la route de l'Inde, 1638-1731* (Paris, Challamel, 1908. In-8°, 114 p.), où l'on trouvera la même richesse de documentation que dans sa grande thèse, avec des vues plus synthétiques. On chercha l'escale rêvée d'abord à Fort-Dauphin, puis dans l'Afrique du Sud, à la baie de Saldanha et surtout au Cap, que l'on aurait enlevé aux Hollandais. L'escale de Bourbon ne fut vraiment prise au sérieux ni par les directeurs ni par le gouvernement. L'île-de-France ne sera définitivement utilisée que très tard, en 1731. Pendant un siècle, le commerce français dans l'Inde souffrit cruellement de cette absence d'une bonne escale, où

gieuse des plus maladroites et des plus puérides; par les mêmes procédés dont on se servait en France pour démanteler l'édit de Nantes, on savait, de Versailles, les garanties promises aux « gentils » de Pondichéry, au risque de dépeupler nos établissements. Chose inattendue, les Jésuites, — partisans, sous d'autres cieux, des « cérémonies chinoises », — se montrent à Pondichéry d'une intransigeance à la Polyeucte, parce que les Pères des Missions et les capucins inclinent à plus de tolérance. Mais les Jésuites finissent par avoir le gouverneur dans leur main.

Ajoutez que la compagnie n'est qu'une pièce sur l'échiquier où Louis XIV joue sa partie. La guerre de Hollande et surtout la guerre d'Augsbourg s'étendent aux Indes; Colbert et ses successeurs avaient espéré écraser nos rivaux à Ceylan et à Batavia comme à Amsterdam. Avec la guerre de la succession d'Espagne, ce sera de nouveau cet élargissement du théâtre de la politique européenne, qui fait déjà penser, en petit, aux grandes guerres universelles du XVIII^e siècle, et ce sont déjà aussi les mêmes négligences du gouvernement métropolitain.

Pour ces multiples raisons, la compagnie ne traina jamais qu'une misérable existence, toujours à deux doigts de la faillite, à peine maintenue debout par le despotisme ministériel. Il est piquant de constater, dans le consciencieux travail de M. Kaepelin, que le seul moment où la compagnie fit d'assez bonnes affaires fut précisément celui où, renonçant à tout commerce, elle monnaya son monopole en faveur d'une société d'armateurs malouins.

Un voyage accompli par l'un de ces Malouins « à la mer du Sud », c'est-à-dire sur la côte ouest de l'Amérique espagnole, vers 1708-1711, avait attiré l'attention de M. DAHLGREN. Il avait publié, en suédois, un travail dont les résumés ou les comptes-rendus avaient éveillé, en France, un vif intérêt. Il a repris le sujet pour les lecteurs français; mais des recherches étendues dans nos archives l'ont si bien amené à élargir son plan primitif que le tome I de son ouvrage¹, pour formidable qu'il soit, ne touche pas encore à ce voyage qui l'avait d'abord retenu. C'est toute une étude sur le commerce des Français à la mer du Sud qu'il a conçu l'ambition d'écrire; il la mène

l'on aurait pu caréner les navires et refaire les équipages après la traversée des mers tropicales, constituer un entrepôt de marchandises, attendre les conditions météorologiques favorables.

1. E.-W. Dahlgren, *les Relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'océan Pacifique (commencement du XVIII^e siècle)*. T. I : *le Commerce de la mer du Sud jusqu'à la paix d'Utrecht*. Paris, H. Champion, 1909. In-8°, xvi-740 p., 7 cartes et quelques gravures.

aujourd'hui jusqu'à la paix d'Utrecht¹. Ce qui ressort de son livre, c'est d'abord une confirmation des opinions autrefois courantes, récemment combattues², sur la misère économique des colonies espagnoles. Le régime prohibitionniste qui les étouffe est une prime à la fraude³. Devant les tentatives faites par nos armateurs pour conquérir ce marché, le gouvernement français, surtout pendant la période (1700-1715) où il exerce à l'égard de l'Espagne un quasi-protectorat, ne sait quelle attitude tenir. Tantôt il défend, tantôt il tolère, plus souvent il ferme les yeux, et toujours il menace sans parvenir à se faire obéir. Avec cette impuissance d'une administration parfois trahie par ses sous-ordres, la hardiesse, les mille ruses, la ténacité, l'esprit d'initiative de nos négociants, surtout des Malouins, forme un réjouissant contraste. Décidément, ces Français n'étaient pas nés casaniers ni ennemis des aventures. De 1704 à 1709, ce sont leurs escadres, — le mot n'est pas excessif, — qui font vivre les colonies espagnoles et qui jettent dans notre circulation nationale une masse énorme de métaux précieux. Le gouvernement de Louis XIV, toujours aux abois, se précipite sur ces arrivages comme sur une aubaine, et c'est une des raisons pour quoi il n'ose tarir absolument un commerce dont les produits s'acheminent vers ses hôtels des monnaies. Rien n'est amusant comme de voir Pontchartrain organiser, par les chemins de Bretagne, la chasse aux piastres chiliennes ou péruviennes; mais nos gens sont passés maîtres en cette guerre comme dans les autres, et ils ne laissent au roi que les reliefs du festin. M. Dahlgren réduit à ses justes proportions la légende du trésor public sauvé en 1709 par l'or du Pacifique, et il efface de l'histoire le geste des Malouins offrant 30 millions à Louis XIV ruiné. — Il est fâcheux qu'une composition lourde et compliquée⁴ rende malaisée la lecture de cet ouvrage excellent, qui renouvelle, on peut le dire, certaines pages de l'histoire du commerce, — sans parler du

1. Bien que le voyage de Frondat, antérieur cependant à cette paix, n'y soit point traité.

2. Voy. p. 28, critique des idées émises par M. F. de Laiglesia sur la production des métaux précieux.

3. Ce qui suffit à peindre l'état des colonies en 1698, c'est l'avidité avec laquelle les Espagnols du Nouveau-Monde se jettent, malgré les défenses, sur toutes les marchandises françaises, même sur des « guenilles », et les paient à des prix élevés.

4. Après une introduction historique solide et nourrie, M. Dahlgren étudie le commerce de la mer du Sud (et souvent aussi celui de la côte atlantique) dans ses rapports avec les compagnies de commerce, avec la politique franco-espagnole, avec la guerre de Succession d'Espagne; il se trouve ainsi amené à étudier deux, parfois trois fois la même croisière.

jour qu'il projette sur la politique espagnole de Louis XIV et sur la guerre de succession d'Espagne.

M. DE NAZELLE, arrière-petit-neveu de Dupleix¹, se trouve posséder dans ses archives de famille un grand nombre de pièces provenant du célèbre gouverneur. Il a eu l'excellente idée de publier un lot de documents² relatifs aux années 1747-1750, mais surtout à la tentative de Boscawen contre Pondichéry et aux préliminaires de la paix d'Aix-la-Chapelle. Ces documents nous montrent sous un jour favorable la très énergique activité de Dupleix et sa réelle et profonde connaissance des mœurs et de la politique indigènes; ils contribueront à adoucir les appréciations dénuées d'indulgence de M. Cultru et à restaurer quelque peu la « légende » de Dupleix. — Comme préface à ces textes, M. de Nazelle a cru devoir nous donner une étude sur la défense de Pondichéry, en réalité sur toute l'histoire de Pondichéry depuis le jour où La Bourdonnais quitte cette ville pour aller attaquer Madras. Étude consciencieuse, mais qui, malgré les très patientes recherches de l'auteur³, n'aboutit pas à des résultats absolument nouveaux. Même, sur le conflit Dupleix-La Bourdonnais, M. de Nazelle, sans doute par scrupule, ne se prononce point. C'est surtout comme exposé minutieux des opérations militaires que son livre sera utile⁴. Un autre volume sera consacré aux événements de 1749. Souhaitons qu'il soit également riche en pièces justificatives.

M. Pierre DE VAISSIÈRE semble avoir d'abord conçu son livre sur Saint-Domingue⁵ comme une suite à ses *Gentilshommes campagnards*. La double mission que la noblesse n'a pu remplir en France, — posséder la terre et donner à la société locale ses chefs naturels, — elle s'y serait courageusement essayée sous les tropiques. Si, là

1. Marquis de Nazelle, *Dupleix et la défense de Pondichéry (1748), d'après des documents inédits et les archives de la famille de Dupleix*. Paris, Champion, 1908. In-8°, XXI-418 p., cartes, fac-similés, portr.

2. Les pièces justificatives (p. 253-407) comprennent trente-cinq numéros (plus trois notes de l'auteur). Mais, en réalité, les documents reproduits sont bien plus nombreux, puisqu'on trouve sous le n° XIX vingt-sept lettres ou extraits de Dupleix à divers, sous le n° XX deux lettres aux directeurs de la Compagnie, au n° XXX huit lettres à Barthélemy, au n° XXXIII onze lettres à Boscawen.

3. En dehors de ses archives personnelles, il a consulté la collection Margry, les archives des Affaires étrangères, celles des Colonies, celles de Seine-et-Oise (registres des minutes de la correspondance de Dupleix, qui seront utilisées pour la période postérieure), etc.

4. Sur quelques erreurs, que lui eût épargnées une lecture plus attentive du livre de M. Cultru, voy. Kaepelin, *Revue d'hist. moderne*, t. XI, p. 216.

5. Pierre de Vaissière, *Saint-Domingue (1629-1789). La société et la vie créoles sous l'ancien régime*. Paris, Perrin, 1909. In-8°, 384 p., 14 grav.

encore, elle échoua, la faute en serait à la centralisation gouvernementale, à la morgue brutale des commis et des robins, à l'influence néfaste d'une classe jalouse, mélange hétéroclite des pires éléments, « la plus vile partie de la population, esprits inquiets, fauteurs de désordre », qui perdirent la colonie en voulant prendre leur revanche sur « la domination exécrée du militaire ». Ce n'est pas tout à fait, disons-le, avec cette simplicité que les choses apparaissaient dans la récente étude de M. Boissonnade¹.

Au reste, M. P. de Vaissière a un sens historique trop fin, il a trop consciencieusement dépouillé l'énorme documentation que lui offraient les archives des colonies pour pouvoir s'enfermer longtemps dans une thèse. Il nous révèle les défauts de la noblesse créole aussi bien que ceux des fils de boucaniers. Si, dans son récit de la lutte qui éclate, là bas comme en France, entre l'épée et la robe, ses sympathies sont pour « le militaire », il ne dissimule pas que l'insolence des nobles coloniaux va parfois jusqu'à la révolte². On sent de bonne heure que, pas plus que les autres blancs, ces nobles ne reculèrent, au besoin, devant la trahison, l'appel à l'étranger.

C'est que tous les éléments de la société créole sont souillés de la même tare : l'esclavage. Nobles et non nobles sont égaux en cruauté. Les supplices atroces dont M. de Vaissière nous fait l'énumération sont bien l'œuvre d'imaginations en délire ». Et si de telles inventions, qui nous stupéfient d'horreur, ont pu venir à l'esprit de gens qui étaient peut-être, au demeurant, des hommes honnêtes et doux, c'est que l'institution elle-même était responsable de cette dégradation de l'humanité³. Au fond, c'est bien l'impression qu'on retire des très délicates analyses que M. de Vaissière nous donne de la

1. *Saint-Domingue à la veille de la Révolution*, p. 30 et suiv., qui distingue les *grands planteurs*, ordinairement non résidents, les *petits planteurs*, les négociants, gens de loi, etc., enfin les *petits blancs*. D'ailleurs, M. de Vaissière, qui simplifie à l'excès dans ses premiers chapitres, introduit ensuite plus de nuances dans son exposé.

2. P. 123, 135.

3. P. 205 : « Tout est une question de fait en ces matières : il y a eu de bons maîtres, il y a eu de mauvais maîtres. » Pourtant, p. 303, c'est bien l'institution, et non les hommes, que l'auteur accuse. — Si l'on rencontre quelques textes qui nous peignent l'esclavage sous des couleurs idylliques, il faut noter que ces textes sont tous postérieurs au début de la campagne des philosophes contre l'esclavage, quelques-uns même postérieurs à la Révolution : ce sont les propriétaires menacés ou dépouillés qui se défendent. Le plus plaisant d'entre eux est assurément M. de Vaulblanc (p. 200), qui trouve que le travail de la sucrerie n'a rien de fatigant ni de malsain, attendu que « les hommes qui écument les chaudières où se fait le sucre respirent une odeur balsamique aussi saine qu'agréable ».

société créole; cette société, qui « n'a peut-être pas eu ... cet attrait enchanteur que rétrospectivement on lui prête aujourd'hui », est positivement pourrie par l'institution servile. Les habitudes de domination nées de la promiscuité avec une race inférieure, l'éducation des enfants créoles abandonnée aux noirs, telles sont les causes essentielles de cette dégénérescence. Ajouterai-je que l'on retrouverait peut-être dans certaines de nos colonies actuelles, — encore que nous n'ayons plus, au sens propre du mot, d'esclaves, — quelques-unes des maladies sociales décrites avec tant de précision par M. de Vaissière? Son livre est un livre de sociologie générale autant que d'histoire.

M. DRIAULT, comme suite à son excellent et utile ouvrage sur la question d'Orient, devait tout naturellement être amené à nous donner une « question d'Extrême-Orient »¹. Comme il le dit fort bien, les événements qui se sont succédé en Chine et au Japon de 1903 à 1907 sont « d'importance capitale... L'Extrême-Orient a cessé d'être un terrain de colonisation; ce sont les principes de la doctrine de Monroë appliqués à l'Asie; c'est un grave moment historique ». Il est regrettable que, pour nous expliquer les origines de ce « moment », M. Driault ait cru devoir s'appesantir si longtemps sur l'histoire, même la plus ancienne, de la Chine et du Japon². Il ne pouvait, évidemment, travailler ici que sur des ouvrages de seconde main; aux sinologues et aux japonisants de dire s'il a toujours choisi les meilleurs. Pour les périodes plus voisines de nous, M. Driault a la bonne fortune de s'appuyer sur les travaux de M. Cordier. Son livre devient alors un commode et sûr précis de la Restauration japonaise, des guerres sino-française et sino-japonaise, enfin de la guerre russo-japonaise. Les étudiants de nos Universités béniront plus d'une fois l'auteur lorsqu'ils tireront, à l'examen d'agrégation, une leçon sur un de ces sujets qui leur sont peu familiers. — La conclusion, où se trouvent les vues synthétiques sur « la question du Pacifique » considérée dans son ensemble, eût gagné à être développée encore, aux dépens de la première partie.

H. HAUSER.

1. Édouard Driault, *la Question d'Extrême-Orient* (Bibl. d'hist. contemporaine). Paris, Alcan, 1908. In-8°, 391 p.

2. Les quatre premiers chapitres (une centaine de pages) sont antérieurs au XIX^e siècle.

HISTOIRE GRECQUE.

PUBLICATIONS ÉTRANGÈRES.

(1904-1908.)

Bien des années se sont passées depuis que M. Ad. Bauer a cessé de donner à la *Revue historique* ces remarquables bulletins où il analysait les principaux ouvrages d'histoire grecque publiés en Allemagne et en Autriche (le dernier de ces bulletins a paru dans le tome LXXIX). Il est impossible de combler une pareille lacune en quelques pages. A plus forte raison faut-il renoncer à l'espoir d'examiner de près une aussi longue période de production historique, quand on a l'intention de la considérer, non plus seulement dans les pays de langue allemande, mais aussi dans les pays de langue anglaise, italienne et grecque. Nous demandons pardon à l'avance du double défaut que présentera ce premier bulletin, simple travail de raccord : il sera superficiel partout et prendra souvent l'apparence d'une liste bibliographique. Les lecteurs de la *Revue* qui désirent être renseignés sur l'histoire grecque se consoleront en pensant qu'ils ont été régulièrement tenus au courant des publications françaises par M. Fougères¹ et qu'ils ont pu, de temps en temps, dans les *Comptes-rendus*, faire plus amplement connaissance avec quelques publications étrangères.

GÉOGRAPHIE. — Heinrich Kiepert avait commencé, sous le titre de *Formae orbis antiqui*, la publication d'un magnifique atlas. Six cartes avaient paru en 1894, qui résumaient des études approfondies sur les textes et sur les découvertes archéologiques. Depuis, l'œuvre était restée en suspens. Richard KIEPERT s'est pieusement imposé l'obligation de la continuer. De 1904 à 1906, il a publié sept cartes nouvelles. Avec quatre cartes de la première livraison, les cartes XIII et XIV, datées de 1906, forment un ensemble à peu près complet pour la Grèce². — Un bon atlas à recommander aux étudiants, c'est celui qu'Em. REICH a muni de graphiques utiles pour l'étude des opérations militaires³.

1. Nous réservons à M. Fougères le compte-rendu de toutes les publications en langue française, qu'elles viennent de France ou des autres pays.

2. Kiepert, *Formae orbis antiqui*. Berlin, Reimer, fasc. I, 1894; II, 1901; III, 1902; IV, 1906.

3. Emil Reich, *Atlas antiquus in Forty eight Original, Graphic Maps, with Elaborate Text to each Map, and full Index*. London, Macmillan, 1908.

La topographie d'Athènes a fourni la matière d'un volume de la collection Iwan von Müller. L'auteur, W. JUDERCH, s'est si bien acquitté de sa tâche, que son livre est devenu le complément indispensable des manuels d'archéologie attique¹. Il convient de signaler, dans le recueil de Sieglin, une bonne étude d'histoire et de topographie sur l'Eubée, par GEYER². En général, les villes ou les pays que nous citerons plus loin comme ayant été le théâtre de fouilles sérieuses ont aussi été l'objet d'études géographiques ou topographiques. Une mention spéciale est due aux observations faites à Théra sur la transparence de l'air dans la mer Égée³.

S. MÉNARDOS a fait un travail sur la toponymie de Chypre. C'est un modèle à proposer aux Hellènes qui voudraient consacrer leurs loisirs à des recherches savantes⁴.

FOUILLES. — Les fouilles exécutées dans toutes les parties de l'ancienne Grèce présentent un intérêt de plus en plus grand pour l'historien. C'est qu'on est entré depuis une dizaine d'années dans la période des fouilles exhaustives : on descend jusqu'à la roche et l'on rend au jour, l'une après l'autre, les civilisations superposées. En même temps, on use d'une méthode plus sévère, de façon à prévenir les écarts de l'imagination et à réduire au minimum le coefficient personnel. Pour se rendre compte des progrès réalisés, il suffit de comparer les résultats obtenus par Schliemann, il y a un quart de siècle, avec ceux qu'ont donnés plus récemment les mêmes champs de fouilles : sous le fameux palais de Tirynthe, on a pu découvrir les vestiges de plusieurs habitats plus anciens⁵; sur la colline d'Hisarlik, on a dû adopter un nouveau système de classification pour les strates de ruines et déplacer violemment la Troie de Priam⁶. On

1. W. Judeich, *Topographie von Athen* (Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft, hrsg. von Iwan von Müller, III, II, 2). München, Beck, 1905. — Voir *Rev. hist.*, t. XCV (1907), p. 154 et suiv.

2. Fritz Geyer, *Topographie und Geschichte der Insel Euböa*. I : *Bis zum Peloponesischen Kriege* (Sieglin, *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, 6. Heft). Berlin, 1903.

3. F. Frhr. Hiller von Gärtringen, *Thera. Untersuchungen, Vermessungen, Ausgrabungen in den Jahren 1895-1902*. Bd. IV : *Klimatologische Beobachtungen aus Thera*, unter Mitwirkung von F. Frhr. Hiller von Gärtringen und E. Vassiliu bearbeitet von P. Wilski. I. Teil : *Die Durchsichtigkeit der Luft über dem Ägäischen Meere nach Beobachtungen der Fernsicht von der Insel Thera aus*. Berlin, Reimer, 1902.

4. Simos Menardos, *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου*. Extrait de l'Ἀθηνᾶ, t. XVIII, p. 315-421. Athènes, Sakellarios, 1907.

5. W. Dörpfeld, dans les *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts in Athen*, t. XXXII (1907), p. 1 et suiv.

6. W. Dörpfeld, *Troja und Ilion*, Bd. I, II. Athen, Beck und Barth, 1902. Signalons ici le catalogue de la collection Schliemann au musée de Berlin :

saisit là sur le vif les avantages de la fouille intensive et de l'observation rigoureuse.

Les effets produits sont merveilleux. Toute une succession de sociétés préhistoriques, depuis la période néolithique jusqu'à la fin de l'âge du bronze! Les Mycéniens, qui semblaient si lointains, ne sont que les derniers venus, ceux qui ont immédiatement précédé les Hellènes. De cette œuvre admirable, la résurrection de l'empire minoen, l'honneur revient surtout aux Anglais et aux Italiens, dans une moindre mesure aux Américains et aux Grecs. De 1896 à 1899, les archéologues de la British School se sont attaqués à Phylakopi dans l'île de Mélos (Milo); ils y ont retrouvé des habitations énéolithiques, recouvertes d'une ville minoenne et d'une ville mycénienne¹. Mais ce sont les fouilles de Crète qui ont été de beaucoup les plus fructueuses. On connaissait déjà les étonnantes céramiques de Khamars. Depuis 1899, Arthur Evans a fait des découvertes qui ont donné à son nom une juste célébrité : les palais de Minos à Knossos, le cimetière de Zafer-Papoura, la tombe royale d'Isopata. Pendant ce temps, Mackenzie, Hogarth, Dawkins exhumaient des villes mortes sur la côte orientale, à Palaicastro et à Zacro, et exploraient la grotte du mont Dicté². L'Evans italien a été Halbherr, qui a eu pour principaux lieutenants Pernier, Savignoni, Paribeni. Leurs efforts ont porté sur la côte méridionale; ils ont mis au jour les chefs-d'œuvre que renfermaient les palais de Phaistos et de Haghia Triada³. Les représentants de l'Université de Pensylvanie, Miss Boyd, Seager, ont jeté leur dévolu sur la côte nord-est et ont fait d'utiles trouvailles à Gournia et dans l'îlot de Pseira⁴. Les Grecs de l'île ont fouillé plusieurs points isolés (Koumasa, Sitia, Mouliana, Arta); mais le plus grand service qu'aient rendu Hadzidakis et Xanthoudidis, c'est l'or-

Schliemanns Sammlung trojanischer Altertümer, hrsg. von der Generalverwaltung der kgl. Museen zu Berlin. Berlin, 1903.

1. *Excavations at Phylakopi in Melos conducted by the British School at Athens*, described by T. D. Atkinson, R. C. Bosanquet, C. C. Edgar, A. J. Evans, D. G. Hogarth, D. Mackenzie, C. Smith and F. B. Welch (Supplementary paper n° 4 of the Society for the promotion of Hellenic studies). London, Macmillan, 1904.

2. *Annual of the British School at Athens*, t. VI (1899-1900)-XII (1905-1906); *Journal of Hellenic studies*, t. XXI (1901)-XXVIII (1908); *Archæologia*, t. LIX, 2.

3. *Monumenti antichi dei Lincei*, t. XII (1902), XIII (1903), XIV, 2 (1905), XIX (1908).

4. Miss H. A. Boyd, *Report of the American Exploration Society's excavations at Gournia, 1901-1903* (Transactions of the University of Pennsylvania, Department of archæology, t. I, 1905).

ganisation rapide et pratique du musée qui est aujourd'hui la gloire de Candie.

Le royaume de Minos a encore une fois fait sentir son influence dans la mer Égée et sur le continent européen. A aucun moment, depuis les temps héroïques de Schliemann, on n'a autant cherché, autant trouvé de documents sur la période préhellénique. A Naxos et à Syros, Klon Stéphanos a beaucoup fait pour préciser les caractères de la civilisation cycladique, qui semble antérieure à celle de la Crète¹. En Thessalie, pays d'où rayonnèrent les Pélasges, les établissements de Dimini et de Seselo, explorés par Tsountas, fournissent d'importants points de comparaison pour l'histoire de l'habitation en Grèce². Les antiquités préhistoriques d'Orchomène, explorées à nouveau, ont fait l'objet d'un bon travail, celui de Bulle³. A Thèbes, Kéramopoulos a trouvé les vestiges d'un palais et un grand nombre de poteries diverses⁴. Les fouilles de l'Héraion argien, entreprises sous les auspices de l'*Archæological Institute of America*, ont donné des résultats importants pour l'histoire de la transition entre l'âge mycénien et l'âge classique; elles ont été décrites par Ch. Waldstein et ses nombreux auxiliaires⁵. Dörpfeld ne s'est pas borné à compléter et à rectifier les fouilles de Troie et de Tirynthe; il a trouvé sous l'Héraion d'Olympie les vestiges d'un établissement primitif; il a identifié la Pylos de Nestor, qui n'est pas en Messénie, mais en Triphylie, non loin de Samicon⁶; enfin, il a demandé à l'archéologie militante de fixer l'emplacement de l'Ithaque homérique. Il faut renoncer désormais à placer la patrie d'Ulysse dans la Théaki moderne, comme le voulait encore naguère V. Bérard. Mais ce n'est pas Dörpfeld qui a donné au problème la solution la plus vraisemblable, en soutenant les titres de la ville préhistorique qu'il a découverte en 1903 à Nidri, dans l'île de Leucade; c'est Cavvadias qui semble l'emporter en faisant triompher les droits de Céphallénie : à

1. Dr Klon Stéphanos, dans les *Comptes-rendus du Congrès international d'archéologie*, 1^{re} session tenue à Athènes en 1905. Athènes, Meissner et Kargadouris, 1905.

2. Chr. Tsountas, *Αἱ προϊστορικὰ ἀκροπόλεις Διμηνίου καὶ Σέσελου* (*Bibliothèque de la Société archéologique d'Athènes*). Athènes, Sakellarios, 1908.

3. Bulle, *Orchomenos*, t. I, dans les *Abhandlungen der Bayrischen Akademie der Wissenschaften*, t. XXIV (1907).

4. Kéramopoulos, dans l'*American journal of archaeology*, t. XI (1907), p. 97.

5. *The Argive Heraeum*, by Ch. Waldstein, with the cooperation of Chase, de Cou, Heermance, Hoppin, Lythgoe, Norton, Richardson, Tilton, Washington and Wheeler. Boston, New-York, vol. I, 1902; II, 1905.

6. *Mittheil. des deutschen archäol. Instituts in Athen*, t. XXXII (1907), p. IV-V, VI-XVI.

Masarakata, où il avait déjà trouvé en 1899 une nécropole avec une tombe à coupole, il a exhumé pendant l'été 1908 la station la plus considérable qu'on ait découverte dans les îles Ioniennes¹.

Nos connaissances sur la période proprement historique ont largement bénéficié des fouilles pratiquées tant en Europe qu'en Asie. Ce n'est qu'en 1906 que CAVVADIAS et KAWERAU ont achevé de présenter au public les résultats des fouilles faites sur l'Acropole d'Athènes de 1885 à 1890². NOACK a élucidé différentes questions soulevées à propos du Dipylon : il a retrouvé dans le mur de Thémistocle des fragments de sculpture archaïque provenant des tombes voisines et montré comment la route était dominée par des plates-formes où chaque famille enterrait ses morts³. On a donné quelques coups de pioche dans les terrains situés derrière le Théséion, en contre-bas de la façade orientale, afin de déterminer la place de l'ancienne agora ; il ne semble pas qu'on soit arrivé à grand-chose jusqu'à présent. Au contraire, les fouilles de STAIS au cap Sounion offrent un grand intérêt, non seulement pour les archéologues (Apollon archaïque, etc.), mais aussi pour les historiens : elles ont amené au jour des loges aménagées pour les navires de guerre qui surveillaient les approches de la côte. FURTWÄNGLER, quelque temps avant de mourir, a terminé une belle publication sur ses belles fouilles d'Égine⁴. Dans le Péloponèse, il faut mentionner, avec les fouilles américaines de l'Héraion argien, les fouilles anglaises de Sparte. La British School a déblayé, entre autres monuments, le fameux temple d'Artémis Orthia ; on y a trouvé un grand nombre d'objets qui permettent de suivre l'histoire du sanctuaire depuis l'époque du style « géométrique » jusqu'à la période romaine⁵. Dans les îles, après avoir rendu hommage à l'École française, qui a fait à Délos de bel et bon travail, ainsi qu'aux Danois Blinkenberg et Kinch, qui ont consacré plusieurs campagnes à l'exploration archéologique de Rhodes, nous avons à saluer l'achèvement de l'œuvre accomplie à Théra avec une abnégation sans bornes par HILLER VON GÄRTRINGEN⁶. En Asie

1. Pour le moment, on peut voir à ce sujet Goekoop, *Ithaque la Grande*. Athènes, Beck et Barth, 1908. — Les vases « mycéniens » trouvés à Céphalénie et conservés au musée de Neuchâtel prennent une grande importance.

2. Cavvadias und Kawerau, *Die Ausgrabungen der Akropolis*, ἡ ἀνασκαφὴ τῆς Ἀκροπόλεως (1885-1890) (en allemand et en grec). Athènes, Έστία, 1906.

3. F. Noack, *Die Mauern Athens. Ausgrabungen und Untersuchungen*, dans les *Mith. des deutsch. arch. Inst. in Athen*, loc. cit., p. 123-160, 474-566.

4. Ad. Furtwaengler, *Egina. Das Heiligtum der Aphaia*, unter Mitwirkung von R. Fiechter und H. Thiersch. 2 vol. München, Akad. der Wissensch., 1906.

5. *Annual of the British School at Athens*, XII (1905-1906), XIII (1906-1907).

6. F. Frhr. Hiller von Gärtringen, *Thera...* Berlin, Reimer. Bd. II : *Theräische Gräber*, unter Mitwirkung von W. Dörpfeld, F. Frhr. Hiller von Gär-

Mineure, les travaux ont été nombreux et considérables. Ici les Allemands se sont distingués. Ils avaient commencé par Pergame dans les années 1890-1895. Les fouilles de Magnésie du Méandre (1894-1893) ont été présentées en 1904 par HUMANN, qui s'est adjoint KOHTE pour les monuments et WATZINGER pour les sculptures¹. Celles de Priène (1895-1898) l'ont été beaucoup plus vite, dès la même année 1904, par WIEGAND et H. SCHRADER². A Milet, Wiegand a exécuté depuis 1899 des recherches importantes à tous les points de vue. Il ne s'est pas contenté de les faire connaître dans leurs grandes lignes par des rapports adressés régulièrement à l'Académie de Berlin³; il a voulu en révéler les détails le plus rapidement possible et, pour cela, il a préféré à une grande publication d'ensemble le système des monographies par fascicules⁴. Le premier de ces fascicules donne une carte au 1/50 000^e avec texte explicatif; le deuxième, une description du Bouleutérion. Les fascicules suivants donneront le théâtre, le Nymphæum, les sanctuaires d'Apollon Delphien et d'Athènes, les marchés et ports, les thermes et le stade, les fortifications, la nécropole, les antiquités chrétiennes et mahométanes, les inscriptions. Les Autrichiens (avec HEBERDEY)⁵ et les Anglais (avec HOGARTH)⁶ se hâtent aussi de publier les résultats de leurs fouilles à Éphèse. On n'en saurait dire autant des Américains en ce qui concerne les fouilles d'Assos : elles ont été exécutées de 1884 à 1883, la première livraison de l'ouvrage relatif à l'expédition est de 1902⁷, et depuis plus rien !

tringen, A. Schiff, C. Watzinger, P. Wilski, R. Zahn, hrsg. von H. Dragendorff, 1903. Bd. III : *Stadtgeschichte von Thera*, unter Mitwirkung von W. Dörpfeld, A. du Bois-Reymond, R. Weil, A. Schiff, H. Schrader, C. Watzinger, R. Zahn, 1904.

1. Carl Humann, *Magnesia am Mæander. Bericht über die Ergebnisse der Ausgrabungen der Jahre 1891-1893*, die Bauwerke bearb. von J. Kohte, die Bildwerke bearb. von C. Watzinger. Berlin, Reimer, 1904.

2. Th. Wiegand und Hans Schrader, *Priene. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen in den Jahren 1895-1898*, unter Mitwirkung von G. Kummer, W. Wilberg, H. Winnefeld, R. Zahn. Berlin, Reimer, 1906.

3. Voir les *Sitzungsberichte* de 1900, 1901, 1904, 1905, 1906, 1908.

4. Th. Wiegand, *Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899*. Berlin, Reimer. Heft I : P. Wilski, *Karte der miletischen Halbinsel*, 1906; Heft II : H. Knackfuss, unter Mitwirkung vom C. Friedrich, Th. Wiegand und H. Winnefeld, *Das Rathhaus*, 1908.

5. *Forschungen in Ephesos*, veröffentlicht vom österreichischen archäologischen Institut. Bd. I. Wien, Hölder, 1906.

6. *Excavations of Ephesus. The Archaic Artemisia*, by D. G. Hogarth, with chapters by C. H. Smith and A. H. Smith, by B. V. Head and by A. E. Henderson. London, British Museum, 1908.

7. *Investigations at Assos (Archaeological Institute of America)*, by J. T. Clarke, F. H. Bacon, R. Koldewey. Part I. Cambridge (Massachusetts), 1902.

INSCRIPTIONS. — Le 28 janvier 1904, l'Académie de Berlin tint une séance qui restera mémorable dans l'histoire de l'épigraphie grecque : Wilamowitz y proposa de fondre en un seul *Corpus*, qui serait une seconde édition immensément élargie de l'œuvre élaborée par Bœckh, les volumes du *Corpus inscriptionum atticarum* et les autres recueils dont l'Académie de Berlin avait entrepris la publication sous des titres différents. Les conclusions de ce rapport ont été ratifiées par l'opinion du monde savant. L'habitude se répand de plus en plus de citer le *Corpus inscriptionum atticarum* par ces mots : *Inscriptiones graecae*, t. I, II, III. Aux parties qui avaient paru avant 1904 se sont ajoutés le tome IV (Argolide), publié par FRÄNKEL en 1902 et qui comptait à ce moment comme tome I du *Corpus* spécial au Péloponèse; le 2^e fascicule du tome IX (Thessalie), publié en 1908 par Otto KERN; enfin trois fascicules du tome XII, à savoir le supplément du fascicule 3 (Sporades doriennes), le fascicule 5 (Cyclades, sauf Ténos) et le fascicule 7 (Amorgos), dont les deux premiers, publiés en 1904 et en 1903, ont pour auteur HILLER VON GÄRTRINGEN et dont le troisième a été préparé par DELAMARRE et terminé par Hiller von Gärtringen en 1908. Il manque encore, pour que l'œuvre colossale soit achevée, les t. V (Arcadie, Laconie, Messénie), VI (Élide, Achaïe), VIII (Delphes), X (Épire, Thrace, Macédoine, Scythie), XI (Délôs), les fascicules 4 (Cos, Calymnos), 6 (Chios, Samos), 8 (îles de la Thrace et de l'Hellespont), 9 (Eubée) du t. XII et le t. XIII (Crète).

L'Asie Mineure reste en dehors du domaine que s'est assigné l'Académie de Berlin; elle est réservée à l'Académie de Vienne. C'est Benndorf qui avait jusqu'à sa mort la haute direction des *Tituli Asiae Minoris*; il a eu pour successeur Heberdey. Le seul fascicule qui ait paru jusqu'à présent, à titre d'échantillon, est daté de 1904; il a pour auteurs KALINKA et HEBERDEY et comprend les *Tituli Lyciae lingua lycia conscripti*. Mais le travail se poursuit activement : en mars 1908, les dossiers réunis à Vienne formaient la collection énorme de 27,000 inscriptions.

En attendant le tome X des *Inscriptiones graecae*, l'épigraphiste et l'historien disposent de recueils spéciaux pour la Russie méridionale et la Bulgarie : LATYSHEV a rajeuni son *Corpus*, d'abord composé de trois volumes, à l'aide d'un supplément où il a rassemblé les inscriptions trouvées de 1885 à 1900¹; dans ses *Denkmäler in Bulgarien*, KALINKA donne 470 inscriptions de Thrace et de Mésie, dont 120 inédites.

1. Bas. Latyshev, *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxiniae graecae et latinae*. T. IV : *Inscriptiones per annos 1885-1900 repertae*. Jussu et impensis Societatis archaeologicae imperii Russici. Petropoli, 1904.

dites¹. De même, en attendant les *Tituli Asiae Minoris*, on peut consulter plusieurs *Corpora*. Ceux que Fränkel et Otto Kern avaient publiés pour les inscriptions de Pergame et de Magnésie du Méandre étaient devenus le modèle classique pour ce genre de publication. Ce modèle a encore été dépassé par HILLER VON GÄRTRINGEN, qui a muni les inscriptions de Priène d'un index admirablement complet². WIEGAND et HEBERDEY rendent aux savants de grands services en portant à leur connaissance les inscriptions de Milet et d'Éphèse à peine encore déchiffrées : les unes sont insérées dans l'*Archæologischer Anzeiger* et les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, les autres dans les *Jahreshefte des österreichischen archæologischen Instituts*. Les expéditions envoyées par l'Université de Princeton en Syrie de 1899 à 1900 et de 1904 à 1905 ont rapporté un grand nombre d'inscriptions hébraïques, grecques et latines, qui sont actuellement publiées par les soins de LITTMANN et PRENTICE³ : il y a là une bonne préparation au *Corpus* syrien qu'annonce le P. Jalabert.

Le recueil épigraphique de COLLITZ et BECHTEL est à peu près achevé. La seconde partie du tome III est complète, depuis que Blass y a publié les inscriptions crétoises et Bechtel les inscriptions ioniennes. Dès 1904, C. Wendel a donné l'index du tome II ; quand on aura l'index du tome III, l'historien, comme le philologue, disposera d'un excellent instrument de travail⁴. Avant de mourir, DITTENBERGER a encore une fois bien mérité des études auxquelles il s'était consacré : excité par le *Recueil* de Ch. Michel, qui a paru de 1897 à 1900, il s'est mis à publier une seconde édition de sa *Sylloge*. Cette nouvelle édition, en trois volumes, est tout à fait remarquable : non seulement les textes sont toujours accompagnés de commentaires, dont beaucoup sont de véritables mémoires en quelques lignes ; mais le troisième volume tout entier, sauf une table de concordance très pratique, se compose d'*indices* extraordinairement

1. Ernst Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien* (Schriften der Balkan-Kommission, Antiq. Abth., IV). Wien, Hölder, 1906.

2. *Inschriften von Priene*, unter Mitwirkung von C. Friedrich, H. von Prott, H. Schrader, Th. Wiegand und H. Winnefeld hrsg. von F. Frhr. Hiller von Gärtringen (Kgl. Museen zu Berlin). Berlin, Reimer, 1906.

3. *Publications of the Princeton University archæological expedition to Syria 1899-1900*. Part III : *Greek and latin inscriptions*, by William Kelly Prentice. New-York, Century C°, 1908. — *Publications... 1904-1905*. Division III : *Greek and latin inscriptions in Syria*, by Enno Littmann and W. K. Prentice ; section A, part I ; section B, part I. Leyden, Brill, 1908.

4. Collitz et Bechtel, *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht. Index du t. II (C. Wendel, 1901). T. III² : *Kretische Inschriften* (Blass, 1904), *Ionische Inschriften* (Bechtel, 1905).

riches et, par conséquent, pullule de rapprochements suggestifs¹. Pour alléger la *Sylloge*, l'auteur en a détaché cette fois tous les textes relatifs à l'Orient. Mais il en a fait un recueil spécial en deux volumes, qui résume à l'avance les *Tituli Asiae Minoris* : ce recueil porte le titre d'*Orientis Graeci inscriptiones selectae*². Hicks a remanié son manuel d'inscriptions historiques dans une seconde édition, pour laquelle il a pris comme collaborateur G. F. HILL et où il s'arrête à la mort d'Alexandre³. ROBERT a fini son recueil-traité d'épigraphie grecque par un second volume écrit en collaboration avec GARDNER et comprenant les inscriptions attiques⁴. Le recueil d'inscriptions religieuses dont la première partie avait paru en 1896 est resté longtemps en suspens, à cause de la mort de von Prott, mais il a été repris par ZIEHEN : le premier fascicule de la seconde partie renferme les règlements de temples, accompagnés de très bons commentaires⁵. On consultera avec fruit deux catalogues : celui des inscriptions grecques du musée du Caire, publié par J. G. MILNE⁶, et celui du musée de Sparte, publié par TOD et WACE, modèle de science et de conscience, avec de nombreuses inscriptions inédites, par exemple celles de Gythion⁷.

Deux travaux de premier ordre fournissent maintenant une aide précieuse à quiconque fait des recherches sur les inscriptions grecques. W. LARFELD a récemment achevé son *Handbuch*. C'est une œuvre colossale : l'auteur est parvenu à renfermer en deux volumes toute la quintessence de l'épigraphie grecque. Après avoir étudié les inscriptions attiques dans le second volume, il a consacré le premier à l'histoire de l'épigraphie, à celle de l'alphabet, aux formules usitées dans la Grèce en général. Il est vrai que, pour condenser tant de matière, il a dû recourir à une notation algébrique qui demande une étude spéciale et rebute quelquefois à tel point qu'on préfère s'adres-

1. W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum graecarum*, 2^e éd., 3 vol. Lipsiae, Hirzel, 1898, 1900, 1901. — Cf. Bauer, dans la *Rev. hist.*, t. LXXVII (1901), p. 127.

2. W. Dittenberger, *Orientis Graeci inscriptiones selectae*, 2 vol. Lipsiae, Hirzel, 1903, 1905. — Cf. *Rev. hist.*, t. XCV (1907), p. 152 et suiv.

3. E. L. Hicks and G. F. Hill, *A manual of greek historical inscriptions*, 2^e éd. Oxford, Clarendon press, 1901.

4. E. S. Robert and E. A. Gardner, *Introduction to greek epigraphy*. Part II : *The inscriptions of Attica*. Cambridge, University press, 1905.

5. Joannes de Prott et Ludovicus Ziehen, *Leges Graecorum sacrae et titulis collectae*. Pars altera, fasc. I : *Leges Graeciae et Insularum*, edidit Lud. Ziehen. Lipsiae, Teubner, 1906.

6. *Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire*. J. G. Milne, *Greek inscriptions*. Oxford, University press, 1905.

7. M. N. Tod and A. J. B. Wace, *A catalogue of the Sparta Museum*. Oxford, Clarendon press, 1906.

ser directement au *Corpus*¹. Dans sa *Prosopographia attica*, J. KIRCHNER a dressé la liste alphabétique de tous les Athéniens connus, grands et petits; nous avons là tout ensemble un dictionnaire biographique et un registre de l'état civil, avec l'indication de tous les documents à consulter sur chaque personnage².

PAPYROLOGIE. — Mommsen disait que, pour l'histoire ancienne, le XIX^e siècle avait été celui de l'épigraphie et que le XX^e serait celui de la papyrologie. Il est certain que les travaux des papyrologistes ont magnifiquement inauguré ce siècle. La recherche même des papyrus commence à suivre une méthode scientifique. Naguère on les trouvait au hasard, ou bien on les achetait à des marchands qui avaient bien une idée systématique, mais qui assurément ne se piquaient de science ni dans leurs investigations clandestines, ni dans l'exploitation sauvage de leurs trouvailles. Aujourd'hui les Anglais arrivent à traiter certains terrains d'Égypte comme des mines, où ils laissent le « stérile » sur place et d'où ils emportent les parties riches en débris de papyrus. Les rendements de cette extraction sont splendides.

De leur concession d'Oxyrhynchos, GRENFELL et HUNT, qui en avaient déjà tiré la matière de deux volumes publiés en 1898 et 1899³, ont rapporté de quoi composer jusqu'à présent quatre volumes nouveaux, dont le plus récent a paru en décembre 1908. Tous ces volumes renferment quantité d'actes publics ou privés qui intéressent l'histoire de l'Égypte depuis la période hellénistique jusqu'à la période byzantine. Mais les deux derniers sont à mettre hors de pair. Le V^e contient un long morceau, et de premier ordre, sur l'histoire de la Grèce en 396 et 395, avec l'indication précise des humiliations subies par Athènes et des violences qui excitèrent la Grèce contre Sparte dans les années qui suivirent la guerre du Péloponèse, avec le récit des campagnes de Conon, d'une révolution démocratique à Rhodes, d'une mutinerie de mercenaires cypriotes, et surtout avec une description remarquablement nette de la constitution fédérative qui régit la Béotie depuis le milieu du V^e siècle jusqu'au traité d'Antalcidas. D'après les éditeurs, ce morceau doit être attribué à Théopompe; mais, à en juger par la forme comme par le fond, il est plutôt d'un continuateur de Thucydide, Cratippos, comme le pense entre autres M. Foucart. Une chose est sûre, c'est qu'il a pour auteur un historien contemporain des événements, bien informé et qui écrivait

1. W. Larfeld, *Handbuch der griechischen Epigraphik*. Leipzig, Reisland. Bd. I, 1907; Bd. II, 1. Heft, 1898; 2. Heft, 1902. — Cf. Ad. Bauer, dans la *Rev. hist.*, t. LXXVII (1901), p. 132.

2. Joh. Kirchner, *Prosopographia attica*, 2 vol. Bertin, Reimer, 1901, 1903.

3. Voir Ad. Bauer, dans la *Rev. hist.*, t. LXXVII (1901), p. 134.

encore dans la première moitié du IV^e siècle. Le VI^e volume renferme un texte important pour l'histoire littéraire, une bonne partie d'une tragédie perdue d'Euripide, l'*Hypsipyle*¹. On pourrait croire qu'une production aussi intense absorbe toute l'activité de Grenfell et de Hunt. Mais on en est à se demander ce qu'il faut le plus admirer chez eux, la conscience scrupuleuse et patiente dont témoigne chaque ligne de leurs travaux, ou, — *res olim dissociabiles*, — la rapidité avec laquelle ils communiquent leurs trésors aux travailleurs. Ils ont laissé chômer la publication des papyrus d'Oxyrhynchos dans l'intervalle de 1899 à 1903, puis de 1904 à 1907. Pour d'autres, ces temps d'arrêt s'expliqueraient par la préparation des volumes futurs. A eux il faut un volume par an. En 1900, ils donnent avec HOGARTH un volume sur les villes du Fayoum et leurs papyrus²; en 1904, ils donnent le second volume des papyrus Amherst³; en 1902 et en 1907, ils s'associent SMYLY et GOODSPEED pour publier les papyrus de Tebtunis⁴; entre temps, ils amorcent la publication des papyrus de Hibeh⁵. Quelle puissance de travail! Mais aussi quelles moissons! Rescrits, pétitions, actes de procédure, jugements, pièces d'archives sur les impôts et sur les biens du clergé, bordereaux de la poste royale, documents relatifs à l'éphébie et à l'armée, lettres, comptes et contrats privés : il y a là de quoi occuper plusieurs générations d'historiens. D'ailleurs, Grenfell et Hunt ne se bornent pas à leur fournir des matériaux tout prêts à être mis en œuvre; ils leur viennent encore en aide par les belles dissertations qu'ils y joignent en appendice : par exemple, à propos des papyrus de Hibeh, ils étudient la concordance des calendriers égyptien et macédonien, le double système des dates régnales, d'après les années du roi et d'après les années budgétaires, en même temps qu'ils dressent la liste des prêtres éponymes de 304 à 224. A l'instar d'Oxford, Londres a travaillé ferme. Le catalogue des papyrus grecs du British Museum s'est augmenté en 1907 d'un troisième volume, dont le texte est,

1. *The Oxyrhynchus Papyri*, edited by B. P. Grenfell and A. S. Hunt. London, Office of the Egypt Exploration Fund. Part III, 1903; IV, 1904; V, 1907; VI, 1908.

2. *Fayûm Towns and their Papyri*, edited by B. P. Grenfell, A. S. Hunt and D. G. Hogarth. London, Office of the Eg. Expl. Fund, 1900.

3. *The Amherst Papyri*, edited by B. P. Grenfell and A. S. Hunt. Part II : *Classical fragments and documents of the ptolemaic, roman and byzantine periods*. London, Frowde, 1901.

4. *The Tebtunis Papyri*. Part I, edited by B. P. Grenfell, A. S. Hunt and J. G. Smyly; Part II, edited by B. P. Grenfell, A. S. Hunt and Goodspeed. London, Office of the Eg. Expl. Fund, 1902, 1907.

5. *The Hibeh Papyri*, edited by B. P. Grenfell and A. S. Hunt. Part I. London, Office of the Eg. Expl. Fund, 1906.

comme toujours, justifié par un album de fac-similés. Cette fois-ci, KENYON s'est fait aider par H. I. BULL¹.

Un helléniste qui, de notre temps, fut un des premiers à déchiffrer les papyrus, MAHAFFY, a voulu profiter des progrès réalisés par cette paléographie spéciale pour revoir son travail. Il avait publié, il y a une vingtaine d'années, les papyrus Flinders Petrie. Avec la collaboration de SMYLY, il a ajouté à ses textes un grand nombre de fragments et de commentaires nouveaux². Une de ses plus belles trouvailles avait été un récit des opérations navales faites au début de la troisième guerre de Syrie (245)³. Mais on attribuait ce récit à un soldat quelconque. On a bien mieux. Plus complet, le document apparaît comme le rapport officiel adressé à Ptolémée III par le commandant de la flotte.

Les papyrologistes allemands ont, eux aussi, beaucoup produit. L'administration des musées de Berlin, qui avait publié le deuxième volume des *Griechische Urkunden* en 1898, en a fait achever un troisième en 1903 et fortement avancé le quatrième de 1904 à 1907⁴; elle a inauguré en 1904 une nouvelle collection, celle des *Klassikertexte*, qui en est à son cinquième fascicule⁵. La collection de papyrus que le gouvernement saxon a commencé à former en 1902 avec le concours de Mommsen a fourni la matière d'une publication qui jusqu'ici est importante surtout au point de vue juridique, comme en témoigne le nom de l'auteur, MITTEIS⁶. A Strasbourg, quand il s'est agi de publier les papyrus de la Bibliothèque, c'est le directeur du service télégraphique, le D^r PREISIGKE, qui s'est mis à la tête de l'entreprise⁷.

En Allemagne, comme en Angleterre, bien des découvertes ont été faites, qui intéressent non seulement l'Égypte ptolémaïque, mais encore la Grèce propre. Sur un papyrus de Strasbourg, Bruno KEIL

1. *Greek Papyri in the British Museum. Catalogue with texts*. T. III, edited by F. G. Kenyon and H. I. Bull. London, British Museum, 1907.

2. J. P. Mahaffy and J. G. Smyly, *On the Flinders Petrie Papyri* (Royal Irish Academy, *Cunningham Memoirs*, n° XI). Dublin, 1905.

3. Cf. Ad. Bauer, dans la *Rev. hist.*, t. LXX (1899), p. 127.

4. *Ägyptische Urkunden an den kgl. Museen in Berlin. Griechische Urkunden*, hrsg. von der Generalverwaltung. Berlin, Weidmann. Bd. III, 1903; Bd. IV, Heft 1-4, 1904-1907.

5. *Berliner Klassikertexte*, hrsg. von der Generalverwaltung der kgl. Museen zu Berlin. Berlin, Weidmann. Heft 1-5, 1904-1907.

6. *Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig*, I. Bd., mit Beiträgen von Ulf. Wilcken hrsg. von Ludw. Mitteis. Leipzig, Teubner, 1906.

7. *Griechische Papyrus der kst. Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg i. E.*, hrsg. und erläutert von Dr. Friedr. Preisigke. Strassburg, Schlesien und Schweikhardt. Bd. I, Heft 1, 1906; Heft 2, 1907.

a lu des fragments d'une histoire d'Athènes au temps de Périclès et après sa mort, des passages qui mentionnent les constructions de l'Acropole, la réorganisation de la flotte en 450/449, la guerre du Péloponèse, la tyrannie des Trente, les magistratures de 404/403¹. Les lectures de Keil contredisaient nos autres sources sur un certain nombre de points. C'est ainsi que le transfert à Athènes du trésor de Délos n'avait plus lieu à la même date, et plusieurs historiens s'étaient décidés à concevoir d'une façon toute nouvelle les origines de la confédération athénienne. Mais les tendances révolutionnaires de l'*Anonymus Argentinensis* n'avaient pour raison d'être que des erreurs de lecture. WILCKEN a procédé à une revision attentive du papyrus, et quelques lettres changées de-ci de-là suffirent à faire cadrer le nouveau document avec les anciens : il n'y a pas la moindre allusion au transfert du trésor fédéral dans un passage où il s'agit, en réalité, d'une mesure financière prise par Périclès en 434/430². L'histoire du IV^e siècle a reçu de notables éclaircissements d'un papyrus acquis par le musée de Berlin et publié en 1904 dans la collection des *Berliner Klassikertexte* par H. DIELS et W. SCHUBART. Il nous rend le commentaire historique des *Philippiques* IX-XII par l'érudit alexandrin Didymos. L'œuvre a une grande valeur à cause des renseignements qu'elle donne sur la crise de 340, de la critique à laquelle sont soumis les discours de Démosthène et les événements qui en sont la trame, du nombre et de la longueur vraiment exceptionnels des citations. L'inédit abonde : ce sont surtout (sans compter un décret amphictyonique antérieur à tous ceux que nous possédions) des fragments de Théopompe et d'Anaximènes de Lampsaque. Ce dernier apparaît désormais comme l'auteur de la *Lettre de Philippe* et de la *Réponse* qui sont insérées dans les œuvres de Démosthène³. Les papyrus d'Éléphantine publiés par RUBENSOHN comptent parmi les plus anciens de tous, et l'un d'eux, qui date de 314/310, est le plus vieux qu'on connaisse jusqu'à ce jour. Généralement écrits en démotique, rarement en grec, ils rectifient la chronologie de Ptolémée Sôter, en nous apprenant qu'il comptait ses années de règne à partir de la mort d'Alexandre et qu'il s'associa son fils en 285/284 sans abdiquer⁴. Enfin, nous avons encore à mentionner un texte du I^{er} siècle

1. Bruno Keil, *Anonymus Argentinensis, Fragmente zur Gesch. des Perikleischen Athen aus einem Strassburger Papyrus*. Strassburg, Trübner, 1902.

2. Ulr. Wilcken, *Hermes*, t. XLII (1907), p. 374-418.

3. *Berliner Klassikertexte*, I : Didymos Kommentar zu Demosthenes (Papyrus 9780) nebst Wörterbuch zu Demosthenes Aristokrateia (Papyrus 5008), bearb. von H. Diels u. W. Schubart. Berlin, 1904. — *Didymi de Demosthene commenta...*, recognov. H. Diels et W. Schubart. Lipsiae, Teubner, 1904.

4. *Griechische Urkunden...* Sonderheft : *Elephantine-Papyri*, bearbeitet von

avant J.-C., publié d'après un papyrus de Wurzburg et commenté par WILCKEN : c'est, comme l'indique le titre inscrit sur le verso du papyrus (τῶν περὶ Ἀννίβου πράξεων δ'), un passage tiré du IV^e livre de l'histoire d'Annibal composée par son ancien maître Sosylos. L'auteur raconte la bataille livrée en 217 par la flotte massaliote aux Carthaginois à la hauteur de l'embouchure de l'Èbre et, en nous donnant d'intéressants détails sur la tactique navale, il nous montre comment succombèrent les forces maritimes qui auraient pu assurer à Annibal des communications directes entre l'Italie et l'Espagne¹.

Sous la direction de WILCKEN paraît depuis le mois de février 1900 un périodique consacré spécialement à la papyrologie, l'*Archiv für Papyrusforschung*. Il renferme déjà un grand nombre de textes et un choix d'études souvent capitales². Depuis la même époque à peu près, C. WESSELY publie un recueil de textes, d'articles et de mémoires que l'historien ne peut pas négliger³ : c'est là qu'il trouvera les papyrus d'Hermopolis⁴.

WITKOWSKI a eu l'idée ingénieuse de réunir en un volume de la collection Teubner les plus caractéristiques des lettres privées que nous ont fournies les papyrus⁵.

NUMISMATIQUE. — Nous avons à souhaiter la bienvenue au *Corpus nummorum* entrepris par l'Académie de Berlin. Un fascicule, qui a paru en 1906, inaugure la 4^{re} partie du tome III (Grèce septentrionale), confié à H. GÆBLER : on nous présente les monnaies régionales et provinciales de la Macédoine. La publication s'annonce monumentale ; l'impression et l'illustration y sont également admirables⁶.

Jusqu'à ce que le *Corpus* soit achevé, il y a encore de beaux jours pour les catalogues spéciaux. Le British Museum continue à publier celui de son cabinet des médailles avec une énergique persévérance.

O. Rubensohn mit Beiträgen von W. Schubart und W. Spiegelberg. Berlin, Weidmann, 1907.

1. Ulr. Wilcken, *Hermes*, t. XLI (1906), p. 103 et suiv. — Cf. Lécrivain, dans la *Rev. hist.*, t. XCVIII (1908), p. 113.

2. *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*. Leipzig, Teubner, t. I, 1901-1902, etc. — Cf. Ad. Bauer, dans la *Rev. hist.*, t. LXXVII (1901), p. 133.

3. *Studien zur Palaeographie und Papyrusurkunden*. Leipzig, Avenarius, t. I-VIII, 1901-1908.

4. T. V (1905) : *Corpus Papyrorum Hermopolitanorum*, I. Teil.

5. Witkowski, *Epistulae privatae graecae quae in papyris aetatis Lagidarum servantur*. Leipzig, Teubner, 1906.

6. *Die antike Münzen Nord-Griechenlands*, unter Leitung von F. Imhoof-Blumer. III. Bd. : *Makedonia und Paionia*, bearbeitet von Hugo Gæbler. 1. Abteilung : *Die Makedonische Landesmünzen* (mit Einschluss von Amphaxitis und Bottiaia), *das Provinzialgeld* (nebst Beroia) und *münzähnl. Gepräge maked. Ursprungs*. Berlin, Reimer, 1906.

HILL, HEAD et WROTH en ont encore fait paraître cinq volumes depuis 1900¹. G. MACDONALD a terminé le catalogue de la collection Hunter conservée à l'Université de Glasgow². REGLING a catalogué la collection Warren du musée de Boston³.

Quelques études systématiques fournissent d'utiles contributions à l'histoire. SVÖRONOS a mené à bonne fin un ouvrage considérable sur les monnaies des Ptolémées⁴. Celles de la Grande-Grèce ont donné lieu à un article important de REGLING dans *Klio*⁵; celles de Sicile à deux travaux, l'un de TROPEA⁶, l'autre de HILL⁷.

Le même HILL, toujours infatigable, a eu la bonne idée de composer un recueil des monnaies grecques qui intéressent le plus l'histoire. Il avait aidé Hicks à donner une seconde édition des *Greek historical inscriptions*; il a voulu que la numismatique fût pendant à l'épigraphie. C'est une promenade charmante et bien instructive que celle qu'on peut faire dans les musées et les collections du monde entier sous la conduite d'un maître aussi expert : du VII^e siècle avant notre ère jusqu'au règne d'Auguste, toute l'histoire de la Grèce passe sous nos yeux⁸.

Quand Head, l'ancien conservateur du British Museum, prit sa retraite, les numismates de tous pays lui offrirent une *Corolla numismatica*. C'est un magnifique assemblage de trente articles, où l'historien de la Grèce trouvera beaucoup à glaner (articles de Babelon, Blanchet, von Fritze, Gardner, Imhoof-Blumer, Th. Reinach, etc.). Nous signalerons surtout la forte étude d'ARTHUR EVANS sur la métrologie minoenne, étude qu'il est désormais indispensable de consulter, si l'on veut connaître les origines de la monnaie⁹.

HISTORIOGRAPHIE. — MACAN vient d'achever une édition d'Hérodote

1. *Catalogue of the greek coins in the British Museum : Lycaonia, Isauria and Cilicia*, by G. F. Hill, London, 1900; *Lydia*, by B. V. Head, 1901; *Parthia*, by W. Wroth, 1903; *Cyprus*, by Hill, 1904; *Phrygia*, by Head, 1906.

2. Georg Macdonald, *Catalogue of the greek coins in the Hunterian collection, University of Glasgow*. Vol. II : *North Western Greece, Southern Greece, Asia Minor*; vol. III : *Further Asia, Northern Africa, Western Europe*. London, Maclehose, 1901, 1905.

3. K. Regling, *Die griechische Münzen der Sammlung Warren*. Berlin, Reimer, 1906.

4. J. N. Svöronos, *Tà νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων*, 4 vol. Athènes, Sakellarios, 1904-1908.

5. K. Regling, dans la *Klio*, t. VI, p. 489 et suiv.

6. Giacomo Tropea, *Numismatica Sicelioti*. Messina, 1901.

7. G. F. Hill, *Coins of ancient Sicily*. London, Constable, 1903.

8. G. F. Hill, *Historical greek coins*. London, Constable, 1906.

9. *Corolla numismatica, Numismatic Essays in honour of Barclay V. Head*. Oxford, University press, 1905.

qui rendra les plus grands services. En trois tomes, il donne le texte des livres VII, VIII et IX avec un commentaire complet et de remarquables études de critique et d'histoire sous forme d'introduction et d'appendices¹. Sur la période de la pentécontaétie, comprise entre les guerres médiques et la guerre du Péloponèse, Hill avait réuni les principales sources dans un manuel commode; il en a donné une seconde édition². Que l'*Anonymus Argentinensis* soit un de ces athidographes qui ont documenté Aristote, ou tout simplement, comme on vient de le soutenir, un commentateur de Démosthène³, on a vu plus haut qu'il n'a plus l'importance destructive qu'on lui avait d'abord attribuée en ce qui concerne la chronique du V^e siècle. CORNFORD revient sur la question si souvent agitée de la valeur historique qu'il faut reconnaître à Thucydide : dans un livre au titre significatif, il essaie de présenter la *Guerre du Péloponèse* comme une tragédie historique composée par un digne successeur des logographes. L'ouvrage est vivement écrit et fort intéressant; il n'emporte pas la conviction⁴. Dans un opuscule intitulé *Περὶ πολιτείας* et traditionnellement classé parmi les œuvres d'Hérodes Atticus, DRERUP nous fait voir un pamphlet écrit pendant l'année 404 par un partisan de Thérarmènes; nous avons là des renseignements nouveaux sur l'histoire de la Thessalie vers la fin du V^e siècle et sur la situation des partis athéniens après la catastrophe⁵. Les années qui précèdent immédiatement la bataille de Cnide sont vivement éclairées par le fragment de Cratippos découvert récemment sur un papyrus d'Oxyrhynchos et dont nous avons parlé ci-dessus (p. 423). Pour Polybe, nous renvoyons au *Bulletin* sur les antiquités romaines (t. XCVIII, p. 443). Sur l'historien Sosylos, voir plus haut (p. 427). Nous devons annoncer ici que le Pausanias dont HITZIG et BLUMNER avaient commencé la publication en 1896 est terminé, sauf le livre X et les tables. Un texte émendé, un commentaire très étendu en font un instrument utile à l'historien comme à l'archéologue⁶.

1. R. W. Macan, *Herodotus, Books VII, VIII, IX*, vol. I, part I et II; vol. II. London, Macmillan, 1908.

2. G. F. Hill, *Sources for greek history between the Persian and Peloponnesian wars*, 2^e éd. Oxford, Clarendon press, 1907.

3. D'après Wilcken (*Hermes*, 1907) et Laqueur (*Ibid.*, 1908), ce serait un commentateur du plaidoyer contre Androtion, et peut-être Didymos lui-même.

4. F. M. Cornford, *Thucydides Mythistoricus*. London, Arnold, 1907.

5. Engelbert Drerup, [*Ἡρώδου*] *περὶ πολιτείας, Ein politisches Pamphlet aus Athen 404 vor Chr.*, dans les *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, II. Bd., 1. Heft. Paderborn, Schöningh, 1908.

6. *Pausaniae Graeciae Descriptio*, ed. Herm. Hitzig et Hugo Blumner. Leipzig, Reissland. Vol. II, pars 1, 1901; pars 2, 1904; vol. III, pars 1, 1907.

Le *Marbre de Paros* est devenu aisément accessible grâce à l'édition critique et au commentaire qu'en a donné JACOBY¹.

CHRONOLOGIE. — On sait combien la chronologie du moyen âge grec présente de difficultés. Les nouveaux travaux de critique ne sont pas faits pour la faciliter. Voilà que deux des points de repère sur lesquels on croyait pouvoir compter vont faire défaut. La liste des olympioniques, qui servait à tous les calculs de date, commence en 776. A. KÖRTE a prouvé qu'Hippias, qui la fit dresser, ne disposait pas de documents valables pour les temps reculés. Au delà du VI^e siècle, elle est terriblement sujette à caution². On tirait aussi largement parti de la liste des thalassocraties conservée par Eusèbe. J. L. MYRES a montré qu'elle fut composée au temps de Périclès. Et il en a si bien ruiné l'autorité, qu'il fait œuvre vaine, malgré tout son talent, quand il s'efforce de la reconstituer³.

En revanche, apparaissent de nouvelles méthodes pour dater les inscriptions attiques et les archontats depuis le IV^e siècle. Un ingénieux épigraphiste, FERGUSON, avait découvert que les secrétaires se succèdent d'année en année suivant l'ordre officiel des tribus, et cette découverte fournissait un excellent moyen pour fixer les archontats de date incertaine. Il s'est encore aperçu que le même roulement servait à désigner chaque année le prêtre d'Asclépios (au moins de 350/349 à 322/321 et depuis la réorganisation des tribus en 307/306, et qu'il en fut de même pour les prêtres de Sérapis depuis 437/436⁴.

HISTOIRES GÉNÉRALES. — Ed. Meyer, Beloch et Busolt ont fait de vigoureux efforts pour pousser plus loin leurs grandes histoires. Ed. MEYER avait laissé passer huit ans entre le II^e et le III^e volume de sa *Geschichte des Alterthums*; mais de 1901 à 1902, il a lancé trois volumes coup sur coup : le III^e, qui va depuis les guerres médiques jusqu'à la paix de Callias (446); le IV^e, qui se termine par la chute d'Athènes, en 404; le V^e, qui comprend la dernière période de la Grèce indépendante et s'arrête, selon une idée qui se justifie, après tout, à la fin de la guerre sociale, en 353. L'œuvre se distingue par l'ampleur des vues et la profondeur de la pensée. L'auteur sait tout mener de front, les événements qui se passent dans la Méditer-

1. F. Jacoby, *Das Marmor Parium*, hrsg. und erklärt. Berlin, 1904. Cf. Id., *Ueber das Marm. Par.*, dans le *Rheinisches Museum*, t. LIX (1904), p. 63-107.

2. A. Körte, *Die Entstehung der Olympionikenliste*, dans l'*Hermes*, t. XXXIX (1904), p. 224-243.

3. John L. Myres, *On the « List of Thalassocracies » in Eusebius*, dans le *Journal of Hellenic studies*, t. XXVI (1906), p. 84-130.

4. William Scott Ferguson, *The priests of Asklepios, A new method of dating athenian archonts*, dans les *University of California Publications, Classical philology*, t. I, n° 5, p. 131-173. Berkeley, University press, 1906.

ranée et ceux de l'Orient; il sait tout apprécier à sa juste valeur, la politique et le commerce, les lettres et les arts, la religion et la philosophie¹. Et maintenant qu'il a fini l'histoire grecque, il reprend son travail en sous-œuvre, dans une nouvelle édition qu'a rendue nécessaire le succès de la première. Cette nouvelle édition, il la fait précéder d'une introduction où il expose les éléments d'anthropologie qu'il croit indispensables pour l'intelligence de l'histoire ancienne. De propos délibéré, il s'en tient aux faits qu'il considère comme acquis, rejetant toute théorie ambitieuse et téméraire. « Souviens-toi de te méfier », dit-il avec Épicharme. On peut citer comme exemple sa façon de distinguer la coutume juridique de la parenté par les femmes, qui a existé dans des régions isolées, et le prétendu principe de la gynécocratie primitive. Évidemment, on souhaiterait sur certains points un peu moins de timidité; mais, avant tout, il faut être reconnaissant à l'auteur d'avoir systématiquement muni ses lecteurs de connaissances indiscutables². — BELOCH continue de faire prévaloir dans son histoire les considérations économiques. En se plaçant à ce point de vue, il débarrasse le récit de toutes les superfluités vieilles et répand sur les parties solides qui restent des clartés souvent nouvelles. Son réalisme, qui a passé dans sa méthode même, pouvait quelquefois le desservir dans les périodes primitives, en l'empêchant de discerner la vérité dans la légende et en lui faisant exagérer le scepticisme jusqu'à la manie de la négation; il ne présente que des avantages dans la période où les documents sont nombreux et clairs, la grande période de la civilisation hellénistique³. — Quant à BUSOLT, il a condensé dans un volume de plus de mille pages tout ce qu'on pouvait savoir en 1904 sur les historiens et sur l'histoire de la guerre du Péloponèse. Ici nous avons affaire à un auteur qui ne recherche pas le mérite littéraire et ne vise point à l'originalité. Ce que veut Busolt, et il y réussit admirablement, c'est nous fournir, avec preuves à l'appui, les solutions les plus probables de tous les problèmes posés par l'érudition. Il écrit moins pour le lecteur qui feuillette que pour le chercheur qui compulse. A beaucoup telle note de Busolt épargnera de longues heures d'investigations laborieuses⁴.

1. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*. Stuttgart-Berlin, Cotta, III. IV. Bd., 1901; V. Bd., 1902.

2. Id., *op. cit.* 2^e Auflage, I. Bd., 1. Hælfte : *Einleitung, Elemente der Anthropologie*, 1907.

3. Jul. Beloch, *Griechische Geschichte*. III. Bd., I-II. Abteilung : *Die griechische Weltherrschaft*. Strassburg, Trübner, 1904.

4. Georg Busolt, *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia*

Le manuel que PÖHLMANN avait donné à la collection d'Iwan von Müller a été rafraîchi dans une troisième édition. Les références, qui se bornent à l'essentiel, y sont mises à jour jusqu'à l'année 1904¹.

L'œuvre brillante et compacte que BURCKHARDT avait élaborée pour faire contrepoids aux panégyriques ordinaires de la civilisation grecque est arrivée, grâce au dévouement de l'éditeur OERI, à son IV^e et dernier volume. Décidément, est-ce un paradoxe de pince-sans-rire? Est-ce un pamphlet passionné? En tout cas, il est difficile de produire avec des bribes de vérité une impression plus fausse². Une autre histoire générale de la civilisation grecque a été rédigée par BAUMGARTEN, POLAND et WAGNER : on y trouve une large peinture de la période créto-mycénienne, du moyen âge et de la période classique, avec de bons aperçus sur la vie publique, la vie privée, la religion, l'art, la littérature et avec une excellente illustration³. Je tiens à signaler aussi les deux premiers volumes d'une histoire générale des nations occidentales par EMIL REICH. Pas de récit suivi, mais des considérations et des comparaisons souvent fort intéressantes, quelquefois perdues au milieu des digressions. On croirait, à lire le volume sur la Grèce, écouter la conversation d'un homme plein d'idées et qui les laisse déborder⁴.

HISTOIRES PARTICULIÈRES. — On a naturellement cherché à tirer des découvertes archéologiques quelques notions de préhistoire. Les Anglais, qui ont pris une si large part dans les fouilles, se sont également appliqués à la mise en œuvre. Quelques-uns ont commencé trop tôt, quand on ne connaissait bien que les trouvailles de Schliemann, quand la Crète cachait encore ses plus précieux trésors. C'est ainsi qu'en 1904 RIDGEWAY⁵ et HALL⁶ publiaient sur la civilisation primitive de la Grèce des ouvrages où ils soutenaient l'un l'hypothèse pélasgique, l'autre l'hypothèse égyptienne. Sans doute, étant donnés les rapports qu'on a constatés entre la Crète et l'Égypte, l'ouvrage

(*Handbücher der alten Geschichte*, II, 1). Bd. III, Teil II : *Der Peloponnesische Krieg*. Gotha, Perthes, 1904.

1. Rob. Pöhlmann, *Grundriss der griechischen Geschichte nebst Quellenkunde* (*Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft*, hrsg. von Iwan von Müller, III, iv). München, Beck, 1906.

2. J. Burckhardt, *Griechische Kulturgeschichte*, hrsg. von J. Oeri. Berlin-Stuttgart, Spemann, 1902. — Cf. *Rev. hist.*, t. LXXIX (1902), p. 141-142.

3. F. Baumgarten, F. Poland und R. Wagner, *Die hellenische Kultur*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1905.

4. Emil Reich, *General history of Western nations from 5000 b. C. to 1900 a. d.* I : *Antiquity*, 2 vol. London, Macmillan, 1908.

5. Ridgeway, *The early age of Greece*, I. Cambridge, University press, 1901.

6. R. C. Hall, *The oldest civilization of Greece*. London, Nutt, 1901.

de Hall a encore son utilité, et l'on pourra encore chercher dans celui de Ridgeway des analogies entre les Mycéniens et d'autres peuples de l'âge de bronze. Mais l'avenir est aux travaux fondés sur les découvertes de Crète, aux travaux pour lesquels la civilisation mycénienne n'est elle-même que la fin et la décadence de la civilisation minoenne. Pour donner une base provisoire à toute recherche de ce genre, Arthur EVANS a dressé la chronologie préhistorique de la Crète dans son *Essai de classification* qui résume en quelques pages des années d'études et de réflexions¹. Voilà donc les documents étiquetés : c'est beaucoup. On peut aller de l'avant. BURROWS a fait connaître l'ensemble de cette civilisation qui ressuscite : son livre, mal composé, mais tout de même facile à lire, est rempli de choses, dru de pensée; il engage par le bon côté les discussions inévitables². Un anthropologiste italien, Mosso, fait bénéficier la préhistoire crétoise de ses connaissances scientifiques³. Pour résoudre les questions de races qui se posent à chaque instant, FICK examine les noms de lieux transmis par les peuples préhelléniques aux Hellènes : si les solutions qu'il préconise sont douteuses, les rapprochements qu'il établit sont souvent instructifs⁴.

La conquête doriennne et les origines des institutions spartiates ont été le sujet de plusieurs travaux originaux. R. MEISTER a essayé de déterminer les caractéristiques du dialecte dorien et plus spécialement spartiate, afin de posséder un critère qui permette à l'épigraphie de distinguer en Laconie, en Argolide et en Crète la place occupée par le peuple vainqueur et la région assignée aux vaincus; il arrive ainsi à reconnaître la présence des Doriens dans les villes centrales, à Sparte, à Argos et à Mycènes, à Cnossos et à Gortyne, et à reléguer les Achéens à la périphérie, en périèques qu'ils étaient⁵. Ces conclusions sont contredites par B. NIESE. Cet auteur combat, d'ailleurs, avec hardiesse les idées généralement reçues. Pour lui, les Spartiates et les périèques sont de même race; la différence con-

1. Arthur Evans, *Essai de classification des époques de la civilisation minoenne*. London, Quaritch, 1906.

2. Ronald M. Burrows, *The discoveries in Crete and their bearing on the history of ancient civilisation*. London, Murray, 1^{re} éd., 1907; 2^e éd., 1908.

3. Angelo Mosso, *Escursioni nel Mediterraneo e gli scavi di Creta*. Milano, Treves, 1907. — Trad. anglaise : *The palaces of Crete and their builders*. London, Heinemann, 1907.

4. Aug. Fick, *Vorgriechische Ortsnamen als Quelle für die Vorgeschichte Griechenlands verwertet*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1905.

5. Richard Meister, *Dorer und Achæer*, I. Teil (*Abhandlungen der philo.-historischen Klasse der kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wiss.*, XXIV. Bd., n° 3). Leipzig, Teubner, 1904.

siste en ce que les uns détiennent les terres les plus fertiles, au centre de la puissance politique, tandis que les autres habitent une centaine de petites villes qui font à la πολιτική χώρα comme un mur de protection¹. NEUMANN a bouleversé plus violemment encore les conceptions traditionnelles. Il veut que la constitution spartiate ait été imposée au pays d'un seul coup, immédiatement après la conquête. Mais pour faire cadrer l'institution des cinq éphores avec ce tout complet, il dénie toute valeur politique aux trois tribus doriennes et va chercher dans un lexicographe une organisation en cinq tribus, à laquelle il ramène les cinq loches commandées par les cinq éphores. D'autre part, comme la liste des éphores commence en 754, il date la conquête spartiate du VIII^e siècle². La construction de Neumann ne tient pas debout. Aux philologues de nous dire si la thèse de R. Meister vaut d'une façon décisive contre celle de Niese, ou si la question reste ouverte.

Pour connaître la situation de l'Orient avant l'époque des guerres médiques, on a maintenant une bonne histoire des Mèdes et des Perses. C'est celle de PRÁŠEK. Le premier volume va depuis les origines jusqu'à la mort de Cambyse : on y trouve, en somme, un intéressant commentaire d'Hérodote et de Ctésias d'après les inscriptions cunéiformes³. On attend avec impatience le volume suivant, où l'on verra exposées les relations des Perses et des Grecs. Ce sujet, — et, en général, le V^e siècle, — n'a guère séduit les historiens dans les dernières années. A signaler seulement les minutieuses études de GRUNDY et de WRIGHT sur les guerres médiques en général et sur la campagne de Platées (voir *Rev. hist.*, t. XCVI, p. 449, 450).

Deux travaux fondés sur les documents épigraphiques ont éclairci la politique extérieure et intérieure d'Athènes dans la période de relèvement terminée par la catastrophe de la guerre sociale et de Chéronée. L'un, de MARSHALL, fait connaître le fonctionnement et les vicissitudes de cette seconde confédération athénienne qui donna tant d'espérances et finit si lamentablement⁴. L'autre, de SUNDWALL, fait

1. B. Niese, *Neue Beiträge zur Geschichte und Landeskunde Lakædæmons. Die Lakædæmonischen Periekæen* (Nachrichten von der kgl. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Phil.-hist. Klasse, 1906, p. 101-142); cf. *Hermes*, t. XLII (1907), p. 419 et suiv.

2. K. J. Neumann, *Die lykurgische Gesetzgebung*, dans *Hist. Zeitschr.*, 1906, p. 1-81.

3. Justin V. Prášek, *Geschichte der Meder und Perser bis zur makedonischen Eroberung*. I. Bd. : *Geschichte der Meder und des Reichs der Länder* (*Handbücher der alten Geschichte*, I). Gotha, Perthes, 1906.

4. F. H. Marshall, *The second Athenian Confederacy*. Cambridge, University press, 1905.

connaître la situation sociale des personnages qui jouèrent un rôle dans la vie publique; elle donne un démenti aux auteurs qui voulaient observer dans l'Athènes du IV^e siècle le triomphe durable et incontesté de la démocratie radicale¹. KROMAYER nous explique avec une compétence indiscutable l'histoire militaire de la Grèce, en nous promenant sur les champs de bataille devenus célèbres depuis le temps d'Épaminondas².

Quelques tentatives intéressantes sont à noter dans l'histoire locale. ROBINSON a fait une excellente monographie sur Sinope, qu'il montre à l'avant-garde de l'hellénisme sur les bords du Pont-Euxin dès les premières années du VIII^e siècle³. COSTANZI a prétendu montrer que l'existence politique de la Thessalie est un effort continu vers la réalisation de l'unité nationale sous la direction d'un τὰς⁴.

Contrairement à la période classique, la période hellénistique a provoqué une multitude de recherches, ce qui s'explique, non seulement par l'étendue des champs nouveaux ouverts à la civilisation grecque, mais aussi par l'importance des découvertes papyrologiques et des fouilles exécutées en Asie Mineure. Nous ne nous attarderons pas aux fortes synthèses de KÆRST ni au consciencieux manuel de NIESE; leurs ouvrages ont été analysés dans la *Revue* (t. XCIV, p. 383; XCVI, p. 454). On voudrait s'arrêter quelque temps avec MAHAFFY, afin de contempler à loisir ces belles descriptions de l'influence intellectuelle et morale exercée par les Grecs qui résument une vie studieuse et nous montrent unie à l'application opiniâtre de l'Anglo-Saxon la vivacité artistique de l'Irlandais⁵. Mais hâtons-nous vers les travaux austères.

L'histoire intérieure d'Athènes durant cette période a été complètement renouvelée, considérablement élargie. SUNDWALL décrit les changements constitutionnels imposés par Antipatros en 321/320 et par Cassandre en 318/317⁶. FERGUSON a suivi les vicissitudes de la lutte

1. J. Sundwall, *Epigraphische Beiträge zur sozial-politischen Geschichte Athens im Zeitalter des Demosthenes* (Beiträge zur alten Geschichte, 4^{ter} Beiheft). Leipzig, 1906.

2. J. Kromayer, *Antike Schlachtfelder in Griechenland. Bausteine zur einer antiken Kriegsgeschichte*. Bd. I : Von Epaminondas bis zum Eingreifen der Römer; Bd. II : Die hellenistisch-römischen Periode, von Kynoskephale bis Pharsalos. Berlin, Weidmann, 1903, 1907.

3. David M. Robinson, *Ancient Sinope* (*American journal of philology*, t. XXVII). Baltimore, Hopkin, 1906.

4. V. Costanzi, *Saggio di storia Tessalica*. Pisa, Vannuchi, 1906.

5. John Pentland Mahaffy, *The progress of Hellenism in Alexander's empire*. Chicago, University press; London, Unwin, 1905.

6. J. Sundwall, *De institutis reipublicae Atheniensis post Aristotelis aetatem commutatis* (*Acta Societatis scient. Fennicae*, t. XXIV). Helsingfors, 1906.

entre l'oligarchie, soutenue par Démétrios de Phalère, et la démocratie, attachée à la cause de Démétrios Poliorcète¹. Mais Athènes n'est plus que l'ombre d'elle-même; c'est la Macédoine, ce sont les États créés par elle qui passent au premier plan. HOFFMANN cherche à légitimer l'hégémonie des Macédoniens en Grèce en démontrant par la philologie et l'ethnologie leur parenté primitive avec les Grecs². JANKE se lance sur les traces d'Alexandre le Grand en Asie Mineure et, du Granique à Issos, il suit sur le terrain, en connaisseur, tous les mouvements des armées en présence³. Comment, après Alexandre, les diadoques ont-ils improvisé un droit dynastique et quelles en sont les règles? Telle est la question que se pose BRECCIA. Il ne craint pas de se mettre en opposition avec le juriste quasi-officiel de la cour ptolémaïque, Strack : il rejette, par exemple, la théorie du droit d'ainesse limité aux porphyrogénètes, et c'est à lui que Bouché-Leclercq, dans son *Histoire des Lagides* (t. IV, p. 94-93), a donné raison⁴. BEVAN a vaillamment déblayé le terrain et à peu près fixé les grandes lignes pour l'histoire des Séleucides, malgré l'énorme lacune de quatre-vingts ans qui sépare les dernières données de Diodore et les premières de Polybe⁵. Les fouilles de Pergame ont amené l'attention sur le brillant royaume des Attalles. Un élève de Beloch, CARDINALI, en a étudié l'histoire et décrit avec un soin tout particulier la constitution, la vie économique, l'administration centrale et l'organisation municipale⁶. Il a laissé à STÄHELIN de quoi glaner dans le domaine des Galates, ennemis naturels de Pergame⁷. Quelques biographies sont à citer : celle d'Eumène, génie supérieur trahi par les circonstances et par les hommes, par VEZIN⁸; celle de Lysimaque, par POSSENTI⁹; celle d'Agathocles, cet extraordinaire aventurier qui contribua pour une forte part à la ruine de la puissance grecque en Sicile, par TILLYARD¹⁰.

1. W. S. Ferguson, *Athenian politics in the early third century*, dans les *Beiträge zur alten Geschichte*, t. V (1905), p. 155-179.

2. O. Hoffmann, *Die Makedonen, ihre Sprache und ihr Volkstum*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1906.

3. F. Janke, *Auf Alexander des Grossen Pfaden. Eine Reise durch Kleinasien*. Berlin, Weidmann, 1904.

4. Evaristo Breccia, *Il diritto dinastico nelle monarchie dei successori d'Alessandro Magno* (*Studi di storia antica*, fasc. IV). Roma, Loescher, 1903.

5. Edwyn Robert Bevan, *The house of Seleucus*, 2 vol. London, Arnold, 1902.

6. Giuseppe Cardinali, *Il regno di Pergamo. Ricerche di storia e di diritto pubblico* (*Studi di storia antica*, fasc. V). Roma, Loescher, 1906.

7. F. Stähelin, *Gesch. der Kleinasiatichen Galater*. Leipzig, Teubner, 1907.

8. A. Vezin, *Eumenes von Kardia. Ein Beitrag zur Geschichte der Diadochenzeit*. Münster, Aschendorff, 1907.

9. G. B. Possenti, *Il re Lisimaco di Thracia*. Torino, Paravia, 1901.

10. H. J. W. Tillyard, *Agathocles*. Cambridge, University Press, 1908.

La période de la domination romaine avait attiré depuis longtemps MAHAFFY, aussi bien que la période hellénistique. Il a remanié un ouvrage déjà un peu vieilli, en y faisant passer les connaissances puisées dans les inscriptions de Délos et dans les papyrus, et l'a décoré d'un titre nouveau¹. Pour BARBAGALLO, toute cette phase de la vie hellénique (et il faudrait la faire commencer dès les temps d'Alexandre) est marquée par une décadence irrémédiable, qui se manifeste par un malaise économique et social, moral et religieux, mais dont la cause profonde est l'impérialisme helléno-macédonien². Ce qui pour Mahaffy est « l'âge d'argent du monde grec » est pour Barbagallo « la fin de la Grèce antique ».

INSTITUTIONS ET DROIT. — Malgré tous les faiseurs de manuels qui étaient venus à la suite de Schœmann, les *Griechische Alterthümer* restaient le meilleur ouvrage de vulgarisation pour l'étude des institutions grecques, et le seul qui fût lisible. Malheureusement, il commençait à être bien en retard, surtout depuis la découverte de la Πολιτεία d'Aristote. LIPSIUS, qui avait déjà rajeuni d'admirable façon l'*Attische Process* de Meier et Schœmann, a rafraîchi les *Alterthümer* dans une quatrième édition. Il a mis à cette collaboration une discrétion peut-être excessive; mais l'ouvrage n'en est pas moins en état de rendre à nouveau de grands services³. C'est encore un hommage posthume qu'a rendu Swoboda en réunissant d'une main pieuse les principaux articles de SZANTO. Matriarcat en Lydie, organisation des trittyes clisthéniennes, droit de cité concédé par Athènes aux Platéens et aux Trézéniens, amnistie en Élide, affranchissements, hypothèques, emprunts, délit de diffamation : tels sont, entre autres, les sujets traités par un des plus vigoureux esprits qui se soient occupés de l'antiquité dans le dernier quart du XIX^e siècle⁴.

Dans l'histoire ancienne aussi, on se tourne de plus en plus vers les questions économiques. SPECK suit le développement du commerce dans le monde antique et consacre un volume entier à la Grèce. L'ouvrage est utile, quoique un peu superficiel et dénué de références⁵. Les monopoles, une des institutions fiscales qui correspondent le mieux aux conceptions politiques des Grecs, ont fourni un bien beau sujet à RIEZLER, qui ne s'est pas montré inférieur à sa

1. John Pentland Mahaffy, *The silver age of the Greek world* (= *The Greek world under Roman sway, from Polybius to Plutarch*, 2^e éd.). London, Unwin, 1906.

2. L. Barbagallo, *La fine della Grecia antica*. Bari, Laterza, 1905.

3. Schœmann, *Griechische Alterthümer*, 4. Auflage, von J. H. Lipsius, 2 vol. Berlin, Weidmann, 1897, 1902.

4. Em. Szanto, *Ausgewählte Abhandlungen*. Tübingen, Mohr, 1906.

5. E. Speck, *Handelsgesch. des Alterthums*, II. Bd. Leipzig, Brandstetter, 1901.

tâche¹. OEHLER a complété l'ouvrage classique de Ziebarth sur les associations en Grèce : il a dressé d'utiles catalogues par ordre géographique². Ce n'est qu'une monographie qu'a prétendu faire C. WESSELY, quand il a décrit les villages égyptiens de Karanis et de Soknopaiou Nesos, et encore la plupart de ses documents sont-ils de l'époque impériale plutôt que de l'époque ptolémaïque. N'importe : quand on voudra connaître par le menu détail l'état matériel et social d'une commune rurale en Orient après l'expansion hellénistique, quelle que soit la question dont on se préoccupe, production agricole, petits métiers et associations, prix, transports, taxes, contrats et litiges, condition des esclaves et des étrangers, mariage, longévité, cultes locaux, on trouvera toujours dans la monographie de Wessely les indications les plus précises et les points de comparaison les plus suggestifs³.

L'étude du droit grec, si longtemps délaissée, est incontestablement entrée en faveur. HIRZEL a voulu retracer l'histoire des conceptions juridiques en suivant dans leurs transformations les idées essentielles de *thémis* et de *dikè*. Il a obtenu de la méthode philologique, qu'il manie en philologue plutôt qu'en historien, à peu près tout ce qu'elle pouvait donner; mais il a eu le tort de se priver des secours qu'il aurait pu trouver en dehors de la philologie pure et en dehors de la science allemande⁴. Après avoir remis au courant le grand travail de Meier et Schœmann sur la procédure attique, LIPSIVS a voulu le refaire pour son compte. Les deux premières parties de l'œuvre entreprise donnent dès à présent les renseignements les plus amples sur les juridictions compétentes et sur les actions⁵. Pour le mémoire de BREWER, qui donne précisément une théorie des actions, nous renvoyons au tome XCII de la *Revue* (p. 433). La question du témoignage a été traitée par un élève de Hitzig et de Schulthess, LEISI, dans un mémoire clair et suffisamment fouillé⁶. — En ce qui concerne le droit des personnes, nous signalerons le bon travail

1. K. Riezler, *Ueber Finanzen und Monopolen im alten Griechenland*. Berlin, Puttkammer, 1907.

2. J. Oehler, *Zum griechischen Vereinswesen*. Progr. Wien, 1904-1905.

3. C. Wessely, *Karanis und Soknopaiou Nesos. Studien zur Geschichte antiker Cultur und Personenverhältnisse* (Denkschriften der ksl. Akademie der Wiss. in Wien, Philos.-historische Klasse, Bd. XLVII). Wien, Gerold, 1902.

4. Rudolf Hirzel, *Themis, Dike und Verwandtes. Ein Beitrag zur Geschichte der Rechtsidee bei den Griechen*. Leipzig, Hirzel, 1907.

5. J. H. Lipsius, *Das attische Recht und Rechtsverfahren, mit Benutzung des Attischen Prozesses von Meier und Schœmann dargestellt*, Bd. I, II. Leipzig, Reisland, 1905, 1908.

6. Ernst Leisi, *Der Zeuge im Attischen Recht*. Frauenfeld, Huber, 1908.

de CALDERINI sur l'affranchissement et la condition des affranchis. L'auteur a mis en œuvre une grande masse de documents surtout épigraphiques et donne à une foule de problèmes les solutions généralement les meilleures¹. — En fait de droit réel, E. ZIEBARTH a étudié la donation-fondation, matière importante dans le pays des évergètes²; mais la monographie la plus considérable est celle de WASZYŃSKI sur le bail à ferme. On possédait en 1905, grâce aux papyrus, plus de cent contrats d'affermage : l'auteur a vu qu'il y avait là de quoi éclairer l'histoire de la propriété foncière en Égypte et, indirectement, en Grèce et en pays romain, depuis le commencement du v^e siècle avant notre ère jusqu'à la fin du v^e siècle après J.-C., depuis le régime des tenanciers libres jusqu'au colonat et au servage³. L. WENGER a montré ce que les papyrus ajoutent à notre connaissance du cautionnement et du *vadimonium*⁴. — Plusieurs travaux à mentionner sur le droit pénal. Alessandro LEVI a découvert dans les conceptions grecques du délit et de la peine la doctrine de criminologie qui est en vogue dans l'Italie contemporaine. Malgré cette propension aux comparaisons faciles, son livre témoigne d'une documentation étendue et se lit avec plaisir⁵. A côté de ce juriste qui travaille en surface, en voici qui travaillent en profondeur. USTERI examine tous les cas connus de proscription et de bannissement, en distinguant avec le plus de précision possible l'une et l'autre sanction⁶. Swoboda réunit deux mémoires : dans le premier, il reprend la question traitée par Usteri et qu'il avait lui-même posée dès 1893; dans le second, il s'efforce de montrer les différences capitales qui existent entre le servage volontaire et l'esclavage pénal du débiteur, en introduisant dans le droit grec la distinction établie par Kleineidam entre le *nexum* et l'*addictio* du droit romain⁷. — Passons

1. Aristide Calderini, *La manomissione e la condizione dei liberti in Grecia*. Milano, Hoepli, 1908.

2. Eric Ziebarth, *Beiträge zum griechischen Recht*. I : *Die Stiftung nach griechischem Recht*, dans la *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*, t. XVI, p. 248-315.

3. Stefan Waszyński, *Die Bodenpacht. Agrargeschichtliche Papyrusstudien*. I. Bd. : *Die Privatpacht*. Leipzig, Teubner, 1905.

4. Leopold Wenger, *Rechtshistorische Papyrusstudien*. Graz, Leuschner und Lubensky, 1902.

5. Alessandro Levi, *Delitto e pena nel pensiero dei Greci, Studi su le concezioni antiche e confronti con le teorie odierne*. Torino, Bocca, 1903.

6. Usteri, *Ächtung und Verbannung im griechischen Recht*. Berlin, Weidmann, 1903.

7. Heinrich Swoboda, *Beiträge zur griechischen Rechtsgeschichte*. Weimar, 1905.

enfin au droit privé international. En relevant dans les cités de la confédération athénienne les actions publiques et les formes de procédure, H. WEBER fait ressortir ce fait considérable au point de vue politique et plus encore dans l'histoire de la civilisation : l'extension progressive du droit athénien¹. HITZIG a réuni et interprété avec une science et une compétence éprouvées les conventions conclues entre deux cités à l'effet de fixer la procédure pour les litiges privés entre sujets de l'une et de l'autre².

Les inscriptions chorégiques ont déterminé en 1907 l'éclosion simultanée de mémoires qui permettent de suivre, en même temps que l'évolution de la poésie tragique et comique, l'histoire de cette institution officielle qu'étaient à Athènes les concours dramatiques. WILHELM³ et CAPPS⁴ sont arrivés, chacun de son côté, par l'étude critique de fragments épars, à reconstituer en très grande partie les fastes des Dionysies et des Lénéennes durant le v^e et le iv^e siècle : on voit facilement l'intérêt que présente un pareil résultat.

RELIGION. — A une époque où l'histoire des religions cherche sa voie en tous sens, il est naturel que l'attention se porte spécialement sur la religion des Grecs. Quelle que soit la question particulière sur laquelle on désire quelque éclaircissement, il faudra désormais consulter l'énorme manuel d'OTTO GRUPPE. Il a beau faire partie de la collection Iwan von Müller, il déborde le cadre qui lui avait été assigné, il fait paraître chétifs les volumes qui l'avoisinent. Si gros qu'il soit, il est encore bourré : faits et hypothèses s'y pressent et s'y heurtent, sans souci de symétrie, ni même toujours de logique. Mais on est sauvé par l'index. Grâce à ce précieux index de 245 pages, on peut se servir du Gruppe, non certes comme d'un livre à lire, mais comme d'un répertoire à consulter⁵. Dans un ouvrage remarquable par l'abondance des informations, l'agrément et la clarté du style, le bon goût de l'illustration, FARNELL fait entrer dans la mythologie classique l'étude des cultes locaux. Aux deux

1. Hans Weber, *Attisches Prozessrecht in den attischen Seebundstaaten*, dans les *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, I. Bd., 5. Heft. Paderborn, Schöningh, 1908.

2. H. F. Hitzig, *Altgriechische Staatverträge über Rechtshilfe*. Zürich, 1907.

3. Ad. Wilhelm, *Urkunden dramatischer Aufführungen in Athen*. Mit einem Beitrage von G. Kaibel (*Sonderschriften des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*, Bd. VI). Wien, Holder, 1907.

4. E. Capps, dans l'*American journal of philology*, 1907, p. 82-90, 178-190.

5. Otto Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte (Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft, hrsg. von Iwan von Müller, V, II)*. I, II Bd. München, Beck, 1906.

volumes qu'il a publiés en 1897, il en a joint deux autres en 1907, où il étudie le culte de la déesse chthonienne Gè-Déméter rapprochée de Rhéa-Cybèle, puis les cultes de Poseidon et d'Apollon¹. De 1904 à 1908, le lexique de Roscher, rédigé par un grand nombre de collaborateurs généralement consciencieux, a passé de la lettre O (*Orestes*) à la fin de la lettre P (*Pyrros*).

Le religion et le culte des morts sont les phénomènes sociaux qu'on étudie le plus facilement chez les peuples préhistoriques, d'abord parce que ces phénomènes dominent réellement la vie des sociétés encore jeunes, ensuite parce qu'ils laissent le plus de vestiges sur les monuments figurés et se perpétuent dans les tombes. Voilà pourquoi, aussitôt que les Préhellènes de l'âge minoen et les Grecs du moyen âge ont été ramenés au grand jour par la pioche des archéologues, on les questionna curieusement sur leur religion. Dès 1904, Arthur Evans, à qui personne n'avait ni le droit ni les moyens de disputer cette priorité, montrait l'importance qu'avait eue dans la civilisation crétoise le culte des arbres et du pilier², et son mémoire, très savant et très bien ordonné, a donné une vive impulsion à l'étude des cultes primitifs dans l'Égée. De là l'intéressant travail de Karo sur la religion des Crétois³. D'autre part, le mémoire d'Evans est, pour ainsi dire, prolongé par le livre de M. W. de Visser sur les divinités aniconiques qui se sont survécues à elles-mêmes dans la période historique de la Grèce⁴. — Une des questions les plus débattues depuis les fouilles de Schliemann était celle de savoir quelle coutume prévalait, l'inhumation ou l'incinération, chez les différentes races qui se sont succédées en Grèce ou dans les diverses périodes de la race hellénique. D'après Poulsen, les tombes du Dipylon indiquent que l'inhumation a duré jusqu'à la fin de la période mycénienne et a été remplacée alors par l'incinération qui est venue aux Grecs par l'Asie Mineure de la Mésopotamie⁵. ZEHETMAIER a voulu résoudre le problème en dressant une statistique dont il a emprunté les éléments aux fouilles bien faites. Il croit pouvoir prouver

1. Lewis Richard Farnell, *The cults of the greek states*, vol. III, IV. Oxford, Clarendon press, 1907.

2. Arthur Evans, *Mycenæan tree and pillar cult and its Mediterranean relations*, dans le *Journal of Hellenic studies*, t. XXI (1901), p. 99-204.

3. G. Karo, *Altökretische Kultstätten*, dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*, t. VII (1904), p. 117-156.

4. M. W. de Visser, *Die nichtmenschengestaltigen Götter der Griechen*. Leiden, Brill, 1903.

5. Frederik Poulsen, *Die Dipylongräber und die Dipylonvaesen*. Leipzig, Teubner, 1905.

qu'en somme les deux coutumes ont toujours existé, mais que l'incinération est devenue plus fréquente vers l'an 4000¹.

Dans la période classique, on préfère maintenant l'étude des idées et des rites à celle de la mythologie. C'est dans cet esprit qu'est conçu le recueil de mémoires qui paraît à Giessen depuis 1903 sous le titre de *Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, recueil qui complète bien l'*Archiv für vergleichende Religionswissenschaft* et qui a eu pour directeurs Albrecht Dieterich et Richard Wünsch, avant qu'au regretté Dieterich († mai 1908) ait succédé Ludwig Deubner. Il faut signaler dans le recueil de Giessen les études de HEPDING sur Attis, de RUHL sur le jugement des morts, de PRADEL et de H. SCHMIDT sur la prière, d'EHRMANN sur les exégètes, de W. SCHMIDT sur l'anniversaire de naissance². Comme pour montrer avant de mourir tout ce dont il était capable, DIETERICH a publié des travaux de premier ordre sur la liturgie païenne, qui a passé pour une si grande part dans la liturgie chrétienne, et sur la Terre Mère, la grande divinité des religions populaires³. ROUSE a fait ressortir l'extraordinaire diversité des offrandes que les Grecs consacraient dans leurs temples⁴. NILSSON a donné au grand ouvrage d'August Mommsen sur les fêtes athéniennes un complément indispensable, à savoir une étude sur les fêtes de la Grèce en général. Quelles que soient les taches qu'on y pourra signaler, cette étude d'ensemble, où l'on voit les Grecs défilier cérémonieusement devant les plus chétives des divinités locales comme devant les grands dieux, mérite pleinement notre reconnaissance⁵. Après avoir rappelé les *Leges Graecorum sacrae* dont il a été question plus haut (p. 422), il convient ici de signaler la belle entreprise dirigée par Frantz CUMONT, le catalogue des manuscrits d'astrologues grecs. L'œuvre en est au t. VII, et,

1. Joseph Zehetmaier, *Leichenverbrennung und Leichenbestattung im alten Hellas, nebst den verschiedenen Formen der Gräber*. Leipzig, Seemann, 1907.

2. *Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, hrsg von Albrecht Dieterich und Richard Wünsch. Giessen, Töpelmann. — I. Bd. : Hugo Hepding, *Attis. Seine Mythen und sein Kult*, 1903. — II. Bd., 2. Heft : Ludovicus Ruhl, *De mortuorum iudicio*, 1903. — III. Bd., 3. Heft : Fritz Pradel, *Griechische und süditalienische Gebete...*, 1907. — IV. Bd., 1. Heft : Henricus Schmidt, *Veteres philosophi quomodo iudicaverint de precibus*, 1907. — 3. Heft : Philippus Ehrmann, *De iuris sacri interpretibus Atticis*, 1908. — VII. Bd., 1. Heft : Wilhelm Schmidt, *Geburtstag im Altertum*, 1908.

3. Albrecht Dieterich, *Eine Mithrasliturgie*. Leipzig, Teubner, 1903. — *Mutter Erde. Ein Versuch über Volksreligion*. Leipzig, Teubner, 1905.

4. W. H. Rouse, *Greek votive offerings. An essay in the history of greek religion*. Cambridge, Clay, 1902.

5. Martin P. Nilsson, *Griechische Feste von religiöser Bedeutung mit Ausschluss der Attischen*. Leipzig, Teubner, 1906.

si la bonne volonté des travailleurs français ne se dérobe pas devant la générosité de Cumont, il ne tardera pas à renfermer le dépouillement des manuscrits astrologiques conservés à la Bibliothèque nationale¹.

L'organisation du sacerdoce sous les Lagides et ses relations avec l'État, ce sujet d'une importance capitale pour l'histoire intérieure de l'Égypte est maintenant traité dans une œuvre magistrale de Walter Otto. On ne saurait lui faire qu'un reproche, c'est de ne pas rattacher assez souvent les institutions religieuses des Ptolémées à leurs origines pharaoniques : il aurait par là dissipé bien des obscurités². Le travail de REITZENSTEIN sur Poimandrès établit la parenté des papyrus magiques avec les livres hermétiques et montre comment certaines conceptions de la civilisation gréco-égyptienne se sont transmises au christianisme³.

L'école anthropologique d'Angleterre, qui a pour chef Frazer, a continué de bien mériter des hellénistes, quelquefois malgré eux, en les forçant de regarder par delà la Grèce pour mieux comprendre la Grèce elle-même. Ce n'est pas seulement par son élégante érudition et sa perspicacité divinatrice que FRAZER est admirable, c'est encore par une activité qui ne se lasse pas. Il continue de marcher ferme dans la voie où il est entré le « Rameau d'or » à la main. En 1903, il étudie les origines religieuses et magiques de la royauté. En 1906, il publie un livre (revu et augmenté dès l'année suivante dans une seconde édition) sur les cultes d'Adonis, d'Attis et d'Osiris : selon son habitude, il ne s'enferme pas étroitement dans le sujet annoncé par le titre ; il ne se borne pas à suivre les religions orientales depuis leur berceau jusque dans le monde grec et romain où elles ont eu une fortune prodigieuse ; chemin faisant, il nous montre comment des êtres humains acquièrent un pouvoir sacré, comment les dieux se divinisent davantage en se consumant sur un bûcher, comment un pays communique à une religion son caractère volcanique. Ces deux livres viendront prendre place dans la troisième édition du *Golden*

1. *Catalogus codicum astrologorum graecorum*. Bruxellis, Lamertin. — I. *Cod. Florentinus* descr. Olivieri, 1898. — II. *Cod. Venetus* descr. Kroll et Olivieri, 1900. — III. *Cod. Mediolanenses* descr. Martini et Bassi, 1901. — IV. *Cod. Italicos* descr. Bassi, Cumont, Martini et Olivieri, 1903. — V, pars I. *Cod. Romanorum partem primam* descr. Cumont et Boll, 1904 ; pars II, *Cod. Romanorum partem secundam* descr. Kroll, 1906. — VI. *Cod. Vindobonenses* descr. Kroll, 1903. — VII. *Cod. Germanicos* descr. Boll, 1908.

2. Walter Otto, *Priester und Tempel im hellenistischen Ägypten. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Hellenismus*, 2 vol. Leipzig, Teubner, 1905, 1908.

3. R. Reitzenstein, *Poimandres. Studien zur griechisch-ägyptischen und frühchristlichen Literatur*. Leipzig, Teubner, 1904.

Bough que prépare l'auteur ; l'œuvre, complètement remaniée, comprendra cinq parties, dont ils constitueront la première et la quatrième¹. Après Frazer vient, comme de juste, Miss Jane HARRISON, la *virgo Vestalis* acolyte du *pontifex maximus*. Sa fonction est d'initier les savants, trop attachés à la lettre des textes, aux croyances populaires qui se dissimulent dans la mythologie. Telle est la tendance générale de son exégèse dans ses *Prolegomena*, comme dans ses essais antérieurs sur les mythes de l'Odyssée et sur ceux de l'ancienne Athènes².

Avant de terminer cette énumération de travaux relatifs à l'histoire grecque, il serait injuste de ne pas signaler la part considérable prise à cette production par les périodiques. Les revues et recueils consacrés spécialement à l'histoire ancienne se multiplient des deux côtés des monts. L'Italie avait déjà en 1894 les *Studi di storia antica* de BELOCH et la *Rivista di storia antica et scienze affini* de TROPEA. L'Allemagne a suivi cet exemple. En 1904, LEHMANN a créé les *Beiträge zur alten Geschichte*, qui, depuis le tome III, ont un second directeur, KORNMANN, et qui, depuis le tome VI, se parent fièrement du nom de *Klio*. En 1907, DRERUP, GRIMME et KIRSCH ont fondé, sous le patronage de la « Görres-Gesellschaft », les *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*. Mais l'Italie ne veut pas se laisser dépasser : voici que PAIS lance à son tour les *Studi storici per l'antichità classica*. Émulation féconde, activité croissante : nous sommes heureux de finir par ces mots.

Gustave GLOTZ.

1. J. G. Frazer, *Lectures on the early history of the kingship*. London, Macmillan, 1905. — *Adonis, Attis, Osiris*. Ibid., 1^{re} éd., 1906 ; 2^e éd., 1907.

2. Jane E. Harrison, *Prolegomena to the study of greek religion*. Cambridge, University press, 1^{re} éd., 1903 ; 2^e éd., 1908. — *Religion of ancient Greece*. London, Constable, 1906.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

(Suite¹.)

HISTOIRE GÉNÉRALE. — Dans son Introduction à l'histoire d'Angleterre², M. FLETCHER n'a point voulu faire œuvre d'érudit; il est professeur d'enseignement secondaire et il a écrit un livre pour des écoliers, livre bien informé, écrit avec le double souci de plaire et d'instruire sans pédantisme, même au moyen de fictions³. Le genre, qui rappelle vaguement le souvenir du jeune Anacharsis, n'est pas à recommander; le ton familier de l'enseignement oral ne convient pas toujours au livre imprimé. Il se peut qu'il plaise aux jeunes Anglais protestants des classes éclairées, pour lesquels l'ouvrage a été composé. Il faut le souhaiter, car il leur donnera des idées justes et provoquera dans leur esprit d'utiles réflexions. C'est le mérite qui distingue les manuels intelligemment faits.

L'Histoire de l'Église d'Angleterre, que dirigent MM. Stephens et Hunt, touche à sa fin : le tome VII comprend le XVIII^e siècle, de l'avènement de Georges I^{er} à l'année 1800⁴; il ne reste plus à paraître que le tome VIII, consacré au XIX^e siècle. Après les profondes convulsions théologiques et morales des Tudors et des Stuarts, la tiédeur religieuse de la période hanovrienne semble bien stérile; pour l'Église anglicane, c'est l'âge des satisfaits; c'est aussi l'âge de la tolérance, cette forme supérieure de la tiédeur religieuse; époque de pratique relâchée et de croyances étroites⁵. Cependant la prédication wesleyenne et le parti évangélique raniment la foi languissante et le

1. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 358-375.

2. *An Introductory history of England*, by C. R. L. Fletcher. T. I : *From the earliest times to the close of the middle ages*; t. II : *From Henry VII to the Restoration*. Londres, Murray, 1905, 1907, xvii-397 et xv-583 p. Prix : 5 sh. chaque.

3. L'auteur imagine au t. I un manoir type, avec une carte fictive où il note les éléments essentiels de l'organisation administrative et de l'exploitation économique d'un manoir vers 1090, et il consacre tout un chapitre du t. II (le chap. viii) à un descendant du seigneur imaginaire de 1090 pour faire comprendre la vie d'un gentilhomme campagnard au temps d'Élisabeth.

4. *The English Church from the accession of George I to the end of the eighteenth century, 1714-1800*, by the late John H. Overton and the Rev. Frederick Relton. Londres, Macmillan, 1906, xvii-374 p. Prix : 7 sh. 6 d.

5. Quand le calendrier grégorien fut décrété en Angleterre en 1752, beaucoup de gens s'effrayèrent à l'idée qu'on allait retrancher onze jours de leur vie; les élections de 1753 se firent au cri de : « Rendez-nous nos onze jours! »

siècle finissant voit naître les premiers germes de la grande rénovation religieuse du ^{xix}^e siècle. Cette période de transition, plutôt grise d'aspect, a été exposée par M. RELTON, disciple et continuateur de feu le chanoine Overton, avec science, méthode et impartialité.

On a déjà loué, comme ils le méritent, les trois premiers volumes de l'Histoire de l'Angleterre au moyen âge par Sir James RAMSAY. Le tome IV est consacré aux règnes de Henri III et d'Édouard I^{er}, caractérisés par un titre assez impropre : l'Aurore de la Constitution¹. Le mot constitution doit s'entendre ici de l'organisation parlementaire qui, en effet, a pris au ^{xiii}^e siècle la forme que le pays garda jusqu'à la révolution du ^{xvi}^e. Comme dans ses précédents ouvrages, Sir James se recommande par la connaissance et le judicieux emploi des sources, la lucidité de l'exposition, des idées personnelles sur les questions militaires et financières. Dans le présent volume, on peut signaler d'importantes lacunes dans sa documentation. Des livres parus en France sur Blanche de Castille, sur Simon de Montfort, lui sont restés étrangers, livres qui, à défaut d'autres qualités, ont du moins cet avantage d'avoir utilisé bon nombre de documents jusqu'alors inédits; il n'a rien tiré non plus d'un fonds d'archives qu'il connaît cependant, les Rôles gascons². Aussi tout ce qu'il a écrit sur les relations franco-anglaises devrait-il être refait et mainte erreur de détail corrigée³. Pour l'histoire intérieure de l'Angleterre, son ouvrage sera consulté avec fruit; je signalerai en particulier les chapitres où il expose la néfaste politique d'Édouard I^{er} à l'égard de l'Écosse, et mieux encore ceux où il détaille les revenus de la royauté au temps de Henri III et essaie d'établir le budget des recettes et des dépenses au temps d'Édouard I^{er}.

HISTOIRE PAR ÉPOQUES : MOYEN ÂGE. — C'est un bon résumé de l'Angleterre chrétienne avant les Normands qu'a écrit dom Fernand

1. *The dawn of the constitution, or the reigns of Henry III and Edward I, 1216-1307*, by Sir James H. Ramsay. Londres, Swan Sonnenschein, 1908. In-8°, xxx-590 p.

2. Il cite l'itinéraire de Henri III en 1241, « from our Rol. Gasconiz »; mais il ne fait aucun usage de ces Rôles pour la guerre de 1293 à 1297.

3. P. 56, 102, au lieu de Geoffroi de Rancogne, lire *Rancon*; p. 133, au lieu de Guillaume-Bertrand d'Aigremont (Aveyron), lire *Gramont* (Basses-Pyrénées); p. 132, au lieu de château Duzar, lire d'*Uza* (Landes); p. 359, au lieu d'*Oléron* en Béarn, lire *Oloron*; p. 415, Saint-Jean de Sordes n'est pas peut-être Saint-Jean de Luz, c'est certainement l'abbaye de Sordes (Landes). La mère de Gaston VII de Béarn ne s'appelait pas *Marthe* de Bigorre (p. 132) et lui-même était de la maison de Moncade (non pas *Moncade*), etc. Sir James aurait dû citer moins souvent Henri Martin. Dans la bibliographie, il a donné incorrectement le nom du biographe de Louis VIII (appelé Charles VIII, p. 4), qui s'appelle Ch. Petit-Dutaillis.

CABROL, abbé de Farnborough¹; sans doute il n'ajoute rien aux travaux antérieurs², sauf l'appendice I, consacré à la liturgie, et que l'on ne consultera pas sans fruit; mais l'auteur donne une bibliographie abondante (on la souhaiterait plus méthodique) d'abord dans l'introduction, puis en tête de chaque chapitre, et l'on devra lui en savoir gré. Ceux qui lisent l'anglais lui préféreront le volume de Hunt³; mais, même à côté de celui-ci, son opuscule tient honorablement sa place.

M. VINOGRADOFF avait déjà consacré deux importants ouvrages d'abord à la condition des paysans d'après les œuvres des légistes et les chartes de l'époque féodale, au temps où se formait la « Common law » (*Villainage in England*, 1892), puis à l'organisation seigneuriale avant et après la conquête (*The growth of the Manor*, 1905); il reprend aujourd'hui l'un et l'autre sujet, mais en se plaçant exclusivement au XI^e siècle, et il y ajoute des recherches nouvelles sur le gouvernement et la société considérés sous le triple aspect de l'organisation militaire (mercenaires et levées en masse, service féodal), de la justice (tribunaux de comté et de centaine, cours seigneuriales) et de l'impôt (taxes de guerre, extraordinaires en droit, permanentes en fait, même après la conquête, immunités fiscales au profit des seigneurs laïcs et ecclésiastiques). L'ensemble nous donne un vaste tableau de la Société anglaise telle qu'on peut en retrouver l'image dans le Domesday book⁴. En se plaçant à cette époque et sur ce terrain, l'auteur pose le délicat problème de la conquête : quels éléments nouveaux la féodalité normande a introduits en Angleterre? Quels éléments anglo-saxons ont survécu à la ruine de l'ancien édifice national? On ne saurait trop admirer l'esprit de finesse et de précision avec lequel l'auteur l'a repris, après tant d'autres; les solutions qu'il propose ne révolutionneront pas la science; on savait bien que les Normands n'implantèrent pas un monde nouveau dans le pays conquis par eux, que, si les anciens possesseurs du sol furent brutalement expropriés au profit des nouveaux, ceux-ci succédèrent aux droits et aux obligations de leurs « antécédents », et qu'enfin, si le

1. Paris, Lecoffre (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique), 1909, xxiii-341 p. Prix : 3 fr. 50.

2. Dom Cabrol parle à plusieurs reprises du « *witan* ou conseil » (p. 243) des rois anglo-saxons. Le glossaire de Liebermann au t. II de ses *Gesetze der Angelsachsen* montre combien cette appellation est erronée.

3. Dans la collection dite « *A history of the english church* », qui paraît chez Macmillan.

4. *The english Society in the eleventh century. Essays in english mediæval history*, by Paul Vinogradoff. Oxford, at the Clarendon press, 1908, xii-599 p.

régime proprement féodal triompha si rapidement, c'est parce que le régime anglo-saxon, auquel il se superposa, tendait à modifier dans le même sens les bases mêmes de la société. Mais on n'avait pas encore aussi ingénieusement montré dans le détail la survivance des institutions antérieures à la conquête, des influences spécifiquement anglaises et scandinaves. D'autre part, les nombreuses citations textuelles du Domesday book que l'on trouve presque au bas de chaque page en faciliteront singulièrement l'étude; tout en reprenant pour son compte ce précepte plusieurs fois formulé par les spécialistes les plus autorisés que le Domesday book doit s'expliquer surtout par lui-même, l'auteur n'a pas hésité à donner aussi des extraits des chartes et des chroniques du XI^e siècle. Il y a joint quelques textes inédits d'époque postérieure qui conservent des traces incontestables d'une haute antiquité¹. Mais toujours il place le lecteur en face des documents; peu de bibliographie, pas de polémique, ce poids mort de l'érudition; rien que des faits. L'ouvrage est dédié à la mémoire de Maitland; si celui-ci vivait encore, il ferait certainement le plus chaleureux accueil au nouvel ouvrage de son rival et ami.

Une dame russe, M^{me} LUBIMENKO, a obtenu le titre de docteur de l'Université de Paris en présentant comme thèse la biographie d'un personnage qui appartient à la famille des comtes ou ducs de Bretagne, mais qui était resté passablement obscur : Jean de Bretagne². Elle a d'abord le mérite d'en avoir établi nettement la filiation : ce Jean ne fut jamais, quoi qu'on en ait dit, comte de Bretagne; il était fils cadet du duc Jean II³, mort en 1305 à Avignon; neveu du roi Édouard I^{er}, il entra tout jeune au service de son oncle, combattit contre les Français dans la guerre de Guyenne (1295-1297), reçut en 1306 le titre de comte de Richmond, joua un rôle politique assez en vue, quoique au second plan, pendant le règne d'Édouard II, et finit par se retirer en France dans les premières années d'Édouard III; il y mourut en 1334 sans laisser de postérité. Si l'homme avait été vraiment digne de sa race, il est probable que les historiens de la

1. Voir les appendices I, II et III; les appendices IV-IX contiennent des statistiques qui sont la base même de toute étude sur le Domesday book. L'appendice X est une dissertation sur ce qu'on pourrait appeler, à défaut d'un meilleur terme, les règlements municipaux (bylaws) concernant l'exploitation agricole.

2. *Jean de Bretagne, comte de Richmond. Sa vie et son activité en Angleterre, en Écosse et en France, 1266-1334*. Lille, Le Bigot, 1908, xv-160 p.

3. Le fait avait été déjà signalé dans l'Introduction au t. III des *Rôles gascons*, p. LXXI. Le livre de M. Lubimenko est parvenu à la connaissance de Sir James Ramsay assez à temps pour qu'il ait pu, dans le volume mentionné plus haut, corriger l'erreur traditionnelle qui confond le père et le fils.

Bretagne ne l'auraient pas longtemps confondu avec son père Jean II ni avec son neveu Jean III; mais M^{me} Lubimenko nous le montre médiocre (sinon pire) sur les champs de bataille, serviteur fidèle, mais effacé, d'Édouard II, soit dans le gouvernement de l'Écosse, où il échoua, soit dans ses négociations en France, où son rôle personnel reste indistinct. Elle a fort bien montré ce que le titre de comte de Richmond lui donnait de moyens d'action et nous laisse, un peu malgré elle, sur cette impression qu'il fut toujours inférieur à sa situation. Son livre, bien distribué, uniquement basé sur les sources¹, est fort méritoire.

Le P. GASQUET a donné une nouvelle édition de sa substantielle étude sur la Peste noire². Il y a mis peu de choses nouvelles, mais les détails précis que l'on possède sur l'épidémie qui décima le Pendjab en 1907 lui a permis de mieux préciser l'origine probable du fléau, ses caractères spécifiques et les causes de sa propagation. L'ouvrage est le plus complet que l'on possède sur cet affreux sujet.

La vie du « bon duc » Honfroi de Gloucester, frère de Henri VI et du duc de Bedford, était connue dans ses grandes lignes; la bonne biographie que lui a consacrée M. VICKERS³, si elle groupe avec art un grand nombre de menus faits solidement établis, ne modifiera guère la fâcheuse réputation que les historiens ont faite au volage époux de Jacqueline de Hainaut et d'Aliénor Cobham, au rival malheureux et malhabile de Bedford et de Suffolk. Elle confirme l'opinion qu'on s'était formée de lui par celle du milieu où il essaya de jouer un grand rôle. Guerrier médiocre, politique irrésolu, ambitieux sans caractère, il a droit cependant à l'indulgence de la postérité à cause de ses goûts littéraires et comme patron de l'humanisme en Angleterre. Il employa des Italiens : Léonard Bruni d'Arezzo, P. Candido Decembri de Milan, soit à des traductions d'Aristote, soit à lui procurer les manuscrits qu'il désirait pour sa bibliothèque; il appela en Angleterre Tito Livio de Forli (qui, en réalité, était de Ferrare) et lui fournit les renseignements nécessaires pour écrire la vie de Henri V⁴. Il forma une des plus belles collections de livres qui aient existé au moyen âge et il la donna en grande

1. Signalons, dans les Pièces justificatives, plusieurs documents inédits.

2. *The Black death of 1348 and 1349*, by Francis-Aidan Gasquet, abbot, president of the english Benedictines. Londres, Bell, 1908, xxv-272 p. in-12. La première édition est de 1893.

3. *Humphrey duke of Gloucester; a biography*, by K.-H. Vickers. Londres, Constable, 1907, xviii-491 p. Prix : 15 sh.

4. Cette chronique latine fut plus tard traduite en italien par Decembri qui fut, sinon l'ami, du moins le correspondant de Tito. Voir l'art. de M. Wylie dans *English hist. Review*, t. XXIV, 1909, p. 84.

partie à l'Université d'Oxford¹. Les deux chapitres et l'appendice consacrés par M. Vickers à cet attrayant aspect de la vie du duc Honfroi seront particulièrement bien accueillis.

LA RÉFORME. — Renaissance et Réforme vont de pair. M. GAIRDNER reprend sous une forme différente et, sur certains points, avec plus d'ampleur, ce qu'il avait déjà dit dans son *Histoire de l'Église d'Angleterre* au xvi^e siècle. Cette fois, il étudie l'origine ou, du moins, une des origines de la Réforme, le Lollardisme, et il en suit l'influence jusqu'au règne d'Élisabeth². Cependant, dès le début, une objection se forme dans mon esprit : le mot *Lollardy*, qui semble donner l'unité à tout l'ouvrage, est employé dans deux sens différents au point de vue historique. Il désigne d'abord l'ensemble des idées plus ou moins hétérodoxes qui ont été répandues par Wycliffe et par ses disciples. La nature de cette doctrine, la lutte dirigée par l'Église contre les hérétiques et les schismatiques au xv^e siècle, les traités composés pour réfuter les livres des Lollards³ remplissent la première partie du tome I. A partir de 1440 environ, la secte disparaît ; il n'en subsiste plus qu'un état d'esprit peu favorable à l'Église de Rome. Au xvi^e siècle, cet esprit se ranime dans un mouvement nouveau et un mot nouveau le caractérise, celui de *New Learning*. Et c'est à l'histoire de cette Renaissance que M. Gairdner consacre le reste de son ouvrage. Il y a sans doute un rapport de continuité entre *Lollardy* et *New Learning*, mais comme le lien qui les rattache est lâche et distant ! D'un bond, nous sautons du livre I, « les Lollards », au livre II, « la Suprématie royale », c'est-à-dire que, presque sans transition, nous tombons dans un autre monde. Le

1. L'appendice A indique les livres ayant autrefois appartenu au duc de Gloucester et que l'on peut identifier sûrement aujourd'hui. Des 500 manuscrits qu'il a donnés à Oxford, trois seulement sont à la Bodléienne.

2. *Lollardy and the Reformation in England; an historical survey*, by James Gairdner. Macmillan, 1908. 2 vol. in-8°, xii-578 et vi-506 p. Prix : 21 sh.

3. Le plus connu des adversaires de Wycliffe est Reginald Pecock, l'auteur du *Repressor*, qui, à son tour, attira sur sa tête les foudres ecclésiastiques pour des opinions peu orthodoxes sur la descente du Christ aux Enfers, l'autorité de l'Église catholique, le pouvoir des conciles, l'intelligence et l'interprétation des Saintes Écritures. Ses opinions, déjà exprimées dans le *Repressor* (1449 ou 1450), reparessent avec plus de netteté encore dans un *Book of Faith* (1456) qu'il a laissé inachevé. Ce dernier écrit vient d'être publié (*Reginald Pecock's Book of Faith*, publ. par J. L. Morison. Glasgow, J. Maclehose, 1909, 315 p.). Dans une longue préface, M. Morison étudie les idées de l'auteur et leur importance dans l'histoire de la pensée théologique au xv^e siècle. Au fond, elle a été bien mince. Cette publication permet de compléter sur certains points la biographie du duc de Gloucester, à qui Pecock dut l'évêché de Saint-Asaph, et l'ouvrage de M. Gairdner sur les Lollards.

désarroi est grand ; il est encore aggravé par la marche que suit l'auteur dans les trois autres livres, car, après avoir analysé les forces qui ont contribué au succès de la Réforme jusqu'au temps d'Élisabeth, il revient au développement des doctrines hérétiques avant l'Acte de suprématie, aux premiers martyrs pour la foi catholique, puis à Thomas More, à ses écrits, à ses idées, à son attitude à l'égard du *New Learning* et de l'orthodoxie catholique. C'est seulement après avoir raconté la Suppression des monastères qu'il parle des traductions anglaises de la Bible, mettant toujours aussi les causes des événements après leurs conséquences. Ce plan, où la suite des faits est sans cesse interrompue, déconcerte et fatigue. Il faut arriver à la conclusion de l'ouvrage pour en retrouver le fil conducteur, à savoir que la Réforme a son origine lointaine dans le mouvement d'idées hétérodoxes suscité par Wycliffe, qu'elle a été préparée par les sectateurs du luthéranisme, réalisée par un prince sans scrupule, mais non sans habileté, qu'elle a été imposée par une minorité violente à un pays récalcitrant, mais désemparé et résigné, qu'en somme et malgré l'impureté de ses origines, le régime nouveau était logique et fécond, qu'il préparait enfin l'Angleterre à remplir ses brillantes destinées. Tout cela, sans doute, n'est pas neuf et avait été déjà dit par M. Gairdner lui-même ; son ouvrage vaut surtout par le détail qui est abondant, bien choisi, très intéressant. Le livre sur la suppression des monastères et le chapitre sur l'histoire de la Bible anglaise sont des plus substantiels.

Quelques réserves qu'il importe, à mon sens, de faire au sujet du plan suivi par M. Gairdner, il n'en reste pas moins que ce dernier est un maître et que tous les historiens de l'Église au xvi^e siècle sont ses tributaires. M. TRÉSAL n'est qu'un disciple¹, mais un disciple consciencieux, qui a beaucoup lu et qui a bien digéré ses lectures, qui cite presque toujours les livres essentiels², dont les jugements sont sensés et impartiaux. Ce n'est pas seulement le schisme anglican proprement dit dont il a retracé l'histoire, mais la lente élaboration d'où sortit l'Église anglicane jusqu'au jour où le pape, en excommuniant Élisabeth, consumma la rupture avec l'hérétique Angleterre (1574). La date est bien choisie ; avec la bulle *Regnans in excelsis* commence, en effet, un nouvel ordre de choses : la veille

1. *Les Origines du schisme anglican, 1509-1571*, par J. Trésal. Paris, Lecoffre, 1908 (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique). Prix : 3 fr. 50.

2. Il me semble cependant qu'il n'a pas cité la correspondance de Th. Cromwell publiée par Merriman, ni les œuvres de Pollard, ni la biographie de Marie I^{re} Tudor par miss Stone. Les titres des livres demanderaient d'assez nombreuses corrections.

encore, on pouvait négocier, désormais c'est la guerre sans merci.

Un point du vaste sujet résumé par M. Trésal a fait l'objet d'un travail approfondi par dom BIRT. Celui-ci s'est proposé de montrer comment s'organisa l'Eglise anglicane pendant les dix premières années du règne d'Élisabeth¹ et spécialement de réfuter l'opinion de ceux qui pensent, comme Creighton, que la législation religieuse d'Élisabeth (actes de Suprématie et d'Uniformité, 1559) fut subie sans trop de peine par le clergé catholique ou de ceux qui, comme Gree, ont cru démontrer que le protestantisme restauré ne fit dans ce clergé (1558-1564)² qu'un petit nombre de victimes : deux ou trois pour cent au plus. Dom Birt montre que cette proportion a été infiniment plus grande (de 20 à 25 pour cent), que les résistances individuelles ont été nombreuses, qu'enfin « l'Angleterre n'a cessé d'être catholique que par degrés, que ce changement fut opéré, non par la conversion des zéloteurs de l'ancienne foi à la nouvelle³, mais par la pression administrative et l'aggravation constante des lois pénales » (p. 296). En réalité, la Réforme anglicane sous les Tudors a été une entreprise essentiellement politique, et c'est un honneur pour le caractère anglais que le despotisme de Henri VIII et d'Élisabeth ait rencontré une si nombreuse et si longue opposition chez les individus. Les écrivains protestants eux-mêmes peuvent le reconnaître, sans rougir pour leur foi, de même qu'ils peuvent reconnaître qu'une entreprise, impopulaire au début, mais dont le succès devait tremper si fortement l'unité politique et morale de la nation, ne pouvait s'effectuer sans violence. Toute révolution est brutale; on peut s'en affliger, mais c'est un fait. Ce n'est pas à dire que l'ouvrage de dom Birt soit à l'abri de toute critique; les arguments qu'il emploie pour prouver que les élections au Parlement de 1559 ont été frelatées ne sont pas probants et, d'autre part, une minutieuse étude de ces mêmes élections par M. Bayne⁴ tend à prouver que l'ingérence gouvernementale a été faible et inefficace. D'autre part, bien que dom Birt montre dans tout son livre un respect scrupuleux de la vérité, qu'il se défende de tout parti pris⁵, qu'il juge la bulle *Regnans in*

1. *The Elizabethan religious settlement; a study of contemporary documents*, by Henry-Norbert Birt, O. S. B., priest of Downside abbey. Londres, Bell, 1907. In-8°, xvi-595 p. Prix : 15 sh.

2. Dom Birt reproche justement à M. Gree d'avoir fait porter ses calculs sur un espace de temps trop restreint.

3. Il montre bien (p. 136) pourquoi le clergé a été plus récalcitrant sous Élisabeth qu'il ne l'avait été sous Henri VIII.

4. *English histor. Review*, juillet et octobre 1908.

5. Sur les ordinations épiscopales, auxquelles dom Birt ne touche qu'avec

excelsis inopportune, qu'il blâme le caractère politique donné par les prêtres séminaristes et missionnaires à leur propagande antigouvernementale, il est permis de supposer qu'il cède malgré lui à ses préjugés religieux quand il veut prouver que la rupture avec le pape fut l'œuvre du gouvernement d'Élisabeth et non de Rome (p. 97), car enfin, si l'on envisage de sang-froid les choses, n'est-il pas évident qu'une conciliation entre les deux adversaires était impossible, que la guerre devait fatalement éclater entre eux quelque jour? S'il en est ainsi, combien est-il oiseux de scruter lequel des deux a réellement commencé les hostilités! La responsabilité morale de la guerre ne pèse-t-elle pas sur l'un tout autant que sur l'autre?

J'ai été fortement déçu par le travail de M. GALICHET¹ : sur la foi des premières lignes de l'introduction, j'espérais y voir comment, « dans ce pays dont les institutions politiques et religieuses sont peut-être les meilleures du monde », ont été réglés les rapports entre l'État et l'Église anglicane, « comment les difficultés se sont posées et se posent actuellement et comment la sagesse et le bon sens anglais les ont résolues ». J'y ai trouvé d'abord un résumé très incomplet et erroné des rapports entre les deux pouvoirs depuis la Conquête normande jusqu'à la Réforme, puis une pâle esquisse de l'établissement de l'Église anglicane au xvi^e siècle; bref, les questions fondamentales mal posées, insuffisamment étudiées et aboutissant à des conclusions banales. Mieux documenté pour le xix^e siècle, l'ouvrage contient, dans sa seconde moitié, des chapitres que l'on pourra consulter utilement, mais toujours avec méfiance, car l'auteur ne paraît pas savoir encore comment il faut écrire l'histoire.

L'agréable et consciencieuse étude consacrée par miss STODDART au séjour de Marie Stuart en France (1548-1564)² intéresse beaucoup plus la France et les Guises que l'Angleterre et même l'Écosse. Il suffira de dire que l'auteur nous fait connaître un choix de lettres inédites tirées la plupart d'un fonds trop négligé par les historiens français, celui des « Balcarres papers » conservés aujourd'hui à la bibliothèque des Avocats, à Édimbourg, qu'elle a su utiliser avec critique les mémoires et pamphlets du temps. Quant à la personne même de Marie Stuart, à ses idées et à son caractère, le nouvel his-

une grande discrétion, voir un important article de J.-H. Round dans *The Contemporary Review*, janvier 1909.

1. *L'Église anglicane et l'État*, par Pierre Galichet. Paris, Giard et Brière, 1909, 209 p.

2. *The girlhood of Mary, queen of Scots, from her landing in France in August 1548 to her departure from France in August 1561*, by Jane T. Stoddart. Londres, Hodder et Stoughton, [1908]. In-8°, XLIV-471 p. Prix : 12 sh.

torien n'ajoute guère à ses devanciers. Nous voyons bien le milieu dans lequel a été élevée la reine d'Écosse; mais nous ne pouvons que former des conjectures sur l'influence que ses années d'apprentissage ont pu exercer sur elle. D'ailleurs, elle retrouva en Écosse un milieu si différent que la brève expérience acquise à la cour des Valois lui fut sans doute d'un mince secours. Le mystère de Marie Stuart commence, pour ainsi dire, dès sa première jeunesse.

Une nouvelle biographie de Marie est due à la plume exercée de Lady BLENNERHASSETT¹. C'est une très bonne page d'histoire, bien documentée², clairement exposée, sobre et précise. L'auteur discute peu; elle laisse surtout parler les faits; mais ses conclusions sont très nettes: Marie fut complice, au moins moralement, du meurtre de Darnley; les lettres de la Cassette sont vraisemblablement authentiques. Prisonnière en Angleterre, la reine d'Écosse a connu, encouragé les complots qui avaient pour but de la placer sur le trône d'Élisabeth; elle a joué admirablement son rôle dans les conditions les plus périlleuses. Elle a été une victime de la politique bien plutôt qu'une martyre de la foi.

Le problème va être agité de nouveau dans la biographie de Walsingham dont M. STÄHLIN vient de donner le premier volume³. Pour le moment, le biographe s'arrête au moment où Walsingham, ambassadeur à Paris depuis 1570, obtient la permission, longtemps sollicitée, de rentrer chez lui (avril 1573); pendant près de trois ans, il avait collaboré à de stériles négociations pour le mariage de la reine d'Angleterre avec Monsieur, frère de Charles IX, et pour une intervention anglo-française en Flandre. La Saint-Barthélemy, d'un côté, et plus encore peut-être les déconcertantes indécisions d'Élisabeth avaient paralysé son action. D'ailleurs, avait-il le caractère ou les talents de son emploi? Il s'était formé des idées simples: la haine de l'Espagne, du pape et de Marie Stuart, et il lui fallait appliquer une politique d'atemoiements et de compromis. Il ne rendit de vrais services que plus tard, quand il fut chargé de diriger, sous les ordres de Cecil, la police secrète. D'ailleurs, même alors, il ne fut qu'un homme de second plan; aussi sa biographie était-elle particulièrement malai-

1. *Maria Stuart, Königin von Schottland, 1542-1587*, von Charlotte, Lady Blennerhasset, geb. Gräfin von Leyden. Kempten et Munich, Kösel, 1907, 386 p.

2. Lady Blennerhasset connaît les documents publiés par le P. Pollen (*Papal negoc. with Mary, Q. of Sc.*), puisqu'elle les cite; elle n'en tire pas un parti suffisant. Une légère critique, page 57: l'auteur de l'étude sur la maladie et la mort de François II s'appelle non Potignet mais Potiquet.

3. *Sir Francis Walsingham und seine Zeit*, von Fr.-Karl Stählin. Erster Band. Heidelberg, Winter, 1908, XIV-602 p.

sée. Ce genre de composition historique a ses règles nécessaires : on doit souvent abandonner l'homme qu'on étudie pour expliquer le milieu dont il a subi l'influence et où il agit. On ne peut que louer la conscience avec laquelle M. Stæhlin s'est acquitté de sa tâche, il ne laisse rien passer de ce qui, de près ou de loin, touche son personnage sans le traiter à fond; aussi lui faut-il près de 250 pages fort compactes pour nous dire les origines de Walsingham, son éducation, ses débuts, et, dans son ambassade en France qui remplit l'autre moitié du volume, combien de choses encore servent à éclairer les alentours du sujet, sans mieux faire connaître l'homme même! A tout propos, l'histoire générale fait irruption dans la biographie. On se résigne d'ailleurs à cet inévitable défaut, parce que les faits sont puisés aux bonnes sources, qu'ils sont nombreux, clairement exposés et instructifs.

M^{me} GREEN a écrit un éloquent et savant plaidoyer en faveur de l'Irlande¹; elle a voulu prouver que ce pays a été, jusqu'à nos jours, mal connu, mal jugé, qu'il a été traité avec autant d'injustice que de cruauté. C'est une opinion généralement acceptée que les Irlandais étaient un peuple paresseux, barbare, régi par des lois grossières, ignorant et platement superstitieux. Elle nous peint au contraire une Irlande qui, du XII^e au XVI^e siècle, s'enrichit par le commerce et l'industrie, entretient d'actives relations économiques avec l'Europe, produit des littérateurs, des savants, des artistes, se fait enfin une place distinguée dans l'histoire de la civilisation. Depuis Henri II, les rois d'Angleterre s'intitulaient « seigneurs d'Irlande »; au XVI^e siècle, ils voulurent que cette domination, jusqu'alors surtout nominale, devint une réalité et ils entreprirent la conquête économique, politique, intellectuelle de l'île, restée réfractaire à l'influence anglaise, comme les rois d'Espagne entreprenaient dans ce même temps celle du Nouveau Monde. Comme au Pérou, cette conquête ne tarda pas à prendre le caractère d'une lutte d'extermination dont M^{me} Green nous retrace le lamentable tableau. C'est l'autre face de son argument, à laquelle elle a su donner un relief saisissant. Si elle s'était proposé de faire une œuvre d'érudition pure, on pourrait lui reprocher un plan un peu lâche, une information parfois insuffisante; mais qu'importe ici? Elle a voulu, l'histoire en main, venger l'Irlande des calomnies dont elle a été victime et elle a gagné son procès.

Si l'on désire un exposé méthodique et chronologique des faits, M. BAGWELL le fournit : après avoir consacré trois volumes à l'Irlande

1. *The making of Ireland and its undoing, 1200-1600*, by Alice Stopford Green. Londres, Macmillan, 1909, XIII-511 p.

sous les Tudors, il se propose de conduire cette histoire jusqu'au renversement des Stuarts dans trois autres volumes, dont deux seulement ont paru jusqu'ici¹. Ils vont de l'avènement de Jacques I^{er} à la Restauration (1603-1660). L'auteur connaît bien les documents imprimés; il a utilisé des recueils de pièces inédites. Il renvoie presque uniquement aux sources. Son récit est bien distribué, clair, un peu terre à terre, mais substantiel et instructif.

LES STUARTS. — Sir Henry Wotton, dont M. SMITH a écrit la biographie et publié la correspondance², était un cadet de famille qui n'avait à compter que sur lui-même pour faire sa vie. Après avoir terminé ses études à Oxford, il voyagea en Allemagne, où il suivit les cours de la petite Université bavaroise d'Altdorf, en Italie, où il connut les cardinaux Bellarmin et Allen, l'humaniste Casaubon et où il écrivit³ son *State of Christendom*⁴, en France, qu'il traversa plusieurs fois. Rentré en Angleterre (1595), il devint un des agents du comte d'Essex; Jacques I^{er} le créa chevalier en 1603 et, l'année suivante, le nomma ambassadeur à Venise; cette ambassade, deux fois interrompue, il est vrai, par d'autres missions, devait durer vingt ans (1604-1624). Il s'y occupa d'art autant comme de politique. Ses talents le distinguèrent si bien qu'un moment il put espérer de recueillir l'héritage du secrétaire d'État Salisbury (1612); mais une maladresse de langage, retournée contre lui et envenimée par un de ses anciens camarades d'Altdorf devenu jésuite, Gaspar Schoppe, lui fit perdre la faveur royale. Il entra dans la vie privée en 1624, devint prévôt d'Eton, reçut de Charles I^{er} une pension, qui ne fut pas toujours payée, pour écrire une Histoire d'Angleterre qui ne fut jamais commencée, et mourut en décembre 1639. Il avait composé divers travaux littéraires en anglais et en latin⁵; mais surtout il avait entretenu une vaste correspondance avec les amis qu'il s'était faits durant sa vie errante, si variée et si pleine. Cette correspondance officielle ou privée, retrouvée par M. Smith et publiée par lui avec le soin le plus méritoire, est des plus intéressantes. M. Smith lui-même en a tiré un excellent parti dans sa biographie de Sir Henry. C'est une source précieuse pour le règne de Jacques I^{er}.

1. *Ireland under the Stuarts and during the Interregnum*, by Richard Bagwell. Vol. I, 1603-1642; vol. II, 1642-1660. Londres, Longmans, 1909, xv-370 et xii-388 p. Prix : 28 sh.

2. *The life and letters of Sir Henry Wotton*, by Legon Pearsall Smith. 2 vol. Oxford, at the Clarendon press, 1907, xxiv-508 et 563 p.

3. En 1594 ou en 1603? La question est controversée.

4. Imprimé seulement en 1657.

5. Réunis par un de ses amis, Isaac Walton, sous le titre de *Reliquiae Wottonianae* (1651).

M. WILLCOCK s'est institué l'historiographe de la famille d'Argyll au XVII^e siècle. En racontant la vie d'Archibald, huitième comte (et premier marquis) d'Argyll (1607-1664)¹, et de son fils, le neuvième comte (1629-1685)², il a écrit en même temps un chapitre des rapports de l'Angleterre avec l'Écosse au temps du Covenant et de la réaction épiscopaliennne. Archibald, le huitième comte, fut un chef zélé du parti presbytérien, rival de Montrose et partisan de Cromwell; poursuivi comme régicide après la Restauration, il fut trahi par son ancien allié Monk, qui livra aux juges la correspondance d'Argyll avec les chefs républicains et avec lui-même³; il fut décapité en 1664. Son fils, Lord Lorne, rétabli en 1663 dans le titre et dans les biens de comte d'Argyll, combattit en Écosse la politique de Charles II et du duc d'York. Réfugié en Hollande en 1684, il tenta, avec la connivence du prince d'Orange et du duc de Monmouth, une invasion en Écosse; il fut pris et décapité (1685). Leur biographie, basée sur un grand nombre de documents, dont beaucoup jusqu'alors inédits, a été présentée avec abondance, avec précision et non sans charme par un apologiste qui a fait les plus louables efforts pour dominer ses préjugés et garder la sérénité de l'histoire.

On accordera difficilement à Mgr BARNES que l'homme au masque de fer soit l'ainé des bâtards de Charles II, James Stuart, appelé aussi Jacques de La Cloche⁴, du nom de mariage de sa mère Marguerite de Carteret. L'auteur a beau jeu de montrer les difficultés que présentent les autres solutions du mystère, mais la sienne n'est qu'un tissu de criantes invraisemblances; il voudrait nous faire croire que Jacques de La Cloche, jésuite, qui disparaît en 1668, Jacques de Rohan, dit Stuart, mort à Naples en 1669, le théatin Pregnani, astrologue et sorcier à la manière de Primi Visconti, qui, après avoir berné la cour de Londres et le roi lui-même, aurait été chargé par Charles II d'une importante mission secrète et qui disparaît, lui aussi, en 1669, sont une seule et même personne et qu'enfin

1. *The great Marquess. Life and times of Archibald, 8th. earl and 1st (and only) marquess of Argyll, 1607-1661*, by John Willcock. Edimbourg et Londres, Oliphant Anderson et Ferrier, 1903, xxii-396 p. Prix : 5 sh.

2. *A Scots earl in covenanting times; being Life and times of Archibald, 9th earl of Argyll, 1629-1685*. Edimbourg, A. Elliot, 1907, xxx-448 p. Prix : 5 sh.

3. Cette correspondance a été publiée en appendice à la vie du troisième comte.

4. *The man of the mask; a study in the byeways of history*, by Arthur Staplyton Barnes, chamberlain of honour to H. H. Pius X. Londres, Smith Elder et C^{ie}, 1908, 345 p. — Une bonne moitié du volume n'a qu'un lointain rapport avec le sujet.

cette personne est le Dauger qu'on retrouve à Pignerol, à l'île Sainte-Marguerite et à la Bastille parmi les pensionnaires de M. de Saint-Mars! Dans ce roman, il vaudrait la peine de soumettre à un examen critique les documents relatifs à Jacques de La Cloche et la correspondance de Charles II avec le général des Jésuites en 1668; ces textes sont-ils tous authentiques?

Avec l'histoire des Tories de M. KENT¹, nous revenons aux choses sérieuses. L'ouvrage sera complet en deux volumes. Le tome I, seul paru jusqu'ici, couvre la période qui commence à la Restauration et que clôt la mort de Guillaume III. Je ne vois pas qu'il apporte de faits nouveaux ni de vues originales; mais l'idée même du livre est heureuse et, quoique le plan soit un peu flottant, elle a été mise en œuvre avec intelligence. Macaulay reste toujours l'auteur classique sur l'époque étudiée par M. Kent, mais on sait avec quel parti pris il écrivait. M. Kent n'est ni tory² ni whig; il se propose uniquement de faire connaître les opinions, les sentiments et les passions qui animèrent le parti conservateur durant les quarante dernières années du XVII^e siècle, c'est-à-dire le parti de ces royalistes résolus à soutenir un gouvernement fort et centralisé, mais fidèle à l'Église anglicane. Il y a réussi. Peut-être aurait-il bien fait de s'arrêter à la Révolution de 1688 qui assura le triomphe du Parlement et du gouvernement par les partis; cette limite aurait donné à son livre une plus forte unité.

La biographie de Burnet peut, en un certain sens, être considérée comme un chapitre d'une histoire du parti whig; celle que lui ont consacrée M. CLARKE et miss FOXCROFT³ est un travail très approfondi, d'après un grand nombre de documents publiés ou inédits, sur un homme qui fut à la fois un remarquable historien, un polémiste

1. *The early history of the Tories, from the accession of Charles II to the death of William III, 1660-1702*, by C. B. Roylance Kent. Londres, Smith Elder et C^{ie}, 1908, xv-481 p.

2. Le mot est irlandais : *toruidhe* veut dire poursuivant, celui qui revendique la possession d'une chose; au XVI^e et au XVII^e siècle, il fut appliqué aux Irlandais évincés de leurs terres, devenus vagabonds, pirates et assassins. Le trop fameux Titus Oates, dénonciateur calomnieux des catholiques, traitait de « tories » tous ses ennemis; il prétendait que des « tories » irlandais avaient juré sa mort. C'est lui qui fit la fortune du mot (voir p. 264-264 et la préface).

3. *A life of Gilbert Burnet, bishop of Salisbury*. I, *Scotland, 1643-1674*, by T. E. S. Clarke. II, *England, 1674-1715*, by H. C. Foxcroft, with an Introduction by C. H. Firth. Cambridge, at the University press, 1907, XLVI-586 p. — Les notes ont été renvoyées à la fin du vol. (append. I). L'append. II est une liste chronologique des œuvres imprimées de Burnet; l'append. III une liste des lettres de Burnet dont on connaît actuellement l'existence.

intempérant, un politicien que les circonstances appelèrent à jouer un rôle éminent dans la révolution qui renversa les Stuarts, un mémorialiste admirablement informé sur les hommes et les choses de son temps. M. Clarke a retracé la vie de Burnet en Écosse; à miss Foxcroft, qui avait déjà publié un important Supplément inédit à l'*Histoire de mon temps*, est incombée la tâche plus lourde encore de suivre Burnet dans les agitations de sa vie publique en Angleterre et en exil. Ils ont retracé du professeur de Glasgow, de l'évêque de Salisbury, un portrait fort intéressant, nuancé, attachant, où les défauts du personnage, son ambition, ses erreurs de jugement, ses maladresses sont indiquées sans malveillance, où les côtés supérieurs de son intelligence et de son cœur, la hauteur de ses vues morales, la générosité de ses sentiments, même au point de vue politique, sa vaste connaissance des affaires extérieures, son zèle éclairé pour la grandeur de son pays sont mis en bonne lumière, sans souci d'apologie. Dans une introduction d'une quarantaine de pages, M. FIRTH a étudié Burnet comme historien; il a montré les sérieux mérites de ses œuvres d'érudition historique, la valeur unique de son témoignage dans la *History of my own time*. A cette triple collaboration, nous devons une des œuvres les plus substantielles et les plus instructives qu'on ait depuis longtemps écrites sur cette période, si grosse de conséquences lointaines, de l'histoire d'Angleterre.

Quant à la fin des Stuarts, on en trouvera le triste récit dans deux excellents volumes écrits par miss SHIELD avec la collaboration de M. LANG : l'un consacré au « Vieux Prétendant » connu en France par le titre de chevalier de Saint-Georges, mais qui fut pour ses partisans Jacques III d'Angleterre et VIII d'Écosse, et qui devient ici le « Roi de l'autre côté de l'eau »¹; l'autre au second fils du Vieux Prétendant, au duc d'York, qui devint cardinal en 1747 et qui se laissa donner le titre royal après la mort de son frère Charles-Édouard (31 janvier 1788) et de sa nièce la duchesse d'Albany (17 novembre 1789); c'est, pour les Jacobites, Henri IX, qui mourut paisiblement à Frascati le 43 juillet 1807². Roman d'aventures parfois extraordinaires, souvent méprisables, qui est conté avec une grande abondance de détails iné-

1. *The king over the water*, by A. Shield et Andrew Lang. Londres, Longmans, 1907, xiii-499 p. Prix : 15 sh. — Le titre bizarre du livre a été suggéré à miss Shield par une poésie dont elle cite quelques vers page 131. Elle aime d'ailleurs à donner à ses chapitres des titres singuliers, que Walter Scott n'eût pas désavoués.

2. *Henry Stuart, cardinal of York and his times*, by Alice Shield, with an introduction by Andrew Lang. Ibid., 1908, xvi-353 p. Prix : 12 sh. 6 d.

aits ou mal connus. On y apprend à mieux connaître les diverses tentatives des Stuarts pour recouvrer leur triple couronne. La partie la plus neuve est celle qui se rapporte à Jacques III : ce prince a été défiguré par les historiens et surtout par les romanciers (Thackeray, dans *Henry Esmond*) ; il nous est montré ici comme le plus honnête des hommes, sobre, pieux, aimant uniquement sa femme (Clémentine, petite-fille de Jean Sobieski), même dans ses extravagances, adorant ses enfants dont il voulait être plus le conseiller que le père, jouant dignement son rôle de roi en exil, mais sans confiance dans le succès de sa propre cause et désespérant, après Culloden, au point de pousser son second fils à entrer dans l'Eglise¹ et de ruiner par là même, volontairement, la dernière chance qui pouvait lui rester.

Il n'y aurait pas lieu de donner une mention particulière aux deux volumes de M. COWAN sur les Stuarts² si, d'une part, on n'y trouvait çà et là d'utiles documents et si, d'un autre côté, il n'importait de protester contre le procédé, condamnable dans un ouvrage d'érudition, qui consiste à multiplier les renvois inutilisables³. On est aussi enclin à mettre en doute le sens critique de l'auteur quand on voit, à propos de Marie Stuart, le parti qu'il tire de certains documents faux pour déclarer que tous les témoignages sont suspects et pour affirmer finalement que Marie n'eut aucune part au meurtre de Darnley et qu'elle a été l'innocente victime d'un guet-apens quand elle épousa Bothwell.

XVIII^e SIÈCLE. — M. CORBETT s'est fait une spécialité de l'histoire maritime de l'Angleterre aux temps modernes. Après avoir raconté les exploits des héroïques flibustiers du xvi^e siècle contre l'Espagne et la dure lutte contre les flottes de Louis XIV, il arrive au décisif épisode de la guerre de Sept ans⁴. Du côté diplomatique de cette guerre, il ne dit que l'essentiel pour l'intelligence des faits militaires ; de la guerre sur le continent, il dit moins encore ; toute son attention est portée vers la mer et se concentre sur l'œuvre de Pitt. La tactique navale tient dans son livre une très grande place, parce qu'elle est

1. Voir dans *Henry Stuart* les pages 116-117. — Il arrive à miss Shield de déformer des noms propres français, de laisser imprimer Fourbin, L'Ivry (pour Livry), Maubisson, Rochefoucauld, Montemorin (pour Montmorin).

2. *The royal house of Stuart, from its origin to the accession of the House of Hanover*, by Samuel Cowan. Londres, Greening, 1908, 2 vol.

3. Quel profit peut-on retirer d'indications telles que : Caligula, mss., Rymer's *Fœdera*, Hill Burton, Coxe's *Walpole papers* ?

4. *England in the Seven Years' war ; a study of combined strategy*, by Julian S. Corbett. Londres, Longmans, 2 vol., 1907, xi-476 et vii-407 p. Prix : 21 sh.

intimement liée aux desseins politiques du grand ministre. Il est souvent difficile à un profane de dire son avis sur des matières souvent très spéciales; il peut seulement constater que les faits sont puisés aux meilleures sources, clairement présentés, rendus plus intelligibles par de nombreuses cartes. Quant à l'œuvre de Pitt, que M. Corbett admire, non sans raison, on trouvera un grand profit à la voir si bien mise en lumière, dans ses éclatants débuts. Pour la juger dans son ensemble, il faut recourir à la remarquable biographie de Lord Chatham par Albert de RUVILLE, dont une traduction anglaise a récemment paru¹. Il a été tant parlé de cet ouvrage quand il a été publié en allemand qu'il serait oiseux d'y insister ici pour en proclamer de nouveau le mérite. Mais comme il est difficile de juger les hommes! Pitt est sans conteste un des fondateurs de la grandeur politique de l'Angleterre; son collègue, son chef dans le Cabinet de 1755, le duc de Newcastle, ne saurait lui être comparé; néanmoins, quand celui-ci disait du projet de loi sur la Milice que Pitt soutenait de toutes ses forces : « Il m'effraie; je le trouve dangereux pour mon pays; il coûtera au moins 200,000 liv. st. par an. Mais ce que je redoute surtout, c'est qu'il ne donne au peuple le goût des armes et d'un gouvernement militaire », avait-il tout à fait tort?

Ch. BÉMONT.

(Sera continué.)

1. *William Pitt, earl of Chatham*, by Albert von Ruville, translated by H. J. Chaytor assisted by Mary Morison, with an introduction by Prof. Hugh E. Egerton. Londres, Heinemann, 3 vol., 1907, xxv-391, v-415 et v-427 p. Prix : 30 sh.

HISTOIRE DE POLOGNE.

(Publications des années 1903-1907.)

(Suite et fin¹.)

ÉPOQUE MODERNE. — L'histoire du xvi^e siècle, très abandonnée il y a encore à peine une dizaine d'années, a été étudiée en ces derniers temps avec beaucoup d'ardeur. M. BALABAN a montré la situation prospère des Juifs de Léopol à la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e². — Le jeune historien polonais M. BARANOWSKI, en une étude d'histoire économique et sociale pleine de promesses pour l'avenir, a montré, dans son essai sur la seigneurie des Radziwil à Raigród-Goniondz dans la première moitié du xvi^e siècle³, quelle était alors la puissance énorme des grands seigneurs lithuano-ruthéniens en face du roi et de l'État et la place qu'ils occupaient dans la société. — M. BORATYŃSKI, dans d'importantes études sur « Étienne Báthory, roi de Pologne, et le projet d'une ligue contre les Turcs en 1576-1584 »⁴, sur « les Cosaques et le Vatican, fragment d'une histoire diplomatique des Cosaques sous le règne d'Étienne Báthory »⁵, et enfin sur l'ambassade de Bolognetti en Pologne en 1584-1585⁶, a touché une quantité de questions du plus haut intérêt pour l'histoire générale. — M. GOYSKI s'est occupé de « Luther et Albert avant la sécularisation de la Prusse »⁷; le jeune historien M. KAMIENIECKI, des rapports de la Pologne avec la Hongrie⁸; M. SOBIESKI, du rôle historique de Jean Zamoyski⁹, etc. — L'anniversaire du poète polonais

1. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 390-402.

2. Majer Balaban, *Zydzi Lwowscy na przełomie XVI-go i XVII-go wieku*. Lwów, H. Altenberg, 1906, in-8°, xxiv-577-188 p.

3. Ignacy Tadeusz Baranowski, *Z dziejów feudalizmu na Podlasiu itd*, dans le *Przegl. Hist.*, t. IV, 1907.

4. Ludwik Boratyński, *Stefan Batory i plan ligi przeciw Turkom, 1576-1584*. Kraków, Ak. Um., 1906.

5. Id., *Kozacy i Watykan, Kartka z dziejów dyplomacji kozackiej za Stefana Batorego*. Kraków, Ak. Um., 1906.

6. Id., *Studia nad nuncjatura polska Bolognietto (1581-1585)*. Kraków, Ak. Um., 1906.

7. Maryan Goyski, *Luter i Albrecht przed sekularyzacją Prus*, dans la *Biblioteka Warszawska*, t. CCXIII, 1906.

8. Witold Kamieniecki, *Pobyt króla Jana Zapolji w Polsce 1528 roku*, dans le *Przegl. Hist.*, t. V, 1907.

9. Wacław Sobieski, *Trybun ludu szlacheckiego*. Warszawa, Gebethner i Wolff, 1905, in-8°, 205 p. — Id., *Zalobny Hetman (Szkice Hist.)*, ibid., 1904.

Nicolas Rey (1503-1569) a été célébré par la réunion d'un congrès d'historiens polonais, tenu à Cracovie en 1906, et par la publication d'un recueil de mémoires touchant l'histoire de la Pologne au XVI^e siècle; il a provoqué, en outre, la publication d'une excellente étude sur le poète et son œuvre par M. A. BRÜCKNER¹, qui a fait paraître, également sur la même époque, des esquisses consacrées aux « Hérétiques polonais »². — Nous devons mentionner également un excellent livre de M. CHRZANOWSKI sur le célèbre prédicateur Pierre Skarga (1536-1612)³; l'étude intéressante de M. SZELAGOWSKI sur la question de la mer Baltique au XVI^e et au XVII^e siècle⁴; un livre important, écrit en langue russe, par l'historien polonais M. Nowodworski sur la lutte pour la Livonie entre le gouvernement de Moscou et la République polonaise en 1570-1582⁵; l'étude d'un savant russe, M. STOROZENKO, sur Étienne Báthory et les cosaques du Dniéper⁶, et enfin d'excellents travaux de deux historiens allemands : M. UEBERSBERGER, sur les rapports de l'Autriche et de la Russie depuis la fin du XV^e siècle⁷, et M. BEHRING, sur les rapports de Dantzig avec le Danemark en 1577⁸.

L'histoire du XVII^e siècle a été abordée par M. SOBIESKI dans un livre très documenté, dont la *Revue historique* a déjà entretenu ses lecteurs, sur le roi de France Henri IV dans ses rapports avec la Pologne et la Suède de 1602 à 1610⁹. Le même érudit a fait paraître un volume d'« Esquisses historiques »¹⁰ relatives principalement au XVII^e siècle et notamment à l'affaire de Dmitri dit le Faux, dont l'histoire énigmatique est liée si étroitement à celle de la Pologne. — C'est à l'examen de la même question qu'est en majeure partie consacré le livre très nourri de faits et d'idées que M. HIRSCHBERG a

1. Aleksander Brückner, *Mikotaj Rej, studjum krytyczne*. Kraków, Sp. wyd. pols., 1905, in-8°, vi-418 p.

2. Aleksander Brückner, *Różnowiercy polscy, szkice obyczajowe i literackie*. Warszawa, 1905, in-8°, sér. I, 290 p.

3. Ignacy Chrzanowski, *Piotr Skarga*. Warszawa, 1904.

4. Adam Szelagowski, *Sprawa polnocna w wiekach XVI i XVII*. Warszawa-Kraków, Gebethner et Wolff, 1905, in-8°, xvi-463 p.

5. Witold Nowodworski, *Borba za Liwoniu miedzy Moskwoju a Rieczniupopolitoj*, 1570-1582. 1904.

6. Storozenko, *Stiepan Batorij i Dnieprowskije Kazaki*. Kiew, 1905.

7. Hans Uebersberger, *Österreich und Russland seit dem Ende des XV Jahrhunderts (1488-1605)*. 1906.

8. W. Behring, *Beiträge zur Geschichte des Jahres 1577. Danzig und Danemark im Jahre 1577*. 1903.

9. Wacław Sobieski, *Henryk IV wobec Polski i Szwecyi, 1602-1610*. Kraków, Ak. Um., 1907, in-8°, 271 p. — Cf. *Rev. hist.*, t. XCII, p. 177.

10. Id., *Szkice Historyczne*. Warszawa, Gebethner i Wolff, 1904, in-8°, 316 p.

écrit sur Marie Mnichekh¹, dont on peut rapprocher deux études, rédigées, l'une en français, l'autre en russe, par MM. PIERLING² et SINIUCHAJEW³. — L'histoire des cosaques a été étudiée d'une manière scientifique et avec beaucoup de talent par M. KUBALA en plusieurs articles et monographies, parmi lesquelles il faut surtout signaler une remarquable étude sur le pays de Bratslaff et le rôle de Bohdan Chmielnicki⁴. — Au même sujet se rapportent plusieurs études de M. RAWITA-GAWROŃSKI⁵ et des historiens ruthéniens MM. DOMANICKIJ⁶ et HRUSZEWSKI⁷. — A l'occasion de l'anniversaire de la mort des héros tombés en 1620 sur le champ de bataille de Cecora, lors de la lutte malheureuse des Polonais contre les Turcs et les Tartares, M. KOZŁOWSKI a publié une brochure sur le grand chancelier Stanislas Zolkiewski⁸, dont les cendres viennent d'être enfermées récemment en grande pompe à Żółkiew dans un nouveau sarcophage. — Enfin, il convient de citer avec éloge le travail de l'historien italien M. TENCAJOLI sur le général Hercule Visconti de Saliceto, ambassadeur d'Espagne en Pologne en 1663⁹, et celui de l'historien suédois M. WESTRIN sur le siège du couvent de Częstochowa par les troupes de Charles X, en 1655¹⁰.

L'histoire de la première moitié du XVIII^e siècle, encore mal connue, a été étudiée par les historiens allemands, MM. HAAKE et ZIEKURSCH (ce dernier fort partial), en deux articles consacrés à Auguste II, roi de Pologne, comme duc de Saxe, et a fourni la matière de quelques travaux intéressants du jeune historien polonais M. KONOPCZYŃSKI. De ce dernier, nous citerons des études très neuves sur la rupture des alliances de la Pologne en 1755-1757¹¹; sur le

1. Aleksander Hirschberg, *Maryna Mnischówna*. Lwów, Gubrynowicz i Schmidt, 1906, in-8°, VII-339 p.

2. M. Pierling, S. J., *Dmitri dit le Faux* (à propos du nouveau livre de M. Waliszewski), dans la *Revue des questions historiques*, 1907.

3. Id., *Pismo o Marinie* (Russ. Starina). — Gieorgij Siniuchajew, *Marina Mniszech i Szach Abbas* (ibid., 1903).

4. Ludwik Kubala, *Zaprzepaszczone kraina*, dans le *Kwartalnik Historyczny*, t. XXI, 1907.

5. Franciszek Rawita-Gawroński, *Bohdan Chmielnicki od wyprawy cecorskiej do awantur czechrynskich*. Lwów, 1904.

6. Wasył Domanickij, *Kozaczizna na perelomi XVI i XVII wieku*. Lwów.

7. M. Hruszewski, *Kozaki w Halyczi 1605 goda*. Lwów.

8. Stanisław Kozłowski, *Stanisław Zolkiewski, kanclerz koronny*. Kraków, Tow. O'sw. Lud., 1904, in-8°, 126 p.

9. *Bulletin polonais*. Paris, 1906, 91 p.

10. Th. Westrin, *Częstochowa Klosters belägring af Karl X Gustafs trupper 1655*. Stockholm, 1905.

11. Władysław Konopczyński, *Odwrocenie przymierzy w Europie 1755-1757*, dans le *Przeegl. Hist.*, t. V, 1907.

rôle de la Pologne avant la guerre de Sept ans¹; sur la diète de Grodno en 1752². — Les travaux consacrés à la dissolution de la Pologne dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ont été, comme toujours, plus nombreux. On trouvera des détails nouveaux dans les livres de M. PULASKI sur la confédération de Bar d'après le portefeuille du trésorier Théodore Wessel³ et de M. LUNIŃSKI sur la princesse Taracanoff et les confédérés de Bar (1768-1772)⁴. Ce dernier ouvrage, agréable et solide, est, en outre, une précieuse contribution à l'histoire de la Russie au temps de Catherine II. — La confédération opposée de Targowica (1792-1793) a été étudiée à fond par M. SMOLEŃSKI⁵ en un travail où l'on aimerait seulement à voir mieux précisées les origines de la confédération et les diverses phases de son histoire. — On doit à l'historien finlandais M. LEHTONEN un très important travail, déjà signalé ici⁶, sur l'histoire des provinces polonaises de la Russie au temps de Catherine II⁷, et à MM. KORZON⁸, KOZŁOWSKI⁹ et GOMULICKI des renseignements nouveaux sur Kosciuszko¹⁰. — M. DEMBIŃSKI¹¹ a écrit une série d'études sur l'histoire de la « Grande Diète » (1788-1792); il a publié, en outre, un important recueil de la correspondance du roi Stanislas-Auguste avec son neveu, Joseph Poniatowski, dont la biographie (1763-1813) est le sujet d'un livre des plus curieux de M. ASKENAZY¹².

En dehors d'une masse de publications de mémoires et de fragments concernant la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e, en dehors, notamment, des études de M. KRAUSHAR, il faut signaler les travaux

1. Władysław Konopczyński, *Polska przed Wojną Siedmioletnią*. 1907.

2. Id., *Sejm Grodzieński*, dans le *Kwart. Hist.*, t. XXI, 1907.

3. Kazimierz Pułaski, *Z dziejów Konfederacji Barskiej. Teki Teodora Wessla, podskarbiego*. Lwów, 1905.

4. Ernest Luniński, *Księżna Tarakanowa a Konfederaci Barscy*. Lwów, Pols. Tow. Nakł., 1907, in-8°, 366 p.

5. Władysław Smoleński, *Konfederacja Targowicka*. Kraków, Nakł. autora, 1903, in-8°, 463 p.

6. *Rev. hist.*, t. XCVII, p. 179.

7. Traduit en allemand par G. Schmidt sous le titre : *Die polnischen Provinzen Russlands unter Katherina II in den Jahren 1772-1782*. Berlin, Reimer, 1907.

8. Travail signalé dans la *Rev. hist.*, t. C, p. 391.

9. Travail signalé *ibid.*

10. *Historia rewolucji polskiej 1794 r. z przedmowa Wiktora Gomulickiego*. Warszawa, Książnica, 1907, 2 vol. in-8°, 121 et 119 p.

11. Bronisław Dembiński, *Przed Wielkim Sejmem I. Położenie wewnętrzne, Prusy a Rosyja*, 1906; *Początek Wielkiego Sejmu, Lucchesini*, dans le *Przegląd Pols.*, 1906-1907.

12. Szymon Askenazy, *Książę Józef Poniatowski*. Warszawa, Gebethner i Wolff, 1904, in-8°, 337 p.

entrepris depuis plusieurs années par M. ASKENAZY pour renouveler, d'après les pièces d'archives, l'histoire contemporaine de la Pologne. En dépit de la difficulté qu'il y a à étudier d'une manière critique des événements aussi rapprochés de nous, il est parvenu, avec ses disciples, à des résultats tout à fait nouveaux et importants. Parmi les principaux travaux publiés par lui de 1903 à 1907, nous citerons ceux qui concernent les rapports de la Russie et de la Pologne de 1815 à 1830¹, l'histoire de l'administration russe en Galicie occidentale de 1809 à 1815², la fondation du royaume de Pologne en 1815³, le projet de l'incorporation de la Galicie par la Hongrie⁴, l'Université (russe) de Varsovie⁵ et enfin son étude sur Valérien Lukasiński⁶. — C'est à l'histoire de la Pologne au XIX^e siècle que se rapportent aussi la biographie du prince Adam-Georges Czartoryski par M. BIELIŃSKI⁷, l'histoire de la renaissance politique de la Galicie de 1859 à 1873 par MM. BOBRZYŃSKI, JAWORSKI et MILEWSKI⁸ et le travail considérable de M. GADON sur l'émigration polonaise⁹. — Très riche en renseignements divers et d'une lecture très agréable est le volume de « Portraits et silhouettes du XIX^e siècle » de M. DEBICKI¹⁰. Il en est de même de l'étude que M. SOKOLNICKI a écrite sur le général Michel Sokolnicki et la seconde légion du Danube en 1799-1802¹¹. — Pour l'histoire du grand-duché de Varsovie, on peut citer les travaux d'un historien allemand, M. JUST¹², d'un historien français, M. MARTINIEN, sur les généraux du grand-duché de Varsovie en 1812-1814¹³; du

1. Szymon Askenazy, *Polska-Rossya 1815-1830*. Lwów, H. Altenberg, 1907, in-8°, 206 p.

2. Id., *Rzady Rosyyi w Galicyi Wschodniej 1809-1815*. 1903.

3. Id., *Zalozenie Królestwa Polskiego w 1815 r.* 1906.

4. Id., *Projekt wcielenia Galicyi do Węgier (1830 r.)*. 1903.

5. Id., *Uniwersytet Warszawski*, dans la *Biblioteka Warszawska*, ann. 1905.

6. Id., *Lukasinski*; t. I. Warszawa, E. Wende, 1908, in-8°, 416 p.

7. Józef Bieliński, *Zywot ks. Adama Jerzego Czartoryskiego*. Warszawa, Gebethner i Wolff, 1905, in-8°, 134 p.

8. Michał Bobrzyński, Władysław Leopold Jaworski i Józef Milewski, *Z dziejow odrodzenia politycznego Galicyi (1859-1873)*. Warszawa, Gebethner i Wolff, 1905, in-8°, VIII-515 p.

9. Ludomir Gadon, *Emigracja Polska*. Kraków, 1901-1902, Sp. Wyd. Pols., in-8°, t. I, 228 p.; t. II, 343 p.; t. III, 373 p.

10. Ludwik Debicki, *Portrety i sylwetki z XIX stulecia*. Kraków, Sp. Wyd. Pols., 1906, t. I, in-8°, 319 p.

11. Michał Sokolnicki, *General Michał Sokolnicki a Drugi Legjon Naddunajski (1799-1802)*, dans le *Przegl. Hist.*, t. III, 1906.

12. Just, *Das Herzogtum Warschau von seinen Anfängen bis zum Kampf mit Österreich 1809*.

13. A. Martinien, *les Généraux du grand-duché de Varsovie de 1812-1814*. Paris, 1906.

grand-duc NICOLAS MIKHAILOVITCH de Russie sur le comte Paul Stroganoff¹ et la fondation du royaume de Pologne (1813-1815) par l'empereur Alexandre I^{er} et par le prince Adam Czartoryski, dont les mémoires et la correspondance avec l'empereur Alexandre I^{er} ont été publiés récemment². — Le regretté Alexandre Rembowski († 1906) a édité les papiers du comte Maurice Hauke³, relatifs à la guerre de 1806-1807 et aux événements de 1813, et a fait paraître une étude sur Alexandre I^{er} et la première diète du royaume de Pologne⁴. — La campagne de 1806-1807 en Pologne a fait aussi l'objet d'une étude d'un érudit anglais, M. LORRAINE⁵. — Enfin, c'est aux origines du royaume de Pologne que se rapportent les travaux de l'historien russe P. M. MAJKOFF⁶ et plusieurs mémoires documentés de M. Alexandre KRAUSHAR⁷.

On doit au même auteur un grand nombre de publications relatives à l'histoire de la révolution de 1831, dont un exposé d'ensemble manque encore. — L'histoire de l'année 1846 a été étudiée fragmentairement par M. Bogusz⁸ et celle de l'année 1848 par M. Roszkowski dans un travail d'ensemble intitulé : « Décadence de l'absolutisme en Autriche »⁹. — M. Przyborowski a poursuivi la publication de son histoire de l'année 1863¹⁰, dont le quatrième volume a paru en 1905, et c'est à la même période que se rapportent les suppléments aux « Mémoires de Mourawieff le Bourreau »¹¹, les « Mémoires du

1. Traduction française de Fr. Billecocq, précédée d'un avant-propos par Fr. Masson, de l'Académie française. Paris, Impr. nationale, 1906, 3 vol. in-8°. — L'œuvre embrasse les années 1772-1817.

2. *Czartoryskiego Adama Pamiętniki i Korespondencya z cesarzem Aleksandrem I.* Kraków, Spół. Wyd. Pols., 1904, t. I, in-8°, xv-268 p.

3. *Spadek pismieniczny po generale Maurycym hr. Hauke.* Warszawa, E. Wende, 1905, in-8°, 420 p. — Cette publication n'est pas impeccable.

4. Aleksander Rembowski, *Aleksander I i pierwszy sejm Królestwa Kongresowego.* Warszawa, 1906.

5. Petre F. Lorraine, *Napoleons campaign in Poland 1806-1807.* London, 1907.

6. P. M. Majkoff, *Carstwo Polskoje posle Wjenskogo Kongressa*, 1904.

7. Aleksander Kraushar, *Katechizm polityczny Polski z pierwszych lat Królestwa Kongresowego.* Warszawa, Gebethner i Wolff, 1907, in-8°, 20 p. — Andrzej Zamoyckiego, *Moje przeprawy, pamiętnik o czasach powstania listopadowego 1830-1831.* Kraków, 1907.

8. Adam Bogusz, *Wies Siedliska-Bogusz*, etc., Kraków, Gebethner i Wolff, 1903, in-8°, 64 p.

9. Kacper Roszkowski, *Upadek absolutyzmu w Austrii.* Lwów, Księg. Nar., 1905, in-8°, III-268 p.

10. Walery Przyborowski, *Dzieje 1863 roku t. IV.* Kraków, W.-L. Anczyk, 1905, in-8°, 415 p.

11. Murawiewa, « *Wiesziela* » *pamiętników, wydanych dawniej przez*

passé » de L. F. PANTALEIEFF¹ et l'étude de M. DUBIECKI sur Romuald Traugot et sa dictature pendant l'insurrection de 1863-1864².

SCIENCES AUXILIAIRES DE L'HISTOIRE. — Pour les sciences auxiliaires de l'histoire, nous nous contenterons de relever ici les travaux les plus importants³. Nous noterons d'abord, pour l'archéologie, la riche Encyclopédie illustrée de l'ancienne Pologne de M. GLOGER⁴, dont le t. IV a paru en 1903, précieux répertoire de toutes les antiquités nationales de la Pologne. — Parmi les études de détail, on doit une mention à celles qui ont été consacrées à l'ancien château royal du Vavel à Cracovie à l'occasion de sa récente restauration. La dernière en date est celle de M. KOPERA sur les églises de Vavel⁵, solide et instructive. — Le travail de M. LECIEJEWSKI sur les runes et les monuments runiques slaves⁶, quoiqu'il prête le flanc à de graves objections, se distingue par une extrême richesse de renseignements et une excellente méthode. — Nous devons signaler aussi l'œuvre importante de M. KRZYWICKI, « la Samogitie ancienne, les Samogitiens d'autrefois et leurs forteresses »⁷, appuyée sur les recherches personnelles, et le « Répertoire des monuments préhistoriques sur le territoire de seize districts de la Galicie occidentale » de M. PRZYBYSLAWSKI⁸.

Pour la généalogie et la science héraldique, nous pouvons citer une œuvre considérable, l'Armorial polonais de M. BONIECKI⁹, qui contient une histoire complète de toutes les grandes familles polonaises et dont le t. XII, le dernier paru, atteint l'article Koz. — A signa-

« Russ. Starine » uzupełnienie z kopii wedrujacej przez autora « *Historji dwóch lat* ». Warszawa, Bibl. ziel wyborowych, 1907.

1. L. F. Pantaleieff, *Iz wspomnianij proslago*, 1905.

2. Marian Dubiecki, *Romuald Traugot i jego dyktatura... 1863-1864*. Kraków, Gebethner, 1907, Wyd. II, in-8°, 216 p.

3. Nous passons sous silence les publications relatives à l'histoire de l'art, sur lesquelles la *Revue historique* publie périodiquement un bulletin d'ensemble.

4. Zygmunt Gloger, *Encyklopedia Staropolska Ilustrowana*. Warszawa, impr. Piotra Laskauera, 1900-1903, 4 vol. in-8°, t. I, 316 p.; t. II, 332 p.; t. III, 350 p.; t. IV, v-523 p.

5. Feliks Kopera, *O Kosciolach na Wawelu*. Kraków, Rocznik, Krak., 1906.

6. Jan Leciejewski, *Runy i runiczne pomniki Słowiańskie*. Lwów, H. Altenberg, 1906, in-8°, iv-207 p.

7. Ludwik Krzywicki, *Zmudz Starożytna, dawni Zmudzini i ich warownie*. Warszawa, Księg. Nauk, 1906, in-8°, iv-89 p.

8. W. Przybysławski, *Repertoryum zabytków przedhistorycznych na obszarze 16. powiatów Galicji Wschodniej*. Lwów, Wyd. c. k. Konserwatorów, 1906, in-8°, v-77 p.

9. Adam Boniecki, *Herbarz Polski*. Warszawa. (Paraît en livraisons.)

ler aussi l'Armorial de la noblesse polonaise du comte Ostrowski¹; l'excellent Armorial de la noblesse polonaise du moyen âge du regretté Piekosiński²; l'histoire des ducs Sanguszko et des autres descendants du Loubart-Fiëdor, duc de Ratno, fils d'Olgerd, par MM. GORCZAK et RADZIMIŃSKI³; l'étude de feu SADOWSKI sur les ordres et les décorations en Pologne⁴; le travail de M. POBÓG GÓRSKI sur le district de Mohylow dans le gouvernement de Podolie⁵; celui de M. KETRZYŃSKI sur les surnoms de la noblesse poméranienne⁶; enfin, la savante étude publiée sur l'anneau d'armes du duc Świętopelk de Poméranie (1220-1263) (découvert par feu Étienne Suchecki) par M. SEMKOWICZ, directeur d'une nouvelle revue polonaise consacrée à la généalogie et à la science héraldique⁷ et digne continuateur de Piekosiński, le père de la science héraldique polonaise.

A la numismatique se rapportent les remarquables travaux de M. GUMOWSKI, dont il faut citer au moins une étude sur les médailles des Jagellons⁸.

La sphragistique est représentée principalement par M. CHMIEL, qui a étudié les sceaux conservés à Cracovie, et par M. WITTYG, qui a publié un recueil, encore incomplet, des sceaux des villes de l'ancienne Pologne⁹. La plupart de ces sceaux sont du xvi^e siècle et présentent un grand intérêt non seulement pour la sphragistique, mais aussi pour l'iconographie. On doit au même auteur un travail sur les ex-libris des bibliothèques polonaises au xvii^e et au xviii^e siècle¹⁰.

1. Juliusz Hr. Ostrowski, *Księga Herbowa rodów polskich*. Warszawa, E. Wende, 1903, etc. — En rapprocher la *Rodzina*, (la Famille), œuvre posthume du comte Séverin Uruski, récemment publiée.

2. Franciszek Piekosiński, *Herbarz szlachty polskiej Wieków 'Srednich*, dans le *Herold Polski*. Kraków, 1905.

3. Br. Gorczak i Z. L. Radziński, *Monografia X. X. Sanguszków, oraz innych potomków Lubarta-Fiedora Olgierdowicza ks. Ratnenskiego*. Lwów, 1906, 2 vol. in-4°, 535-327 p.

4. Henryk Sadowski, *Ordery i oznaki zaszczytne w Polsce*. Warszawa, E. Wende, 1904, cz. I, in-4°, 92 p.

5. Władysław Pobóg Górski, *Powiat Mohylowski w gub. podolskiej*. Kraków, Nakł. X. Amelii Czetwertynskiej, 1903, in-8°, 346 p.

6. Wojciech Ketrzyński, *Przydomki szlachty Pomorskiej*. Lwów, Spr. Bibl. Ossol, 1907.

7. *Miesięcznik Heraldyczny, organ Towarzystwa Heraldycznego we Lwowie*. Lwów, 1908.

8. Marian Gumowski. *Medale Jagiellonów*. Kraków, Ak. Um., 1906, in-8°, 112 p.

9. Wiktor Witte, *Pieczecie miast dawnej Polski*. Kraków, Muzeum Nar. 1905, in-4°, 48 p.

10. Id., *Exlibrisy bibliotek polskich XVII i XVIII wieku*. Warszawa, 1903, 2 vol.

Pour la paléographie polonaise du moyen âge, M. KRZYŻANOWSKI a publié deux recueils de la plus haute importance intitulés : *Monumenta Poloniae palaeographica*¹ et *Album palaeographicum*².

Pour la diplomatique, outre les belles études déjà citées de MM. KETRZYŃSKI et KUJOT sur les actes de donation à l'ordre teutonique³, nous signalerons une dissertation de M. MAŁECKI sur la falsification des actes de donations de l'abbaye de Jedrzejow au XII^e siècle⁴; les travaux du feu POTKAŃSKI sur le « privilège » polonais de 1086 (concernant Prague et Cracovie)⁵; de M. HANDELSMAN sur le privilège de Piotrkow de 1388⁶; de M. PROCHASKA sur le privilège de Czerwinski en 1424⁷; de M. ZAKRZEWSKI sur les privilèges de l'abbaye cistercienne de Szczyrzyc (1238-1382)⁸ et sur les actes de donation en faveur de Christian, évêque de Prusse en 1217-1224⁹, dont il montre que la portée a été très exagérée. On en peut rapprocher quelques études publiées par des savants non polonais, tels que MM. FRIESE¹⁰, PEKAŃ¹¹, ZENGER¹².

Les questions de méthode ont été discutées par MM. ASKENAZY, DEMBIŃSKI et SMOLEŃSKI dans une polémique relative à la manière dont il convient, en histoire moderne, d'utiliser et de critiquer les documents¹³. Les travaux de MM. BOGUSŁAWSKI¹⁴ et CMIEŁOWSKI¹⁵ touchent également à des questions de méthodologie historique.

1. Tabula I-XXVII. Cracoviae, Sumptibus Academiae Litterarum, 1907.

2. Tabula I-XXXI. Cracoviae, Typis Univ. Jag., 1907.

3. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 399-400.

4. Antoni Małeck, *W kwestyi fałszerstwa dokumentów*, dans le *Kwart. Hist.*, t. XIX, 1904.

5. Karol Potkański, *Przywilej z 1086 roku*. Ibid., 1903.

6. Marcei Handelsman, *Przywilej Piotrkowski z 1388 roku*, dans le *Przegląd Historyczny*, t. IV, 1907.

7. Antoni Prochaska, *Przywilej Czerwinski z roku 1424*, dans le *Kwart. Hist.*, t. XXI, 1907.

8. Stanisław Zakrzewski, *Przywileje Szczyrzyckie, przyczynek do dziejów osadnictwa na Podhalu*. Kraków, Ak. Um., 1904.

9. Id., *Nadania na rzecz Chrystiana, biskupa Pruskiego, w latach 1217-1224*. Ibid.

10. Victor Friese, *Zur Gründungsurkunde von Posen (1253)*. 1905.

11. Joseph Pekań, *Die Wenzels- und Ludmila- Legenden und die Echtheit Christians*. Prague, 1906.

12. G. G. Zenger, *Zamiętki k sriedniewiekowym latinskim tiekstam* (concernant saint Stanislas). Zurn., Min. Nar. Prosw.; Saint-Petersbourg. — Voir aussi J. W. Jakubowski, *Ziemskija privilegii Wiel. Kn. Litowskago*, 1903.

13. Voir en outre *Kwart. Hist.*, t. XVII, 1903.

14. Cité dans la *Rev. hist.*, t. C, p. 394.

15. Piotr Chmielowski, *Dzieje krytyki literackiej w Polsce* (l'Histoire de la critique littéraire en Pologne). Warszawa, Gebethner i Wolff, 1903, in-8°, x-583 p.

Enfin, plusieurs ouvrages importants de bibliographie ont vu le jour pendant les cinq années qu'embrasse ce Bulletin. Citons le t. XIX de la grande Bibliographie polonaise de feu Ch. ESTREICHER¹, paru en 1903, et le volume de Supplément (lettre L) paru en 1906-1907. Signalons également l'achèvement de la Bibliographie de l'histoire polonaise publiée, sous la direction de M. FINKEL², par l'Académie des sciences de Cracovie, et dont le premier volume remonte à 1894. Cette œuvre monumentale compte plus de 2,000 pages. Elle peut être complétée par la Bibliographie de la philologie classique et de la littérature de la renaissance en Pologne qu'a fait paraître M. HAHN³. — Ajoutons que les revues historiques polonaises, spécialement le *Kwartalnik Historyczny*, publié à Léopol, et le *Przegląd Historyczny* de Varsovie permettent de se tenir très exactement au courant des derniers travaux relatifs à l'histoire polonaise.

HISTOIRES SPÉCIALES. — L'histoire de l'Église a été étudiée avec beaucoup d'ardeur à la fois par les laïques et par les membres du clergé. Nous citerons, notamment, les travaux de M. l'abbé SKIMBOROWICZ⁴ et de M. l'abbé SZCZEŚNIAK⁵ sur l'histoire ancienne de l'Église polonaise. Ce dernier a examiné la question importante, mais jusqu'ici obscure, de savoir quels étaient les rapports religieux entre la Pologne et la Grande-Moravie avant la conversion des Polonais au catholicisme, en 966. Il nie l'existence des rites slaves en Pologne à cette époque primitive et rejette, par suite, toutes les conclusions qu'on avait voulu en tirer. La question, reprise récemment par M. KIDRIČ⁶, est cependant loin encore de pouvoir être considérée comme élucidée. L'étude de M. PTAŚNIK sur les collecteurs pontificaux en Pologne⁷ jette une lumière très vive sur la situation économique de l'Église polonaise au moyen âge; l'auteur aboutit à cette conclusion que le clergé français était alors proportionnellement quarante fois

1. Karol Estreicher, *Bibliografia Polska*; t. XIX. Kraków, 1903; *Część III*, t. X; *L-Lz.*, 1906; *Uzupełnienia*, 1907.

2. Ludwik Finkel, *Bibliografia historii polskiej*. Kraków, Ak. Um., 1891-1906.

3. Wiktor Hahn, *Bibliografia filologii klasycznej i literatury humanistycznej w Polsce*. Lwów, 1903-1904.

4. Ks. Hipolit Skimborowicz, *Upadek organizacji Kościoła polskiego i początki jej odnowienia* (XI^e siècle). Warszawa, Kron. Rodz, 1905, in-8°, 14 p.

5. Ks. Władysław Szczesniak, *Obrządek Słowiański w Polsce pierwotnej*, etc. Warszawa, Bibl. dziel Chrzesc., 1904, in-8°, 207 p.

6. F. Kidrič, *Die slavische Liturgie in Polen*, dans l'*Archiv für slavische Philologie* publié à Vienne.

7. Jan Ptasnik, *Kolektorzy kamery apostolskiej w Polsce Piastowskiej*. Kraków, Ak. Um., 1907.

plus riche que le clergé polonais. Nous signalerons ici également les publications de textes concernant l'histoire de l'Église polonaise au moyen âge, dues à M. ULANOWSKI¹; nous rappellerons les travaux déjà cités de MM. ABRAHAM, KROTOSKI et PARCZEWSKI²; enfin, nous mentionnerons l'étude solide d'un historien allemand, M. FREYTAG, sur un des archidiaconés du diocèse de Włocławek³.

Pour l'histoire moderne de l'Église, citons l'ouvrage de M. BRÜCKNER sur les hérétiques polonais⁴ et celui de M. MERCZYNG sur les églises et les sénateurs protestants dans l'ancienne République polonaise⁵, des plus curieux pour les origines de la Réforme en Pologne. C'est la même période qu'éclaire l'important travail de M. l'abbé WARMIŃSKI sur André Samuël et Jean Secluce⁶, auquel on peut reprocher seulement de n'avoir pas assez comparé l'histoire de la Réforme en Pologne à celle des autres pays. — De ces ouvrages, il faut rapprocher l'Histoire de la Réforme en Pologne en 1556-1568, par M. TROSKOLAŃSKI⁷; l'étude de M. l'abbé W. MICHAŁSKI sur Hosius et la Réforme en Pologne (1551-1558)⁸, et la publication par M. ZAKRZEWSKI du Journal de la diète des protestants à Radom (1591)⁹. — Sur l'union des églises romaine et orthodoxe en Pologne, on peut citer un travail de M. l'abbé LIKOWSKI¹⁰ et une étude intéressante de M. KORSAK relative à Raphaël Korsak, métropolitain de Ruthénie en 1602-1604¹¹. Enfin, nous devons signaler ici les travaux du P. ZALESKI, S. J., sur les Jésuites en Pologne des XVI^e-XIX^e siècles¹² et de M. l'abbé CHOŃKOWSKI sur le retour et la seconde expulsion des

1. Boleslaus Ulanowski, *Acta capitulorum, nec non iudiciorum ecclesiasticorum*; t. II. Kraków, Ak. Um., 1903.

2. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 399 et 401.

3. Herman Freytag, *Der Archidiaconat Pomerellen der Diözese Włocławek im Mittelalter*, dans l'*Altpreuss. Monatschrift*, t. XLI. 1904.

4. Voir ci-dessus, p. 163, note 2.

5. Henryk Merczyng, *Zbory i Senatorowie protestancy w dawnej Rzeczypospolitej*. 1905.

6. Ks. J. Warmiński, *Andrzej Samuel i Jan Seklucyan*. Poznań, 1907.

7. Tadeusz Troksolański, *Dzieje reformacji polskiej w latach 1556-1560*, etc. Lwów, in-8°, 2 vol.: t. I, 1905, 184 p.; t. II, 1907, 184 p.

8. Ks. W. Michałski, *Hozyusz i reformacya w Polsce (1551-1558)*.

9. Wincenty Zakrzewski, *Dziaryusz Zjazdu protestantów w Radomiu (1591)*. Kraków, Ak. Um.

10. Ks. biskup Henryk Likowski, *Kwestya Unii Kościoła Wschodniego z zachodnim na Soborze w Konstancyi*. 1905.

11. Rumbold z Polocka, *Rafał Korsak, metropolita Rusi, 1602-1604*, dans le *Przegląd Historyczny*, t. III, 1906.

12. Zaleski Stanisław, S. J., *Jezuici w Polsce*; t. IV, cz. I i II (fin du XVI^e siècle). Kraków, W. L. Anczyk, 1905, in-8°, xxxviii-478-viii-483-1019 p.

Jésuites de Galicie (1820-1848)¹ et sur l'histoire politique des anciens couvents de femmes en Galicie de 1773 à 1848². Enfin, nous terminons cette liste des travaux consacrés à l'histoire de l'Église en mentionnant la publication des *Monumenta historica dioeceseos Vladislaviensis* et des *Monumenta ecclesiae Petropolitanae* (1783-1826) de M. l'abbé Michel GODLEWSKI, dont le premier fascicule a paru à Saint-Petersbourg en 1906.

Pour l'histoire du droit et l'histoire sociale, aux travaux déjà cités de M. BALZER³, on peut ajouter ceux qu'il a consacrés à l'histoire des sources du droit polonais⁴ et à la Constitution du 3 mai 1791⁵. Il faut rappeler aussi la longue discussion qui s'est poursuivie entre M. Balzer et M. KUTRZEBĄ au sujet de la publication par ce dernier d'une œuvre considérable intitulée *Esquisse de la formation de la Pologne*⁶, dont deux éditions polonaises et une traduction russe ont paru récemment. Cette polémique⁷, touchant, entre autres, la question de l'étendue théorique du pouvoir royal et ducal (on sait que les souverains de la Pologne cessèrent pendant longtemps au XII^e et au XIII^e siècle de porter le titre royal) n'aura pas été sans profit pour l'histoire constitutionnelle de la Pologne. — M. HANDELSMAN, jeune savant polonais dont les travaux ont renouvelé sur plusieurs points l'histoire du droit polonais, publie, entre autres, en polonais et en allemand, une étude approfondie et documentée sur la peine dans le droit polonais primitif⁸. — Parmi les études de détail, nous ne retiendrons ici que celles de M. MANKOWSKI sur le droit de chasse en Pologne au moyen âge⁹; de M. MICHAŁEWICZ sur la loi qui autorisait les membres d'une famille à mettre en vente les immeubles dans la Grande-Pologne jusqu'à la législation

1. Ka. Władysław Chotkowski, *Powrót i powtórne zniesienie Jezuitów w Galicyi 1820-1848*. Kraków, 1904.

2. Id., *Historia polityczna dawnych Kościołów państwowych w Galicyi, 1773-1848*. Kraków, 1905.

3. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 394.

4. Oswald Balzer, *Przyczynki do historii źródeł prawa polskiego*. Kraków, Ak. Um. 1903.

5. Id., *Konstytucja 3-go Maja; reformy społeczne i polityczne*; Wyd. II. Warszawa, E. Wende, 1907, in-8°, 80 p.

6. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 394.

7. Elle s'est poursuivie dans le *Kwart. Hist.* Lwów, 1907.

8. Marcell Handelsman, *Kara w najdawniejszym prawie polskim*. Warszawa, 1906-1908, 2 vol. — Id., *Die Strafe im polnisch-schlesischem Rechte im XII und XIII Jahrhundert*, dans la *Zeitschrift für vergl. Rechtswissenschaft*.

9. Tadeusz Mankowski, *Prawo łowieckie w Polsce w Wiekach Średnich*. Lwów, 1904.

promulguée par Casimir le Grand¹, mise en œuvre tout à fait remarquable des rares fragments législatifs de cette époque; enfin, celle du regretté prince Jean Thadé LUBOMIRSKI (enlevé à la science le 8 avril 1908) sur la famille en Pologne².

Sur l'histoire de la civilisation et de l'instruction, il a paru de 1903 à 1907 quelques œuvres importantes, comme la « Littérature religieuse en Pologne au moyen âge » de M. BRÜCKNER³; l'« Histoire de l'éducation et des écoles en Pologne de 1346 à 1432 » par M. KARBOWIAK⁴; l'« Histoire de la civilisation italienne à Cracovie au xvr^e siècle⁵ » et l'« Histoire de la famille des Boners à Cracovie au xvr^e siècle⁶ » par M. PTAŚNIK, dont les travaux se distinguent par une solidité et une élégance tout à fait remarquables. — Plus remarquable encore peut-être est le livre⁷ où M. LOZIŃSKI s'est attaché à caractériser la civilisation de la Ruthénie à l'époque de Sigismond III (1587-1632), quoique ce tableau, fait surtout à l'aide des actes judiciaires, soit quelque peu poussé au noir. Les mêmes qualités se retrouvent dans un autre volume que M. LOZIŃSKI a intitulé : « La vie d'autrefois en Pologne »⁸. — Nous signalerons encore l'étude de M. BRÜCKNER sur l'histoire de l'éducation et de la science en Pologne⁹; l'œuvre importante de M. TOKARZ sur les dernières années de Hugue Kollataj (1794-1812)¹⁰; la continuation du recueil de textes sur la « Commission de l'éducation nationale »¹¹, par M. WIERZBOWSKI. — Le volume de M^{lle} TRZCIŃSKA sur les écoles populaires de la République de Cracovie (1845-1846)¹² nous conduit au

1. Norbert Michalewicz, *O prawie przyzwalań krewnych na pozbywanie nieruchomości w Wielkopolsce aż do ustawodawstwa Kazimierza Wielkiego*, dans le *Przegląd Historyczny*, t. III, 1906.

2. J. T. Lubomirski, *Rodzina w Polsce*, dans la *Biblioteka Warszawska*, t. CCLXIII, 1906.

3. Aleksander Brückner, *Literatura religijna w Polsce 'Sredniowiecznej*; t. I-III. Kraków, 1902-1904.

4. Antoni Karbowiak, *Dzieje wychowania i szkół w Polsce 1346-1432*. Kraków, 1903.

5. Jan Ptaśnik, *Z dziejów kultury włoskiego Krakowa*. Kraków, Roczn. Krak., 1906.

6. Id., *Bonerowie*. Kraków, Ibid., 1905.

7. Władysław Loziński, *Prawem i lewem, obyczaje na Czerwonej Rusi za czasów Zygmunta III*. Lwów, H. Altenberg, 1904, 2 vol. in-8°, 411 et 560 p.

8. Id., *Życie polskie w dawnych wiekach*. Ibid., 2^e éd., 1907.

9. Aleksander Brückner, *Z dziejów wychowania i nauki w Polsce*. 1905.

10. Wacław Tokarz, *Ostatnie lata Hugona Kollataja (1794-1812)*. Kraków, Ak. Um., 1905, 2 vol. in-8°, 347 et 269 p.

11. Teodor Wierzbowski, *Komisja Edukacji Narodowej 1775-1794*. Warszawa, 1901-1904. — Id., *Raporty szkoły podwydziałowej Plockiej*. Ibid.

12. Ludwika Trzcńska, *Szkołnictwo ludowe w Rzeczypospolitej Krakowskiej 1815-1846*. Kraków, Ak. Um., 1907.

xix^e siècle. — Pour l'histoire de l'éducation publique à cette époque, nous citerons les travaux de M. BIELIŃSKI sur l'Université royale de Varsovie (1816-1831)¹; de M. PLESZCZYŃSKI sur l'histoire de l'Académie ecclésiastique catholique à Varsovie²; les « Matériaux concernant l'histoire de l'Académie de Polock et ses filiales³ »; enfin, la curieuse étude de M. RODKIEWICZ sur l'École polytechnique polonaise de 1825 à 1831⁴, qui montre ce que la Pologne aurait pu devenir au point de vue intellectuel dans de meilleures conditions politiques. — A citer encore ici l'étude de M. BRENSZTEJN sur les publications lithuanienues au xix^e siècle⁵; celles de M. ZAKRZEWSKI sur le journalisme polonais pendant l'émigration (1832-1833)⁶; du prince GIEDROYC⁷ et de M. MECZKOWSKI⁸ sur l'histoire de la médecine, des hôpitaux et de l'hygiène; enfin, le grand recueil de documents concernant la « Société philomatique royale de Varsovie », publié par M. KRAUSHAR⁹.

Sur l'histoire des villes, citons au moins l'excellente publication de M. BUJAK : « Matériaux concernant l'histoire de la ville de Biecz en 1361-1374 »¹⁰; l'étude de M. CHMIEL sur l'organisation intérieure de la ville de Cracovie et de ses corporations d'artisans¹¹; les travaux solides de M^{me} DASZYŃSKA-GOLIŃSKA sur les villes et les corporations de l'ancienne Pologne¹²; sur le village d'Uście Solne¹³, etc., enfin, les

1. Józef Bieliński, *Królewski Uniwersytet Warszawski (1816-1831)*. Warszawa, 1907.

2. Adolf Pleszczyński, *Dzieje Akademii Duchownej, rzymsko-katolickiej warszawskiej*. Ibid., 1907.

3. J. G., *Materyaly do dziejów Akademii Polockiej i szkół od niej zależnych*. Ibid., 1905.

4. Jan Aleksander Rodkiewicz, *Pierwsza politechnika polska (1825-1831)*, dans les *Monografie z zakresu dziejów nowożytnych*. Warszawa, 1904.

5. Michał Brensztejn, *Druki Litewskie, studjum historyczno-statystyczne*, dans le *Przegląd Hist.*, t. III, 1906.

6. Jan Zakrzewski, *Czasopiśmiennictwo polskie na emigracji; wydawnictwa awinionskie 1832-1833* (Ibid., t. IV, 1907).

7. Franciszek Giedroyc, *Przyczyna zgonu króla Stefana Batorego* (Ibid., t. II, 1906).

8. Wacław Meczkowski, *Prowizorowie szpitalni w dawnej Polsce* (Ibid., t. V, 1907).

9. Aleksander Kraushar, *Towarzystwo Królewskie Przyjaciół Nauk; 8 vol.* Kraków-Warszawa, Gebethner, 1902-1907.

10. Franciszek Bujak, *Materyaly do Historji miasta Biecza (1361-1374)*. Kraków, Ak. Um.

11. Adam Chmiel, *Ustrój miasta i cechów m. Krakowa*. Kraków.

12. Zofia Daszyńska-Golińska, *Miasta i cechy w dawnej Polsce*. 1906.

13. Daszyńska-Golińska, *Uście Solne, przyczynki historyczno-statystyczne do dziejów nadwiślańskiego miasteczka*. Kraków, Ak. Um., 1906, in-8°, 165 p.

nombreux ouvrages et articles publiés par MM. BAKOWSKI¹, PORÓG GORSKI², GATKIEWICZ³, WITANOWSKI⁴, WOROBIEFF⁵, etc.

L'histoire économique et financière proprement dite a fourni la matière de plusieurs travaux publiés par M. KUTRZEBA, notamment son recueil de documents sur les rapports commerciaux de la Pologne et de la Hongrie de 1334 à 1505⁶ et son étude sur le commerce de la Pologne avec l'Occident au moyen âge⁷. — M. SZELAGOWSKI a fait paraître une étude sur l'argent et la crise commerciale en Pologne au XVI^e et au XVII^e siècle⁸ et sur les essais des réformes du trésor en Pologne sous le règne de Sigismond III⁹. — Une publication allemande, importante, de M. KUNZE¹⁰, concerne l'histoire du commerce polonais dans ses rapports avec la Hanse. — Pour l'époque moderne, il faut citer la belle étude de M. PAWLIK sur les principes économiques en Pologne dans la première moitié du XVIII^e siècle¹¹; celle de M. RADZISZEWSKI sur le trésor et l'administration des finances dans le royaume de Pologne de 1815 à 1830¹², dont le premier volume a paru en 1907; celles de M. GRABSKI sur l'évolution des idées sociales et économiques en Pologne depuis le premier partage jusqu'en 1861¹³ (avec d'excellentes statistiques) et sur l'histoire de la « Société agricole » (1858-1861)¹⁴; celle enfin de M. SMOLKA sur la politique de Lubecki avant l'insurrection de novembre (1834)¹⁵ et « La statistique de la population polonaise » de M. SOKOLNICKI¹⁶.

1. Klemens Bakowski, *Dawne cechy krakowskie*. Kraków, 1903.

2. Voir ci-dessus, p. 169, note 5.

3. Feliks Gatkiewicz, *Archiwum m. Drohobycza*. Drohobycz, Jan Bros, 1907, in-8°, 407 p.

4. Michał Rawicz-Witanowski, *Kłodawa*. — Id., *Wyszyna*. — Id., *Leczycza*, etc.

5. Nombreux articles sur le passé de diverses villes et de divers villages.

6. Stanisław Kutrzeba, *Akta, odnoszące się do stosunków handlowych Polski z Węgrami, 1354-1505*. Kraków, Ak. Um.

7. Id., *Handel Polski ze Wschodem w Wiekach Średnich*. Kraków, Ak. Um., 1903.

8. Adam Szelagowski, *Pieniądz i przewrót cen w XVI i w XVII wieku w Polsce*.

9. Id., *Próby reform skarbowych w Polsce za Zygmunta IIIgo*. 1904.

10. Karl Kunze, *Hansisches Urkundenbuch*; t. VI : 1415-1433. Leipzig, 1905.

11. Stefan Pawlik, *Zasady gospodarskie w Polsce w połowie XVIII wieku*. 1906.

12. Henryk Radziszewski, *Skarb i organizacja władz skarbowych w Królestwie Polskiem*; t. I : 1815-1830. Warszawa, 1907.

13. Stanisław Grabski, *Zarys rozwoju idei społeczno-gospodarczych w Polsce od I go rozbioru do 1861 roku*. 1905.

14. Id., *Historia Towarzystwa Rolniczego (1858-1861)*. Warszawa.

15. Stanisław Smolka, *Polityka Lubeckiego*. Kraków, 1906, 1908, 2 vol.

16. Michał Sokolnicki, *Statystyka ludności polskiej*. 1904.

Pour l'histoire agricole et rurale, nous citerons le travail de M. RUNDSTEIN sur la population villageoise de la terre de Haliez au xv^e siècle¹; celui d'un historien russe, M. DOWNAR-ZAPOLSKI, sur la réforme paysanne dans l'état lithuano-ruthénien dans la première moitié du xiv^e siècle²; le mémoire de M. ROZWADOWSKI sur les paysans au xviii^e siècle³, d'où il ressort que leur situation n'était pas en Pologne pire qu'ailleurs; l'étude de M. HANDELSMAN sur la vie d'un paysan polonais au commencement du xix^e siècle⁴, d'après une autobiographie très intéressante, mais peut-être pas très typique; et, du même auteur, en collaboration avec M. N. ZAGÓRSKI, un volume sur la population du village de Bohotnica Kościelna⁵.

Sur l'histoire du parlementarisme polonais, un des plus anciens d'Europe, ont paru un assez grand nombre de travaux: de M. KUTRZEBE sur la composition de la diète polonaise de 1493 à 1793⁶; de M. PROCHASKA sur la confédération des Polonais contre le clergé en 1407⁷; de M. RYMAR sur la participation de la ville de Cracovie aux diètes de la République⁸; de M. CHODYNICKI sur les petites diètes tenues en terre russe au xv^e siècle⁹; de M. SIEMIEŃSKI sur l'organisation des petites diètes de la terre de Dobrzyń¹⁰; de M. KONOPCZYŃSKI sur la diète de Grodno, en 1752¹¹, et surtout sur les origines du *liberum veto*¹²; de M. HANDELSMAN sur les

1. Szymon Rundstein, *Ludność wsiennicza Ziemi Halickiej w wieku XV*. Lwów, 1903.

2. Downar-Zapolskij, *Krestianskaja reforma w Litowsko-russkom gosudarstwie w połowinie XIV wieku*.

3. Jan Jordan Rozwadowski, *Die Bauern des XVIII Jahrhunderts und ihre Herren, im Lichte der neuesten deutschen Forschungen*, dans les *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*.

4. Marcei Handelsman, *Zywoł chłopu polskiego na początku XIX wieku*. Warszawa, 1906.

5. M. Handelsman i N. Zagórski, *Wies Bohotnica Kościelna pod względem ludnościowym*. Warszawa, 1904.

6. Stanisław Kutrzeba, *Skład sejmu polskiego (1493-1793)*, dans le *Przegląd Hist.*, t. II, 1906.

7. Antoni Prochaska, *Konfederacja Ziemian przeciw duchowienstwu 1407 r.* 1907.

8. Leon Rymar, *Udział Krakowa w sejmach i sejmikach Rzeczypospolitej*, dans le *Rocznik krakowski*. Kraków, 1905.

9. Henryk Chodynicki, *Sejmiki ziem ruskich w wieku XV*. Lwów, 1906.

10. Józef Siemieński, *Organizacja Sejmiku Ziemi Dobrzyńskiej*. Kraków, Rozpr. wyd. Hist. fil. Ak. Um., 1906.

11. Voir ci-dessus, p. 165, note 2.

12. Władysław Konopczyński, *Geneza Liberum Veto*, dans le *Przegląd Hist.*, t. I, 1905.

trois constitutions de 1791, 1807 et 1845¹; de M. LOZIŃSKI sur la diète des États de Galicie en 1817-1845²; de M. STARZYŃSKI sur les États de Galicie³; de M. SROCZYŃSKI sur l'élection de Casimir Jagellon⁴; et enfin de M. KOLANKOWSKI sur les élections de Sigismond I^{er}⁵ et de Sigismond-Auguste⁶. De ces deux dernières études, la première n'est pas sans prêter le flanc à de graves objections.

Sur l'histoire de l'administration, outre le livre déjà cité de M. KUTRZĘBA sur l'organisation de l'ancienne Pologne⁷, on peut mentionner, du même auteur, des études sur les fonctionnaires de la cour et de l'État polonais⁸, sur les « starostes » ou *capitanei*, des origines à la fin du XIV^e siècle⁹, et sur l'organisation des offices à la cour royale au temps de Henri de Valois¹⁰. — M. DĄBKOWSKI a commencé la publication d'un ouvrage sur l'organisation du service des postes dans l'ancienne Pologne de 1558 à 1795¹¹. La première partie comprend les années 1558-1647. L'auteur traite, entre autres, du service des courriers entre Cracovie et Venise, *via* Vienne, au temps du roi Sigismond-Auguste, fils de la duchesse de Milan Bonne Sforza. — Signalons encore les études de M. BARANOWSKI sur les « Commissions du bon ordre » en 1765-1788¹²; de M. KONIC sur la Commission gouvernementale de 1807, d'après des documents inédits¹³; de M. KOZŁOWSKI sur l'autonomie du royaume de Pologne¹⁴; de M. LOZIŃSKI sur l'œuvre du « noviciat administra-

1. Marcelli Handelsman, *Trzy Konstytucje 1791, 1807, 1815*. Warszawa, 1905.

2. Bronisław Loziński, *Galicyski sejm stanowy (1817-1845)*. Lwów, 1905.

3. Stanisław Starzyński, *Kilka słów o stanach galicyjskich* (à propos du livre mentionné de Loziński).

4. Ludwik Sroczyński, *Elekcya Kazimieja Jagiellonczyka*. 1904.

5. Ludwik Kolankowski, *Elekcya Zygmunta I, kilka uwag o elekcji w Polsce za Jagiellonów*. 1906.

6. Id., *Elekcya Zygmunta Augusta*. 1905.

7. Voir *Rev. hist.*, t. C, p. 394.

8. Stanisław Kutrzeba, *Urzędy koronne i narodowe w Polsce*. Kraków, 1903.

9. Id., *Starostowie, ich początki i rozwój do końca XIV wieku*. Kraków, 1903.

10. Id., *Wykaz urzędów i służby dworu królewskiego w Polsce za czasów Henryka Walezego*. Kraków, 1905.

11. Przemysław Dąbkowski, *Rys urządzeń pocztowych w dawnej Polsce*. Kraków, 1903.

12. Ignacy Tadeusz Baranowski, *Komisje porządkowe 1765-1788*. Kraków, Rozpr. wyd. Hist. fil. Ak. Um., 1907.

13. Henryk Konic, *Komisja Rządząca 1807*. Warszawa, 1904.

14. Wł. Miecz. Kozłowski, *Autonomia Królestwa Polskiego 1815-1831*. Warszawa, 1907.

tif » de la Galicie¹; et l'ouvrage important de M. TOKARZ sur l'organisation du royaume de Pologne à l'époque de Wielopolski².

Le recueil de documents concernant l'histoire de la levée en masse de 1497 à 1509³, publié par M. KUTRZĘBA, et l'importante étude de M. GEMBARZEWSKI sur l'armée polonaise du duché de Varsovie de 1807 à 1814⁴ sont d'utiles contributions à l'histoire de l'organisation militaire en Pologne.

Les travaux de MM. SCHORR⁵ et BALABAN⁶ sur l'histoire des Juifs en Pologne sont des œuvres d'une réelle valeur scientifique. Enfin, nous devons signaler, en terminant, comme un enrichissement de l'histoire polonaise, les études de MM. HRUSZEWSKI⁷, sur l'histoire de l'Oukraïne⁷, et WEHRMAN, sur l'histoire de la Poméranie⁸.

J. K. KOCHANOWSKI.

1. Bronisław Łoziński, *Z czasów nowicyatu administracyjnego Galicyi*. Lwów, 1907.

2. Wacław Tokarz, *Ustrój Królestwa Polskiego za czasów Wielopolskiego*. 1905.

3. Stanisław Kutrzeba, *Materyały do dziejów Pospolitego Ruszenia 1497-1509*. Kraków, Ak. Um., 1905.

4. Bronisław Gembarzewski, *Wojsko Polskie. Księstwo Warszawskie 1807-1814*. Warszawa, 1907.

5. Mojżesz Schorr, *Zydzi w Przemysłu do końca XVIII wieku*. Lwów, 1903.

6. Cf. ci-dessus, p. 162, note 2.

7. Hruszewskij, *Oczerk istorii ukraïnskago naroda*. Kiew, 1905.

8. Wehrman, *Geschichte von Pommern*. 1906.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

J. TOUTAIN. *Études de mythologie et d'histoire des religions antiques*. Paris, Hachette, 1909. In-42, 298 pages.

Sous ce titre, M. Toutain vient de réunir en un maniable volume les articles, notices, communications que, de 1892 à 1908, pendant les loisirs que lui laissait la composition de son livre sur les cultes romains de l'époque impériale, il a consacrés à l'histoire des religions grecque et romaine.

Aucun de ces travaux n'est inédit. L'un, le plus ancien, sur l'importante découverte effectuée naguère par M. Toutain lui-même sur le sommet du Bou-Kornéin, vient des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome. Deux autres, — sur la *Méthode à suivre en mythologie grecque* et sur la *Légende de Mithra*, — présentés d'abord au Congrès international d'histoire des religions de 1900, ont été publiés ultérieurement dans la *Revue d'histoire des religions*, où ont paru depuis l'*Archéologie religieuse de la Crète ancienne* et l'*Histoire des religions et le totémisme*. À une exception près, — la *Mythologie*, extraite de la *Grande encyclopédie*, — tous les autres chapitres du livre sont empruntés au *Dictionnaire des antiquités*, où M. Toutain avait été chargé des mots *religio*, *ritus*, *sacrificium*, *Janus*, *Liber Pater* et *Prometheus*.

Tous ces travaux, M. Toutain les a purement et simplement réimprimés, sans remaniements ni additions. A dix et quinze ans de distance, il leur a fait courageusement confiance, une confiance presque toujours justifiée. Assurément l'on est d'abord un peu surpris de ne point rencontrer dans la notice sur Prométhée au moins une allusion au mémoire de M. Salomon Reinach reproduit au tome III de ses *Cultes, mythes et religions*, et l'on est tenté de juger un peu maigre l'étude sur les cultes crétois après les recherches de M. Karo, les aperçus de M. Angelo Mosso et le substantiel chapitre du P. Lagrange dans sa *Crète ancienne*. Mais, généralement, il semblerait que chacune de ces études fût écrite d'hier seulement pour le livre même; et, par exemple, à côté du superbe monument qu'est le tome I^{er} du *Mithra* de M. Cumont, les courtes pages de M. Toutain qui l'ont précédé gardent encore aujourd'hui une certaine utilité. C'est que les progrès de la vraie science sont lents et qu'au surplus M. Toutain a mené toutes ses enquêtes avec une conscience et un scrupule qui font honneur à l'auteur et donnent au livre sa véritable unité; dans chacune d'elles se retrouvent les solides qualités qui empêchent une œuvre d'histoire de

« dater » trop vite : l'étendue de l'information, la minutie de l'analyse, la prudence dans les conclusions.

M. Toutain a une véritable horreur « des idées préconçues, des partis pris, des obstinations systématiques » (p. vi). Peut-être, à mon avis du moins, pêche-t-il par excès de timidité? Car une collection de faits, surtout de faits d'ordre mythologique et religieux, ne vaut finalement que par l'explication qu'elle suggère à l'esprit, et l'effort des « ethnologues » à poursuivre cette explication, même étourdi, même prématuré, méritait mieux que les attaques que M. Toutain a dirigées contre eux. On a certes abusé du totémisme en ces derniers temps. On a trop légèrement identifié avec lui toutes les traces de zoolatrie ou de phylolatrie que présentent les religions antiques. On a trop vite comblé avec des récits de voyageurs aux pays sauvages les lacunes des textes grecs et latins. Les ethnographes sont les premiers à en convenir, ainsi qu'en témoigne une réplique de M. Van Gennep, et une réaction contre cette débauche de *totems* et de *tabous* était évidemment nécessaire. Mais M. Toutain va beaucoup trop loin dans ce sens et ne craint pas de s'attaquer au principe même de la méthode comparative, pour tant si légitime et si féconde. M. Toutain se défie des synthèses superficielles et éphémères, et il a raison. Mais l'hypothèse a sa vertu jusque dans l'analyse. Même si elle n'est pas la vérité totale, elle conduit, sur des points de détail, à des vérités particulières. M. Toutain est le premier, j'en suis sûr, à reconnaître tout ce que renferme de nouveau, de suggestif et de *vrai* un mémoire comme « la Mort d'Orphée ». Aussi bien, n'a-t-il pas écrit cette phrase, que j'ai été heureux de relever en lisant son livre (p. 43) et que j'ai plaisir à citer ici, parce qu'elle me paraît la sagesse et la raison mêmes : « Chaque méthode a fait avancer de quelques pas la science mythologique; elle est devenue stérile dès qu'elle a voulu s'ériger en système et exclure les autres méthodes »?

Jérôme CARCOPINO.

A. KLEINCLAUSZ. **Histoire de Bourgogne.** Paris, Hachette, 1909.

In-8°, vii-454 pages et 32 planches.

Résumer à grands traits l'histoire de la Bourgogne depuis les origines jusqu'à nos jours, indiquer les événements principaux dont elle a été le théâtre, rappeler les noms des personnages qui l'ont illustrée, donner enfin sur les textes et les ouvrages à consulter des indications brèves, mais suffisantes pour permettre une étude plus approfondie, tel est le but que s'est proposé M. Kleinclausz. Le public auquel il s'adresse est avant tout un public bourguignon¹, ce qui explique qu'il se soit

1. Le volume a été rédigé à la demande du Conseil général de la Côte-d'Or, sous les auspices duquel il paraît, pour « être placé entre les mains des maîtres et maîtresses de l'enseignement primaire et des professeurs de l'enseigne-

attardé à de menus détails qui ont leur prix pour les gens du terroir.

Les divisions de l'ouvrage sont simples et logiques : 1° une introduction sur « la Bourgogne et ses historiens » ; 2° l'histoire de la Bourgogne à l'époque gallo-romaine, au temps des Burgondes, puis sous la domination des Mérovingiens et des Carolingiens ; 3° son histoire depuis l'établissement des ducs de la famille capétienne (1032) jusqu'à la réunion de la province à la couronne par Louis XI (1477) ; 4° « la Bourgogne monarchique » ; 5° la Bourgogne depuis la Révolution jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il eût seulement mieux valu, croyons-nous, ne pas parler, pour établir une ligne de démarcation entre l'époque carolingienne et l'époque capétienne, de « ducs bénéficiaires » et de « ducs héréditaires », ce qui semblerait indiquer qu'il survint brusquement, au moment où s'établit en Bourgogne une dynastie capétienne, une modification essentielle dans les rapports entre le roi et le duc. Le duc capétien se trouve, bien entendu, dans la même situation juridique vis-à-vis du roi que les derniers ducs de l'époque carolingienne, et il eût été prudent de ne pas invoquer à cet égard un prétendu diplôme de l'an 1032 aux termes duquel le roi Henri I^{er} aurait cédé à son frère Robert le duché de Bourgogne « pour en jouir en pleine propriété et passer ses héritiers » (p. 79)¹.

Pour la période des origines et les temps mérovingiens et carolingiens, M. Kleinclausz n'a guère eu qu'à glaner dans les ouvrages relatifs à l'histoire générale de la France. La place lui eût manqué sans doute pour tenter une étude, qui reste encore à faire, sur la formation progressive du duché bourguignon, étude pour laquelle il eût cependant trouvé quelques indications précieuses dans la dissertation de M. Lot intitulée *Fidèles ou vassaux*? (Paris, 1904) et dans le volume de M. Poupardin sur *Le royaume de Bourgogne* (Paris, 1907). Faute de s'être reporté à ces travaux, M. Kleinclausz a dû, ici comme en d'autres endroits, se borner à des généralités, utiles à dire, il est vrai, dans un livre où l'on se propose, notamment, de replacer dans leur cadre, pour des lecteurs bourguignons, des faits qui n'ont eu avec l'histoire de la Bourgogne qu'un rapport occasionnel².

Pour l'époque capétienne, le grand ouvrage de M. Ernest Petit fournissait à M. Kleinclausz une base solide. Il s'est appliqué à condenser

ment secondaire, auxquels il fournira des éléments pour introduire dans leurs leçons des notions d'histoire provinciale et locale » et pour « servir de livre de lecture et de prix pour les élèves ». On sait d'ailleurs que M. Kleinclausz a été pendant huit ans chargé de l'enseignement de l'histoire de la Bourgogne à l'Université de Dijon.

1. Cf., sur ce point, F. Lot, *Fidèles ou vassaux*? p. 39, note.

2. On pourrait relever quelques menues erreurs dans l'exposé de ces faits. Par exemple, c'est à Mellecey, près de Chalon-sur-Saône, et non à Mussy-sur-Seine, ainsi qu'il est dit p. 63, qu'eurent lieu les premiers pourparlers qui aboutirent au traité de Verdun (843). P. 69-70, les rapports de Hugue le Grand et de Hugue le Noir sont présentés d'une manière inexacte et étrange. P. 70, ce qui

les renseignements accumulés par M. Petit, en les complétant, pour l'histoire sociale, à l'aide du livre de M. Seignobos sur *Le régime féodal en Bourgogne* ou d'études plus spéciales, comme celle de M. Jeanton sur *le Servage en Bourgogne*. Il a, naturellement, aussi tiré parti des travaux d'ensemble consacrés à l'histoire de la société française au moyen âge et en a extrait les éléments d'un tableau vivant, bien que rapide, de la civilisation en Bourgogne du XI^e au XIV^e siècle.

En 1361, à la mort de Philippe de Rouvres, dernier duc de la famille capétienne, la Bourgogne fut momentanément réunie à la couronne; mais dès 1364 le duché était reconstitué au profit de Philippe le Hardi, quatrième fils de Jean le Bon. Jusqu'en 1477, date de sa réunion définitive à la couronne, la Bourgogne resta aux mains de Philippe et de ses descendants, Jean Sans-Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire. Ce fut l'époque vraiment glorieuse de son histoire, celle aussi qui a été le plus étudiée, tant en France qu'en Belgique, depuis l'apparition de *l'Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* de M. de Barante (1824-1826). M. Kleinclausz a donné des travaux les plus récents un bon résumé et a écrit un chapitre instructif sur la civilisation en Bourgogne au XV^e siècle.

Plus de la moitié du volume (p. 211-431) est consacrée aux quatre derniers siècles. A vrai dire, l'histoire de la Bourgogne perd beaucoup de son intérêt du jour où la province a cessé de constituer une unité féodale. Son histoire a nécessairement une tendance à dégénérer en chronique locale. Nous voyons successivement défiler des épisodes de la Réforme et de la Ligue, de la guerre de Trente ans, de la Fronde, de la Révolution, des campagnes de 1814 et de 1815, de la guerre de 1870-71. Le tout est entremêlé de détails intéressants sur le régime administratif de la province et sur la part qu'elle a prise au mouvement intellectuel, artistique, industriel et commercial.

Ces pages constitueront du moins un point de départ très utile pour les recherches futures des érudits locaux. Et il serait à souhaiter que toutes nos provinces eussent des guides de ce genre, rédigés avec le seul souci d'enregistrer aussi exactement que possible l'état actuel de nos connaissances et de fournir aux historiens des indications bibliographiques¹ destinées à faciliter leur travail.

LOUIS HALPHEN.

a trait à Gilbert « de Vergy » appellerait quelques éclaircissements. Pourquoi, p. 1, traduire *Burgundia* par Bourgogne et *Burgundiones* par « Burgondions » et non par Bourguignons? P. 50, dans la traduction des noms de *pagi*, il convient de lire Amous au lieu d'« Amaous » et Atuyer au lieu d'« Attoar ».

1. La partie bibliographique est assez développée. On ne s'étonnera pas cependant qu'il y ait là aussi quelques erreurs et quelques omissions. Pour le moyen âge, qui nous est plus familier, les deux plus graves omissions sont celles des livres de MM. Poupardin et Lot que nous avons cités plus haut. Il eût fallu également indiquer et utiliser l'article de M. Stein sur *la Capitale du duché de Bourgogne aux IX^e et X^e siècles* (*Revue des questions historiques*, t. XLVI,

Moritz Ritter. Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges (1555-1648).

T. III. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1908. In-8°, xv-648 pages.

Le grand ouvrage de M. Ritter sur l'histoire d'Allemagne à l'époque de la contre-réforme se termine par un récit de la guerre de Trente ans qui dénote chez son auteur une profonde connaissance des événements, des personnages, ainsi que des mobiles les plus secrets de leurs actions. Éditeur des *Briefe und Akten zur Geschichte des Dreissigjährigen Krieges*, M. Ritter connaît à fond les documents de cette sombre époque et il sait en même temps les dominer, les classer et les critiquer. Il sait caractériser avec précision et fermeté les personnages marquants, retracer les mouvements des armées, raconter les batailles avec tant de clarté et de sobriété qu'il reste toujours parfaitement compréhensible, même pour ceux qui ne sont pas au courant des choses militaires. Il nous donne ainsi de la plus terrible de toutes les guerres modernes un tableau coloré et vivant qui est en même temps d'une scrupuleuse fidélité.

Le portrait qu'il trace de l'empereur Ferdinand II et de ses ministres est peu flatteur : Ferdinand nous apparaît comme un homme d'une piété monacale, bon au fond, mais fanatique, esclave de son confesseur et de ses ministres, grand travailleur, mais d'intelligence médiocre et incapable de prendre par lui-même une résolution. Quant à ses conseillers, tous très dévots, ils faisaient main basse sur les deniers publics sans se soucier de la lamentable détresse financière au milieu de laquelle leur maître se débattait. Jamais, pas même dans l'Espagne d'alors, ministres et généraux n'ont avec une pareille impudeur pratiqué pour s'enrichir la fraude, les détournements, les men-songes, le faux-monnayage. Partout généraux, colonels, officiers subalternes tendaient à transformer le métier des armes en une entreprise commerciale où, au risque de la vie, on cherchait à faire fortune aux dépens du prince, des habitants et même aux dépens de ses propres soldats; ils volaient tout le monde sans le moindre scrupule. Aussi ne doit-on pas s'étonner si les simples soldats imitaient cet exemple.

1889, p. 258-264) et le tome I (seul paru) des *Cartulaires de l'abbaye de Molesme*, publiés par Jacques Laurent (Paris, 1907, in-4°). On sait que ce dernier volume contient une importante étude de géographie historique intéressant le nord de la Bourgogne. Pour certains textes, les éditions indiquées sont des éditions vieilles : ainsi, p. 45, pour la Vie de saint Jean par Jonas de Bobbio, M. Kleinclausz renvoie à Mabillon et non à l'édition Krusch; p. 75, pour la *Chronique de Tournus*, il renvoie à Chifflet et non aux *Monuments de l'histoire des abbayes de Saint-Philibert* de M. Poupardin; au même endroit, il cite Suger, Rigord et Joinville d'après le *Recueil des historiens de la France*, etc. — A la pl. 8 (p. 132), c'est sans doute par distraction que le porche de Notre-Dame-de-Beaune a été reproduit comme un échantillon d'architecture romane.

La politique intolérante et fanatique de Ferdinand II, qui, à la fin, ne lui rapporta guère que des échecs et qui causa la ruine de l'Allemagne, était blâmée par ses alliés mêmes : par la majeure partie des princes de la ligue catholique et par l'Espagne. Mais cet humble disciple des bons pères jésuites ne se laissa pas arrêter dans ses néfastes projets.

Quant à son adversaire principal, Gustave-Adolphe, M. Ritter prouve à nouveau qu'il ne faut pas lui attribuer, dès le commencement, le dessein de dominer toute l'Allemagne. Il avait l'intention d'y défendre les protestants et, en même temps, de gagner la Poméranie et d'autres provinces maritimes afin d'acquérir pour la Suède le *dominium maris Baltici*. Plus tard, les circonstances l'amenèrent à modifier ses projets et il tiendra à réserver à la Suède une influence prépondérante dans la direction du parti protestant en Allemagne. Mais ce ne fut là qu'un désir d'abord vague et indécis.

Il est quelques points sur lesquels les conclusions de M. Ritter prêtent le flanc à la critique. C'est à tort qu'il fait de Richelieu l'ennemi irréconciliable des huguenots (p. 268) en se fiant à une phrase de ses Mémoires. En réalité, le cardinal n'a voulu détruire que leur situation indépendante dans l'État ; cela fait, il les a toujours traités sans défaveur et n'a jamais essayé, comme M. Ritter le prétend, de détruire l'hérésie. — D'autre part, M. Ritter est bien injuste envers Wallenstein. Il le traite plus mal encore que ne l'a fait M. Gindely, contrairement à Ranke. Certes, nous ne nierons pas l'avidité sans scrupule et l'ambition démesurée du général ; mais il n'a pas été qu'un fourbe et qu'un spéculateur éhonté. Wallenstein a su unir à ses projets égoïstes des idées patriotiques et grandioses : libre de toute intolérance religieuse, il désirait réconcilier protestants et catholiques, chasser les étrangers de l'Allemagne, rendre à l'empereur un véritable pouvoir monarchique, à l'instar de celui du roi de France, reconquérir l'Italie pour l'empire. M. Ritter lui-même est obligé de reconnaître que Wallenstein s'opposait à l'étroit fanatisme de Ferdinand II et cherchait à le réconcilier avec les protestants. C'est seulement quand il se fut convaincu de l'impossibilité de tirer de Ferdinand un seul bon mouvement qu'il songea à l'abandonner. — Enfin nous reprocherons à M. Ritter d'avoir par trop écourté son récit pour les treize dernières années de la guerre, après la paix de Prague : n'y consacrer, comme il le fait, qu'une cinquantaine de pages, c'est se condamner à n'écrire qu'un résumé incolore. Il y a là une disproportion excessive avec la première partie, où 222 pages sont réservées au récit des cinq premières années de la guerre. De même, le tableau qu'il trace de l'Allemagne au lendemain des traités de Westphalie et son exposé des conséquences de la guerre sont trop abrégés, trop incomplets. C'est là un grave défaut dans un livre excellent par ailleurs.

M. PHILIPPSON.

Benedikt GÜNTZBERG. Die Gesellschafts- und Staatslehre der Physiokraten. Leipzig, Duncker et Humblot, 1907. In-8°, xv-144 pages. (*Staats- und völkerrechtliche Abhandlungen* de Jellinek et Anschütz, VI, 3.)

Hans GLAGAU. Reformversuche und Sturz des Absolutismus in Frankreich (1774-1788). Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1908. In-8°, viii-396 pages.

C'est une chose notable que l'intérêt manifesté depuis quelque temps par l'école allemande pour l'histoire des origines de la Révolution française. On connaît surtout en France, dans cet ordre d'idées, les travaux de M. Adalbert Wahl, qui ne sont rien moins que favorables à l'esprit du XVIII^e siècle. Mais une réaction se produit, en Allemagne même, contre les théories de M. Wahl.

M. Glagau, qui projette d'écrire une vaste étude d'ensemble sur la Révolution, lui donne comme préface le présent volume, consacré aux essais de réforme qui marquent le règne de Louis XVI et à ce qu'il appelle fort justement « la chute de l'absolutisme ». Aux travaux récents de MM. Carré et Marion, il a pris cette idée, — de plus en plus répandue en France, mais neuve encore, paraît-il, hors de nos frontières, — que la Révolution égalitaire de 1789 a été précédée d'une première révolution, aristocratique dans son essence et dans son objet. La noblesse de robe a été le principal instrument de cette révolution, qui s'inspire des théories de Fénelon beaucoup plus que de celles des encyclopédistes. Mais, en ruinant l'absolutisme royal, ces aristocrates révolutionnaires ruinent inconsciemment l'obstacle qui s'opposait au flot des idées nouvelles; ils ouvrent la voie au tiers, lequel viendra non pas détruire, mais parfaire l'œuvre de la monarchie centralisatrice. Il y a donc, on le voit, une certaine exagération dans la doctrine, exposée par de Tocqueville, de la continuité de notre histoire. Entre 1776 et 1788, il y eut positivement rupture de la trame, tentative de réaction nobiliaire.

Ce qui a pu tromper les historiens, c'est que le tiers applaudit à la résistance des privilégiés aux plans de Calonne et de Brienne, parce qu'il redoutait, dans le triomphe du ministre, le triomphe d'une fiscalité illimitée.

En réalité, la réaction nobiliaire avait été précédée d'une tentative véritablement révolutionnaire, mais conçue dans le plan même du développement historique de la monarchie, celle des physiocrates. M. Güntzberg étudie les doctrines de ce groupe. Il en recherche les origines philosophiques, qu'il trouve surtout chez Malebranche. C'est dans la théorie de la connaissance de Quesnay et dans sa morale qu'il découvre la source de son économie politique. Son analyse des idées physiocratiques sur le caractère nécessaire de la société, sur le droit naturel, sur la puissance et les devoirs de l'État, sur la théorie du

« despotisme légal » et de la « monarchie économique » est poussée très loin, mais elle est insuffisamment historique. Assurément M. Güntzberg n'affiche pas ce superbe mépris des faits qui caractérise trop souvent « l'histoire des doctrines »¹, mais il ne tient pas de ces faits un compte suffisant. Bien qu'il distingue dans l'évolution de la physiocratie deux périodes, une période absolutiste et une période plus radicale, il a trop tendance à faire intervenir, dans l'explication qu'il nous donne du Turgot de 1774-76, le Mémoire sur les municipalités, qui représente un état d'esprit postérieur. De ce que Turgot vieillit, désabusé, instruit par son insuccès de 1776, a laissé échapper des paroles ultra-radicales, il ne s'ensuit pas que Turgot, contrôleur général, n'ait pas cru d'une foi entière à la supériorité du despotisme bienfaisant comme instrument de réforme².

M. Glagau, à l'encontre de M. Güntzberg, est un véritable historien, expert en l'art « de dater finement ». Quoiqu'il ait réduit au minimum son appareil critique, on devine que ses recherches ont été très étendues. Si, pour les imprimés, il s'est parfois contenté d'une bibliographie un peu vieillie³, il a beaucoup et fort heureusement travaillé aux Archives nationales. Il n'a pas été moins heureux à Vienne : son dépouillement de la correspondance de Mercy nous permet de mesurer jour par jour les répercussions qu'avaient à la cour les applications de la politique réformatrice et de réduire à sa juste valeur la théorie de Flammermont sur « le règne de Marie-Antoinette ».

A mon sens, M. Glagau juge fort équitablement Turgot (p. 52 et 60), qui n'était nullement « le doctrinaire aveugle et inflexible » que l'on a dit, mais au contraire un homme pratique, qui « n'accepte pas sans les éprouver les formules de l'école physiocratique, qui recherche avec soin de quelle façon elles pourraient peu à peu se réaliser »⁴.

1. On en trouvera un exemple dans un article de M. A. Dubois, *l'Évolution de la notion de droit naturel antérieurement aux physiocrates* (extrait de la *Rev. d'hist. des doctrines économiques et sociales*, n° 3). Cet article est comme un résumé du livre de W. Hasbach. Mais au lieu d'envisager les doctrines dans leur évolution génétique, on suit le développement logique de chacun « des principes directeurs » du droit naturel, sans que jamais soit indiquée (sauf deux mots au début sur la Renaissance et la Réforme) l'action des faits sur les idées. — L'une des sources où l'on doit aller étudier les origines des idées physiocratiques, surtout celles de Gournay, c'est *l'Inventaire du Conseil de commerce*.

2. M. Güntzberg admet d'ailleurs, comme M. Glagau dans son article de la *Historische Zeitschrift* (t. XCIII) sur la chute de Turgot, que les fameuses annotations marginales de Louis XVI au mémoire de Turgot sont une invention de Soulavie.

3. Sur Turgot en Limousin, il cite Hugues, et non pas René Lafarge, *l'Agriculture en Limousin au XVIII^e siècle*.

4. Il ne faut jamais oublier à quelle occasion Turgot, avant 1766, écrivait ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*. Il avait antérieurement écrit ses *Questions sur la Chine adressées à MM. Ko et Yang*,

Sa vraie faiblesse, ce fut sa timidité. Il lui manqua, pour être un homme d'État, la dose d'ambition personnelle, d'égoïsme souverain qui affranchit de tous les scrupules. Au lendemain de l'avortement de « la guerre des farines », il pouvait, il devait évincer Maurepas et constituer un ministre homogène¹. Il laissa passer l'heure, par excès de délicatesse. — Sans nier l'action qu'ont pu exercer sur sa chute la résistance parlementaire et l'hostilité de la reine, M. Glagau, dans une discussion d'un ton très sobre, où il ne cherche pas à tirer la couverture à soi, montre que la vraie cause fut le désaccord entre Turgot et les autres ministres. S'appuyant sur les documents publiés par Doniol, il retrace en particulier le conflit qui éclata entre Vergennes, partisan d'une politique de plus en plus active en Amérique, et Turgot, qui avait besoin de longues années de paix pour opérer ses réformes.

Avec la chute de Turgot commence « la chute de l'absolutisme ». Au physiocratisme révolutionnaire du grand ministre s'oppose le réformisme de Necker, simple tentative d'adaptation et d'amélioration des états provinciaux. Necker s'inspire des traditions de Fénelon contre le « despotisme » des intendants, tandis que Turgot s'appuyait sur les intendants pour réorganiser l'État.

Quant à Calonne, M. Glagau trouve excessive la *Rettung* que l'on a tentée de ce personnage. Au fond, c'est un faiseur qui, ses tours de passe-passe épuisés, essaie de revenir au plan de Turgot. — C'est surtout à propos de Calonne que M. Glagau nous donne de l'inédit de premier intérêt. A propos d'un de ces documents imprimés à l'appendice, il n'est pas tout à fait exact de dire que, pour vaincre les résistances de Louis XVI, Calonne lui demanda de mettre ses objections *par écrit*. Il suffit de lire les *Objections et réponses* pour s'apercevoir (notamment p. 345, 358 et 360) que nous n'avons pas là des objections formulées effectivement par le roi, mais des objections imaginées par Calonne lui-même, et auxquelles il répond d'avance. C'est le procédé des théologiens : *solvuntur objecta*. En fait, je reconnais que cela revient à peu près au même; les objections prêtées par Calonne à ses adversaires

deux jeunes Célestes qui avaient fait leurs études en France et qui retournaient « à la Chine » : cinquante-deux questions, accompagnées d'observations sur l'économie chinoise, et dont le caractère pratique est très remarquable. C'est pour mettre ces deux Chinois en état de répondre à ce questionnaire qu'il aurait, si l'on en croit Dupont de Nemours, rédigé ses *Réflexions*; elles n'ont donc rien d'un traité a priori, c'est au contraire une œuvre essentiellement réaliste. L'édition Daire, où la chronologie n'est pas respectée, nous donne de cette filiation des idées de Turgot une idée très inexacte.

1. Sur la guerre des farines, M. Glagau admet trop vite l'hypothèse, qui est loin d'être prouvée, d'un complot contre le contrôleur général, et il s'exagère les faits. P. 67 : « In Dijon plünderten Bauerhausen die Getreidespeicher. » Il n'y avait pas de paysans parmi les émeutiers, et les dégâts se bornèrent à peu de chose (voy. Girod, *Subsistances en Bourgogne*).

sont évidemment celles que l'on faisait valoir dans l'entourage de Louis XVI⁴.

En somme, intéressant travail, dépourvu de tout pédantisme et dont il faut souhaiter la continuation.

Henri HAUSER.

Heinrich FRIEDJUNG. *Oesterreich von 1848 bis 1860. T. I : Die Jahre der Revolution und der Reform, 1848 bis 1851.* Stuttgart et Berlin, Cotta, 1907. In-8°, xviii-542 pages.

La Révolution autrichienne et hongroise de 1848 a trouvé, depuis Springer et Helfert, de nombreux historiens. La réaction de 1849 à 1860, au contraire, attendait encore le sien : on ne peut pas appeler histoire le panégyrique officiel de Czörnig (*Oesterreichs Neugestaltung*) paru d'ailleurs en 1859. Le sujet est tentant. Ces dix années, de 1849 à 1859, ont vu naître et s'organiser une Autriche nouvelle. La Révolution en avait décrété le principe : l'abolition des charges féodales, la libération de la terre et du paysan entraînaient une transformation radicale de la propriété et, par suite, de toute la vie économique et politique. Ce principe, ce fut la réaction qui eut à l'appliquer. Elle accomplit une œuvre sociale immense, qui était nécessaire, et dont les effets furent heureux. Ils le paraîtraient plus encore si, dans sa partie politique, elle n'avait été si vaine et si néfaste. Dix années durant, Bach, le ministre dirigeant, s'appliqua à forger par l'absolutisme bureaucratique cette Autriche centralisée et germanisée dont les Habsbourg, depuis trois siècles, s'épuisaient à poursuivre la chimère. Au lendemain de la Révolution, l'unité autrichienne était possible, mais par la liberté. La souffrance, la fatigue, la désillusion communes avaient rapproché les peuples de la monarchie. Un constitutionnalisme modéré, une autonomie provinciale assez modeste, le respect des traditions historiques et des droits des langues nationales partout où l'intérêt réel de l'unité de l'État n'en exigeait pas le sacrifice, et l'Autriche arrivait, doucement, par étapes, mais sûrement, à l'unité fondée sur l'union de ses peuples. Bach préféra la fonder sur l'oppression commune, l'imposer par la violence. Aussi, lorsque son système s'écroula, en 1859, sous le coup de la défaite en Italie, la Hongrie réclama sa pleine indépendance; les Allemands et les Tchèques se réveillèrent d'un sommeil de dix ans plus ignorants et plus ennemis les uns des autres qu'au début de la Révolution. Le dualisme était inévitable, et il suffit d'un Schmerling reprenant, sous une

1. P. 344 : « je sus », lire : « je sens ». — Attaqué assez vivement par M. Wahl, dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, M. Glagau lui a répondu dans une brochure (*Zur Abwehr gegen H. Prof. Wahl...*, Marburg, Elwert, 1909, in-8°, 27 p.) que je ne puis analyser ici.

forme nouvelle, les idées de Bach pour exaspérer cette lutte des nationalités en Bohême qui, jusqu'aujourd'hui, est la plaie toujours ouverte au flanc de l'Autriche constitutionnelle. En bien comme en mal, l'Autriche-Hongrie d'aujourd'hui ne s'explique, ne se comprend que par l'étude de ces dix années de réaction.

C'est là sans doute ce qui a conduit M. Friedjung à en écrire l'histoire. Déjà sa *Lutte pour l'hégémonie en Allemagne* était née du même souci, et l'*Autriche de 1848 à 1860* n'est, à bien prendre, qu'une vaste introduction à ce grand ouvrage. Ou, plutôt, elle est devenue cette introduction, à mesure que, les documents s'accumulant sous la main de l'auteur, son travail dépassait le cadre qu'il lui avait d'abord assigné, et, d'une biographie de Bach, s'élargissait en une histoire de l'Autriche. De cette substitution progressive d'un dessein à un autre, il reste dans le tracé général du plan et dans l'exécution de l'œuvre quelque chose d'indécis et d'un peu flottant. Bach est au centre de l'action : mais dans le cadre agrandi il prend souvent trop de place¹. Et comme d'autres que lui, Schwarzenberg, Stadion, Kübeck, l'archiduchesse Sophie, François-Joseph en exigent aussi, il n'en reste pas assez pour les foules. Or, dans une période de transformation sociale profonde, les foules ne sont-elles pas l'essentiel ? La conception individualiste et psychologique de l'histoire, qui est celle de M. Friedjung, est-elle bien de mise ici ? On peut craindre, en tout cas, que l'auteur ne lui ait trop sacrifié. Son récit sans doute y gagne en vie, en animation, en intérêt dramatique. Est-il sûr que son exposition y gagne en vérité ? Des peuples entiers, les Tchèques, par exemple, ou les Croates, y tiennent moins de place que Bach ou Schwarzenberg. N'y a-t-il pas là quelques excès dans l'emploi d'une méthode que M. Friedjung manie d'ailleurs en maître et à laquelle ses travaux doivent en grande partie leur valeur et leur succès ?

Le premier volume de *Österreich 1848-1860* va de l'explosion révolutionnaire de 1848 à la restitution officielle de l'absolutisme, en 1851. Il se divise très exactement en deux parties, l'une consacrée à la Révolution, l'autre aux débuts de la réaction. La première est forcément la moins neuve. Cependant, grâce à l'emploi de documents inédits, M. Friedjung a pu, sur un assez grand nombre de points importants, rectifier les opinions jusqu'ici admises. De précieuses archives publiques ou privées se sont ouvertes devant lui, et il a eu le bonheur d'avoir à sa disposition, sans réserves, les papiers de Bach et ceux de Kübeck, l'ancien ministre des Finances de Metternich, devenu depuis la Révolution le conseiller le plus influent de la cour et du jeune empereur. Aussi peut-il, sur le rôle de l'archiduc palatin en mars 1848, sur les rapports de la cour avec la Hongrie et la Croatie en juin, sur les idées et le rôle des divers membres de la famille impériale, sur l'avènement de François-Joseph, sur la politique de l'Autriche et de la Prusse dans la question de l'unité allemande, donner des faits des versions toutes nou-

1. Voir notamment, p. 469-473, *Alexander Bach am Scheidewege*.

velles et authentiques. La seconde partie, elle aussi, contient de ces révélations : tout ce qui a trait, par exemple, à l'organisation du Reichsrath, à la préparation du coup d'État absolutiste de 1851, à l'influence prise par Kùbeck sur l'empereur. Mais elles y tranchent moins sur le reste, car tout ici est plus nouveau ; et le tableau de la monarchie entre 1848 et 1851, que présentent ces sept chapitres, est vraiment la première histoire de cette période confuse, mal connue, et peut-être encore plus mal jugée. « Contradiction sur contradiction », nous dit l'historien, tel est le caractère de ces années où de grandes et sages réformes libérales furent entreprises sous un régime de dictature militaire, une reconstitution complète de l'État poursuivie pendant que le ministre des Finances avait à peine de quoi parer aux besoins du lendemain, le même traitement appliqué à la Croatie fidèle et à la Hongrie révoltée, la germanisation pratiquée au nom de l'égalité des droits des nationalités, et l'absolutisme enfin restauré par un ministre que le tsar Nicolas, quelques mois plus tôt, avait refusé de recevoir, le jugeant révolutionnaire.

M. Friedjung laisse percer quelque sympathie pour Bach et son système. Dans sa préface, il s'explique sur ce point. Les Allemands d'Autriche, pense-t-il, ont été trop souvent injustes envers leurs grands compatriotes : combien différente serait la réputation de Herbst, de Bach, de Schmerling, s'ils étaient nés Tchèques ou Magyars. Une réaction toute naturelle contre ce travers incline ainsi l'historien à une indulgence peut-être excessive. Il a du moins le scrupule d'avertir ses lecteurs, de leur indiquer la correction qu'il faut apporter à ses jugements et à ses conclusions. — Bach ne peut certes pas être réhabilité ; mais il peut être mieux compris et, par suite, plus équitablement jugé. L'ouvrage de M. Friedjung nous aide à mieux comprendre l'homme, son temps, son œuvre. Il nous donne de cette Autriche en pleine crise de transformation un tableau exact dans l'ensemble, assez complet et vivant. Devant ces mérites et devant la difficulté de l'entreprise, les critiques de détail disparaissent. *Oesterreich 1848-1860*, à en juger par ce premier volume, est digne de l'auteur du *Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland*.

Louis EISENMANN.

Christian SCHEFER. **La France moderne et le problème colonial (1815-1830)**. Paris, F. Alcan, 1907. In-8°, xi-460 pages.

M. Schefer a voulu déterminer comment s'est posé pour nos divers gouvernements ce problème essentiel : « Convient-il d'avoir des colonies ? » Ainsi que ses corollaires : « De quelle façon doit-on les mettre en valeur, régler leurs rapports économiques avec la métropole, organiser leur administration ? »

Dès 1815, la question n'était plus entière ; la France était une nation coloniale depuis Richelieu, qui avait entrepris de lui donner un

empire lointain pour accroître sa puissance et l'enrichir par le commerce. Cette œuvre d'État, indifférente au public, fut poursuivie par les successeurs du cardinal, mais dans des vues singulièrement plus étroites : toute l'utilité de ces établissements dut être de fournir au commerce des articles d'une valeur exceptionnelle : sucre, café, etc... Toutes leurs institutions tendirent à ce but unique : la main-d'œuvre nécessaire à la culture fut fournie par l'esclavage, le monopole du trafic assuré aux Français par la législation de l'exclusif. Ce système parut le seul qui justifiait la fondation des colonies et ceux qui s'avisèrent de le critiquer, humanitaires ou économistes, passèrent pour attaquer l'existence même de ces établissements. Les mêmes soucis présidèrent à l'organisation administrative, qui assura la domination de la métropole par une autorité absolue donnée aux gouverneurs et intendants, par un parti pris constant de centralisation et d'assimilation, par l'énergie avec laquelle le ministère s'opposa toujours aux prétentions des corps judiciaires à se faire les représentants des intérêts des « habitants ». Les administrateurs de l'ancien régime, réalistes et pratiques, s'attachaient moins à la lettre qu'à l'esprit des formules, et de nombreuses dérogations (entre autres le fameux arrêt de 1784 qui *mitigea* l'exclusif) accommodèrent le système aux circonstances, mais la doctrine demeura incontestée. Tout changea avec la Révolution : férus d'idées générales, les hommes d'alors virent dans les colonies « une partie intégrante de l'empire » et prétendirent leur appliquer le droit nouveau de la France, rationnel et absolu : plus de tyrannie des blancs sur les noirs, de la métropole sur ses possessions; plus d'esclavage ni d'administration despotique. L'exclusif seul demeura, car sans lui les colonies perdaient toute raison d'être. Ce fut d'ailleurs un bouleversement éphémère et presque théorique; dès le Consulat, on revint aux anciens principes. Pendant toute la durée de l'Empire, il est vrai, nous ne conservâmes aucune possession hors d'Europe; mais à Paris subsistaient des traditions, des bureaux, des cadres tout prêts à recevoir les colonies : quand 1814 nous rendit les « îles » qui produisaient les denrées coloniales, les comptoirs d'Afrique qui assuraient le recrutement de leurs ateliers, un domaine qui, d'après les principes en cours, avait encore une valeur considérable, il n'y avait qu'à reprendre l'œuvre au point où on l'avait laissée en 1789.

On n'hésita pas un instant : automatiquement, les bureaux se remirent à fonctionner; le ministre de la marine fut Malouet, un administrateur colonial d'autrefois, tout imbu de la doctrine, décidé à l'appliquer tout entière, immédiatement. Mais les idées nouvelles avaient fait leur chemin : l'Angleterre réclamait l'interdiction de la traite, redoutable préface de l'abolition de l'esclavage; les besoins du commerce et des colons n'étaient plus les mêmes qu'en 89. Les Cent Jours mirent en pleine lumière cette situation : tous deux, pour se concilier l'opinion britannique, Napoléon et Louis XVIII abolirent la traite; nulle part, les rouages anciens ne purent assurer une vie normale.

Quand les Bourbons furent restaurés une seconde fois, il fallut s'avouer que le problème colonial se posait dans des termes jusque-là inconnus : les colonies, manquant de bras, continueraient-elles à fournir les précieuses denrées qui étaient le seul objet de leur existence ? Le système n'assurait plus les avantages qui l'avaient justifié, l'organisation ne pouvait plus fonctionner. Qu'allait-on faire ?

Un point apparut d'abord avec netteté : fidèle à son passé, la royauté entendait conserver les colonies ; c'était pour elle une question d'honneur national. Avec une âpreté singulière, elle en poursuivait la restitution, se montrant hautaine, presque menaçante, avec le Portugal, avec l'Angleterre, pour obtenir l'évacuation de la Guyane, le désaveu des prétentions de Farquhar sur Madagascar, la reconnaissance formelle de nos droits les plus insignifiants. Même au prix de sacrifices considérables, il fallait que l'activité coloniale persistât : malgré la situation financière, des dotations inscrites au budget métropolitain assurèrent le fonctionnement des services d'administration et de garde ; pour permettre aux denrées de nos colonies de lutter contre la concurrence des sucres étrangers, les lois douanières frappèrent ces derniers de surtaxes considérables, tandis que les droits d'entrée sur les produits de nos possessions furent diminués.

Ces mesures étaient déjà l'œuvre d'un homme qui, directeur des colonies, puis ministre de la Marine, allait, de 1815 à 1821, avoir une influence prépondérante, Portal. Avec cet ancien armateur, député de la Gironde, c'est « le règne des Bordelais » qui commence ; forts de son appui, des sympathies puissantes qu'ils ont dans le parti au pouvoir, les négociants vont diriger la politique coloniale : leurs vues seront naturellement conformes à leurs intérêts, mais ils auront du moins des idées nettes et la volonté de les faire aboutir. Une réorganisation administrative est nécessaire pour que l'ordre et l'autorité de la métropole soient assurés ; profitant de l'article 73 de la charte, Portal la fait par ordonnances, ce qui évite les discussions législatives, et la fait avant tout pratique ; dans chaque colonie, un gouverneur unique exécute les ordres qu'il reçoit de Paris ; tout ce qui pourrait s'opposer à son autorité disparaît ; les tribunaux, réorganisés, seront confinés dans leur rôle judiciaire et les intérêts locaux ne seront représentés que par un comité, consultatif et nommé par le roi. Le problème de la mise en valeur est plus délicat ; le gouvernement tient loyalement sa promesse de ne plus tolérer la traite ; les ateliers se dépeuplent et une crise grave de la main-d'œuvre menace la production. Tous les palliatifs que l'on préconise sont impuissants. Une idée nouvelle apparaît alors ; puisque les travailleurs manquent à la culture dans les anciennes colonies, pourquoi ne pas transporter les cultures là où l'on trouverait des travailleurs, dans de nouvelles colonies ? On est ainsi conduit à une reprise de l'expansion sur de nouveaux théâtres : à la Guyane, au Sénégal, à Madagascar, des études sont entreprises, des essais tentés, mais nulle part le résultat ne répond aux espérances. Et pourtant l'activité

économique de la France est en train de se réveiller avec une intensité singulière, comme en témoignent les progrès du commerce maritime. La guerre d'indépendance vient d'ouvrir l'Amérique du Sud au trafic international; abandonnerons-nous ce riche marché aux Anglais qui déjà s'y précipitent? Mais les colonies espagnoles produisent les mêmes denrées que nos colonies, et le tarif de 1816 est calculé de façon à les exclure de notre marché. Il faut choisir entre le système colonial et la liberté des échanges; les commerçants n'hésitent pas et réclament l'atténuation, sinon la suppression de l'exclusif, le sacrifice des colonies à l'expansion commerciale. Les colons, de leur côté, se plaignent d'être ruinés : en six ans, le sucre est tombé de 90 à 50 francs; ils veulent que l'on maintienne, que l'on renforce l'exclusif, de façon à leur assurer au moins l'approvisionnement de la métropole. L'opinion publique reste indifférente à ces problèmes qu'elle ignore; dans les chambres seulement, ces querelles ont un écho; le parti libéral, autant par esprit d'opposition que par sympathie abstraite pour toute espèce de liberté, profite de la faillite du système colonial classique fondé sur l'esclavage et l'exclusif pour conclure à l'inutilité de toute espèce de colonies. Le gouvernement hésite, temporise : la nécessité d'abandonner les principes mercantiles lui apparaît bien; mais, d'instinct, il veut le maintien d'établissements qui servent la grandeur de la France et son influence dans le monde; Portal revenait ainsi à la conception primitive de Richelieu quand il quitta le ministère en 1821.

Dans le cabinet Villèle, ni les colons, ni les commerçants n'eurent de représentant attitré; aucune doctrine incontestée n'imposant un but à atteindre, on se borna à expédier les affaires au gré des circonstances en s'efforçant de ménager tous les intérêts et toutes les opinions : reconnaissance de la république de Saint-Domingue, augmentation des surtaxes sur les sucres étrangers, facilités accordées au commerce de l'Amérique du Sud, toutes les mesures prises alors ont ce caractère neutre et indécis; on continua les entreprises de la Guyane, du Sénégal, de Madagascar, mollement, sans volonté d'aboutir. En matière d'administration, il en fut autrement; les hommes du gouvernement, habitués à la régularité méthodique que l'Empire avait partout introduite, ne pouvaient plus admettre l'organisation empirique et incohérente qui était encore celle des colonies; ils entreprirent de la mettre en harmonie avec l'esprit général de nos institutions, de l'organiser en un tout systématique. Ils commencèrent par supprimer dans le budget le chapitre des dépenses coloniales, les fameuses dotations, éternel objet des déclamations libérales; ce fut l'affaire d'un simple jeu de comptabilité; distinguant les dépenses d'administration et celles de souveraineté (ou, comme on disait alors, l'administration intérieure et extérieure), ils décidèrent que les premières seules seraient à la charge des colonies et reportèrent tous les frais des garnisons et des stations navales sur les budgets généraux de la guerre et de la marine. Puis une série d'ordonnances que l'on appela un peu pompeusement « la

charte des colonies » constituèrent l'administration des îles ; des gouverneurs omnipotents, assistés d'un conseil de hauts fonctionnaires, dirigèrent tout ; le comité consultatif devint un conseil général, sans que son rôle grandit beaucoup ; en fait, bien peu de choses étaient changées ; tout continua à se régler à Paris et l'importance nouvelle du contrôle, l'établissement définitif de tribunaux payés, mais non pas inamovibles, assurèrent le maintien d'une centralisation toujours plus étroite ; une commission d'études avait proposé d'accorder au conseil général le vote du budget local ; le conseil d'amirauté, instrument du gouvernement, fit rejeter le projet. En somme, le ministère Villèle est une période d'arrêt, voire de recul.

Hyde de Neuville, qui eut le portefeuille de la Marine dans le cabinet semi-libéral de 1828, annonça de grands changements : plein d'une généreuse haine pour l'esclavage, d'un immense respect pour les « bienfaits de la charte », il croyait avoir un programme ; mais, simple orateur parlementaire, dépourvu de toute compétence, il ne tarda pas à se heurter à la sourde opposition des bureaux, fidèles gardiens des traditions, et toute cette belle ardeur n'enfanta que des mesures de détail. Un souci nouveau se manifeste pourtant ; par désir d'expansion ou par sentiment de l'honneur national, on reprend avec quelque activité les tentatives ébauchées par Portal ; à Madagascar, où des intrigues anglaises ont suscité contre nous les Hovas qui s'opposent à notre établissement, on agirait, si les affaires d'Espagne, d'Algérie, du Brésil n'absorbaient toutes les ressources de la marine. Cette tendance s'accroît encore avec le ministère Polignac ; les ultras veulent donner à la monarchie légitime le prestige de la gloire militaire et des conquêtes, et tout ce qui peut accroître l'éclat de leur ministère les trouve disposés à agir ; leur appui est acquis d'avance à l'œuvre des missions d'Océanie, qui contrecarrerait l'influence anglaise dans le Pacifique ; à Madagascar, ils ne reculent pas devant une véritable guerre ; plus près enfin, les événements ouvrent un champ nouveau et immense à notre activité coloniale ; l'affaire d'Alger, après trois ans de tergiversations, est terminée par une expédition organisée et conduite avec fermeté ; aucune vue de colonisation n'a présidé à sa conception ; l'Algérie, avec sa nombreuse population indigène et ses productions semblables à celles de la France, répond si peu à l'idéal traditionnel d'une colonie ! Mais, une fois la conquête faite, la force des choses entraîne à la conserver, ce qui est décidé le 20 juillet 1830. Une ère nouvelle s'ouvre alors dans l'histoire coloniale ; mais, le 30, la couronne échappe à la branche aînée, et ce sont les libéraux qui, après avoir pendant toute la Restauration combattu la politique coloniale comme coûteuse, inique et dangereuse, vont avoir à l'orienter dans un sens nouveau.

En résumé, de 1815 à 1830, un sentiment s'est toujours manifesté, ferme, immuable et précis : la France, représentée par son gouvernement, voulait rester une puissance coloniale. Mais les moyens de l'être, de l'être avec avantage surtout, échappaient aux uns et aux

autres; aveuglement attachés aux dogmes surannés de l'exclusif, les ministères successeurs n'arrivèrent pas à concevoir un système nouveau s'adaptant aux circonstances; de leur œuvre devaient pourtant subsister deux choses: une organisation administrative cadrant avec les principes généraux du gouvernement moderne et, à Alger, au Sénégal, à Madagascar, en Océanie, des tentatives qui allaient être le point de départ de la fondation de notre empire actuel.

La littérature imprimée ne pouvait être que d'un médiocre secours pour l'étude de ces questions; on a beaucoup écrit sur l'histoire des colonies, très peu sur l'histoire de la politique coloniale. C'est par l'examen des textes originaux que M. Schefer est arrivé à se faire une conception précise de cette évolution; au ministère des Colonies surtout, il a dépouillé la correspondance ministérielle et la correspondance générale avec un soin tel que, on peut l'affirmer, aucune pièce importante ne lui a échappé, qui ait contribué à former la conviction des directeurs de notre politique ou à la faire passer dans les faits. Les documents non officiels, au contraire, ne lui ont guère servi; à part une citation du *Journal des Débats* et quelques emprunts faits à des publications officielles, on ne trouve dans son ouvrage aucune mention de la presse périodique. Il devait en être ainsi; en ce qui concerne les colonies, l'indifférence, l'ignorance de l'opinion, à cette époque, semblent avoir été absolues; aussi son influence sur la marche des affaires a-t-elle été nulle, ou du moins toute négative; des déclamations libérales ont pu parfois gêner, retarder l'action, elles n'ont jamais eu sur elle d'influence décisive. En matière de politique coloniale, il n'y a pas alors d'autre point de vue métropolitain que le point de vue gouvernemental. C'est bien ainsi que l'a conçu M. Schefer; il a présenté tous les faits qui ont pu déterminer la conduite des hommes d'État et ceux-là seuls; c'est pourquoi nous trouvons dans son livre les renseignements statistiques qui ont pu être connus d'eux, et non ceux qu'une enquête faite à loisir aujourd'hui permettrait de réunir pour dresser un état au vrai de nos colonies à cette époque; et c'est pourquoi aussi il ne nous a jamais présenté les doctrines dans l'abstrait, mais telles qu'elles ont existé dans l'esprit des hommes d'alors, telles qu'elles ont pu agir sur la marche des événements. Procédant ainsi, il nous a donné un tableau singulièrement vivant d'une évolution dont les effets sur la marche générale de la vie de notre pays devaient être immenses, et aussi une illustration saisissante d'une vérité dont l'importance s'étend bien au delà du cadre de l'histoire coloniale; qu'en politique il y a lieu de tenir bien moins compte de la valeur théorique des principes que de leurs conséquences et que les nécessités pratiques finissent toujours par l'emporter.

JOANNÈS TRAMOND.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes-rendus.* 1908, juill. — J. DE MORGAN. Les résultats des derniers travaux de la délégation scientifique en Perse (1907-1908). — J. ZEILLER. Le palais de Dioclétien à Spalato (résultats de sondages pratiqués en 1908). — H. GRÉGOIRE. Note sur une inscription gréco-araméenne trouvée à Faraša (du 1^{er} s. de notre ère?). — PERDRIZET. D'une fiction du droit privé attique (relative à l'esclave cité en justice). — J.-B. MISPOULET. Chronologie de Maximien Hercule (286-305). = Oct. P. GAUCKLER. Les fouilles du *Lucus Furrinae* (à Rome). — CLERMONT-GANNEAU. Inscription bilingue minéo-grecque découverte à Délos (prouve la persistance de la nationalité minéenne au 11^e s. av. J.-C.). = Nov. G. GLOTZ. Les esclaves et la peine du fouet en droit grec (Athènes fut la cité qui traita les esclaves avec le plus de douceur; le nombre de coups de fouets infligés à l'esclave y était proportionnel au nombre de drachmes d'amende infligées à l'homme libre). — G. PERROT. Notice sur la vie et les travaux de Gaston Boissier (1823 † 1908, avec une bibliographie de ses œuvres par L. Dorez). — H. CORDIER. La Chine en France au XVIII^e s. (étudie l'influence exercée en France par la littérature et l'art chinois). — G. LEFEBVRE. Un *τερον δσυλον* au Fayoum (publie et commente une inscription importante pour l'histoire de l'Égypte ptolémaïque et de ses institutions religieuses).

2. — Académie des sciences morales et politiques. *Séances et travaux.* 1908, juin. — L. LEFÉBURE. Notice sur Antonin Lefèvre-Pontalis (1830 † 1903). = Juill. E. LEVASSEUR. Notice sur M. Léon Faucher (1803-1854; économiste, ministre de l'Intérieur du 28 déc. 1848 au 12 mai 1849). = Août-sept. G. PICOT. 19^e rapport sur le *Catalogue des actes de François 1^{er}*. — E. LEVASSEUR. Rapport sur le concours pour le prix Léon Faucher. La culture actuelle en France; ses changements depuis 50 ans (dans ce rapport, qui remplit les p. 136-303, M. Levasseur résume les mémoires envoyés au concours sur les diverses régions de la France et les transformations de l'économie rurale depuis 1850). = Oct.-nov. A. LUCHAIRE. La *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France. = Déc. H. WELSCHINGER. Talleyrand et la guerre d'Espagne (Talleyrand a prétendu avoir blâmé et critiqué l'empereur au sujet de cette guerre; en réalité, il l'y poussa et le félicita hautement de tout ce qu'il y fit). — Id. Rapport sur le concours pour le prix J. Reynaud

(analyse de l'*Innocent III* de M. Luchaire). — 1909, janv. G. PICOT. Notice historique sur la vie et les travaux de M. le comte Duchâtel (1803-1867 ; ministre du Commerce en 1834, de l'Intérieur en 1840).

3. — Revue de l'histoire des religions. T. LVIII, n° 2. — H. HUBERT et M. MAUSS. Introduction à l'analyse de quelques phénomènes religieux (introduction à un volume de *Mélanges d'histoire des religions* qui vient de paraître. Dans cette introduction, les deux auteurs défendent contre les critiques qu'on leur a adressées leur méthode d'analyse et d'interprétation des phénomènes religieux). — R. BASSET. Bulletin des périodiques de l'Islam (suite de l'analyse critique des articles parus de 1903 à 1907). — P. OLTRAMARE. Le congrès international des orientalistes à Copenhague (août 1908). — P. ALPHANDÉRY. Le 3^e congrès international d'histoire des religions à Oxford (sept. 1908). — N° 3. S. REINACH. Clelia et Epona (le type de la déesse gauloise Epona se rattache à la statue équestre de Clelia sur la Voie Sacrée à Rome). — L. MASSIGNON. Les saints musulmans enterrés à Bagdad. — E. REUTERSKIÖLD. Les religions des non civilisés au congrès d'Oxford. — P. OLTRAMARE. Les religions de l'Inde et de l'Iran au congrès d'Oxford. — Et. COMBE. Bulletin de la religion assyro-babylonienne, 1907.

4. — Nouvelle revue historique de droit français et étranger. T. XXXII, 1908, n° 5. — J. DECLAREUIL. Quelques problèmes d'histoire des institutions municipales au temps de l'Empire romain. L'administration des villes (suite ici et au n° 6 : état lamentable des domaines appartenant aux villes ; elles ne disposent que de maigres recettes fiscales ; la fortune de la cité est de plus en plus réduite à l'ensemble des biens appartenant ou ayant appartenu à des curiales ; l'État est le souverain ordonnateur des dépenses de la cité). — G.-C. BURAGGI. Jacques Cujas, professeur à l'Université de Turin (publie les lettres patentes de 1566 nommant Cujas professeur de droit civil à cette université). — H. LEGRAS. Le « *privilegium* » en droit public à la fin de la République romaine (étude juridique ; suite au n° 6). — N° 6. R. DARESTE. Notes sur l'hypothèque en droit grec (discussion des théories de MM. Hitzig, Beauchet et Herzen). — E. CUQ. Notes d'épigraphie et de papyrologie juridiques ; VII : le marbre d'Aljustrel. — G. BOURGIN. Les communaux et la Révolution française (étudie les mesures législatives et administratives qui, au xvii^e et au xviii^e s., ont préparé l'œuvre des assemblées révolutionnaires. La Constituante s'opposa de toutes ses forces à la mainmise des paysans sur les biens communaux ; la Législative, par un décret du 28 août 1792, chercha, au contraire, sans repousser les revendications des communes, à préciser leurs droits, mais ne réussit pas à satisfaire les ambitions des paysans ; la Convention élaborait une législation complète qui, malgré tous les efforts de la réaction à partir de thermidor, subsista dans ses parties

essentielles. Cet article sert en quelque sorte d'introduction au recueil de M. Bourgin sur *le Partage des biens communaux*, 1908). — P. COLINET. Jean Bodin et la Saint-Barthélemy; documents inédits sur sa vie de juillet 1572 à mars 1573. — R. CAILLEMER. Le congrès historique de Berlin (analyse des communications relatives à l'histoire de droit).

5. — **La Correspondance historique et archéologique.** 1908, mai. — État des inventaires des archives départementales, communales et hospitalières (réimpression de l'*État* qui suit le Rapport adressé au ministre par M. Servois en 1902 et indication des inventaires publiés depuis lors; suite en juill. et sept.). — F. BOURNON. Documents relatifs à la Bibliothèque du roi, 1777-1791 (suite; fin en juill. et sept.). = Juill. A. MERSIER. Coup d'œil sur l'art des sièges avant l'artillerie à feu (résumé clair et intéressant, où l'on voudrait trouver une terminologie plus savante). = Sept.-oct. F. BOURNON. Actes d'état civil de personnages célèbres; 2^e série.

6. — **Revue des études anciennes.** T. X, 1908, n° 4. — M. CLERG. Aix ou Pourcieux? (maintient les conclusions auxquelles il était arrivé dans son livre sur *la Bataille d'Aix* et persiste à chercher à Pourcieux l'emplacement de la victoire de Marius). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines; XL: la bataille de Dijon (place à Bellefond, près Dijon, la bataille livrée par César avant le siège d'Alésia). = T. XI, 1909, n° 1. S. DE RICCI. *L'Anonymus Argentinensis* (donne les lectures de M. Wilcken). — Questions hannibaliques; XI: T. MONTANARI. Droit vers le mont Genève (Hannibal remonta la Durance et passa par le Genève). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines; XLI: L'âge de Vercingétorix (il était né, au plus tôt, en 82).

7. — **Bulletin de correspondance hellénique.** T. XXXI, 1907, nos 8-10. — Fouilles de Délos, 1904. Inscriptions, publ. p. L. BIZARD et P. ROUSSEL (fin). = Nos 11-12. Fouilles de Délos, 1904-1907. Description des ruines par L. BIZARD. = T. XXXII, 1908, nos 1-4. Fouilles de Délos, 1904-1905. Inscriptions financières, publ. p. E. SCHULHOF (suite au n° 11). — B. KEIL. Papyrus de Lille n° 1 (texte sur les travaux de canalisation). = Nos 5-10. G. GLOTZ. Le conseil fédéral des Béotiens (un papyrus d'Oxyrhynchus confirme et complète les renseignements fournis par Thucydide sur « les quatre conseils des Béotiens », qui sont les quatre sections d'un conseil fédéral). — H. LATTERMANN. Comptes de construction de Délos (commente en allemand une inscription trouvée à Délos). — P. ROUSSEL. Les Athéniens mentionnés dans les inscriptions de Délos (époque de la seconde domination athénienne); contribution à la *Prosopographia attica* de J. Kirchner (liste de 589 noms suivie de discussions critiques sur les dates des catalogues; sur le recrutement des prêtres des Kabires, de Sarapis et d'Hagné Aphrodité et sur l'opinion de M. Ferguson à ce sujet; sur les dates de

quelques archontes athéniens; sur les épimélètes de Délos de 160 env. à l'ère chrétienne; à la suite, publiée 71 inscriptions inédites). = Nos 11-12. Th. REINACH. Παρθενών (publie une inscription découverte en Asie Mineure et de l'époque des Sévères relative à la dédicace d'un « nouveau Parthénon » et revient, à ce propos, sur l'étymologie du mot Παρθενών, qui désigne « un sanctuaire ou une portion de sanctuaire réservé aux dévotions des vierges »). — H. GRÉGOIRE. Note sur deux inscriptions byzantines (mal publiées au t. IV du *C. I. G.*).

8. Le Moyen âge. 2^e série, t. XII, 1908, n° 5. — F. LOT. Mélanges carolingiens; VII : Date d'un diplôme de Charles le Chauve en faveur de l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun (juin 866 et non 855); VIII : Sur la date d'un groupe de diplômes de Charles le Chauve (il s'agit de six diplômes portant des dates discordantes quoiqu'en réalité tous de 855); IX : Sur l'authenticité d'un diplôme de Charles le Chauve en faveur de Moutiers-Saint-Lomer, du 14 oct. 843. — P. MONCEAUX. Inscription chrétienne de Tunisie (VI^e-VII^e s.). = C.-rendu : H. FINKE. Papsttum und Untergang des Templerordens (beaucoup de fautes de transcription dans les documents publiés). = N° 6. H. STEIN. La mort de Childéric II (la forêt *Lauconia* où Childéric II fut tué en 673 est la forêt de Lognes, à 6 ou 7 kilomètres de Chelles). — G. MOLLAT. Guichard de Troyes et les révélations de la sorcière de Bourdenay (en 1319, elle avoua avoir modelé contre feu la reine Jeanne une image de cire, qui avait été remise à Guichard, mais ne parla pas d'envoûtement). — P. GAUTIER. Note sur un exemplaire du *Recueil* de Pérard (ayant appartenu au P. André, le célèbre faussaire). — M. JUSSELIN. Privilège inédit du pape Jean X pour le monastère de Sainte-Ursule de Cologne (926). = T. XIII, 1909, n° 1. H.-F. DELABORDE. Une prétendue supercherie de Jouvenel des Ursins (il ne prétend point être né au diocèse de Châlons : c'est l'informateur bourguignon auquel il a eu recours dont il dit qu'il y était né). — J. DELAVILLE LE ROULX. Deux aventuriers de l'ordre de l'Hôpital. Les Talebart (Aymar Talebart, titulaire de plusieurs commanderies, fut nommé par le pape Clément VII capitaine de Montélimar en 1383; servit le roi de France Charles VI en 1395 comme chambellan; chargé de plusieurs missions par le pape; peu scrupuleux, il chercha à mettre la main sur plusieurs commanderies de l'Hôpital qui ne lui appartenaient pas; il disparaît vers 1420). — G. HUET. Le roman d'Apulée était-il connu au moyen âge? — M. JUSSELIN. Autographe et acte inédit d'Étienne de Tournai. = C.-rendus : B. MONOD. Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe I^{er} (très instructif, mais semble avoir exagéré l'intransigeance d'Urbain II). — E. RICHMOND. Recherches sur la famille des seigneurs de Nemours (les documents sont peu correctement publiés).

9. — Revue d'histoire moderne et contemporaine. T. XI, n° 4, janv. 1909. — J. LETACONNOUX. Les transports en France au XVIII^e s.

(fin : la batellerie fluviale et le flottage ; insuffisance générale de l'organisation des transports, surtout par eau). — P. CARON. La question des « volontaires », à propos d'une enquête en cours (cette enquête a été entreprise dans les départements sur l'initiative de la Section historique de l'État-major, qui, pour la faciliter, a publié un volume de M. E. Déprez sur *Les volontaires nationaux* de 1791 à 1793. Suivant M. Caron, cette date de 1793 et le cadre d'études proposé par M. Déprez sont mal choisis). — N° 5. H. CARRÉ. La réaction parlementaire de 1775 et le procureur général de Moydieu (exemple des représailles exercées, après la disgrâce du chancelier Maupeou, contre les parlementaires qui s'étaient ralliés à son système : Moydieu, procureur général du parlement de Grenoble). — V.-L. BOURILLY. Derniers travaux sur Montaigne. — C.-rendus : F. Masson. Autour de Sainte-Hélène (discussion par Ph. Gonnard sur la question de la mission de Gourgaud en Europe). — Dernières publications sur l'histoire et la géographie économiques (analyse par J. Letaconnoux).

10. — Société de l'histoire du protestantisme français.

Bulletin. T. LVII, 1908, nov.-déc. — G. D. Une famille de gentilshommes verriers. Les Amouin (persécutés et dispersés comme protestants sous Louis XIV). — Th. RIVIER. L'église française de Saint-Gall (suite : différentes espèces de réfugiés protestants français au XVIII^e s. en dehors des galériens libérés ; l'église française et ses pasteurs Saint-Gallois de 1722 à 1794). — A. FALGUIÈRE. Livre de raison d'Étienne Ducros, bourgeois de Sumène, professant la religion réformée. Extraits de 1618 à 1674. — Ch. BASTIDE. Pierre Coste d'après quelques lettres inédites (1697-1743). — DE FRANCE. Notes sur l'ancienne église protestante de La Bastide d'Armagnac, près de Mont-de-Marsan (extraites d'un registre d'état civil, de 1615 à 1671). — E. GRISELLE. Avant et après la Révocation de l'Édit de Nantes. Chronique des événements relatifs au protestantisme de 1682 à 1687 (suite de cette « Chronique » : 1685-86). — T. LVIII, 1909, janv.-févr. A. MAILLET. Les protestants du Diois et des baronnies en 1692 pendant l'invasion du Dauphiné (la légende de Philis de La Tour La Charce, « libératrice du Dauphiné », repose sur une équivoque : Philis ne se distinguait que par son ardeur à convertir les protestants). — L. GAUTIER. Décès de réfugiés français à Genève de 1681 à 1710 (publie de nombreux passages du registre mortuaire de Genève relatifs à des réfugiés français). — P. DE FÉLICE. Quand Bolsec commença-t-il à calomnier Calvin ? — A. DE CHAMBRIER. Évaluation de la livre tournois et des principales monnaies en usage dans les pays du Refuge, 1685-1715.

11. — Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée.

T. XXXI, 1908, juillet. — La campagne du maréchal de Saxe dans les Flandres en juillet 1745. Le combat de Melle et la surprise de Gand, 9-11 juillet (fin). — La manœuvre de Valmy ; II : Dumouriez dans l'Ar-

gonne (fin). — La campagne de 1800-1801 à l'armée d'Italie. La bataille de Pozzolo, 4 nivôse an IX-25 déc. 1800. — Les services de l'arrière à la Grande Armée en 1806-1807 (suite ici et dans tous les fasc. suiv.). — La guerre de 1870-71. L'investissement de Paris; V : Marche des armées allemandes de Sedan sur Paris (suite ici et dans tous les fasc. suiv. Mouvements des troupes françaises dans Paris jusqu'au 15 sept. au soir; journées du 16, du 17 et du 18 sept.; combat de Châtillon). = Août. Les milices provinciales sous Louvois et Barbezieux, 1688-1697 (fin en sept. Les milices furent créées par ordonnance du 29 nov. 1688 pour faire face à la coalition déchainée contre la France; étudie leur recrutement et leur rôle dans les guerres de 1689). — La campagne de 1794 entre Rhin et Moselle; fin de la campagne d'hiver. = Sept. Les armées du Rhin au début du Directoire (Sambre-et-Meuse, Rhin-et-Moselle; suite dans tous les fasc. suiv. : extr. d'un ouvrage sur *Les armées du Rhin au début du Directoire*, en cours d'impression). — Études tactiques sur la campagne de 1806. Auerstedt (suite dans tous les fasc. suiv.). = T. XXXII, 1908, nov. La Moricière et la conquête de Bougie. = Déc. Montcalm au combat de Carillon, 8 juillet 1758 (suite en janv.; fin en févr.). — La bataille de Bussaco, 27 sept. 1810 (pendant la campagne dans la péninsule ibérique; fin en janv. et févr.). = T. XXXIII, 1909, janv. La correspondance inédite de Napoléon aux archives de la Guerre (indications sur les lettres conservées; en févr., début de la publication des lettres originales). = Févr. La bataille de Messkirch, 15 floréal an VIII.

12. — La Révolution française. 1909, févr. — E. GABORY. Les royalistes et les biens nationaux en Vendée (analyse un registre relatif à l'administration des biens nationaux saisis par l'armée royaliste en Vendée, 1795). — A. FRIBOURG. Méthode pour une édition critique des discours de Danton (spécimen d'édition en vue d'une édition complète). — L. LÉVY-SCHNEIDER. Napoléon et la garde nationale (fin : « Napoléon, dans la question des gardes nationales, n'a eu ni plan précis, ni action constante »; il n'a pris à ce sujet, de 1805 à 1815, que des mesures de circonstance, sans jamais arriver à élaborer un plan d'ensemble). — Séance de la Commission supérieure des archives (dans ce procès-verbal, on reproduit les rapports des archivistes sur le classement des séries F¹³, C⁷ et BB⁴, ^{5, 8} des Arch. nat. concernant les travaux publics et la marine). — Rapport de la Commission des archives diplomatiques. = Mars. E. DEJEAN. Un projet de discours de Louis XVI par Necker (pour la séance d'ouverture de l'Assemblée nationale du 5 mai 1789). — BOUTILLIER DU RETAIL. Les privilégiés et les achats de biens nationaux dans le département de l'Aube (les nobles furent parmi les premiers acquéreurs des biens du clergé confisqués et les ecclésiastiques suivirent cet exemple). — F. BRAESCH. Un mariage civil en oct. 1792. — L. ABENSOUR. Le féminisme sous la monarchie de Juillet. Les ouvrières (surtout d'après Flora Tristan). — J. POIRIER. L'opinion

publique et l'Université pendant la première Restauration (après le retour des Bourbons, l'opposition à l'Université se manifesta au grand jour; l'œuvre de Bonaparte fut attaquée et des plans de réforme furent proposés. L'auteur étudie ce mouvement d'après les brochures de polémique, les journaux et les délibérations des Conseils généraux).

13. — Commission des documents relatifs à la vie économique de la Révolution. *Bulletin.* 1907, nos 1-2. — A. BRETTE. État général des bailliages en 1789. — P. CARON et L. RAULET. Le Comité des subsistances de Meulan et l'approvisionnement de Paris, 1789-91 (étudient en détail la part importante prise par le Comité de Meulan à l'approvisionnement de Paris). — Rapports de Grivel et Siret, commissaires observateurs parisiens du Conseil exécutif provisoire, sur les subsistances et le maximum, sept. 1793-mars 1794, publ. p. P. CARON. — Ch. SCHMIDT. La question du « prix réel » des biens nationaux aliénés (publie les « réflexions » du citoyen Vuillier à ce sujet, 1801). — Nos 3-4. G. BOURGIN. Notes sur l'administration de l'agriculture et la législation rurale de 1788 à l'an VIII. — Id. Recueil des principaux textes législatifs et administratifs concernant l'économie rurale de 1788 à l'an VIII (380 numéros). — Id. Recueil des principaux textes législatifs et administratifs concernant l'économie forestière de 1788 à l'an VIII (66 numéros). — Id. Notes sur les sources générales de l'histoire de l'économie rurale pendant la Révolution (1^o documents des Archives nationales; 2^o descriptions économiques des départements publiés pendant la Révolution; 3^o statistiques officielles; 4^o travaux des sociétés d'agriculture). — 1908, nos 1-2. Ch. SCHMIDT. Un essai de statistique industrielle en l'an V (publie les mémoires adressés en 1797 par les départements de la Corrèze, de la Creuse, de la Moselle, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Sarthe en réponse à une demande d'enquête sur l'état de l'industrie en France envoyée par le ministre de l'Intérieur). — Notes, extraits et documents (sur les assignats en 1792 et sur le maximum en l'an III).

14. — La Révolution de 1848. T. V, 1908, juillet. — JEANJEAN. « L'éternel révolté » (suite de la biographie de Barbès; ses rapports avec Blanqui au moment de la publication du « document Tascheureau »). — H. BOURGIN. Victor Considerant; son œuvre (suite; fin en sept. et nov. Considerant fonde le journal *La Phalange*, 1836, et publie en 1841 le *Manifeste de l'école socialiste*; la *Phalange* est transformée en journal quotidien sous le nom de la *Démocratie pacifique*, 1843; Considerant élu à l'Assemblée nationale, 1848; son exil et son œuvre au Texas, 1849-69; conclusion). — S. WASSERMANN. Le club de Raspail en 1848 (suite; fin en sept. et nov. Le club des *Amis du peuple*, présidé par Raspail, fut fondé après le 17 mars et ne joua qu'un rôle tout à fait secondaire dans les journées de 1848). — F. PUAX. Une circulaire du Comité démocratique protestant (pour appuyer des candidatures pro-

testantes en 1848). = Sept. A. LEBEY. Dix lettres inédites de Persigny (1834 et 1841-43; fin en nov.). — Un discours politique de Richard Wagner (15 juin 1848). = Nov. J. PRUDHOMMEAUX. Une lettre du général Bugeaud (écrite d'Alger le 25 sept. 1842).

15. — **Annales des sciences politiques.** T. XXIII, 1908, n° 4. — M. WALLON. Les Saints-Simoniens et les chemins de fer. L'élaboration du réseau (montre comment les Saints-Simoniens travaillèrent à créer un mouvement d'opinion en faveur des chemins de fer et étudie la part qu'ils prirent à l'élaboration du réseau; suite en 1909, n° 1). = N° 6. E. LEVASSEUR. Le mouvement des salaires (après quelques aperçus sur le salariat au moyen âge, étudie l'augmentation progressive des salaires aux xix^e et xx^e s.; fin au n° suiv. Extr. d'un ouvrage intitulé *Salariat et salaires*). — H. MYLÈS. Angleterre et Japon (historique de leurs rapports depuis 1858, avec une bibliographie). = T. XXIV, 1909, n° 1. XÉNOPOL. L'influence intellectuelle française chez les Roumains (elle s'exerça d'abord, au xviii^e s., par l'intermédiaire des Grecs du Phanar et ne cessa de croître au xix^e s.).

16. — **Annales de géographie.** T. XVI, 1907, juill. — A. DEMANGEON. La « trouée de l'Oise » (aperçu sommaire de son rôle historique). — A. BERNARD. La colonisation et le peuplement de l'Algérie (d'après l'*Enquête* de Peyerimhoff). = Sept. L. RAVENEAU. Bibliographie géographique annuelle; 1906. = T. XVII, 1908, mai. R. MUSSET. La limite de la culture de la vigne dans l'ouest de la France (elle est en fort recul depuis le moyen âge; bibliographie de l'histoire de la culture de la vigne dans l'ouest de la France). = Sept. L. RAVENEAU. Bibliographie géographique annuelle; 1907. = Nov. A. BRIOT. La faune de l'Europe et ses origines (d'après Scharff, *European animals*, 1907). = T. XVIII, 1909, janv. L. GALLOIS. Les noms de pays (fragment d'un livre paru sous le titre *Régions naturelles et noms de pays*). — G.-A. HÜCKEL. Les Indogermains. Leur origine, leurs migrations et leur civilisation (d'après H. Hirt, *Die Indogermanen*, 1907).

17. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1908, 3 décembre. — M. Hartmann. Chinesisch-Turkestan (excellente brochure par un philologue qui connaît à fond l'histoire et la civilisation du Turkestan chinois). = 10 décembre. L. DOREZ. Les manuscrits à peinture de la bibliothèque de Lord Leicester à Holkham Hall, Norfolk; choix de miniatures et de reliures (remarquable). = 17 décembre. Bouglé. Essais sur le régime des castes (remarquable). — A. Dieterich et R. Wunsch. Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei (excellent travail critique sur un point caractéristique de la vie provinciale au ii^e s. : la croyance à la magie. Les épidémies de sorcellerie au moyen âge dérivent de là). — J. K. Fotheringham. The Bodleian ms. of Jerome's version of the Chronicle of Eusebius (très important pour l'établissement du texte de la célèbre

chronique, dont nous n'avons pas encore une bonne édition). — Lettre de M. Déprez (véhémement réplique à l'article d'A. Chuquet sur les *Volontaires nationaux*). = 24 décembre. *Abele*. Der Senat unter Augustus (combat et condamne la thèse de la dyarchie plaidée récemment par E. Meyer). = 31 décembre. *Jones*. The roman empire (bon résumé, surtout pour l'histoire administrative et économique). — *A. Ehrhard*. Die griechischen Martyrien (utile). — *Grützmacher*. Hieronymus (publie les deux derniers chapitres d'une remarquable biographie de saint Jérôme). — *P. Lehmann*. Franciscus Modius als Handschriftenforscher (reconstitue la bibliothèque formée par le savant humaniste François de Maulde, mort le 22 janvier 1597 à quarante-sept ans). = 1909, 7 janvier. *F. Lanzoni*. San Petronio, vescovo di Bologna, nella storia e nella legenda (bon). — *E. Schwartz*. Christliche und jüdische Ostertafeln (excellente étude sur le comput pascal). = 21 janv. *A. Mayr*. L'île de Malte dans l'antiquité (intéressant). = 28 janv. *O. Rubensohn*. Elephantine-papyri (textes intéressants). — *Wimmer*. De danske Runemindesmaerker; I (introduction générale à l'admirable recueil des monuments runiques du Danemark). = 4 février. Mélanges Godefroid Kurth; I : Mémoires historiques. — *Lea*. The Inquisition in the spanish dependencies (excellent. L'inquisition est responsable de la ruine des colonies espagnoles; c'est la conclusion que le livre met en pleine lumière). = 11 février. *K. Häbler*. Geschichte Spaniens unter den Habsburgern; I (très bonne histoire de l'Espagne au temps de Charles-Quint). = 18 février. Mélanges de la Faculté orientale, t. III, fasc. 2 (à noter la suite des études du P. Lammens sur le règne du calife Moavia I^{er} et plusieurs inscriptions grecques). — *Ed. Chapuisat*. Le commerce et l'industrie à Genève pendant la domination française, 1798-1813 (neuf et intéressant). = 25 février. *H. Weber*. Attisches Prozesrecht in den attischen Seebunds-staaten (utile travail préparatoire). — *E. Drerup*. Ein politisches Pamphlet aus Athen 404 von Chr. (ce discours se rapporte aux affaires de Thessalie; il est impossible de l'attribuer à Hérode Atticus). — *Arnold*. The Roman system of provincial administration (insuffisant). — *Baddeley*. The Russian conquest of the Caucasus (bon). — *Y. Fehmi*. Histoire de la Turquie (bon résumé, mais trop sec, et où cependant les intrigues de sérail tiennent trop de place). = 4 mars. *Beccari*. Rerum Æthiopicarum scriptores occidentales inediti; t. VI et VII (ces deux volumes contiennent la suite et la fin de l'Histoire d'Éthiopie par le P. E. d'Almeida). — *Lersch*. Der Bernische Kommerzienrat im 18 Jahrh. (intéressant). = 11 mars. *E. Fischer*. Das Patriziat Heinrich's III und Heinrich's IV (subtil et stérile). — *An. France*. Vie de Jeanne d'Arc; t. II (art. important de S. Reinach, qui dit son mot, en passant, sur la critique de France par A. Lang). — *W. Stubbs*. Germany, 1200-1500 (« l'ouvrage posthume du savant évêque d'Oxford appartient, à tous les points de vue, au passé »). On aurait mieux fait de ne pas le publier). — *Dom H. Leclercq*. Les

martyrs; t. VIII (ici, ce sont les martyrs du xvi^e s., parmi lesquels l'auteur, pieusement, place Marie Stuart). = 18 mars. *J. Combarieu*. La musique et la magie; étude sur les origines populaires de l'art musical, son influence et sa fonction dans les sociétés (intéressant, un peu court de vue, mal composé). — *P. Gauckler*. Rapport sur les inscriptions latines découvertes en Tunisie de 1900 à 1905 (important). — *H. Gerdes*. Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit (bon, surtout pour ce qui concerne l'état économique et social de l'Allemagne de 1125 à 1250).

18. — Le Correspondant. 10 févr. — LANZAC DE LABORIE. Les divisions sociales et mondaines au lendemain de la révolution de juillet (d'après la *Chronique* de la duchesse de Dino). — *A. LAUNAY*. Mazagran, février 1840 (donne un récit exact, d'après les documents des archives de la Guerre et les récits du général Lecer, beau-fils du capitaine Pilleux, de l'épisode héroïque, mais en somme assez banal, de la défense de Mazagran par le capitaine Lelièvre, bon soudard sans cervelle, et de sa délivrance par le lieutenant-colonel du Barail). — *E. FRÉMY*. Les débuts de l'industrie des glaces en France, 1665. Colbert et les Vénitiens (d'après les archives de Saint-Gobain et celles de Venise. Ce sont des ouvriers de Murano, La Motta, Cimegotto dit della Rivetta, Barbini, Civrano et Morane qui, fugitifs de Venise, furent installés à Paris, malgré l'ambassadeur vénitien Giustiniani, qui essaya de faire assassiner la Rivetta par son rival La Motta, fit empoisonner deux des ouvriers verriers et finit par rapatrier la Rivetta, Barbini et Civrano. Mais des ouvriers français avaient été formés, et la manufacture subsista). = 25 févr. *SICARD*. Le clergé et la liberté sous la Constituante (fin le 25 mars. Le clergé jusqu'en 1792 ne fut pas hostile à la Révolution et se montra libéral dans son ensemble). — *L. LEGER*. Ladislas Rieger. = 10 mars. *HENNET DE GOUTEL*. Cent ans d'histoire polonaise (rappelle les événements de 1807 à 1825 et les insurrections de 1830, 1848, 1863 et indique les modifications ultérieures qui rendraient possible une certaine autonomie polonaise dans une Russie constitutionnelle). — *L. DE CONTENSON*. Le comte de Souvigny, lieutenant général des armées du roi, 1597-1673 (résumé biographique d'après les Mémoires de Souvigny). — *B. DE LACOMBE*. La Renaissance catholique à la veille de la Réforme protestante (analyse assez tendancieuse du second volume de M. Imbart de La Tour sur les *Origines de la Réforme*). = 25 mars. Les troubles de Perse. Les origines de la situation actuelle et son développement (intéressante analyse, rattachée aux antécédents historiques, des forces antagonistes qui se disputent la Perse actuelle et de la rivalité anglo-russe qui aboutit à la mainmise des Russes et des Anglais sur le pays). — *Augustin COCHIN*. Taine et M. Aulard (fin le 10 avril; remarquables articles où, tout en rendant justice à M. Aulard, l'auteur soutient que Taine a utilisé avec soin et intelligence les documents qui l'éclairaient sur le point essentiel de l'histoire révolution-

naire : le rôle collectif, anonyme du *petit peuple*, de la minorité qui, au nom d'une foi aussi violente que mal formulée, a dominé deux ans la masse de la nation. Ni M. Aulard, avec sa théorie de l'influence des circonstances, ni les réactionnaires, avec l'hypothèse naïve d'un complot ténébreux, n'ont expliqué les raisons de ce phénomène. Taine non plus, mais il a eu le mérite de le décrire. M. Cochin, en cherchant à déterminer le rôle et les idées directrices du *petit peuple*, imbu d'idées abstraites et philosophiques, qui aurait conduit la Révolution, nous paraît avoir, lui aussi, substitué une conception abstraite aux causes très multiples qui ont produit le jacobinisme et la Terreur. — J. JØRGENSEN. La conversion de saint François d'Assise (fragment d'une nouvelle vie de saint François par un romancier).

19. — **Études. Revue fondée par des Pères de la C^{ie} de Jésus.**
 1909, 5 févr. — N. PRUNEL. Les premiers séminaires en France au xvii^e s. Un document inédit (publie une lettre du P. Bourgoing, prêtre de l'Oratoire, où l'on voit que, dès le 16 avril 1642, un séminaire existait à Saint-Magloire de Paris). — E. GRISSELLE. Dix lettres inédites de Dom Tassin, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, 1757-1772 (il y est question de la publication du *Nouveau traité de diplomatique* et de l'histoire du diocèse de Beauvais). — P. DUDON. Bulletin d'histoire contemporaine. — Sommutation et observations de M. l'abbé J. Turmel (lettre de M. Turmel défendant contre les critiques de M. Portalé son *Histoire du dogme de la papauté*). = 20 févr. J. DE LA SERVIERE. Lord Acton et son cercle (Acton, 1834-1902, fut un des représentants les plus éminents du catholicisme libéral en Angleterre; ses idées politiques et religieuses d'après sa correspondance publiée par Dom Gasquet). — X. LE BACHELET. Bède et l'eucharistie. — A. D'ALÈS. Bulletin d'ancienne littérature chrétienne. — J. DOIZÉ. Publications relatives à l'histoire de l'Église de France. = 5 mars. J. CALÈS. Bulletin de l'ancien Orient biblique (revue des derniers travaux sur la Babylonie, la Chaldée, l'Égypte). — F. CAVALLERA. Bulletin de patrologie. — P. SCHOENER. Les premiers séminaires en France au xvii^e s. (réponse à l'article de N. Prunel, paru le 5 févr. : dès 1631, le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet est organisé; c'est donc le plus ancien séminaire connu en France. A la suite, réplique de N. Prunel, qui maintient l'antériorité du séminaire de Saint-Magloire. Nouvelle réponse de M. Schœnher dans le n° du 5 avril). = 20 mars. F. CAVALLERA. Un chef-d'œuvre de littérature apocryphe : les psaumes de Salomon. — P. DUDON. Les commencements de la franc-maçonnerie en France (résumé critique du livre de G. Bord sur *la Franc-maçonnerie en France des origines à 1815*, t. I). — P. SIAU. Au Maduré. Brahmes et pariahs (le nombre des conversions parmi les brahmes au xvii^e s. fut fort restreint; l'évangélisation des pariahs fut au moins aussi active que celle des castes supérieures). = 5 avril. L. DE GRANDMAISON. Orpheus. En marge d'une histoire générale des religions (vive critique, au point de

vue catholique, de l'*Orpheus* de M. S. Reinach, dont l'auteur blâme sévèrement la partialité et l'insuffisance). — X. LAGIER. Le persécuteur des Hébreux en Égypte (semble bien avoir été Ramsès II comme le veut l'opinion traditionnelle). — G. HUVELIN. Bulletin d'Ancien Testament.

20. — Revue des cours et conférences. T. XVII, 1908-1909, n° 2. — Ch. SEIGNOBOS. Histoire politique de la France contemporaine depuis 1848 [jusqu'en 1870] (suite ici et dans les n°s 3 à 12 : établissement du 2^e Empire, l'Empire autoritaire; renaissance de la vie politique après 1852; le régime impérial et les partis, 1860-1868; l'Empire parlementaire; la fin de l'Empire; les populations ouvrières de 1848 à 1870; les transformations de la société de 1848 à 1870; les capitalistes, la population agricole, la France industrielle, la société bourgeoise, le clergé de 1848 à 1870; la crise du gouvernement de la Défense nationale, sept. 1870-févr. 1871). — P. DE LABRIOLLE. Le christianisme d'Ausone. — N° 13. E. CAVAIGNAC. Les sources de l'histoire du monde antique de 338 à 168 av. J.-C. (avec des corrections au n° 15). — N° 18. Ch. SEIGNOBOS. Histoire intérieure de la France depuis 1870 (moyens d'information; suite au n° 19 : les partis en 1870 et l'Assemblée nationale).

21. — Revue des Deux Mondes. 1908, 15 oct. — F. DE MARTENS. Nicolas I^{er} et Louis-Philippe (suite le 1^{er} nov. : 1830-1843. Nous possédons ici pour la première fois un récit documenté sur les difficultés de tout genre qui s'élevèrent entre la France et la Russie après la révolution de 1830. Il fallut toute la modération de Nesselrode et l'habileté énergique de l'ambassadeur Pozzo di Borgo pour empêcher l'irritation hautaine de Nicolas I^{er} contre ce qu'il regardait comme une usurpation d'amener un conflit armé. La révolution de Belgique et surtout les sympathies avouées de la France pour les insurgés polonais aggravèrent les choses. A partir de 1833, on voit la question d'Orient et la révolte de Méhémet Ali passer au premier plan dans les relations franco-russes. Curieuse analyse des *Observations sur la situation de la France* rédigées en 1834 par les représentants de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Froideur et raideur du comte Pahlen, qui remplace Pozzo di Borgo en 1835. Efforts de Nicolas I^{er} pour empêcher la France de se compromettre pour Méhémet Ali. C'est l'action combinée de Guizot, devenu ministre des Affaires étrangères, et de Kisselew, chargé d'affaires en l'absence de Pahlen, qui atténua peu à peu l'aigreur des relations). — E. DAUDET. Moreau et la conspiration de Georges (suite le 15 nov. : de la prison du Temple aux États-Unis. Fin le 1^{er} déc. : le retour en Europe. Cette étude, pour laquelle M. Daudet a utilisé, outre les documents de nos archives publiques, les papiers Blacas, permet de suivre l'évolution des sentiments qui ont conduit Moreau à servir dans les rangs des alliés. Sa culpabilité dans le complot de Georges fut très faible. Sa conduite antérieure était irrépro-

chable, comme le prouvent les documents inédits cités par M. Daudet. Récit neuf et détaillé des efforts infructueux faits par les Russes en 1807 pour l'attirer à eux. Mission de Pahlen. Ce n'est qu'en 1812 que Moreau, qui avait déjà fait entrer son aide de camp Rapatel au service russe, y entra lui-même). — ARVÈDE BARINE. Madame, mère du régent (5^e partie. Piquante analyse de la froideur religieuse de Madame et de la vivacité de ses sentiments maternels. Sa disgrâce et son isolement. La mort de Monsieur et l'habile intervention de M^{me} de Maintenon rétablissent sa situation en 1701). — H. MOYSET. La politique de la Prusse et les Polonais. La loi de colonisation (fin le 1^{er} déc.). = 1^{er} déc. P. KHORAT. L'odyssée d'un prétendant birman (le prince Myngoon-min, fils du roi Min Doon, qui, après avoir fait échouer le complot par lequel son oncle Kanoun Meng tenta en 1866 de s'emparer du pouvoir, fut obligé de se réfugier chez les Anglais, qui l'internèrent en 1870 à Bénarès; quand, après la mort de Min Doon, Thibau s'empara du pouvoir, Myngoon soutint à travers une série d'incroyables aventures à Chandernagor, à Pondichéry, en Indo-Chine, son rôle de prétendant contre les Anglais qui, en 1885, s'étaient rendus maîtres de la haute Birmanie. Myngoon, soutenu secrètement par les autorités françaises, finit par leur paraître incommode et dangereux et fut obligé de se fixer à Hanoï). = 15 déc. H. WELSCHINGER. Bismarck et la formation de l'empire allemand à Versailles (met bien en lumière comment Bismarck réussit, malgré le roi Guillaume, à concilier la création du nouvel empire avec le maintien des souverainetés allemandes particulières). — R. PRION. L'Europe et la crise balkanique. = 1909. 1^{er} janv. MÉZIÈRES. Le mystère de la vie du Tasse (d'après le récent ouvrage de M. A. de Gubernatis, qui croit aux amours du Tasse avec Léonore d'Este, rapproché de celui de Solerti, qui n'y croit pas et qui pense que la folie du Tasse n'a eu d'autres causes que son tempérament surexcitable et qu'Alphonse d'Este l'a traité avec douceur. M. Mézières croit que le Tasse a dû commettre des imprudences graves et que le duc a été très dur avec lui). = 15 janv. F. STROWSKI. Fénelon avant le préceptorat du duc de Bourgogne (esquisse délicate de Fénelon, élève de Saint-Sulpice et de M. Tronson, et, d'après M. Masson, de ses premières relations avec M^{me} Guyon, qui lui prédit le préceptorat royal auquel il est appelé en effet). — G. FAGNIEZ. La femme et la société française dans la première moitié du xvii^e s. L'enfance et l'éducation (étude très approfondie et très neuve. Tableau des services rendus à l'éducation des filles par la renaissance catholique après le concile de Trente. Couvents et pensionnats. Les Ursulines et les Augustines. Les Visitandines. Les petites écoles et écoles de charité. Curieux détails sur la tolérance amenée par l'édit de Nantes). — R. DE COURSON. Le roman d'une princesse (Sophie-Dorothee de Hanovre). — ÉT. DEJEAN. Le diocèse d'Alet sous l'épiscopat de Nicolas Pavillon, 1635-1677 (récit de la réforme du diocèse d'Alet par ce rude et austère prélat et de ses

luttres contre les chanoines, moines et gentilshommes. Brillant portrait de cet évêque féodal). — ROUIRE. Les indigènes algériens. La suppression des anciennes institutions et la désagrégation de la société arabe. = 1^{er} févr. G. HANOTAUX. Fachoda. I. La négociation africaine (fin le 15 févr. : la convention de juin 1908. M. Hanotaux estime que la France a, malgré tout, atteint en partie l'objet de la mission Marchand). — C^{te} DE SÉGUR. L'avènement de Louis XVI (suite le 15 févr. Les premiers actes du règne). = 15 févr. E. FAGUET. Une famille parisienne au xvii^e s. (très jolie esquisse de la famille Perrault; les cinq fils de Pierre Perrault, avocat au Parlement). = 1^{er} mars. C. SEILLIÈRE. Une école d'impérialisme mystique. Les plus récents théoriciens du pangermanisme (Ludwig Woltmann et S. L. Reimer). — R. PINON. La rivalité de l'Angleterre et de l'Allemagne. = 15 mars. E. DAUDET. Le prologue d'une vie d'impératrice (l'impératrice Élisabeth, femme d'Alexandre V, d'après l'ouvrage du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch).

22. — Historische Vierteljahrschrift. T. XII, 1909, n° 1. — F. CURSCHMANN. Sur le plan à adopter pour un atlas historique des provinces orientales de l'État prussien (examine, à ce propos, les questions les plus importantes de méthode qui se posent en géographie historique). — J. ZIEKURSCH. Friedrich von Cölln et le *Tugendbund* (d'oct. 1806 à déc. 1808, Cölln fit paraître plus de 6,000 pages de volumes incendiaires; il n'a pu, à lui seul, suffire à la tâche; ses collaborateurs furent les fondateurs de la première chambre du *Tugendbund*). — V. SAMANEK. Pour l'appréciation du pouvoir exercé par l'empereur Henri VII en Italie. = C.-rendus : C. v. Schwerin et S. Rietschel. Travaux sur la « centaine » germanique (important article de G. Seeliger). — N. Jorga. Gesch. des osmanischen Reiches (important; mais l'auteur ne connaît qu'imparfaitement la littérature du sujet et fort peu les sources turques).

23. — Historische Zeitschrift. 1909, t. CII, fasc. 2. — S. RIETSCHEL. La politique urbaine de Henri le Lion (Henri le Lion, fondateur ou rénovateur de Munich et de Lübeck en 1158, de Brunswick, de Schwerin, etc., a, dans sa politique à l'égard des villes, appliqué des principes cohérents et très personnels : il a accordé aux villes des franchises et des libertés, afin de s'en faire des alliées contre les principicules de ses États; ils les a fortifiées). — W. NORDEN. Quelques vues sur les tentatives d'union des Églises au moyen âge (reprend et défend contre les critiques de M. Haller les vues qu'il a déjà exposées dans son volume *Das Papsttum und Byzanz*). — H. ULMANN. Sur le rôle du prince royal de Suède dans la guerre d'Indépendance, 1813-1814. — A. BRACKMANN. Sur le plan d'une *Germania sacra* (résumé d'un projet soumis par MM. Kehr et Brackmann au congrès historique de Berlin). = C.-rendus : Reich. General history of Western nations; I : Antiquity (sugges-

tif; mais ce n'est pas une histoire générale des « Western nations » dans l'antiquité). — *Grupp. Kulturgeschichte des Mittelalters*; t. I, 2^e éd. (il manque à l'auteur des connaissances indispensables pour traiter des civilisations germanique et celtique). — *J. Drehmann. Papst Leo IX und die Simonie* (E. Bernheim conteste l'interprétation de plusieurs textes relatifs aux élections épiscopales). — *K. Wenck, A. Huyskens, E. Heymann. Travaux sur sainte Élisabeth*. — *W. Beck. Die ältesten Artikelsbriefe für das deutsche Fussvolk* (discussion par W. Erben).

24. — Historisches Jahrbuch. T. XXX, 1909, n° 1. — H. MEYER. Pour l'histoire des antécédents du plus ancien pacte de famille de la maison de Hohenzollern (publie un acte inédit de 1341 curieux pour l'histoire de Jean II et d'Albert le Beau, fils du burgrave Frédéric IV de Nuremberg). — N. PAULUS. Nouveaux éclaircissements sur les débuts des indulgences (examen des textes donnés à tort par M. Gottlob comme les plus anciens actes d'indulgences, XI^e s.). — F. SCHRÖDER. Comment Clément Venceslas devint-il prince-électeur de Trèves? (en 1768. Sur-tout écrit d'après les archives de Dresde et de Coblenze). — G. SOMMERFELDT. Les prophéties de sainte Hildegarde de Bingen (publie une lettre où, en 1383, maître Henri de Langenstein rapporte les prophéties de Hildegarde sur la situation de l'Église). — O. BRAUNSDORFER. Un mémoire adressé au Saint-Siège en 1566 pour recommander un établissement allemand de copie et imprimerie (publie et commente une lettre du nonce extraordinaire Jules Pavesi, dominicain, archevêque de Sorrente).

25. — Deutsche Rundschau. 1908, décembre. — Aug. FOURNIER. L'œuvre de l'empereur. Pour le sixantième anniversaire de l'avènement de François-Joseph I^{er}. — RASCHDAU. Extrait des papiers politiques du sous-secrétaire d'État Busch (publie un important fragment relatif aux affaires d'Orient en 1875-1876). — M. L'histoire de la Révolution française (à propos du livre de M. Aulard sur *Taine, historien de la Révolution française*, étudie la méthode historique de M. Aulard lui-même par opposition à celle de Taine). — 1909, janv. R. MEYER. Satires historico-politiques (aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e s.). — F. TEZNER. La théorie constitutionnelle austro-hongroise du comte Zichy (exposé de son système avec considérations historiques à l'appui). — Févr. RASCHDAU. Vie de diplomate au Bosphore; d'après les papiers du Dr Busch (fin en mars).

26. — Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte. T. XXI, 1908, fasc. 2. — F. HOLTZE. Friedr. Wilhelm Holtze (1820 ÷ 1908). — C. BRINKMANN. La compilation du cadastre de la Marche de Brandebourg de l'empereur Charles IV (étude de détail sur ce cadastre qui a dû être terminé vers 1377). — R. KRAUEL. La Prusse et la neutralité armée de 1780 (étudie le rôle joué par la

Prusse dans la formation et la politique de la Ligue des neutres jusqu'en 1784, d'après les correspondances diplomatiques conservées à Berlin). — E. VON MOELLER. Le traité d'histoire de droit composé par Frédéric le Grand (analyse de ce traité qui constitue la première partie de la *Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les lois* composée par Frédéric en 1748-49). — F. SALOMON. Le vote du Brandebourg dans la double élection impériale de 1314 (étude critique des textes). — F. MEUSEL. La suppression de l'exemption d'accise de la noblesse en Prusse, 1799. — E. VON MEIER. La critique du *Stein* de Lehmann.

27. — Göttingische gelehrte Anzeigen. 1908, nov. — Deutsche Hofordnungen des 16 u. 17 Jahrh., publ. p. A. Kern; t. II (importantes critiques par G. v. Below). — H. Glagau. Reformversuche und Sturz des Absolutismus in Frankreich, 1774-1788 (examen critique détaillé de l'ouvrage par Ad. Wahl : les résultats auxquels aboutit la longue enquête de M. Glagau sont très minces, suivant M. Wahl, et l'ouvrage est plein d'erreurs). — J. Jung. Julius Ficker, 1826-1902. Ein Beitrag zur deutschen Gelehrten-geschichte. = Déc. O. Schulz. Das Kaiserhaus der Antonine u. der letzte Historiker Roms (discussion détaillée par W. Weber, p. 945-1004). — Leges Graecorum sacrae e titulis collectae, éd. J. de Prott et L. Ziehen (W. Crönert propose de nombreuses corrections au texte). = 1909, janv. F.-C. Eiselen. Sidon, a study in Oriental History (monographie claire et compréhensive, malgré quelques lacunes et des traces d'inexpérience). = Févr. S. Müller. Urgeschichte Europas. Grundzüge einer prähistorischen Archäologie. — Gesch. des Inkareiches von Pedro Sarmiento de Gamboa, éd. R. Pietschmann (article de M. Pietschmann lui-même, apportant des compléments et rectifications à son édition).

28. — Klio. Beiträge zur alten Geschichte. T. VIII, 1908, n° 2. — G. VEITH. Le combat de cavalerie à la bataille de Hydaspe (le récit d'Arrien prouve que ce fut là non une bataille rangée, mais une simple rencontre). — J. CARCOPINO. Encore l'inscription d'Ain-el-Djemala (réponse à MM. Mispoulet et Schulten, qui avaient contesté la lecture et l'interprétation données par M. Carcopino de cette inscription, découverte et publiée par lui dans les *Mélanges* de l'École franç. de Rome en 1906. Sauf sur des points de détail, M. Carcopino maintient ses conclusions premières). — H. POMTOW et H. BULLE. Études sur les dédicaces et la topographie de Delphes (suite ici et au n° 3. Établissent, notamment, qu'une dédicace trouvée à Delphes prouve que le combat livré à Oenoe par les Argiens et les Athéniens contre les Lacédémoniens eut lieu avant le milieu du v^e s., probablement en 456). — F. KUBERKA. Notes critiques sur les projets constitutionnels de l'oligarchie athénienne de l'an 411 (le conseil des Quatre Cents et l'assemblée des Cinq Mille n'ont pas coexisté; le conseil n'a été qu'une institution de transition; l'assemblée des Cinq Mille fut seule chargée du gouvernement, mais

elle devait se répartir en quatre sections). — LEHMANN-HAUPT. La période de Sôthis et le calendrier du papyrus Ebers (étude de chronologie égyptienne). — ID. La chronologie de Béroossos et les inscriptions cunéiformes récemment trouvées. — A. KAMMENGIESER. L'état actuel de la question étrusque (revue des derniers travaux). = Nos 3-4.

M. HOLLEAUX. Études sur l'histoire hellénistique. La chronologie de la cinquième guerre de Syrie (entre Antiochus III et Ptolémée V Épiphane, 202-199. La chronologie proposée ici s'écarte sensiblement de celle qu'a adoptée Nissen. Prouve, en appendice, que l'expédition d'Antiochus III rapportée par Tite Live, XXXII, 8, ne peut avoir eu lieu en 199-198). — V. MACCHIORO. Recherches démographiques à propos des *columbaria* (les *columbaria* funéraires de Rome sont une preuve de la surpopulation : on a dû économiser le plus de place possible; la répartition de ces *columbaria* est également significative). — W. S. FERGUSON. Notes sur des documents athéniens et déliens (suite : les *Ptolemaia* furent célébrées à Athènes de 224-223 à env. 150 av. J.-C., puis à nouveau de 103-102 à 86 av. J.-C.; — de 309 à 229, on trouve à Athènes non un unique agônothète annuel, comme le prétend M. Sundwall, mais souvent même, pour les grandes panathénées, des agônothètes spéciaux; — fixation de la date de quelques inscriptions relatives aux grandes panathénées de 190 à 158 av. J.-C.). — E. M. WALKER. Cratippe ou Théopompe? (Cratippe serait l'auteur du fragment historique publié au t. V des *Oxyrhynchus papyri*). — W. JUDEICH. La bataille du Granique (d'après l'étude du terrain). — E. KORNEMANN. Un décret d'Hadrien en faveur des colons égyptiens en l'an 117 (publie six demandes d'exemption d'impôt, de l'an 117, conservées parmi les papyrus de Giessen, et qui toutes se réfèrent à un décret d'Hadrien accordant une remise sur le montant de leur ferme aux fermiers des domaines de l'État ou des domaines impériaux). — P. VIERECK. Fragments d'actes sur les associations gréco-romaines (réédition avec commentaire de deux papyrus de Berlin relatifs à une association d'athlètes à Oxyrhynchos au temps d'Aurélien). — Paul M. MEYER. Sur l'histoire d'une association du culte d'Apollon dans l'Égypte gréco-romaine (fragments de papyrus inédits). — E. PETERSEN. Lupa Capitolina (suite au t. IX, n° 1. La fameuse louve du Capitole serait une œuvre d'un artiste ionien du VI^e s., et c'est vers la fin du IV^e s. qu'on commença à la regarder comme un symbole de la République romaine). — H. DESSAU. Inscription municipale et inscription militaire d'Afrique (*C. I. L.*, t. VIII, 1206, et inscription de Lambèse publiée par M. Cagnat). — O. HIRSCHFELD. L'organisation des trois Gaules par Auguste (16-13 av. J.-C. Cette organisation, faite pour parer aux dangers, n'a eu qu'un but : morceler la Gaule, séparer les peuplades et éviter qu'elles ne puissent communiquer trop facilement avec les Romains; c'est ce qui explique les mesures étranges prises par Auguste). — BELOCH. La bataille de Salamine (pour comprendre les récits d'Hérodote et d'Es-

chyle, il faut identifier Psyttaleia avec Hagios Georgios et non avec Lipsokutali; l'histoire de l'ambassade de Thémistocle à Xerxès est légendaire; étude des opérations navales). — J. KIRCHNER. Un *psphisma* athénien du milieu du III^e s. av. J.-C. (en l'honneur de prytanes sortant de charge). — LEHMANN-HAUPT. Darius et l'arbre généalogique des Achéménides. — Id. Une inscription grecque de basse époque à Tigranocertes (intéressant l'histoire arménienne entre 371 et 373). — HILLER VON GAERTRINGEN. Les *Inscriptiones Graecae* (état actuel des travaux pour le *Corpus*). — F. WIEDEMANN. Pour la carte dressée par Kirchhoff des alphabets grecs (corrections et additions). — R. FRUIN. Les « praefecti augustales » des années 384-392. = T. IX. 1909, n° 1. G. DE SANCTIS. La révolte d'Alexandre, fils de Crateros (contre Antigone Gonatas; n'eut lieu qu'après 248 et fut probablement un contre-coup de la guerre de Syrie et des succès de Ptolémée Evergète contre Séleucus II). — R. KIEPERT. Gergis et Marpessos en Troade (étude de géographie antique). — E. TÄUBLER. Contribution à l'histoire des Alains (ils apparaissent entre 63 et 65 ap. J.-C.; en 72 ou 73, les Alains de l'est, suivant Josèphe, envahirent la Médie, puis l'Arménie; leurs migrations). — E. SADÉE. La campagne du printemps de l'an 217 et la bataille du Trasimène (avec une carte. Nouvel essai d'explication de la bataille en supposant que Flaminius fut l'agresseur). — B. A. MÜLLER. Le nombre de ceux qui prirent part à la campagne d'Helvétie en 58 av. J.-C. — F. REUSS. La royauté macédonienne de Séleucus Nicator (soutient, contre MM. Lehmann-Haupt et Lenschau, que Séleucus fut nommé roi par l'armée macédonienne et prit possession de la royauté). — F. JACOBY. Sur l'évolution de l'historiographie grecque et sur le plan d'une nouvelle collection des fragments d'historiens grecs (lecture faite au congrès historique de Berlin. M. Jacoby voudrait que le futur *Corpus* suivit l'ordre chronologique des auteurs). — L. BORCHMANN. Rapport sur les fouilles allemandes en Égypte, 1908. — E. KORNEMANN. Le mariage des θεοὶ Φιλομήτορες (Ptolémée VI Philometor et Cléopâtre II furent, immédiatement après la mort d'Épiphanes, proclamés époux par la reine-mère régente, mais le mariage ne semble avoir été consommé qu'en 173).

29. — **Rheinisches Museum für Philologie.** 2^e série, t. LXIII, 1908, n° 1. — F. REUSS. Contributions hellénistiques : Clitarque (auteur d'une très médiocre histoire d'Alexandre : celle-ci n'a été rédigée qu'à la basse époque hellénistique). = N° 2. F. BACHELER. Prosopographica (contribution surtout à l'histoire littéraire grecque et romaine d'après les inscriptions). — C. CICHORIUS. Panaetios et l'inscription stoïcienne attique (*C. I. G.*, II, 953; contribution à l'histoire de la philosophie grecque vers 139). — K. ZIEGLER. Études sur Plutarque; I : la lettre de Lamprias (œuvre d'un faussaire du XIV^e s.); II : la plus ancienne collection des Vies de Plutarque (c'est ce qu'on appelle « l'édition en 3 volumes », source de l'édition dite de Lycurgue).

— H. KALLENBERG. Notes pour la critique du texte de Diodore d'après les *Excerpta Vaticana*. — O. SEECK. La vie du poète Porphyrius (auteur du Panégyrique de Constantin. M. Seeck examine plusieurs problèmes se rattachant à l'histoire de Constantin, notamment la célébration de ses *vicennalia*, d'abord en juillet 325 à Nicomédie, puis en juillet 326 à Rome en même temps que devaient avoir lieu primitivement les *decennalia* de Constantin II et de Crispus). — N° 3. F. BÜCHELER. Saturniens de Tuditanus en 129 (inscription en vers saturniens dédiée par C. Sempronius Tuditanus au dieu istrien Timavus après son triomphe sur les Istriens en 129 av. J.-C.; essai pour combler les lacunes du texte). — A. v. MESS. L'*Hellenica* d'Oxyrhynchos (le fragment d'histoire grecque pour les années 396-395 compris dans les papyrus d'Oxyrhynchos doit être de Cratippe et non de Théopompe, comme on l'a supposé). — W. BANNIER. Les rapports entre les anciens actes de tradition et de comptabilité attiques (étude des formules, ^{ve} s. et début du ^{iv}e). — O. SEECK. Les *quinquennalia* de Licinius (eurent lieu dans l'été 313). — N° 4. S. SUDHAUS. L'époque de la composition de l'*Alexandra* (de Lycophron; ce ne peut être l'an 190 av. J.-C.). — Rich. MEISTER. Cojureurs en droit grec (ce n'est pas qu'en droit germanique qu'on trouve l'usage des cojureurs; les Locriens, les Crétois, les Éoliens, les habitants de Thèbes, en Égypte, l'ont pratiqué). — A. DYROFF. L'*Anticato* de César et le *Cato* de Cicéron.

30. — Mitteilungen des Instituts für österreich. Geschichtsforschung. T. XXX, 1909, n° 1. — E. v. MOELLER. Les origines du dogme suivant lequel le droit est un produit de l'esprit national (l'expression la plus nette s'en trouve chez Savigny; mais on en peut suivre la formation chez les écrivains de l'antiquité et des temps modernes). — F.-J. BENDEL. Conrad de Mure (biographie et étude des œuvres poétiques du chantre de Zürich, ^{xiii}e s.). — W. MULDER. Pour la critique des écrits de Jordanus d'Osnabrück (surtout au temps du pape Martin IV). — A. STERN. Le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse et le prince Metternich en 1842 (publie une note de Metternich sur son entretien avec Frédéric-Guillaume le 16 sept. 1842). — S. RIETSCHEL. Sur l'organisation judiciaire frisonne (complément à l'article de C. v. Schwerin au n° 3 de 1908). — G. WOLFF. La marche forcée de Wrede de Linz à Wagram (juill. 1809). — C.-rendus : *M. Prou*. Recueil des actes de Philippe I^{er}, roi de France, et *L. Halphen*. Recueil des actes de Lothaire et de Louis V, rois de France (article de 19 pages, par W. Erben, qui compare ces deux volumes aux recueils similaires publiés en Allemagne et en Italie). — *N. Jorga*. Gesch. des rumänischen Volkes (ouvrage qui n'est exempt ni d'erreurs ni de partialité). — Dissertations sur l'histoire militaire du moyen âge et de la Renaissance (article critique par M. Baltzer). — Supplément : Revue des publications relatives à l'histoire de l'art.

31. — Analecta Bollandiana. 1909, n° 1. — A. Vogt. Vie de saint Luc le Stylite (l'unique ms. de cette Vie se trouve à la Bibl. nat. et provient probablement d'un couvent byzantin; détails intéressants sur l'histoire, les institutions et les mœurs du x^e s.). — E. ALBE. La vie et les miracles de saint Amator (d'après un texte inédit, ce serait l'ermite s. Amator, né à Bethléem, qui aurait fondé le sanctuaire de Rocamadour. Comparaison entre cette légende et celle de Lucques). — F. VAN ORTOY. Une nouvelle histoire de la Compagnie de Jésus (analyse du t. II de l'ouvrage d'A. Astrain, qui concerne les généralats de Lainez et de S.-F. de Borgia; l'auteur ne dissimule pas les fautes commises. Analyse du t. I de Dühr sur l'histoire de la Compagnie en Allemagne; une part importante du livre est consacrée à Canisius. Analyse du t. I de T. Hughes sur l'action des Jésuites dans l'Amérique du Nord; va de 1580 à 1645). — C.-rendus : J. Braun. Die liturgische Gewänder im Occident und Orient nach Ursprung und Entwicklung, Verwendung und Symbolik (renouvelle le sujet). — J. Bédier. Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste; t. II (excellent). — H. Usener. Sonderbare Heilige. Der heilige Tychon (identifie saint Tychon avec Priape; démonstration très faible). — L. Zoepf. Das Heiligen-Leben im 10 Jahrhundert (beaucoup d'esprit critique et d'impartialité). — H. Felder. Geschichte der wissenschaftlichen Studien im Franziskanerorden bis um Mitte des 13 Jahrhunderts (soutient que, sur le terrain des études, les Franciscains furent les dignes émules des Frères Prêcheurs). — Mortier. Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs; t. III-IV (1324-1486; la sérénité de l'historien est parfois troublée par des légendes merveilleuses).

32. — Annales de la Société archéologique de Namur. 1908. — D.-T. RÉJÉLOT. Jacques Marchant de Couvin; sa vie et ses œuvres (auteur du fameux *Hortus pastorum*, dont la première édition est de 1626 et la cinquantième de 1868). — D.-D. BROUWERS. Analectes dinantais (à signaler parmi ces documents inédits et curieux des règlements de métiers, des pièces concernant l'établissement des Jésuites à Dinant au xvi^e s. et les tentatives de don Juan d'Autriche pour s'emparer de la ville en 1577 et 1578). — P. ROVS. Le dernier des Brandenbourg. Un Dinantais à la Bastille sous Louis XIV (cadet d'une famille illustre du Luxembourg, qui mena une vie des plus aventureuses et fut enfermé dans la fameuse prison d'État vers 1700 sous la prévention d'espionnage. L'auteur a utilisé les archives de la Bastille).

33. — Archives belges. 1908, n° 8. — C.-rendus : C. Defrecheux. Histoire de la neutralité liégeoise (c'est une neutralité d'une nature spéciale, qui ne comporte pas les obligations sans lesquelles on ne la conçoit pas aujourd'hui). — J. Eggen. L'influence des Pays-Bas du sud sur ceux du nord (bien documenté, défauts au point de vue de la

critique et de la méthode). — *L. Kooperberg*. Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas jusqu'à la paix de Cambrai (fruit de longues recherches; intéressant, mais d'une lecture difficile). — *Avanti*. Essai d'une histoire du parti ouvrier à Gand pendant le xix^e siècle (apologie du socialisme à Gand). — *M. Houtart*. Les Tournaisiens et le roi de Bourges (montre, avec une grande richesse de détails, comment le dramatique conflit des Armagnacs et des Bourguignons se répercute, à cinquante lieues de Paris, dans une cité qui garde inviolable son attachement et sa fidélité à la royauté française). = Nos 9-10. *P. Fredericq*. La Belgique flamande depuis 1830; t. III (traite surtout de l'histoire politique; très complet). = *E. Soens*. L'auteur du *Chronicon Trunchiniense* (soutient contre V. Fris que cet auteur n'est pas Guillaume Groeninx, prévôt de Tusschenbeke). = 1909, n° 1. C.-rendus : *A. Cauchie* et *A. Van Hove*. Documents concernant la principauté de Liège, 1230-1252 (ces extraits des papiers du cardinal Jérôme Aléandre concernent surtout les conflits de juridiction de l'évêque de Liège avec le clergé secondaire et le duc de Brabant). — *H. Nimal*. Les béguinages (tend à prouver que l'origine de ces communautés religieuses est liégeoise). — *J. W. Pont*. Les controverses sur la nature du péché originel dans la communauté luthérienne d'Anvers en 1579 (curieux épisode des troubles religieux). = N° 2. *Gilliodts van Severen*. Cartulaire de l'ancien grand tonlieu de Bruges (exposé du mouvement commercial de Bruges pendant les années 1127 à 1719). — *M. Rintelen*. Schulhaft und Einlager in Vollstreckungsverfahren des altniederländischen und sächsischen Rechtes (étudie les peines infligées au débiteur récalcitrant dans le droit néerlandais et le droit saxon au moyen âge; très méthodique). — *H. Sage*. Les institutions politiques du pays de Liège au xviii^e siècle (le chapitre concernant la neutralité liégeoise est le plus intéressant). — *E. Palandri*. Les négociations politiques et religieuses entre la Toscane et la France à l'époque de Cosme I^{er} et de Catherine de Médicis, 1544-1580 (beaucoup de choses neuves puisées dans les archives de Florence et de Paris). = N° 3. *V. Fris*. Essai d'une analyse des *Commentarii sive Annales rerum Flandricarum* de Jacques de Meyere (travail critique de premier ordre). — *L. Gilliodts van Severen*. Coutumes de la ville d'Ypres (beaucoup de désordre). — *Berten*. Coutumes de la seigneurie de Saint-Bavon-lez-Gand (précédé d'une excellente contribution à l'histoire de la topographie de Gand). — *R. Häpke*. Brügge's Entwicklung zum mittelalterlichen Weltmarkt (distingue très nettement les périodes de commerce actif et de commerce passif de la Flandre du moyen âge; s'occupe surtout de l'histoire économique et sociale, mais ne néglige pas les questions politiques et juridiques).

34. — Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique. 1908, n° 4. — *H. PIRENNE*. Sur la condition sociale de Henri de Dinant (le fameux agitateur liégeois du xiii^e s. était un patri-

cien et l'on peut croire que le mouvement démocratique dont il a été le chef fut secondé par une partie de la haute bourgeoisie). = N° 5. M. WILMORTE. La culture française en Flandre. Le passé et le présent. = N° 7. G. KURTH. Henri de Dinant et la démocratie liégeoise (soutient, contrairement à la tradition, que Henri de Dinant n'est pas le père de la démocratie liégeoise; il représente une phase spéciale et peu connue des luttes communales : celle de la lutte du patriciat contre l'échevinage; au cours de cette lutte, il s'appuya sur la cité entière et non sur les classes inférieures seulement). = N° 8. C.-rendu : A. GIRON. L'infailibilité pontificale (cherche à déterminer la date et les circonstances de l'apparition du dogme, les résistances qui lui ont été opposées et la mesure dans laquelle il se concilie avec les progrès réalisés par la science dans les temps modernes). = N° 9-10. G. KURTH. L'origine des querelles entre Jean de Bavière et les Liégeois. L'affaire de Seraing en 1395 (leur principal grief contre leur prince est la prétention qu'il émet de les faire juger par le tribunal de l'Anneau du Palais).

35. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. 1908, n° 2. — A. THON. Lettre de G. Mercator à J. Vivianus de Valenciennes (contribue à faire apprécier plus exactement les idées du célèbre géographe). — L. VERRIEST. La charité Saint-Christophe à Tournai (soutient contre A. d'Herbomez, que cette institution était, à l'origine, une gilde marchande). = N° 3. A. CAUCHIE. Rapport sur la correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani, premier nonce de Flandre (1596-1606), conservée à la Bibliothèque nationale de Naples (montre l'importance de ces dépêches pour l'histoire de la fin du XVI^e s. et notamment pour l'histoire des mutineries militaires dont la Belgique fut le théâtre à cette époque). — V. BRANTS. Une mission à Madrid de Philippe de Croy, comte de Solre, envoyé des archiducs Albert et Isabelle en 1604 (texte des instructions remises à ce diplomate : il fera connaître au roi la situation véritable des Pays-Bas; beaucoup de détails précieux pour l'histoire politique, notamment sur la réunion des États-Généraux). — C. PERGAMENI. La population des communautés religieuses de Bruxelles en 1796, d'après des documents inédits (liste des noms de 275 moines et 296 religieuses répartis en onze communautés d'hommes et douze de femmes; on y a joint un certain nombre de notices biographiques). = N° 4. N. DE PAUW. Les comptes d'une corporation de Bruges au XIV^e s. (comptes de la corporation des plombiers, 1340-1346). = 1909, n° 1. L. VERRIEST. Trois chartes-lois inédites de seigneuries de l'ancien Hainaut (très importantes en ce qu'elles substituent la fixité à l'arbitraire quant aux charges qui pesaient sur la population libre des seigneuries). — N. DE PAUW. David Teniers le jeune, ses ancêtres, ses armoiries et sa noblesse (examine la valeur des revendications héraldiques du célèbre peintre flamand; elles furent accueillies à la condition, non exigée de Rubens et de Van Dyck dans un cas identique, qu'il renoncerait à son art. Teniers n'y consentit point).

- 36. — Bulletin du Cercle historique de Courtrai.** 1906, n° 2. — A. DE POORTER. La prévôté de Saint-Amand-lez-Courtrai (recherches intéressantes sur l'administration du domaine ecclésiastique). — 1907. T. SEVENS. La topographie du champ de bataille de Groeninge (étude sur le théâtre de la bataille des Éperons d'or). — G. CAULLET. Histoire de l'ancien serment des arquebusiers de Courtrai. — T. SEVENS. La haute noblesse de la Flandre à la bataille de Groeninge (établit, d'après le mémoire de V. Fris, qu'il y avait dans les rangs flamands 56 chefs de familles de grande noblesse, donc une dizaine de plus que ne l'admet Pirenne). — G. CAULLET. La défense de Monseigneur le Duc et de Madame la Duchesse d'Autriche et de Bourgogne (à propos de ce rarissime incunable, l'auteur discute à nouveau et réfute la thèse de Gilliodts, qui voit dans le typographe brugeois Brito l'inventeur de l'imprimerie. Cf. *Rev. hist.*, t. LXXII, p. 372).
- 37. — Revue bénédictine.** 1908, n° 2. — L. GUGAUD. Inventaire des règles monastiques irlandaises (manuscripts et éditions). — U. BERLIÈRE. Jacques de Vitry. Ses relations avec les abbayes d'Aywières et de Doorezele (textes inédits relatifs à l'activité en Belgique du célèbre religieux d'Oignies avant sa promotion au siège épiscopal de Saint-Jean d'Acre). — R. ANGEL. La disgrâce et le procès des Carafa (suite). — U. BERLIÈRE. La réforme du calendrier sous Clément VI (détails sur Jean de Thermis, collaborateur de la réforme). — C.-rendus : A. Dufourcq. Histoire comparée des religions païennes et de la religion juive (beaucoup d'érudition et de clarté). — Rogala. Die Anfänge des arianischen Streites (réfute l'étude tendancieuse de Seeck). — W. Hollweg. Dr Georg Hessler. Ein kaiserlicher Diplomat und römischer Kardinal des 15. Jahrh. (curieuse biographie de ce politicien sans scrupules). — T. Grandérath. Geschichte des Vatikanischen Konzils (important; tendance à l'apologétique). — F. Lehmann. Franciscus Modius als Handschriftenforscher (nombreux et précieux renseignements sur l'histoire des bibliothèques médiévales). — A. Πετρακκος. Οι μοναχικοί θεσμοί ἐν τῇ ὁρθόδοξῃ ἀνατολικῇ ἐκκλησίᾳ (étude puisée aux sources sur l'anachorétisme, le cénobitisme et la position légale au IV^e s. des moines et des monastères). — F.-M. Stiele. Die Reformation des Klosters Schlüchtern (singulier épisode de l'histoire de la Réforme en 1534). — N° 3. G. MORIN. La topographie ancienne du Mont-Cassin (d'après les manuscrits liturgiques). — U. BERLIÈRE. Trois traités inédits sur les Flagellants de 1349 (complète les travaux de Lechner, P. Fredericq, etc.). — Id. Lettres inédites de Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur (Jacques Boyer à Satur de Saint-Sernin, XVIII^e s., travaux préparatoires à la publication de la *Gallia christiana*). — C.-rendus : Bethune-Baker. Nestorius and his teaching (soutient l'orthodoxie de Nestorius; il aurait été condamné sans pouvoir se justifier). — H. Felder. Histoire des études dans l'ordre de saint François depuis sa fondation jusque vers la moitié du XIII^e s. (vaste érudition et critique sûre).

38. — Revue des bibliothèques et des archives de Belgique. 1908, n° 1. — H. SELIGMANN. Un traité de déchiffrement du XVII^e s. (étude de cryptographie d'après un manuscrit des archives de Bruxelles). — H. NELIS. L'album de diplomatique des anciennes provinces belges (indication des chartes qu'il serait utile d'y insérer). — Th. GOFFIN. Recherches sur les origines de l'imprimerie à Lierre (du XVI^e s. à nos jours). = N° 2. A. BAYOT. Le manuscrit original des *Mémoires* de Jean de Haynin (ce manuscrit vient d'être acquis pour la Bibliothèque royale de Bruxelles à la vente Philipps à Cheltenham. Il constitue une source de premier ordre pour l'histoire de la maison de Bourgogne). — H. NELIS. L'origine du titre de duc de Brabant (ce titre est né au XII^e s. non d'une concession impériale, mais par le fait des annalistes; le titre de *dux Lotharingorum* prêtait à confusion). = N° 3. B. LEFEBVRE. Les archives de l'ancienne abbaye de Gembloux (détails sur leur dispersion en 1793). = N°s 4-5. BROUWERS. Les archives échevinales de Namur (notice historique sur ce fond important).

39. — Revue tournaisienne. 1908, n° 1. — F. DESMONS. Les quais de l'Escaut (intéressante étude d'histoire économique). — E. MATTHIEU. Les journaux tournaisiens (détails curieux pour l'histoire de l'esprit public). = N° 2. A. HOCQUET. Documents des archives de Tournai concernant la sorcellerie (curieux procès jugé à Tournai en 1459). = C.-rendu : A. HOCQUET. Tournai et le Tournaisis au XVI^e s. au point de vue politique et social (d'après des documents inédits). = N° 4. Ed. PONCELET. Sceaux de la ville de Tournai, de ses échevinages et de ses juridictions (renseignements que fournit la sphragistique sur les vicissitudes des franchises communales depuis le XIII^e s.). = N° 5. F. DESMONS. Piremans, pilotes et compagnons (étude sur les corporations marinières à Tournai depuis le XIII^e s., d'après les documents des archives communales). = N°s 6-7. A. D'HERBOMEZ. Tournaisiens fournisseurs de la cour de France à la fin du XIV^e s. (détails d'histoire économique puisés aux comptes des argentiers du roi aux archives de France). = N°s 8-9. Id. Le conseiller d'Esnans et les archives de Tournai au milieu du XVIII^e s. (montre l'importance de l'inventaire de ces archives, conservé à la Bibl. nat., coll. Moreau 599 et 1039). = N° 11. Id. Le collège de Tournai à Paris (histoire de cette ancienne fondation, établie sur l'emplacement actuel de l'École polytechnique). — W. RAVEZ. Le Maugré ou haine de cense (espèce de *vendetta* datant du XV^e s. et qui a duré jusque vers la fin du XIX^e). = N° 12. A. HOCQUET. La bienfaisance publique au XVI^e s. à Tournai (histoire d'une curieuse tentative de réforme dans l'organisation charitable).

40. — Historisk Tidsskrift. 8^e série, t. I, 1908. — E. HOLM. Johan Bülow, gouverneur et maréchal du palais de Frédéric VI. — E. NYSTRÖM. Les banquiers de la famille Stenglin à Hambourg et leurs rapports avec le Danemark. — J. OLRIK. Quelques noms de lieu dans l'his-

toire de Saxo Grammaticus. — H. OLRIK. En quelle année Absalon fut-il élu évêque? (en 1157). — E. ARUP. Un récit d'Arvid Trolle relatif à la conquête de la Suède en 1497, dans l'histoire de Huitfeldt. — K. C. ROCKSTROH. Knud Ulfeld (ses mérites comme gouverneur et administrateur, 1643-57). — A. KRARUP. Bibliographie historique, 1906.

41. — Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger. 1907. — H.-O. LANGE. Les plus anciens imprimeurs à Pérouse, 1471-82. = 1908. F. BUHL. Remarques sur les papyrus juifs d'Éléphantine (les juifs de cette île ont eu des conceptions religieuses bien différentes de celles de leurs congénères de Judée, et justement des idées que combattaient vigoureusement les prophètes comme Esdras et Néhémie; les papyrus témoignent d'une pratique juridique très développée et d'une vive préoccupation des formes du droit).

42. — Videnskabernes Selskabs Skrifter. 7^e série : *Section des lettres*, t. I, n° 2. — ELLEN JOERGENSEN. L'influence de l'étranger sur la formation de la plus ancienne église danoise (les sources allemandes racontent d'une manière détaillée la mission d'Ansgar et de ses successeurs allemands de même que l'établissement de l'archevêché de Hambourg-Brême pour les pays du nord. Mais ces récits sont incomplets et partiels. Le Danemark a subi également l'influence des pays de l'ouest, à la suite des expéditions normandes : on y relève, notamment, dans les noms des églises et des fêtes, dans les saints vénérés, dans le système de la pénitence et du code pénal ecclésiastique, dans les règles relatives au « romescot », ou denier de saint Pierre, des preuves de l'influence exercée par l'église anglo-saxonne, puis par l'église anglo-normande. Les relations religieuses du Danemark avec l'Angleterre persistèrent jusqu'au xiii^e s., et, au xii^e, qui est l'époque où l'influence allemande est la plus sensible, l'action française et lorraine, et surtout celle des ordres de Cluny et de Prémontré, fut très puissante en Danemark).

43. — The Nation. 1908, 8 oct. — T. J. Campbell. Pioneer priests of North America, 1642-1710 (histoire très documentée des Jésuites missionnaires chez les Iroquois; l'auteur est un Jésuite lui-même). = 29 oct. H. J. Davenport. Value and distribution (remarquable; histoire et critique des doctrines économiques depuis Adam Smith au point de vue de l'organisation des sociétés). — W. Foster. The english factories in India, 1622-1623 (inventaire analytique de la correspondance échangée entre la Compagnie des Indes orientales et des agents en Orient). = 5 nov. E. Channing. A history of the United States; vol. II : 1660-1760 (remarquable). — V. L. Collins. The continental Congress at Princeton (excellente étude sur le séjour que le Congrès fit à Princeton en 1783, après avoir été chassé de Philadelphie par le soulèvement de l'armée). — G. C. Coulton. Chaucer and his England (bon). = 26 nov.

Sir Walter Besant. Early London : prehistoric, roman, saxon and norman (remarquable). — *G. Brenan* et *E. Ph. Statham*. The House of Howard (utile contribution à l'histoire des Tudors; mais il y a beaucoup d'erreurs de toute sorte). = 3 déc. *Fling*. Mirabeau and the French Revolution; vol. I (remarquable). = 10 déc. *G. A. Smith*. Jerusalem; the topography, economics and history from the earliest times to A. D. 70 (ouvrage remarquable, surtout dans sa partie historique). — *M. Hume*. The english Queens and Philip (attachant exposé des rapports de Philippe II d'Espagne avec Marie Tudor, qu'il épousa, Élisabeth, qu'il menagea, et Marie Stuart, qu'il ne put ni défendre ni venger). = 17 déc. *Coolidge*. The United States as a world power (très intéressant). = 1909, 11 févr. *Laut*. The conquest of the Northwest (utilise beaucoup de documents manuscrits; du talent et du remplissage). — *Burpee*. The search for the western sea (bon). = 18 févr. *Tremayne*. The first governess of the Netherlands, Margaret of Austria (agréable). — *J. Hastings*. Encyclopædia of religion and ethics; vol. I: A-Art. (important). = 4 mars. *Adine* et *Grenfel*. Before and after Waterloo; letters from Edward Stanley, sometime bishop of Norwich (lettres assez intéressantes écrites par Stanley pendant ses trois voyages sur le continent en 1802, 1814 et 1816, les deux derniers à Paris). = 18 mars. *Andrews*. The war-time Journal of a Georgia girl, 1864-1865 (très intéressant).

44. — The Athenæum. 1908, 28 nov. — *P. H. Brown*. A Short history of Scotland (très bon précis, bien illustré). = 5 déc. *J. Martineau*. The life of Henry Pelham, fifth duke of Newcastle (excellente biographie d'un personnage en somme insignifiant). = 12 déc. *F. L. Petre*. Napoleon and the archduke Charles (excellente étude sur la campagne de 1809). = 19 déc. *J. H. Rose* and *A. M. Broadley*. Dumouriez and the defence of England against Napoleon (les auteurs publient de longs extraits, traduits en anglais, d'un important ms. en français concernant un projet d'invasion de l'Angleterre par une armée française. L'écriture du ms. paraît être identique à celle de Dumouriez; en tout cas, il est d'un homme qui connaissait à merveille l'Angleterre, mais on n'a pas pris assez de soin d'en rechercher les sources. Biographie de Dumouriez de 1805 à 1823; elle n'est pas du tout satisfaisante). = 26 déc. *B. C. Hardy*. The princesse de Lamballe (bon). = 1909, 9 janv. *C. T. Atkinson*. A history of Germany, 1715-1815 (c'est surtout une histoire militaire de l'Allemagne depuis les débuts du grand Frédéric jusqu'à la chute de Napoléon. Remarquable surtout à ce point de vue). — *W. H. Dawson*. The evolution of modern Germany (remarquable). = 16 janv. *Godley*. Oxford in the eighteenth century (intéressant). = 23 janv. *W. Miller*. The Latins in the Levant (excellent). = 30 janv. *Dom J. Chapman*. Notes on the early history of the Vulgate gospels (remarquable). — *G. Unwin*. The gilds and compa-

nies of London (excellent; mais donne trop d'importance au côté social et religieux des guildes). — *A. M. Burke*. Key to the ancient parish registers of England and Wales (utile répertoire). = 13 févr. The Victoria history of Shropshire; t. I. — *M. Hume*. Two english queens and Philip (montre bien quel danger fit courir à l'Angleterre l'union de Philippe d'Espagne avec Marie Tudor et le projet de mariage du même Philippe avec Marie Stuart. Agréable et intéressant). — *Theat.* History of South Africa since september 1795; t. I (utile refonte d'un volume excellent). = 20 févr. *Williams*. A history of english journalism to the foundation of the Gazette (très instructif). = 6 mars. *MacKenzie*. Simon Fraser, Lord Lovat; his life and times (bonne biographie d'un aventurier écossais, qui suivit Jacques II en France, qui fut accusé d'être un espion au service du gouvernement anglais et qui fut décapité en 1746 comme jacobite). — *Pownall*. Thomas Pownall, governor of the Massachusetts bay, author of the letters of Junius (la partie biographique est développée hors de mesure; quant aux lettres de Junius, il n'est nullement prouvé que Pownall en soit l'auteur). — *Crowe et Cavalcaselle*. A history of painting in Italy; nouv. édit. par *L. Douglas*; t. III (important). = 13 mars. *J. Bayot*. George Canning and his friends (utile contribution à une biographie de Canning qui reste à écrire). — *Carrick*. Wycliffe and the Lollards (sans valeur). = 20 mars. *Paga*. Victoria county history of Buckingham; t. II.

45. — Review of historical publications relating to Canada.
T. XII (*Publications of the year 1907*). — *Dionne*. Samuel de Champlain (très consciencieuse biographie, dont le t. I a paru en 1891). — *Cordier*. Les compagnies à charte et la politique coloniale sous le ministère de Colbert (intéressant et clair, mais peu de nouveauté). — *Appleton Griffin*. Joutel's Journal of La Salle's last voyage (réimpression à 500 ex. de la première traduction anglaise. Quelques erreurs; bibliographie insuffisante). — *J. Sprague*. Sébastien Ralé (présente assez impartialement le récit des circonstances qui ont accompagné la mort du P. Ralé, mais tient en somme qu'il fut assassiné. Du reste, tout le monde aujourd'hui rend hommage au caractère élevé du missionnaire, quoi que l'on pense de sa politique). — *A. von Ruville*. William Pitt; *J. Corbett*. England in the Seven years' war; *Kitson*. Captain James Cook; *Doyle*. English colonies in America, t. V; *Ochiltree Macdonald*. The last siege of Louisbourg (ouvrages sur la guerre de Sept ans jugés du point de vue canadien. L'importante biographie de Pitt, par le Dr de Ruville, marque un peu trop d'hostilité systématique contre son héros; elle est superficielle pour les questions maritimes et néglige la *Guerre de Sept ans* de M. Richard Waddington, ainsi que le grand ouvrage publié par l'État-major de Berlin. Le livre de M. Corbett, très supérieur pour la partie maritime et coloniale, montre parfois le gouvernement anglais en flagrant délit de duplicité et révèle des détails désobligeants à cet égard). — *Chagny*. Un défenseur de la Nouvelle-

France. François Piquet (encore inachevé; épuisera le sujet). — *Doughty*. Documents relating to the constitutional history of Canada, 1759-1791; *Egerton et Grant*. Canadian constitutional Development; selected speeches and despatches (le nouveau rapport des archives canadiennes est une publication complète de textes et non plus seulement une analyse sommaire. Tous les documents imprimés dans ce volume ne sont pas inédits, mais c'est la première fois qu'ils apparaissent sous une forme suivie. Le livre de MM. Egerton et Grant s'adresse plutôt aux étudiants; c'est un très bon travail, dû à la fondation d'une chaire d'histoire coloniale à l'Université d'Oxford). — *Bradley*. Lord Dorchester; *Justin Smith*. Canada and the American revolution (excellente biographie de Carleton, dont on peut dire qu'il a été le second fondateur de la colonie, après Champlain. Toutefois, il était plutôt opportuniste et prudent, sans se piquer de vues profondes ni de vastes espoirs; « il n'imaginait pas que le Canada pût jamais perdre son caractère français, sauf que peut-être quelques Anglais s'installeraient dans les villes ». L'ouvrage de M. Smith, très volumineux, rempli de détails, de gravures empruntées à sa collection, est cependant inférieur à ce que l'on aurait pu attendre de lui). — *F. Wurttele*. Blockade of Quebec in 1775-76. — *Martin Griffin*. Catholics and the American revolution (recueil d'extraits sans prétention littéraire; montre combien fut vive l'opposition du clergé catholique canadien à la révolution d'Amérique). — *Col. Cruikshank*. Documentary history of the campaign upon the Niagara frontier; t. VIII (jusque vers la fin de 1813; manque de notes et d'éclaircissements). — *A. de Celles*. La Fontaine et son temps; *Id.* Cartier et son temps; *S. Leacock*. Baldwin, La Fontaine, Hicks (bons ouvrages sur l'époque, de 1837 à 1874, où s'est organisée la confédération canadienne après l'insurrection de Papineau). — *Capt. Chambers*. The North-West Mounted police (travail consciencieux où l'auteur a su éviter le danger de récits trop dramatiques pour se renfermer dans un exposé rigoureusement exact). — *Hannay*. Wilmot and Tilley (série des *Makers of Canada*; bon. Wilmot et Tilley furent lieutenants-gouverneurs du Nouveau-Brunswick. Le premier s'occupa surtout de l'éducation; le second travailla plutôt à combattre l'alcoolisme et à préparer la confédération du Dominion). — *Allaire*. Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu; *Chouinard*. Histoire de la paroisse de Saint-Joseph-de-Carleton (le livre de l'abbé Allaire donne quantité de détails inédits sur l'insurrection de Papineau; mais les descendants des insurgés sont devenus de fervents conservateurs, peu désireux que l'on évoque les aventures de leurs ancêtres. Saint-Joseph-de-Carleton a été peuplé par des réfugiés de la grande déportation acadienne, avec l'appui des autorités anglaises). — *P. B. Casgrain*. L'habitation de Samos (utile pour la topographie de la bataille d'Abraham). — *Abbé Dugas*. Histoire de l'ouest canadien de 1822 à 1869 (époque de troubles. Forme le t. II

d'une série sur l'ouest canadien qui comptera trois volumes. Important, mais partial). — *Fred. Holman*. Dr John Mac Laughlin (biographie d'un médecin, agent de la compagnie du Nord-Ouest, qui a gouverné en réalité autocratiquement, mais honnêtement, pendant vingt ans, tout l'ancien territoire de l'Orégon, compris entre le Pacifique et les montagnes Rocheuses, depuis la Californie jusqu'à l'Alaska). — *Dr Wade*. The Thomson country (l'une des rares monographies des comtés de l'ouest; utilise des journaux de trappeurs qu'il conviendrait d'éditer en entier). — The University of Toronto and its colleges, 1827-1906 (histoire de cette université, préparée par les soins du Sénat universitaire).

46. — Archivio storico italiano. 5^e s., t. XLII, 1908, n^o 4. — *A. PERNICE*. La papauté et Byzance dans leurs relations religieuses et politiques depuis les origines du schisme jusqu'à la chute de Constantinople (analyse l'ouvrage de W. Norden, *Das Papsttum u. Byzanz*, 1903). — *G. DEGLI AZZU*. Le séjour de Charles, fils du roi Robert, à Florence, 1326-1327 (fin : Charles quitte Florence le 28 déc. 1327; documents). — *F. GABOTTO*. De Bérenger I^{er} à Arduin, à propos d'une publication récente (analyse critique de S. Pivano, *Stato e chiesa da Berengario I ad Arduino*, 888-1015). — *G. RONDONI*. Deux vieux journaux du « Risorgimento » national : la « Vespa » et le « Stenterello », 1848-49 (journaux humoristiques qui parurent à Florence). — *A. GAUDENZ*. La constitution de Frédéric II interdisant l'Université de Bologne (1225; étude des circonstances qui provoquèrent cette mesure). — *P. PICCOLOMINI*. Souvenirs de Philippe-Édouard Fugger (publie quelques extraits d'un journal très sommaire écrit par Ph.-É. Fugger de 1560 à 1569, lors d'un voyage qu'il fit en Italie pour ses études). — *G. A. CONSONNI*. Renseignements nouveaux sur la vie de Maffeo Vegio de Lodi (humaniste du milieu du xv^e s.). — *I. ZOLLER*. Entre l'Italie et la Pologne (additions au livre de Daugnon sur les rapports italo-polonais du x^e s. à la fin du xviii^e). — *C. rendus : F. Gabotto*. I municipi romani della Italia occidentale alla morte di Teodosio il Grande. — *R. Davidsohn*. Gesch. von Florenz (très copieuse analyse du t. II). — *M. Cioni*. I documenti Galileiani del S. Ufficio di Firenze (publication de tous points insuffisante; critique détaillée par A. Favaro).

47. — Archivio storico per le province napoletane. T. XXXIII, 1908, n^o 3. — *B. MARESCA*. La mission du comm. Alvaro Ruffo à Paris en 1797-98 (fin de l'analyse de sa correspondance diplomatique). — *R. BEVERE*. La seigneurie de Florence aux mains de Charles, fils du roi Robert, en 1326 et 1327; documents angevins des archives de Naples (suite au n^o 4). — *L. SALAZAR*. Documents du Saint-Office à la bibliothèque de Trinity College (bref relevé des documents intéressant Naples, xvi^e-xviii^e s.). — *D. Récits d'histoire napolitaine* (suite au n^o 4 : extraits d'une compilation de la fin du xvi^e s., ann. 1443-1532). —

M. SCHIPA. Un des points obscurs de l'Histoire d'Aimé (rejette une interprétation proposée par M. Chalandon d'un passage de l'*Ystoire de li Normant* relatif à Robert Guiscard et Gisolf). — N° 4. B. MARESCA. Le marquis de Gallo à Saint-Pétersbourg en 1799 (étudie le détail des négociations infructueuses poursuivies à la cour russe en 1799 par Gallo pour procurer une extension de territoire au roi de Naples). — F. SCANDONE. Le « gastaldat » d'Aquino du milieu du ix^e siècle à la fin du x^e (un gastald fut installé par les Lombards à Aquino vers 856; retrace l'histoire des premiers gastalds). — W. ROLFS. Le plus ancien tableau représentant la cité de Naples (au musée S. Martino, à Naples; représente Naples en 1464).

48. — *Nuovo archivio veneto*. 1908, t. XVI, fasc. 2. — L. VENTURI. Les compagnies « della Calza » (étude sur l'organisation, entre 1490 et 1560, de groupes amicaux entre jeunes gens de la bonne société qu'on voit se constituer dès le xiv^e siècle). — R. CESSI. L'organisation du travail et l'industrie de la laine dans le Polesine aux xiv^e et xv^e s. — G. B. CERVellini. Comment les Vénitiens acquirent la Crète (les Gonzague de Mantoue élevèrent en 1595 des prétentions sur l'île; en réalité, Venise s'était acquittée des sommes exigées en 1204 par Boniface de Montferrat pour la cession de cette île). — B. CANAL. Le collège, le bureau et les archives des « Dieci savi alle decime » au Rialto (fin : organisation aux xvii^e-xviii^e s.; état actuel des archives). — C. MANFRONI. Les études historiques à Venise de Romanin à nos jours (coup d'œil rapide). — C. CIPOLLA. Publications sur l'histoire du moyen âge italien, 1904.

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — M. Salomon REINACH vient de publier, sous le titre d'*Orpheus* (Paris, Alcide Picard, 1909, in-12, xxi-625 p.), un petit manuel d'histoire générale des religions où sont étudiées les religions de l'Orient, de l'Extrême-Orient, de l'antiquité classique, l'islamisme, le judaïsme, le christianisme et leurs vicissitudes. Nous consacrerons dans notre prochain numéro un article spécial à cette importante publication.

— DAREMBERG et SAGLIO. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*; fasc. 42 : *Sacrificium-Sculptura* (Paris, Hachette, 1909, in-4°, p. 977-1136). — A signaler dans ce fascicule, comme particulièrement intéressants au point de vue historique, les articles *Sacrificium*, par J. TOUTAIN; *Sacrilegium*, par E. CUQ; *Saeculares ludi*, *Saltii*, *Saturnalia*, *Saturnus*, par J.-A. HILD; *Sagitta* et *Sagittarii*, par A.-J. REINACH; *Sal*, par M. BESNIER; *Salarium*, *Scriba*, *Scriniarius*, *Scrinium*, par Ch. LÉCRIVAIN; *Sceptrum*, par SORLIN-DORIGNY; *Schola*, par R. CAGNAT; *Scriptura*, par Alf. JACOB.

— LÉANDRE VAILLAT. *Études d'art* (Bruxelles, Weissenbruch; Paris, Fischbacher, 1908, in-16, 239 p.). — Quelques pages à peine de ces études intéressent l'histoire; elles ont trait aux origines de Paris sous les Romains et aux recherches poursuivies par les américanistes. Elles sont d'un auteur assez bien informé. A signaler aussi un curieux chapitre sur Taine et Stendhal, où M. Vaillat souligne quelques-uns des emprunts les plus flagrants faits par Taine aux volumes de Stendhal sur l'Italie : c'est à travers Stendhal que Taine vit Rome. — L. H.

— LÉON MAÎTRE. *Dictionnaire des lieux habités de la Loire-Inférieure* (Nantes, L. Durand, 1909, in-8°, xxiv-176 p.). — A l'imitation de l'ouvrage de M. Pinson, paru en 1857 sous le même titre, ce dictionnaire est un simple répertoire des communes, villages, hameaux, châteaux, fermes et écarts compris actuellement dans le département de la Loire-Inférieure. Le dictionnaire de M. Maître est plus complet que celui de son devancier et classé d'une manière plus commode, suivant un ordre rigoureusement alphabétique. En tête, M. Maître a donné, en outre, un tableau de répartition des communes par cantons et par arrondissements, avec le nombre des habitants de chaque commune. Il y a joint un relevé des divisions administratives du département en 1790 et en l'an III. L'historien aura donc profit à consulter ce répertoire, bien que le *Dictionnaire topographique du département de la Loire-Inférieure*

de M. Quilgars (Nantes, Durance, 1906, in-4°), — dont on s'étonne, vraiment, de ne pas trouver la moindre mention dans le livre de M. Maître, — ait sur lui l'avantage de comprendre un relevé de noms de lieu disparus et de formes anciennes.

L. H.

— Marcel AUBERT. *La cathédrale Notre-Dame de Paris. Notice historique et archéologique*; préface par P. Vitry (Paris, Longuet, 1909, in-16, viii-168 p., 18 pl. et 1 plan). — Analogue à celui que MM. Vitry et Brière ont consacré à l'église abbatiale de Saint-Denis (cf. *Rev. hist.*, t. XCIX, p. 436), le petit guide de M. Aubert est l'œuvre d'un archéologue averti, en même temps bien au courant des derniers travaux historiques. Les quelques pages qu'il a écrites sur l'histoire de la cathédrale depuis l'époque mérovingienne sont un résumé fidèle des plus récentes études parues sur ce sujet. Il y a cependant de-ci de-là quelques légères erreurs (pour les actes allégués p. 3 notamment). Pourquoi, en outre, le nom de Lebeuf est-il partout orthographié Lebœuf? Il faut signaler, en terminant, la netteté parfaite des photographies insérées dans le volume.

L. H.

— Pierre AUBRY. *Trouvères et troubadours* (Paris, Alcan, 1909, in-16, 224 p.; coll. des *Maîtres de la musique*). — Nous nous reprocherions de ne pas signaler aux historiens ce charmant petit volume où M. Aubry s'est efforcé de condenser les résultats de ses recherches antérieures sur l'œuvre musicale des trouvères et des troubadours. On n'y goûtera pas seulement la grâce séduisante, quoique un peu mièvre, des mélodies sur lesquelles viennent se dérouler les vers des poèmes français et provençaux; on y trouvera des détails habilement groupés sur les divertissements musicaux qui furent en honneur parmi les contemporains de Louis VII, de Philippe Auguste et de saint Louis, sur les jongleurs, musiciens ambulants et colporteurs de chansons, et sur le caractère véritable des chants et des danses qui, dans la société féodale, étaient l'accompagnement nécessaire de toutes les fêtes et de toutes les cérémonies.

L. H.

— G. JEANTON et J. MARTIN. *Le château d'Uxelles et ses seigneurs* (Paris, A. Picard, 1908, in-8°, 240 p. et 9 pl.; extr. des *Mémoires de l'Académie de Mâcon*). — Ce livre est consacré à la généalogie et à l'histoire des possesseurs du château d'Uxelles, en Maconnais, depuis le x^e siècle jusqu'à nos jours. Les seigneurs d'Uxelles n'ont, pour la plupart, joué qu'un rôle assez modeste; il en est cependant quelques-uns qui ont marqué à divers titres, par exemple Jean de Blanot, un des jurisconsultes les plus renommés du xiii^e siècle, sur la biographie duquel MM. Jeanton et Martin sont parvenus à jeter une lumière nouvelle; Louis-Chalon de Blé, qui prit part à presque toutes les guerres du temps de la Fronde et mourut maréchal de France en 1658; enfin, Nicolas de Blé, plus connu sous le nom de marquis d'Uxelles, qui siégea dans le Conseil de régence pendant la minorité de Louis XV et dont Saint-Simon nous a laissé un inoubliable portrait. La généalogie

que donnent MM. Jeanton et Martin des premiers représentants de la famille de Brancion au ^x^e siècle, avant la fondation du château d'Uxelles par Bernard de Brancion, est peut-être un peu sujette à caution; mais, dans l'ensemble, leur livre donne une impression de sécurité et de solidité qui fait qu'on peut le citer comme un modèle du genre. En appendice, on trouvera l'inventaire des archives du château d'Uxelles, en tout 518 pièces, s'échelonnant de 1234 à 1807. — L. H.

— J.-E. MALAUSSÈNE. *L'évolution d'un village-frontière de Provence. Saint-Jeannet* (Paris, A. Picard, 1909, in-8°, xii-412 p., 6 pl.). — Détails sur l'évolution du régime féodal, sur l'histoire révolutionnaire, notamment sur une application anticipée de la constitution civile. Saint-Jeannet est une petite commune rurale des environs de Grasse qui fut témoin et souvent victime de nombreux passages de troupes. Étude sur la vie économique et sociale.

H. HR.

— Eug. TONNELIER. *Notes historiques. Châtillon-sur-Loing (Loiret). Sa seigneurie et ses anciennes institutions religieuses* (Châtillon-Coligny, Ruet-Bourdette, 1908, in-8°, 257 p.). — 26 pièces justificatives, aveux, partages, lettres patentes; occupation et pillage du château par les catholiques en 1569; érection du duché-pairie en 1648 (les titres de gloire de l'amiral sont rappelés dans ces lettres patentes avec une extrême discrétion). Peu de chose dans le texte même sur la période révolutionnaire. En donnant une copie, collationnée sur l'original, du testament de l'amiral, il faudrait rappeler qu'il a déjà été reproduit dans le *Bull. du protest. franc.*, t. I, p. 263.

H. HR.

— Ch. BRÉARD et Ph. BARREY. *Documents relatifs à la marine normande aux XV^e et XVI^e s.* (Rouen, Cagnard, 1906, in-8°, 88 p.). — Ces 22 documents (1491-1544), provenant des papiers de Guyon Le Roy, lieutenant de l'amiral Bonnivet, concernent surtout la célèbre nef *la Loyse* et les prises réalisées par nos corsaires sur les Espagnols et les Portugais.

H. HR.

— Gustave LANSON. *Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900. I : Seizième siècle* (Paris, Hachette, 1909, in-8°, xv-247 p.). — Cette bibliographie méthodique et choisie de la littérature française doit être signalée aux historiens, auxquels elle ne manquera pas de rendre service. Ils y trouveront l'indication des répertoires essentiels, des éditions principales, et, sur chaque auteur ou sur chaque question, un relevé des travaux à consulter. Certains chapitres intéressent directement les études historiques : le chapitre I, sur la Renaissance; le chapitre IV, sur Calvin et les écrivains religieux de la Réforme; le chapitre XI, sur les historiens et les mémorialistes; le chapitre XII, sur les écrits politiques, l'éloquence et les pamphlets. Les indications bibliographiques sont sommaires, souvent même trop sommaires, trop imprécises. Les erreurs n'y sont pas rares : ainsi, le *Catalogue des manuscrits français* de la Bibliothèque nationale, nos 6174-33264, compte neuf et non six volumes; le *Nomenclator lite-*

rarius de M. Hurter doit être consulté non dans la première, mais dans la troisième édition; il existe des tables de la *Revue historique*, de la *Romania*, de la *Revue* (p. 25-26); le *Journal* de Louise de Savoie n'a pas été publié par M. Hauser dans la *Revue historique*, comme il est dit sous le n° 2107, mais a seulement fait de sa part l'objet d'une étude critique. Inutile d'allonger cette liste de rectifications : toute bibliographie prête le flanc à la critique. Celle de M. Lanson doit être accueillie avec reconnaissance. Elle est la première en son genre et donne, en un petit nombre de pages, une masse de renseignements qu'on était réduit jusqu'ici à aller péniblement chercher de côté et d'autre.

L. H.

— *Œuvres de saint François de Sales*; t. X : *Lettres*, vol. V (Lyon et Paris, E. Vitte; Annecy, J. Abry, 1908, in-8°, xiv-468 p.). — Ce cinquième volume contient plus de 200 lettres, dont un très grand nombre inédites, comprises entre les années 1611 et 1613. A côté des babillages tendrement mystiques qui émaillent surtout les lettres adressées à la Mère de Chantal, on y trouvera des détails intéressants sur le rétablissement du catholicisme dans le pays de Gex, — conséquence de l'édit de Nantes, — sur la politique de la France à Genève après la mort de Henri IV, sur les controverses parlementaires touchant le pouvoir des papes. Il est très curieux aussi de voir le saint accusé auprès du duc de faire de « mauvais mesnages d'Estat avec les estrangers » et obligé de se défendre. — L'annotation du très consciencieux éditeur fait de ce volume, comme des précédents, une utile contribution à l'histoire des familles de la Savoie et de la Bourgogne. En appendice, quelques lettres à saint François et une relation des grands pardons d'Annecy. A la fin du volume, un glossaire, un index et une table de concordance.

H. HR.

— Jean LEMOINE et André LICHTENBERGER. *Trois familiers du grand Condé : l'abbé Bourdelot, le P. Talon, le P. Tixier* (Paris, H. Champion, 1909, in-8°, viii-338 p.). — Les « trois familiers du grand Condé » que nous présentent MM. Lemoine et Lichtenberger sont d'abord l'abbé Bourdelot, médecin de Christine de Suède, puis du maître de Chantilly, amusante figure de vaniteux cupide, mais point trop sot médecin, et dont les théories, pour s'exprimer dans le langage de Diafoirus, n'en ont pas moins leur part de vérité; puis le P. Talon, prédicateur baroque, aumônier des prisons, qui nous mène dans le monde des che-napans du grand siècle; le P. Tixier enfin, qui sauva deux fois du feu l'abbaye de Saint-Denis, du feu des frondeurs d'abord, du feu des mazarins ensuite. Sur la Révocation, dont il fut le témoin attristé en Normandie, le bonhomme de bénédictin était à peu près de l'avis de M. Rébelliau : les curés, dit-il, « trouvaient leurs nouveaux convertis plus huguenots après leur conversion qu'ils n'étaient auparavant ». — En appendice, des lettres de Bourdelot à Saumaise et à Condé, des lettres du P. Talon, des extraits des Mémoires inédits du P. Tixier. Ces documents proviennent surtout des archives de Chantilly. — H. HR.

— LÉON VALLAS. *La musique à Lyon au XVIII^e siècle*; t. I: *la Musique à l'Académie de Lyon au XVIII^e siècle* (éd. de la *Revue musicale de Lyon*, 1908, in-8°, xx-244 p.). — M. Léon Vallas, qui a entrepris une série de recherches sur la musique à Lyon au XVIII^e siècle, consacre un premier volume : 1^o à l'histoire de la société des concerts fondée en 1713 par des amateurs lyonnais sous le nom d'« Académie des Beaux-Arts », jusqu'à sa disparition en 1774; 2^o à l'étude des discussions musicales auxquelles se livrèrent dans le cours du XVIII^e siècle les membres de l'« Académie des sciences, belles-lettres et arts ». Sans entrer dans le détail des complications de toutes sortes qui expliquent, sans la justifier pleinement, cette juxtaposition de deux sujets aussi distincts, il suffira de dire que l'ouvrage de M. Vallas est une utile contribution à l'histoire du mouvement musical en France au XVIII^e siècle, encore que la part prise par les Lyonnais à ce mouvement ait été des plus effacées. De Gluck, ils ne jouèrent que *Cythère assiégée*; ils restèrent tout à fait indifférents aux polémiques que suscita alors la « révolution musicale » accomplie par l'auteur d'*Iphigénie*, de sorte que le livre de M. Vallas n'offre guère d'intérêt qu'en ce qui touche l'organisation purement matérielle des sociétés musicales. A cet égard, il peut être signalé ici, car il est écrit de première main. L. H.

— V^{te} DE GUICHEN. *Crépuscule d'ancien régime* (Paris, Perrin, 1909, in-8°, 323 p., 3 portraits). — Sous ce titre inexact se groupent quelques études dont la première mène le doge à Versailles, — qu'y eut-il là de crépusculaire? — et la dernière Franklin à Paris. Les autres ont pour sujet Jean Cavalier, les mœurs sous la Régence, la France à la fin de la guerre de Sept ans. Études piquantes, alertes et suffisamment nourries de documents. H. HR.

— L'abbé UZUREAU. *Andegaviana*; 8^e série (Paris, A. Picard, 1909, in-8°, 540 p.). — Dans ce nouveau volume, M. Uzureau réunit des notes tirées de sa revue l'*Anjou historique* et consacrées, comme toujours, un peu pêle-mêle, au passé de la province, depuis l'introduction du christianisme dans le pays jusqu'à l'éloge de Mgr Freppel par le comte de Falloux. Le gros du volume est consacré, ainsi que les précédents, au XVIII^e et au XIX^e siècle, principalement au temps de Louis XVI, de la Révolution et du premier Empire. Parmi les articles un peu développés, nous noterons, comme les plus intéressants, *la Sénaterie d'Angers (1803-1814)*, *le Siège d'Angers* (en décembre 1793), *une Commune rurale (Champteussé) pendant la Révolution*, *la Franc-maçonnerie en Anjou au XVIII^e et XIX^e siècle*, *les Conseillers généraux de Maine-et-Loire (1800-1908)*. Il y a, de plus, le contingent habituel de gentilshommes, curés, femmes et filles guillotines pendant la Terreur et des notes nombreuses sur le rôle et l'attitude intransigeante du clergé de la région devant les troubles politiques et religieux de l'ère révolutionnaire. R.

— P. DELARUE. *Le clergé et le culte catholique en Bretagne pendant la*

Révolution; 5^e partie : *District de Dol* (Rennes, Plihon et Hommay, 1908, in-8°, 223 p.). — Nous avons déjà plusieurs fois signalé le grand travail de M. Delarue et indiqué toute la masse de renseignements précis et curieux que l'auteur a su réunir dans les archives locales, ecclésiastiques et civiles, sur son sujet. Il suffira donc d'annoncer ici que ce 5^e fascicule concerne les onze communes des cantons de Dingé et de Combourg. On y trouvera, comme dans les cahiers précédents, bien des données utiles sur la situation matérielle des paroisses et sur les luttes entre les assermentés et les réfractaires, de 1792 à la signature du Concordat. R.

— *Procès-verbaux de l'Assemblée générale des Allobroges et de la Commission provisoire d'administration des Allobroges*; t. I, publ. p. François VERMALE et S.-C. BLANCHOZ (Paris, F. Alcan, 1908, in-8°, 244 p.; extr. des *Mémoires et doc. publ. par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, t. XLVI). — Les premiers de ces documents avaient déjà été publiés à Chambéry même dès 1792 et ont été recollés sur les pièces originales aux archives de la Savoie. Le texte (séances des 21-29 octobre 1792) est précédé d'une introduction et accompagné de pièces justificatives. La seconde série voit ici le jour pour la première fois; nous trouvons dans ce volume les comptes-rendus des séances de la Commission provisoire, du 29 octobre au 16 novembre. Il est inutile d'ajouter quel intérêt présentent ces documents pour qui veut étudier l'histoire de la première réunion de la Savoie à la France. R.

— Maurice SAINTELETTE. *Mort de Beaurepaire* (Paris, Maersch, 1908, in-8°, 45 p.). — Dans cette plaquette, M. Saintelette combat la solution donnée par M. E. Pionnier dans son *Essai sur l'histoire de la Révolution à Verdun*, au problème de la mort (assassinat ou suicide) du malheureux commandant de cette place en 1792 (cf. *Rev. hist.*, t. XCIX, p. 101). Il se prononce catégoriquement pour le suicide de Beaurepaire et relève avec aptitude certaines inexactitudes de l'exposé de M. Pionnier, sans parvenir cependant à effacer complètement les impressions laissées par son prédécesseur. L'affolement incontestable de la population civile, la haine profonde qui régnait entre royalistes et patriotes exaltés permettent d'admettre une tentative de suppression dirigée contre le seul chef qui s'opposait à la capitulation, et certains détails des dépositions recueillies paraissent au moins la confirmer. Quant à la participation soupçonnée du secrétaire-adjoint de la municipalité, Mondon fils, il n'y a point, évidemment, de preuve juridique d'une intervention criminelle, même indirecte, de sa part. Sur ce point, M. Saintelette a tout à fait raison. Mais cela n'empêche qu'à Verdun même la version du suicide n'a jamais été admise par l'unanimité de l'opinion publique, et M. Saintelette aurait peut-être été plus persuasif s'il avait eu moins l'air d'être partie au procès. R.

— A. TRIMOULIER. *Un missionnaire de 93*, avec avant-propos par Emm. DES ESSARTS (Paris, Dorbon aîné, 1908, in-8°, 154 p.). — Cette

étude est consacrée à Marc-Antoine Baudot, député de Saône-et-Loire à la Convention. Ce médecin de Charolles, qui débuta dans la politique à vingt-sept ans, fut représentant en mission aux armées du Rhin et de la Moselle, qui approuva le 8 thermidor, tout en le regrettant plus tard et qui disparut, jeune encore, de la scène avec la Convention elle-même, est plus particulièrement connu depuis qu'Edgar Quinet, héritier de ses papiers, utilisa dans sa *Révolution* les souvenirs inédits de son vieil ami, le régicide exilé après Waterloo, pour avoir accepté un poste de commissaire de police impérial pendant les Cent-Jours. Baudot ne rentra en France, après la révolution de Juillet, que pour mourir dans l'oubli, quelques années plus tard, à Moulins. Le mémoire biographique de son compatriote, M. Trimoulier, est une apologie admirative plutôt qu'une étude d'histoire un peu fouillée. En dehors de quelques renseignements sur sa famille, fournis à l'auteur par un arrière-petit-fils du conventionnel, nous n'y trouvons guère de données nouvelles sur l'homme, ni sur son activité politique. M. Trimoulier a très imparfaitement connu, par exemple, le rôle joué par Baudot aux armées de l'est et dans les scènes révolutionnaires de la Terreur à Strasbourg; il aurait pu raconter, sans cela, d'après les procès-verbaux officiels imprimés du temps, comment, le jour de la fête de la Raison, le médecin-député, entraîné par l'exemple « des prêtres abjurant leurs erreurs », avait, lui aussi, « abjuré une profession qui ne tenait son crédit que de la crédulité et de l'imposture » sous les voûtes de la cathédrale, puis inauguré solennellement à la Maison commune le buste de Marat. On doit louer le souffle patriotique qui anime le récit de l'auteur; il est plus difficile de faire l'éloge de son esprit critique, car il se contente un peu trop de puiser aux *Notes historiques* de Baudot lui-même, « source pure où viendront se désaltérer tous ceux qui ont soif de vérité et de justice ».

R.

— Auguste WEBER. *L'Église évangélique luthérienne de Paris, 1808-1908* (Paris, Agence du Consistoire, 1908, in-8°, 179 p.). — L'église luthérienne de Paris a célébré naguère le centenaire de sa création officielle. C'est à cette occasion et sur l'invitation du Consistoire que son président actuel, M. l'inspecteur ecclésiastique Auguste Weber, publie cette notice historique, qui en raconte les origines (chapelles d'ambassade de Suède et de Danemark), la constitution par Napoléon I^{er}, et son histoire, tant interne qu'extérieure, jusqu'au lendemain de la séparation. L'auteur a joint à son récit des statistiques curieuses, des notices sur les pasteurs successifs de la communauté, sur les membres laïques du Consistoire, depuis les généraux du premier Empire, les Walther et les Rapp, jusqu'aux savants d'hier, Th. Wurtz, Auguste Himly, Paul Berger, etc. Le volume est orné de vues des différents temples de la capitale et de nombreux portraits.

R.

— Mgr DE MOUCHERON. *Le clergé à l'Académie. Silhouettes et portraits* (Paris, Perrin, 1909, in-8°, 383 p. et 1 pl.). — De Godeau jusqu'au car-

dinal Perraud, l'auteur passe en revue les 116 membres du clergé, — feu le cardinal Mathieu, à qui le livre est dédié, en est le 117^e, — qui furent de l'Académie. Il y a dans sa galerie des illustres et des inconnus, des portraits superflus, — Bossuet, Fénelon ou Frayssinous, — et d'autres inutiles, — Cassagne ou Claude Sallier. C'est l'ordinaire écueil de ces entreprises. — Pour se renseigner sur ces académiciens, on a surtout interrogé les discours de réception prononcés par leurs successeurs : excellent moyen pour n'avoir point de mal à en dire! On ferme pudiquement les yeux sur certains académiciens qui ont mal tourné, comme l'abbé Sieyès. — Lacordaire (p. 351) n'est pas né à Recey-sur-Loire, mais à Recey-sur-Ource. La disparition de l'Académie, conclut l'auteur, « porterait un coup au domaine intellectuel de la France ». Est-ce que la « crise du français » sévirait jusque dans les antichambres de la Compagnie? H. HR.

— Camille LÉVI. *La défense nationale dans le nord en 1870-1871. Étude organique, historique et tactique*; 2^e période : Pont-Noyelle (Paris, H. Charles-Lavauzelle, [1909,] in-8°, 741 p. et 1 carte). — Le premier volume de cette publication, qui traitait du combat de Villers-Bretonneux, portait plus justement comme sous-titre : « Recueil méthodique de documents ». Comme dans ce premier volume, le commandant Lévi a réuni ici et classé dans un ordre à la fois logique et chronologique un grand nombre de textes sur le détail des opérations militaires effectuées du 3 au 26 décembre 1870 par l'armée du Nord. Aux professionnels de l'histoire militaire à dire si le choix et le classement des documents a été fait avec critique et à corriger les quelques erreurs qui s'y sont glissées. L. H.

— Camille BRIFFAUT. *La cité annamite*; t. I : *la Fondation* (Paris, Larose et Tenin, 1909, in-8°, xii-172 p.). — Comment les Annamites ont-ils été amenés à se fixer dans les pays qu'ils occupent actuellement, comment du groupement par clans ont-ils passé au groupement par cités, quels furent et quels sont encore les caractères essentiels de ces cités, telles sont les questions que M. Briffaut cherche à résoudre dans ce livre. Malheureusement, la documentation en semble bien restreinte, et il est peut-être assez vain de chercher, comme le fait l'auteur, à vérifier en Annam les théories de Laveleye ou celles de Fustel de Coulanges dans la *Cité antique*. L. H.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — INVENTAIRES. — Catalogue général des livres imprimés de la Bibl. nat.; t. 36 : Daudibert-Dekytspotter. Impr. nat., 1261 col. — *Ducaunnès-Duval et Brutails*. Invent. somm. des Arch. départementales antérieures à 1790; Gironde, série E supplément; t. IV. Bordeaux, impr. Gounouilhou, in-4°, LVI-237 p. — A. Lambert. Catal. de la Bibl. de la ville d'Évreux. Évreux, impr. Hérissey, 3 vol.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *Derrécagaix*. Le lieutenant général comte Belliard, chef d'état-major de Murat. Chapelot, 669 p. — *La guerre de 1870-71*. L'investissement de Paris; t. I. Ibid., 525 p. — D^r L. Guillaume. Les problèmes de l'histoire de Jeanne d'Arc. Chaumont, Cavanoli, in-18, 281 p. — A. Hesse. L'in-

dustrie sucrière en France et les premières tentatives de législation internationale (1864-77). Giard et Brière, 168 p. — *L. Lachaze*. Les États provinciaux de l'ancienne France et la question des États provinciaux aux XVII^e-XVIII^e s. L'assemblée provinciale du Berri sous Louis XVI. A. Rousseau, 608 p. — *C. Léonardi*. Le Conseil d'État sous la Restauration. Giard et Brière, 265 p.

HISTOIRE LOCALE. — *H. d'Alméras*. La vie parisienne sous la Révolution et le Directoire. A. Michel, 436 p. — *Athané*. Essai sur Montauban et le Tarn-et-Garonne, géographique, historique, économique. Montauban, impr. Forestié, in-16, 424 p. — *C. Bernardin*. Notes pour servir à l'hist. de la franc-maçonnerie à Nancy jusqu'en 1805 précédées d'un précis histor. du Grand-Orient de France; t. I. Nancy, impr. Bertrand, in-16, 200 p. — *Berteaux*. Étude histor. sur l'ancienne cathédrale, les évêques et les archevêques, les églises, les paroisses, etc., de Cambrai (500-1798); t. I. Cambrai, impr. Halluin-Carion, 519 p. — *C. Berthel*. Étude biographique sur M.-A. Brillier, ancien représentant du peuple (1809-1888). Lyon, impr. réunies, 197 p. — *Biernawski*. Un département sous la Révol. française : l'Allier de 1789 à l'an III. Moulins, Grégoire, 457 p. — *Brothier de Rollière*. Nouveau guide du voyageur à Poitiers et histoire des rues de Poitiers du I^{er} au XX^e s. Poitiers, Lévrier, in-18, XII-444-XLVI p. — *M. Chailan*. L'Ordre de Malte dans la ville d'Arles. Bergerac, impr. Castanet, 388 p. — *Clément-Simon*. Recherches sur l'hist. civile et municipale de Tulle avant l'érection du Consulat; t. II. Tulle, impr. Craufon, 339 p. — *C. Denis*. La ville de Saint-Amand (Nord) de Louis XIV à Napoléon I^{er} (1788-1805); fasc. 3. Douai, impr. Delattre, 115 p. — *Desmarchelier*. Monographie de la paroisse d'Ennetières-lez-Avelin, 1565-1909. Lille, Giard, 64 p. — *H.-G. Duchesne*. Le château de Bagatelle (1815-1908). Schemit, 358 p. — *De Fénols*. Les origines du monastère et de la ville de Castres. Albi, Impr. coop. du sud-ouest, 69 p. — *A. Feron*. Contribution à l'histoire du jansénisme en Normandie; I : Ses origines dans le diocèse de Rouen. Rouen, Lestringant, 51 p. — *G. Fleury*. La ville et le district de Mamers durant la Révolution; t. I. Mamers, impr. Fleury, x-368 p. — *R. de Fraix de Figon*. La terre et seigneurie de Figon et ses possesseurs. Lyon, Rey, in-4°, x-285 p. — *Goudal*. Hist. du collège de Villefranche-de-Rouergue. Villefranche, Salingardes, 120 p. — *Grellier*. L'industrie de la porcelaine en Limousin. Ses origines, son évolution. E. Larose, 515 p. — *L.-P. Lefèvre*. Yvetot pendant la Révolution (1788-1815), précédé de l'histoire abrégée de la royauté et principauté d'Yvetot. Yvetot, Lachèvre, 275 p. — *J.-B. Martin*. Hist. des églises et chapelles de Lyon; t. II. Lyon, Larchandet, in-4°, 505 p. — *Meuret*. Hist. de la paroisse Saint-Maurice de Nanterre. Rennes, impr. Prost, 46 p. — *Merzeau*. L'Académie protestante de Saumur, 1604-1685. Son organisation et ses rapports avec les églises réformées. Alençon, impr. Guy, XII-79 p. — *Mottheau*. Brunoy, esquisse historique; t. I. A. Picard, 143 p. — *P. de Nothac*. Versailles et Trianon. Pages d'art et d'histoire. Hachette, in-4°, 262 p. — *C. Oursel*. Deux livres de raison bourguignons. Notes sur le village de Couchey. Dijon, Nourry, 141 p. — *G. Pitre*. La ferme générale en Bourgogne et l'inspection de M. Caze, 1745-46. Dijon, impr. Marchal, 196 p. — *P. Riandey*. L'organisation financière de la Bourgogne sous Philippe le Hardi et chartes de l'abbaye de Saint-Étienne de Dijon de 1280-85. Ibid., 163 p. — *Toussaint*. Villers-Cernay, Francheval et autres villages à travers l'histoire de l'ancien fief de Douzy et de la principauté de Sedan; t. I. Sedan, impr. Laroche, 303 p. — *G. Vanel*. L'émigration en Normandie. Le comte et la comtesse G. de Manneville. Caen, Delesques, 138 p.

N. B. — Sauf indications contraires, ces volumes sont in-8° et édités à Paris.

Allemagne. — *Theologischer Jahresbericht*; t. XXVII : 1907, publ. p. G. KRÜGER et W. KOEHLER. 4^e partie : *Kirchengeschichte*, par WERNER, KRÜGER, VOGT, HERMELINK, KOEHLER et HERZ (Leipzig, Heinsius; Paris, Fischbacher, 1908, in-8°, xii-750 p.; prix : 31 marks). — Il importe de signaler aux lecteurs de la *Revue historique* le caractère de plus en plus compréhensif des bulletins bibliographiques « de théologie » publiés annuellement sous la direction de MM. Krüger et Köhler. Pour l'année 1907, ils ne compteront pas moins de huit volumes, se faisant suite, mais vendus séparément et pourvus chacun d'une pagination distincte en plus de la pagination générale du recueil. C'est, en réalité, toute l'histoire des religions chrétiennes qu'embrasse désormais cette bibliographie : la première partie est relative aux antécédents du christianisme, la deuxième à l'Ancien Testament, la troisième au Nouveau Testament, la quatrième à l'histoire de l'Église; les cinquième et sixième concerneront la théologie proprement dite; la septième l'art religieux; la huitième contiendra l'index général. La quatrième partie, qui vient de paraître, est considérable : elle donne une liste méthodique, répartie par chapitres et paragraphes, de tous les principaux travaux (livres ou articles) publiés en 1909 sur l'histoire de l'Église, des origines à nos jours, dans tous les pays du monde, et sans excepter ni les sectes dissidentes ni les protestants; les travaux les plus importants de chaque section sont, en outre, analysés et appréciés en quelques lignes, d'une manière suffisante pour qu'on puisse se rendre compte immédiatement de ce qu'ils apportent d'essentiel; enfin, l'on a pris soin de donner pour chaque ouvrage le relevé des comptes-rendus critiques les plus significatifs. C'est un excellent instrument de travail. L. H.

— *Chronicon universale anonymi Laudunensis von 1154 bis zum Schluss (1219) für akademische Übungen*, herausgegeben von Alexander CARTELLIERI, bearbeitet von Wolf STECHELE (Leipzig, Dyksche Buchhandlung; Paris, A. Picard, 1909, in-8°, vi-86 p.). — Voici la première édition intégrale de la Chronique anonyme de Laon, du moins pour la partie comprise entre les années 1154 et 1219 (cette dernière marquant la fin de l'ouvrage). Le texte a été établi, sous la direction de M. Cartellieri et pour servir aux exercices de son séminaire historique, par un de ses étudiants, M. Stechele, d'après les deux manuscrits connus et conservés l'un à Berlin, l'autre à Paris. M. Cartellieri a jugé avec raison que, même dépourvue de tables et de tout commentaire historique et critique, cette édition pourrait déjà rendre aux érudits quelques services. Ceux surtout qui s'occupent de l'histoire de la France ou de l'histoire de l'Angleterre au XII^e siècle et au début du XIII^e lui sauront gré, en effet, d'avoir mis à leur disposition un texte aussi précieux, établi d'une manière correcte, et pourront attendre ainsi avec moins d'impatience l'édition vraiment critique que l'historien de Philippe Auguste nous fait espérer pour une date prochaine. L. H.

Angleterre. — On sait que la bibliothèque de feu Lord Acton a été donnée en 1902 à l'Université de Cambridge. Cette bibliothèque, riche de plus de 60,000 volumes, et qui renferme notamment un grand nombre d'ouvrages anciens, de pamphlets et de factums souvent très rares, est en voie d'inventaire. En attendant qu'un catalogue complet en puisse être donné, l'Université de Cambridge commence à publier un catalogue sommaire des sections déjà inventoriées, sans y comprendre les livres qui figuraient déjà sur les rayons de la bibliothèque universitaire. Les deux premiers volumes de ce catalogue sommaire sont consacrés à l'histoire de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie, de l'Espagne et du Portugal. Ils viennent de paraître sous ce titre : *Cambridge University library bulletin (extra series). Acton Collection; class 34 : Germany, Austria, and Hungary (general political history); — classes 17 and 38 : Spain and Portugal* (Cambridge, 1908, 2 vol. in-16, viii-445 et viii-156 p.). L. H.

— *P. Record Office. Lists and Indexes; n° XXV : List of rentals and surveys, and other analogous documents preserved in the P. Record Office*, par Horace HEADLAM (Londres, Wyman, 1908, in-fol., 446 p.; prix : 14 sh.). — Inventaire numérique, rangé d'après l'ordre alphabétique des comtés, de tous les terriers et censiers (en dehors du *Domesday book*) que possède le P. R. O., où ils sont arrivés pour la plupart après une enquête administrative ou judiciaire.

— *The Cambridge history of english literature*, publ. p. A. W. WARD et A. R. WALLER; t. III : *Renascence and Reformation* (Cambridge, University press, 1909, in-8°, xii-587 p.; prix : 9 sh.). — Ce t. III embrasse tout le xvi^e siècle. Les historiens trouveront leur profit spécialement dans les chapitres sur la sécularisation des biens du clergé régulier (par R. H. BENSON); sur la Réforme et la Renaissance en Écosse (par P. Hume Brown); sur les chroniqueurs et les érudits (par Cl. WHIBLEY, qui aurait été bien inspiré de présenter les choses dans un meilleur ordre); sur les pamphlets de « Martin Marprelate », pseudonyme sous lequel se cachent sans doute les noms de deux polémistes puritains, Penry et Throckmorton (par J. D. WILSON); sur les traités relatifs à l'organisation de l'Église protestante (par F. J. FOAKES-JACKSON); sur les Universités, les écoles et l'enseignement au xvi^e siècle (par W. H. WOODWARD). Deux volumes viendront ensuite qui seront consacrés à la littérature dramatique. Une copieuse bibliographie rendra de grands services, en attendant la suite du volume de Ch. Gross, *Sources and literature*, que nous promet enfin un groupe de professeurs américains. Ch. B.

— *The Itinerary in Wales of John Leland, in or about the years 1536-1539*, publ. p. Lucy Toulmin SMITH (Londres, Bell, 1906, in-8°, xi-152 p.). — Ce volume forme le t. III de l'*Itinéraire* déjà mentionné par la *Revue historique* (t. C, p. 367) et contient le sixième livre de tout l'ouvrage. L'identification des noms de lieu, ici particulièrement ardue,

paraît avoir été faite avec un soin très méritoire. Il y a une bonne carte. Ch. B.

— *The Itinerary of John Leland in or about the years 1535-1543.* Parts VII and VIII, with appendices including extracts from Leland's Collectanea, publ. p. Lucy Toulmin SMITH (Ibid., 1908, in-8°, x-216 p.). — Les régions traitées avec le plus d'ampleur dans ce volume sont les comtés d'York et de Kent. En appendice sont réédités divers fragments de chroniques ou d'annales telles que celles de Tewkesbury (p. 150-163), des annales galloises (p. 168-177), des notes sur les îles de la Manche, avec un fac-similé de Leland, etc. — Pour terminer l'ouvrage, il ne reste plus à paraître qu'un cinquième volume, comprenant les livres IX-XII. Ch. B.

— *Historical portraits. Richard II to Henry Wriothesley, 1400-1600.* The lives, by C. R. L. FLETCHER; the portraits, chosen by Emery WALKER (Oxford, Clarendon Press, 1909, in-4°, xxiii-199 p. et 105 portr.). — Cette publication n'a aucun caractère scientifique; c'est le pur arbitraire qui a présidé au choix des personnages et à celui des portraits. Des brèves indications sur les portraitistes du x^v^e et du xvi^e siècle rendront peu de service. Les notices biographiques qui accompagnent chaque portrait sont la banalité même. Mais enfin l'on ne perdra pas son temps à parcourir cette galerie nationale où les figures royales n'occupent pas tous les cadres. Il y a un bien étonnant buste de Sir Thomas Wyatt; par contre, l'image la plus inattendue est celle du Faiseur de rois, qui est représenté d'après son sceau, à cheval, tout armé et visière baissée! Quel portrait! Ch. B.

— L. G. Wickham LEGG. *List of diplomatic representatives and agents, England and France, 1689-1763* (Oxford, Blackwell, 1909, in-8°, 49 p. Prix : 2 sh. 6 d.). — Utile brochure qui fait suite à la liste des agents diplomatiques de l'Angleterre et de la France de 1603 à 1689 établie par M. Firth. Elle contient, avec quelques indications bibliographiques, la suite des ambassadeurs anglais à la cour de France, des ambassadeurs de Jacques II auprès de Louis XIV et de Louis XIV auprès de Jacques II, enfin des ambassadeurs français auprès des rois d'Angleterre de la ligne protestante, sans oublier les agents secrets. — Ch. B.

— C. H. FIRTH. *Edward Hyde, earl of Clarendon, as statesman, historian and chancellor of the University* (Oxford, Clarendon Press, 1909, in-8°, 28 p. Prix : 1 sh.). — Ce n'est qu'un discours académique, mais le sujet est des plus attrayants, puisqu'il s'agit d'un des principaux hommes d'État, historiens et mémorialistes du xvii^e siècle, et que l'orateur est peut-être actuellement l'homme d'Angleterre qui connaît le mieux l'histoire de ce siècle et ses sources. On y retrouvera brièvement résumées l'étude si pénétrante que M. Firth avait donnée en 1904 sur la manière dont Clarendon composa son Histoire et ses Mémoires, et sur la valeur de son témoignage. Ch. B.

— GABRIEL PLANQUE. *Histoire du catholicisme en Angleterre*; 2^e édit. (Paris, Bloud, 1909, in-16, 127 p.). — Résumé consciencieux qui s'arrête à la loi sur l'émancipation de 1829. Pour indiquer le point de vue auquel se tient l'auteur, il suffira de citer ses dernières lignes, où il parle du clergé anglican asservi à l'État, « de cet asservissement qui fait la honte de l'Eglise établie d'Angleterre, le désespoir des meilleurs de ses membres et constitue une des principales raisons pour lesquelles de nombreuses recrues viennent au catholicisme romain, libre et vivant ».

Ch. B.

— BARON DE BELABRE. *Rhodes of the Knights* (Oxford, Clarendon Press, 1908, in-4^o, 106 p.). — Sous ce titre, M. de Belabre publie une description des vestiges architecturaux de l'occupation de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Cette description n'est point l'œuvre d'un archéologue. C'est, à proprement parler, une description pittoresque, faite d'ailleurs par un homme instruit, suffisamment averti et possédant un jugement assez sûr pour ne point commettre de ces erreurs grossières qui déconsidèrent un livre. Dans la majeure partie du volume, l'auteur s'occupe des monuments de la ville même de Rhodes, défenses extérieures, tours et remparts, rues, églises et palais, en rappelant çà et là les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Il conduit ensuite le lecteur dans quelques localités de l'île où subsistent des ruines plus ou moins informes de châteaux forts et autres édifices : à Lindos, Pheraclos, Monolithos, Castellós, Cremasto, Philereinos, Sandroolee, Zymbolee. De très nombreux dessins et photogravures, d'après les clichés de l'auteur, illustrent l'ouvrage. — Ch. KOHLER.

Belgique. — L. VANDERKINDERE. *Études d'histoire médiévale* (Bruxelles, Weissenbruch, 1909, in-8^o, 389 p.). — Les amis de L. Vanderkindere († 1906) ont voulu honorer sa mémoire en réunissant en volume les études consacrées par le maître à l'histoire de la Belgique médiévale, qui étaient dispersées dans des revues ou des publications académiques. En voici les titres : 1. De la méthode historique (p. 1-22). — 2. La Condition de la femme et le mariage à l'époque mérovingienne (p. 23-64). — 3. Le Capitulaire de Servais et les origines du comté de Flandre (p. 65 à 92). — 4. Les Origines de la population flamande. La question des Suèves et des Saxons (p. 93-140). — 5. Richilde et Herman de Hainaut (p. 141-165). — 6. Deux notes à propos d'Uccle. Le Dieweg. L'Échevinage d'Uccle (p. 166-177). — 7. La Féodalité (p. 185-205). — 8. Notice sur l'origine des magistrats communaux et sur l'organisation de la marque dans nos contrées au moyen âge (p. 206-250). — 9. La Première phase de l'évolution constitutionnelle des communes flamandes (p. 251-304). — 10. La Politique communale de Philippe d'Alsace et ses conséquences (p. 305-341). — 11. Liberté et propriété en Flandre du ix^e au xii^e siècle (p. 342 à 364). — 12. La Notion juridique de la commune (p. 265 à 389).

Danemark. — A. A. BJØRNBO et CARL PETERSEN. *Anecdota carto-*

graphica septentrionalia (Copenhague, Høst, 1908). — Dans ce volume, MM. Bjørnbo et Petersen ont réuni et commenté onze cartes inédites ou peu connues, conservées dans diverses bibliothèques d'Europe, et parmi lesquelles nous citerons une carte anonyme catalane du xiv^e siècle, une carte de la Scandinavie par Martellus, une carte du Slesvig et du Holstein par Marcus Jorden, des cartes de la Baltique et des côtes occidentales de la Norvège, une carte d'une minutieuse exactitude du Nordfjord en Norvège, dessinée sans doute sous les auspices de Tycho Brahe, qui alors était gouverneur de Nordfjord, la carte d'Islande et du Groenland par Joris Carolus, qui la première plaça faussement l'Oesterbygd sur la côte orientale du Groenland. L'excellente reproduction de ces cartes, qui illustrent si bien l'histoire de la cartographie, est due à la maison F. Hendriksen. J. STEENSTRUP.

Russie. — On sait de quelle faveur jouissent en Russie les études consacrées à l'histoire de l'Europe occidentale et spécialement à l'histoire de la Révolution française. Il semble qu'il y ait en ce moment une recrudescence de ces études. M. ONOU vient d'achever la publication (entamée en 1902) d'un volumineux travail de plus de 700 pages sur *les Élections de 1789 en France et les cahiers du Tiers État*. Un autre historien, M. TARLÉ, vient de faire paraître à la fois en russe et en allemand un livre sur *les Manufactures nationales en France pendant la Révolution* et s'apprête à publier un volume sur *les Ouvriers en France pendant la Révolution*. M. SAVINE a écrit un savant ouvrage, qui sera traduit en anglais, sur *la Sécularisation des biens du clergé régulier en Angleterre pendant la Réforme*, pendant que M. MITROFANOV étudiait *les Réformes de l'empereur Joseph II*. Notre collaborateur, M. N. KARÉIEV, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, imprime le t. VI de sa grande *Histoire de l'Europe occidentale à l'époque moderne*, qui mènera le lecteur de 1870 à 1900. Les historiens français connaissent, par les traductions qui viennent d'en être publiées, les ouvrages plus anciens de M. ARDASCHEFF sur *les Intendants de province* et de M. KOVALEWSKI sur *la France économique et sociale à la veille de la Révolution* (voir ci-dessus, p. 103). Il y a là un mouvement historique d'une intensité surprenante, presque entièrement issu des « séminaires » universitaires de Saint-Petersbourg et de Moscou, et qui est un témoignage éclatant de ce que peuvent l'activité de quelques professeurs de talent et une organisation rationnelle de l'enseignement.

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

